

ÉMILE BERGERAT

SOUVENIRS
D'UN
ENFANT DE PARIS

— LE MARTYRE THÉATRAL —

QUATRIÈME VOLUME

HERMINIE — CALIBAN — LA NUIT BERGAMASQUE
ENGUERRANDE — LA CORSE — LE CAPITAINE FRACASSE

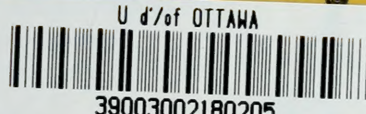
1882-1890

PARIS

BIBLIOTHÈQU

EUGÈNE FA

11, RUE D





a Henri [illegible]
bon souvenir
de son dévoué
Emile Bergerat

SOUVENIRS

D'UN

ENFANT DE PARIS

QUATRIÈME VOLUME

ŒUVRES D'ÉMILE BERGERAT

POÉSIE

Poèmes de la Guerre de 1870-71 (*Les Cuirassiers de Reichshoffen; Le Maître d'école*, etc.).
La Lyre comique.
La Lyre brisée.
Ballades et Sonnets (Eug. Fasquelle, éditeur).

THÉATRE

Théâtre complet; 6 volumes :
I. — *Une Amie, Père et Mari, Ange Bosani, Séparés de corps, Le Nom.*
II. — *Herminie, Flore de Frileuse, Enguerrande.*
III. — *La Nuit Bergamasque, Myrane, Le Premier Baiser, Le Capitaine Fracasse.*
IV. — *Manon Roland, Plus que Reine.*
V. — *La Pompadour, Le Capitaine Blomet.*
VI. — *La Fontaine de Jouvence, Petite Mère, Le Combat de Cerfs.*
Théâtre en vers : *Enguerrande, La Nuit Bergamasque, Le Capitaine Fracasse* (Eug. Fasquelle, éditeur).
Le Capitaine Fracasse, comédie héroïque en 5 actes et un prologue, en vers (Eug. Fasquelle, éditeur).

ROMANS ET CONTES

Le Faublas malgré lui.
Le Petit Moreau.
Le Viol.
Le Chèque ou Éliane.
La Vierge.
Le Cruel Vatenguerre (Première partie).
Bébé et Cie, contes.
Contes de Caliban (Eug. Fasquelle, éditeur).

DIVERS. — CRITIQUE. — VOYAGES

Théophile Gautier, Entretiens. Préface d'Edmond de Goncourt (Eug. Fasquelle, éditeur).
Paul Baudry à l'Opéra.
La Chasse au mouflon.
L'Amour en République.
Vie et Aventures de Caliban.
Mes Moulins.
Le Livre de Caliban. Préface d'Alexandre Dumas.
Figarismes de Caliban.
Le Rire de Caliban. Préface d'Alphonse Daudet (Eug. Fasquelle, éditeur).
Chroniques de l'Homme masqué. Préface de Jules Vallès.
Les Soirées de Calibangrève.
Souvenirs d'un Enfant de Paris, 1er volume. *Les Années de Bohème* (Eug. Fasquelle, éditeur).
Souvenirs d'un Enfant de Paris, 2e volume. *La Phase critique de la Critique* (Eug. Fasquelle, éditeur).
Souvenirs d'un Enfant de Paris, 3e volume. *La Vie moderne, Le Voltaire, Le Nom* (Eug. Fasquelle, éditeur).
Souvenirs d'un Enfant de Paris, 4e volume. *Herminie, Caliban, La Nuit Bergamasque, Enguerrande, La Corse, Le Capitaine Fracasse* (Eug. Fasquelle, éditeur).

ÉMILE BERGERAT

SOUVENIRS

D'UN

ENFANT DE PARIS

— LE MARTYRE THÉATRAL —

QUATRIÈME VOLUME

HERMINIE — CALIBAN — LA NUIT BERGAMASQUE
ENGUERRANDE — LA CORSE — LE CAPITAINE FRACASSE

1882-1890

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1913

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande,

5 exemplaires numérotés sur papier du Japon.

SOUVENIRS D'UN ENFANT DE PARIS

HENRY BECQUE

I

— Ah ! c'est vous, Bergerat !... Ravi de vous rencontrer. Je viens de faire un quatrain en marchant. Tant pis pour vous, vous en aurez l'étrenne.

— Bénis les dieux, mon cher Becque, d'avoir dirigé mes pas sur la pente du Pinde où vous glissez. J'écoute votre quatrain déambulatoire.

— Voici, scanda-t-il.

Une femme vaut trois hommes :
Son mari et deux amants.
Les riches tempéraments
A Paris doublent les sommes.

Et se campant dans l'attitude de la boxe :

— Hein... Quoi ? fit-il, de son usuelle locution.

— Oui, c'est du Piron. Mais je connais ça.

— Comment ? Où ? De qui ?

— D'un prosateur... dans *La Parisienne*.

— Tiens, c'est vrai, je l'ai déjà dit au théâtre.

— *Bis repetita*. Mais ne vous fâchez pas si je l'aime mieux sous l'autre forme. Elle vous est plus propre et plus propice, peut-être.

— Parnassien ! me lança-t-il en riant. Mais je le sentis un peu vexé, car il voulait être poète aussi et il rimait férocement dans l'ombre, et même en plein air, comme on voit.

Cette rencontre du quatrain m'irrite obstinément la mémoire lorsque je traverse, au boulevard de Courcelles, la place où se dresse, sur sa stèle assez laide, le buste de mon vieux camarade de lettres, car c'est sur l'emplacement même de la colonne qu'elle eut lieu.

Non, l'icône d'Auguste Rodin ne commémore certainement pas en Henry Becque, l'un des meilleurs poètes de l'époque ; je n'attente pas à sa gloire si j'avance que sa maîtrise était dans la prose, surtout dialoguée, et que, s'il eut des rivaux en art dramatique, aucun d'eux ne lui passa la jambe. Le buste est parfaitement justifié et d'ailleurs de haute ressemblance. Il a l'air de lancer sur Cabotinville ce caustique : « hein, quoi ? » dont il ponctuait ses mots et ses maximes. On ne m'empêchera pas de penser du reste que le monument en dit plus long encore aux « neveux » que le talent, si considérable fût-il, de l'auteur des *Corbeaux* et qu'il a, en plein Paris, une valeur d'amende honorable publique. Aucun de nous, en effet, ne s'est vu disputer plus rudement par les intermédiaires le droit de produire et de se manifester

sur les scènes de notre langue. A ce titre il est l'archétype de l'auteur dramatique français au dix-neuvième, et sa vie est le poème de ce qu'on endure dans le négoce. Le buste en fixe la légende.

Léon Dierx, qui demeurait non loin de l'édicule, avait entendu sur son refuge un mot de titi batignolais qu'il se plaisait à conter. Des provinciaux, arrêtés devant le portrait de marbre, se demandaient entre eux quel était le personnage célèbre dont il était l'image. — Henry Becque ? Qui est-ce ? Qu'a-t-il fait ? — Et le nom ne leur disait rien. Le gavroche les tira d'embarras.

— Cherchez pas, fit-il, c'est celui dont on refusait les pièces.

Et on ne caractérise pas mieux l'idée publique d'une statue. C'est le commentaire du : « hein, quoi », mis en œuvre par le statuaire.

A la vérité, l'écrivain ne supportait pas en stoïcien exemplaire l'ostracisme deux fois cruel — car il était pauvre et vivait de sa plume — qui l'écartait ou l'éliminait de l'affiche. Cet Aristide ne tendait pas de bon gré la coquille au paysan. Il se défendait des ongles et du rostre. Comme il était doué de l'esprit de trait, il laissait dans le dos, à ceux qui le lui montraient, la flèche barbelée du sarcasme et les forçait ainsi à se retourner, un peu pâles. Les mots d'Henry Becque formeraient, réunis, un recueil d'anas où grimaceraient des têtes béates et même consacrées. — On m'accuse, disait-il, d'avoir la dent dure. C'est de celle qui me manque sur le devant et qu'ils m'ont cassée à coups de pierres.

Il avait traîné pendant plus de dix ans de porte en porte théâtrale cette *La Parisienne*, tenue aujour-

d'hui pour le parangon de la comédie moderne, et il n'avait dû qu'à la sagacité d'un amateur de la voir représenter de son vivant et toute espérance perdue.

C'était en 1885 et comme il datait de 1837, il avait donc quarante-huit ans lorsque lui échut cette aubaine. Il y avait pourtant trois hivers que par la seule force du talent il avait, en passant sur le ventre à Émile Perrin, enfoncé les barrières de la Comédie-Française, enlevé comme à la baïonnette les ænobarbes du Comité absurde de lecture et donné aux Lettres cette superbe étude : *Les Corbeaux*, où nous ressuscitait un Balzac, ni plus ni moins. Dans tout autre pays que le nôtre l'homme de ce chef-d'œuvre eût été, le lendemain de la première, comblé d'honneurs et de fortune, et tous les lustres auraient tintinnabulé son nom. Nous ne fûmes pas cent dans la salle et dix dans la presse à saluer l'évidence de cette maîtrise. Émile Perrin redressa son ventre prépotent, les vieilles barbes d'airain reformèrent leur carré, et tout fut dit et consommé ainsi qu'il est écrit par le Dieu qui, sur les pièces de cent sous, mais là seulement, protège la France. Et Becque en revint à ses épigrammes.

L'amateur qui, après la chute de *Les Corbeaux* et sur la foi de cette chute même, s'emballa pour le grand méconnu, était un jeune affolé de théâtre qui, précurseur d'André Antoine, avait réuni une troupe de cercle pour jouer la comédie et excellait lui-même à ce jeu. Il s'appelait Fernand Louveau. Je le voyais souvent à l'Odéon pendant les répétitions de *Le Nom* et je ne me doutais guère qu'il allait, à son tour, devenir sous le nom de Fernand Samuel, l'un des directeurs les plus libéraux, ou les moins illibéraux, si

vous voulez, de nos scènes parisiennes. Il m'apprit un jour qu'il venait d'acquérir le bail du théâtre de la Renaissance et que la première œuvre qu'il voulait y monter était du vaincu de la Comédie-Française. Il était allé la lui demander le jour même, et il la tenait par traité. La seconde, avait-il ajouté crânement, sera, j'espère, du vaincu de l'Odéon.

— *Victrix causa diis placuit sed victa Catoni*, lui avais-je répondu, et vous êtes Caton lui-même. — Oh ! ces débuts des directeurs, ils sont frais comme l'aurore. Que j'en ai vu chez moi les mains pleines de fleurs et les lèvres de sourires, qui à la première centième décrochée dans le stade où on les décroche, avaient oublié jusqu'au nom que je leur faisais passer sur ma carte. C'est au théâtre que le mot de Nisard est vrai et qu'il y a deux morales, celle du succès et celle du four, car le directeur, lui, est toujours le même, et il n'en est pas sorti de l'arche de Noé deux types de l'espèce.

La comédie que Fernand Samuel avait rapportée de sa visite à Henry Becque était *La Parisienne*, écrite, je crois, avant *Les Corbeaux*, et que tous les directeurs lui rendaient sans, je l'espère pour eux, l'avoir lue. Si elle ne fut pas le premier spectacle de la Renaissance, elle en fut le deuxième ; et l'effet, cette fois, se dessina si considérable que les industriels du métier en blêmirent et que le trouble régna dans les ateliers à façon dramatiques. Était-ce là ce qu'à présent le public demandait ? Fallait-il désormais « faire du Becque » pour rallier les moutons panurgiens de M. Payant, pasteur mobile de la Recette ? Et les contrefacteurs se décidèrent vite, ils « troussèrent » des « *Parisiennes* », ils en troussent encore,

et cela sur les scènes mêmes où le type et modèle avait été accueilli par les experts à coup de manche à balai pendant dix ans, vous dis-je, comme un chien qui pisse sur la porte.

« Mon cher ami, m'écrivait mon compagnon de lutte et de déboires, je sors de la risée universelle. Il paraît qu'on en sort. Ils me donnent aujourd'hui du : maître ! Courage !... »

Henry Becque, je le répète, à l'heure du triomphe, avoisinait la cinquantaine. Robuste encore d'apparence et même comme rajeuni par les palinodies cocasses d'une critique désorientée, qu'il comparait aux zigzags du canard décapité, il ne se sentait pas moins usé prématurément par la vie de coups de poings donnés et reçus de son demi-siècle de pugilat littéraire. Il m'enviait la philosophie joviale que j'opposais à l'éternel philistinisme, et il ne se consolait pas de la perte des belles années.

— Si encore l'État nous payait nos dettes, hein, quoi ?... s'écriait-il, rien que ça, Bergerat, nos dettes !...

Il advint que son vœu fut à demi accompli. Le timon de l'Instruction Publique était alors aux mains d'un parfait lettré, au libéralisme militant et qui, phénomène extraordinaire, estimait que les réformes promises par la République sont applicables aux artistes comme aux autres contribuables. Il connaissait l'œuvre d'Henry Becque et savait qu'elle importait au règne. Léon Bourgeois fit donc un geste, et *La Parisienne* rentra là où Molière lui-même s'étonnait de ne pas la voir, soit chez lui, avec ses trois hommes du quatrain, le mari et les deux amants classiques. Il y eut quelque chose de violé à la Co-

médie-Française, oui, et à qui le dites-vous, mais ce n'était que le règlement, qui n'a plus une place intacte du reste sur le corps et en rend pour les débordements à Messaline. Grâce à Léon Bourgeois, l'État paya ainsi à Henry Becque, non pas ses dettes, mais la dette publique, et, de ce jour d'abus et de justice, Molière s'embêta moins dans sa solitude : il eut « à qui causer » comme eût dit la bonne commère Laforest, reine des critiques sûres.

Vous ne supposez pas une minute, n'est-ce pas, que les mardistes, légion sacrée de la routine, firent bon accueil à la pièce imposée à leur ignorance sélective ? Ils ne le pouvaient pas sans nier eux-mêmes l'institution, d'ailleurs antinapoléonienne, des abonnements, qui les arme du *pollice verso* des vestales. L'abonnement récalcitra, mais *La Parisienne* enleva le parterre, et tout est dans le parterre. Peu d'ouvrages ont, au théâtre, influé aussi vivement sur la production dialoguée d'une, et même de plusieurs générations d'auteurs dramatiques, puisqu'aujourd'hui encore les comédies à la mode ne sont que des succédanées de cet original, et, en vérité, pas autre chose. Henry Becque n'en tira pourtant que des avantages platoniques et il ne put descendre d'un étage, dans la maison où il logeait, son lit de fer et sa chaise de paille. En vain, après Fernand Samuel revenu de ses aurorales illusions, André Antoine reprit-il la bataille et fit-il de *La Parisienne* la pierre angulaire de son Théâtre Libre. Les admirateurs s'accroissaient en nombre et en qualité et la pièce fondait école, même à l'étranger ; mais il était trop tard, sinon pour la gloire, pour les profits du moins qu'on en retire de son vivant. Il faut réussir

jeune, ou ne compter que sur le marbre des stèles.

Henry Becque avait encore en portefeuille une grande comédie qui devait être le pendant de *Les Corbeaux* et avait parallèlement pour titre : *Les Polichinelles*. Elle était inachevée et elle est restée telle. Il se passa autour d'elle, pendant ses dernières années, la même pasquinade que, depuis lors, autour de *Chantecler*. Tous les théâtres d'ordre s'en disputaient l'honneur et la primeur, et, ravi de ce zèle bouffon, il ne la refusait à personne. — *Les Polichinelles* sont à vous, ou plutôt ils le seront dès que je les aurai terminés — Et tous les programmes de saison d'attacher à ce clou leurs boniments.

Ce fut sa dernière épigramme et la plus mordante, hein, quoi ?

II

Avant la guerre, et même après encore, lorsqu'on prononçait le nom de M. Henry Becque dans un milieu je ne dis pas littéraire, mais parisien : « Ah ! oui, disait-on, l'un des trois de l'École Brutale. » L'École Brutale avait été découverte et baptisée par M. Francisque Sarcey. M. Barbey d'Aurevilly avait repris le mot, on ne sait trop pourquoi, et l'avait consacré ; et la désignation avait fait fortune. Or, il n'y avait certainement point école s'il y avait brutalité, car aucun des trois jeunes gens groupés littérairement de la sorte ne se connaissait, ne s'était vu ni parlé, et chacun d'eux travaillait isolément, selon une esthétique propre.

Ces trois débutants étaient, Alfred Touroude, auteur du *Bâtard*, mort depuis à Alger, de la phtisie ; Henry Becque, auteur de *Michel Pauper*, et enfin votre serviteur. Notre brutalité, selon Francisque Sarcey, consistait en ceci que, étant donnée une situation scabreuse, nous nous plaisions à l'attaquer de face et résolument, ainsi que faire se doit. Grâce à cette horrible accusation, nous fûmes tenus à distance par les directeurs comme de simples lépreux de la vallée d'Aoste. Touroude mourut, Becque se ramassa dans son coin et, moi, je passai à d'autres exercices. Mais le temps marcha et le naturalisme vint : nous avions joué les *Saint Jean-Baptiste* de M. Émile Zola. Toutefois si l'on reprenait aujourd'hui l'un ou l'autre des ouvrages incriminés et taxés de brutalité, ce serait Dorat lui-même qui descendrait du ciel, une couronne de roses à la main pour les désigner à M. de Montyon.

Il n'est pas douteux cependant que, sur ces trois « jeunesses », deux au moins étaient nés pour le théâtre et très richement doués. Je ne vois pas qu'aucun des nouveaux venus ait signé de meilleures promesses de talent que le *Bâtard* de Touroude, et le *Michel Pauper* de Becque. C'était fougueux, hardi et brave, et cent qualités y crépitaient dans le dialogue. *Les Corbeaux* sont encore de ce temps-là, puisque Becque les traîna douze ans, de théâtre en théâtre, sans qu'un seul ait eu le courage de braver la critique de Sarcey et de casser son jugement. Dix ans d'attente, de lutte, de démarches sans nombre, de tristesse et de misère peut-être, pour arriver à produire en France, dans le pays des lettres, une œuvre d'art ! O puissance des mots ! Becque était un brutal

Je n'avais vu, de ma vie, mon confrère en brutalité lorsqu'un jour je reçus sa visite à la *Vie moderne*. Harassé de cette joute de dix ans, mais non découragé, car Becque était d'une trempe d'hercule, il venait me parler de ses *Corbeaux*. « Je suis décidé à les publier dans un journal, me dit-il. Mais quel directeur voudra assumer cette responsabilité de prendre du Becque à son rez-de-chaussée ? Tous les directeurs sont les mêmes, soit qu'ils mènent une scène ou une feuille. » — « J'en sais un pourtant, fis-je, qui n'a pas peur des braves et même des téméraires. » Et je l'envoyai au *Voltaire*. Le lendemain, l'affaire était conclue entre M. Jules Laffite et l'auteur, et c'est le journal qui aurait eu la primeur des *Corbeaux* si, par une coquetterie de noyé, Becque n'était allé déposer son manuscrit dans le seul théâtre dont il n'eût pas courtisé le concierge et son petit chien depuis douze ans.

Miracle inouï, prodige sans précédents, fait hyperbolique et fabuleux, Henry Becque fut admis à lire *les Corbeaux* devant les huit grands prêtres de Scribe et leur Sarastro ; et les huit grands prêtres et leur Sarastro le reçurent à corrections. Becque unissait à la force d'Hercule la ruse de Mercure : il fit semblant d'obtempérer à ces corrections, obtint qu'on les lui désignât, et revint deux mois après soumettre son travail à ses juges. A certains passages il enflait la voix et clignait de l'œil pour leur faire comprendre que là il avait modifié, coupé, ou allongé selon le dogme de Scribe et obéi aux injonctions du collège. Il fut reçu : ces grands prêtres étaient flattés de tant de déférence. Becque n'avait pas changé un iota de son premier texte, ce par où il démontre qu'il était

aussi bien doué pour la comédie que pour le drame.

Mais sa malice ne lui servit à rien, et pendant les répétitions les sacro-saints gardiens du feu prirent leur revanche par ce que l'on appelle : des coupures de théâtre. *Les Corbeaux* n'arrivèrent au public que déplumés et le bec rivé. Voici comment je protestai dans *le Voltaire* au nom des lettres contre cet attentat subventionné.

III

Il est heureux que Scribe soit mort avant la représentation des *Corbeaux* de Becque, car il n'aurait pas passé la nuit, ce soir-là. Mais à défaut de Scribe il nous reste la critique que ce grand homme nous a faite, la bonne critique, un tas d'Aristotes, qui pensent que le théâtre a ses règles comme le jeu de l'oie. La première de ces règles, celle pour laquelleS cribe se serait laissé écarteler, c'est la loi de sympathie.

Parlons-en de la loi de sympathie. S'il est une loi d'art non seulement facultative, mais contestable, c'est celle-là. Elle n'a d'autre raison d'être que celle que lui prête l'attrait du contraste. Il peut être avantageux, dans une situation, d'opposer un personnage sympathique à un personnage antipathique, mais que l'on y soit toujours forcé, jamais de la vie ! Un beau coquin, bien triomphant, est un objet d'étude aussi intéressant, soit-il sans repoussoir, qu'un ange blanc sur un fond brun Van Dyck.

Je dirai même plus : le véritable artiste évitera le repoussoir ; il tiendra à modeler son coquin en plein

air, sans artifice de clair-obscur. C'est ce qu'a osé faire Henry Becque dans ses *Corbeaux*. Il s'est défendu passionnément d'opposer à Teissier et à Bourdon l'un de ces militaires pleins d'honneur et de délicatesse qui interviennent à l'heure dite pour démasquer leur fripon et essuyer les larmes de la jeune fille. Dans la vie réelle, ces militaires n'existent pas : en art dramatique, ils sont niais et ne satisfont que l'idéal des cabotins, retapeurs de scénarios et scribolâtres.

Dussé-je en périr, jamais je ne me lasserai de crier que le public n'est pas appelé à collaborer aux œuvres de théâtre. Je ne suis pas de ces critiques qui reconnaissent au spectateur le droit de caser « son ingénieur » dans nos conceptions. Il n'est pas là pour dire comment il aurait traité, à la place de l'auteur, la situation que cet auteur lui propose ; il est là pour décider si cet auteur a tiré tout le parti possible, selon son propre tempérament, de la situation proposée, et voilà tout. Et j'en dis autant des critiques, mes confrères, qui tournent au gâtisme pédagogique avec leur sympathie pleine d'escargots. Il faut en finir avec cette furie du tout fait, du tout appris et des règles. Quelles règles ? Je n'en connais pas d'autre que la grammaire. Ah ! ça, est-ce que vous vous imaginez qu'il a tout moissonné, votre Scribe, et qu'après ce bourgeois, il ne nous reste plus qu'à tirer la langue ?

Henry Becque, ayant un sujet triste à traiter, n'a pas éprouvé le besoin de l'égayer. Non pas que la recette ne fût pas à sa disposition : il pouvait, tout comme un autre, faire bondir des fantoches au travers de son drame ; mais il a jugé que s'il égayait son

sujet, son sujet ne serait plus triste, et, comme il le désirait triste, il ne l'a pas égayé. J'aime cette volonté simple. Avez-vous lu *Cœur simple*, de Flaubert ? Dans *Cœur simple*, Flaubert s'était proposé de rendre la vie grise, monotone et sans accidents aucuns, d'une vieille fille de province. Il pouvait y faire intervenir le Grand-Turc. Il ne s'y est pas résigné. C'est pourquoi *Cœur simple* est un chef-d'œuvre. La critique n'en a pas soufflé mot, parbleu !

L'unité de ton dans les œuvres de théâtre, ainsi que dans toutes les œuvres d'art, est ce qu'il y a de plus difficile à obtenir. Le génie même ne la donne pas toujours : elle est le produit de la conscience. Je ne sais rien de plus consciencieux que *Les Corbeaux*. J'y sens, entre les scènes, presque entre les répliques, des sacrifices sans nombre faits par l'auteur à la seule vérité. Si jamais pièce a eu le droit d'être représentée telle qu'elle était écrite, c'est celle-là. Il y a là travail de mosaïque, et la seule équité exigeait que les moindres petites pierres en fussent respectées. Il n'en a rien été cependant et Henry Becque a dû se laisser dégrader. On lui a coupé des scènes entières, et la critique a trouvé cela très bien, elle a applaudi à cet émondage opéré de force par des jardiniers en chambre. Ah bien, c'eût été quelque chose de propre à voir qu'un jeune auteur résistant à l'expérience consommée du monsieur qui est là pour représenter tous les gouvernements qui se succèdent en France et qui, par conséquent, doit s'y connaître en proportions scéniques ! Je dois être un exécrable critique, car je trouve que Becque a eu tort de céder et de se laisser manquer de respect

artistique. La scène où Gaston parodie les gestes et allures de son père est très bonne et très nécessaire; elle explique à la fois le père, le fils et la famille et elle caractérise le temps où l'action se passe, nos mœurs et notre monde renversé. Si le contraste qu'elle forme avec la mort est violent, l'auteur n'a pas transgressé son droit en le faisant tel, et d'ailleurs personne ne prévoit la mort subite de Vigneron à ce moment. Bien plus, c'est grâce à cette scène que l'auteur éloigne du spectateur toute idée et tout soupçon de cette apoplexie foudroyante, et par conséquent qu'il en ménage l'effet et en augmente le désastre. Si Becque ne s'est pas donné la peine d'expliquer tout cela à ses émondeurs, c'est qu'il a pensé qu'il y perdait son temps. D'ailleurs il voulait entrer dans ce cloître de la rue Richelieu, il s'est laissé tondre comme un simple Clodomir.

J'en dirai autant de toutes les modifications, sans exception, qu'il a dû se laisser imposer, et de toutes les tonsures qu'il s'est laissé faire pour dire la messe à cet autel du dieu Scribe. La phrase où Blanche tutoie son amant et fixe de la sorte le degré de leurs relations inconnues de toute la famille est une phrase théâtralement nécessaire, qui suspend l'effet de cette révélation sur la scène du troisième acte et en prépare l'angoisse. La scène où Mme de Saint-Genis essaie de détacher par des conseils horribles et des insinuations infâmes la pauvre Blanche de son fils est traitée par mode de progression, avec infiniment d'art et de tact, et j'estime que, d'en retirer un mot, c'est ébranler tout l'échafaudage. La scène enfin où le notaire Bourdon ajoute le plus funèbre de tous les cris à son croassement de corbeau, le cri de la

fausse piété, au quatrième acte, devait également être sacrée pour de véritables artistes de lettres, car elle parachève l'étude et la couronne de ce quelque chose de plus qui est la marque des talents élevés. Or, toutes ces scènes ont été tronquées, trouées à jour et scribouillées. De quel droit, de quel droit, de quel droit ?

Il y a eu un temps, en France, où un Fréron n'aurait pas permis de tels massacres de la pensée sans protester, et le jour approche où le public se chargera lui-même de nous sauvegarder notre liberté contre les coupeurs de chiens et les tondeurs de chats qui vont en ville.

En attendant, le public que nous avons, averti par la critique qu'il doit siffler, vient siffler même aux coupures. C'est le même que j'ai vu, à la première d'*Henriette Maréchal*, reconduire *Horace et Lydie* de Ponsard, qu'on donnait en lever de rideau, croyant que c'était le premier acte des Goncourt. Il préluda, ce soir-là, aux mardis de M. Perrin.

On a reproché aux *Corbeaux* de manquer d'intérêt et de trop nous mettre sous les yeux l'ingrat spectacle de la vie réelle. Mais les hommes d'affaires n'habitent pas l'azur, que je sache, et les corbeaux ne planent point. Quant au défaut d'intérêt, je regrette que personne n'ait fait ressortir l'art extrême avec lequel Henry Becque extrait un drame poignant des événements les plus simples et les plus ordinaires. C'est par l'intérêt au contraire que l'œuvre vaut, et de ce côté il y a tour de force. Point d'artifices, point de ficelles. Nulle double porte, aucune lettre perdue. Rien de ce qui fait pâmer les imbéciles aux pièces de M. Sardou. L'émotion ici naît du choc des caractères

à la situation. Les secousses intérieures sortent et se traduisent par des cris vrais, toujours humains et d'une justesse pointilleuse. Comme il traitait un thème actuel, sur une donnée exacte, le prosateur s'est garé de la poésie, il a évité l'écueil du couplet héroïque, de la réplique détonnante, des effets d'acteur, et c'est ainsi qu'il a obtenu cette unité de ton dont je le complimente plus que de tout le reste.

Ne vous y trompez pas, des pièces comme celle-là, depuis Émile Augier, on n'en fait plus. Libre à vous, d'ailleurs, de lui préférer *le Monde où l'on s'ennuie* et autres œuvres faciles à monter en voyage. Libre à vous de n'attendre de notre art que des titillations légères propres à accélérer les digestions lourdes et à précipiter la circulation du sang. *Trahit sua quemque voluptas*, dit le poète, et pour un morceau comme *Les Corbeaux*, je donnerais sans regret vingt pièces au choix dans le répertoire contemporain.

Les comédiens ,dont il faut toujours parler, même lorsque l'on n'a plus rien à en dire, ont été fort braves. Je ne dirai pas qu'ils l'ont sauvée, mais bien qu'ils se sont montrés dignes de l'interpréter. Mlle Reichemberg s'est taillé un triomphe dans le rôle de Blanche. Mlle Barretta a parfaitement incarné celui de Marie, et Mlle Pauline Granger, en Mme Vigneron, s'est enfin imposée à la Comédie-Française. Thiron et Febvre méritent encore les bravos dont ils ont été assourdis à la première. Enfin cette courageuse étude a été courageusement jouée. Le public seul a caponé.

HERMINIE

I

Il serait presque insolent de dire à des liseurs français que *La Princesse de Clèves* est un chef-d'œuvre de notre langue. C'est même un classique du roman et le premier du genre psychologique par ordre de date et de valeur aussi peut-être. Pour mon compte, je lui donne le pas de gloire sur l'*Adolphe* de Benjamin Constant, fort morceau, j'en conviens, d'autobiographie passionnelle, mais d'une intellectualité moins haute et un peu suisse, disons, pour rire un peu, mon cher Bourget, suisse de nymphe émue, si j'ose risquer cette rapinade. *La Princesse de Clèves* se signale par une tenue de race dans le style, attendrie d'une pudeur d'âme dans l'analyse, où s'unissent les deux génies antagonistes du couple de la pomme. On ne trouve que là, en art littéraire, cette impossible fusion des génies des deux sexes,

rêve de l'amour même, que la nature refuse à la société et qu'invoque en vain l'utopie poétique. Le mâle y parle femelle et la femelle y parle mâle, et tel est l'attrait de ce livre unique qu'il faut appeler : le roman de l'honnête femme moderne.

Quoi qu'il en soit, à tort ou à raison, je lui ai toujours attribué cette portée philosophique. Cet extraordinaire La Rochefoucauld, dont l'œuvre contient, en cent pages à peine, tous les Schopenhauer et les Nietzsche de la terre, se démasque à chaque tournant de page de l'étude, et le peintre, pour ainsi dire, collabore, de touche en touche, au portrait qu'il pose à son illustre maîtresse sous le nom de duc de Nemours.

J'avais toujours été tenté de porter *La Princesse de Clèves* à la scène, étant ainsi fait, pour mon malheur, que rien ne m'apparaît d'aussi tragique que l'état de la femme chrétienne dans le mariage monogamique, tel que les lois l'imposent à la famille occidentale. Il y a là une réglementation arbitraire des choses de l'amour que tout dément sous le soleil et qui fait de ce qu'on entend par : l'épouse fidèle, la plus douloureuse des martyres. Aimer ailleurs que devant prêtre et notaire, lorsque l'on y est contraint par la force obscure qui mène le monde et les espèces, c'est recevoir de la fatalité le plus rude coup qu'elle assène sur les douces nuques chevelues. Le roman de Mme de Lafayette exhale immortellement la plainte de la fille d'Ève à ce sujet et les fils d'Adam n'en ont pas encore entendu une plus profonde ni une plus fière.

C'est ainsi que j'avais écrit *Herminie*, et pour me soustraire à cette plainte aux retours tendres, car

cette pièce n'est autre, pour le thème et les personnages, que *La Princesse de Clèves* deux siècles après. Comme aucun critique ne parut s'en douter, je dois croire que j'y ai trahi bien fâcheusement Mme de Lafayette, La Rochefoucauld et même Segrais puisqu'on veut qu'il y ait collaboré.

Tel ne fut pas, pourtant, l'avis de La Rounat qui, au cours même de ces répétitions affolantes de *Le Nom*, voulut connaître mon nouvel essai et le reçut séance tenante en me traitant de : Dumas fils, injure délicieuse. Il va sans dire qu'après la tatouille odéonique reçue sur ma pièce normande, je lui épargnai le regret de me le rendre. Il m'en eut d'ailleurs un gré infini et il me citait parmi les gens courtois de son temps. — Caractère atroce, l'animal, oui, disait-il, mais un gentilhomme. Il m'a retiré l'autre de lui-même.

Le rôle de la princesse (Herminie) avait été tracé pour Sarah Bernhardt qui, avant son exode en Amérique, m'avait engagé à travailler pour elle. C'était le temps héroïque de sa brouille avec Émile Perrin et elle voulait chiper les poètes à la Comédie-Française. — Je serai votre muse à tous, disait-elle, suivez-moi !

Comme elle se trouvait alors à Vienne, je lui écrivis que j'avais un ouvrage à son service. Elle me répondit aussitôt par dépêche :

« Accepte de tout mon cœur. Serai à Lyon le 15, « resterai trois jours, envoyez-moi rôle à lire ou « pièce, si possible. »

Ce télégramme dans la poche, j'allai d'abord au Vaudeville et j'y trouvai son directeur sous le péristyle, au bureau de location à laquelle il présidait en

personne. C'était Raymond Deslandes. Il est dans le Larousse.

Raymond Deslandes ne me connaissait pas, même de nom. Il voulut bien m'en assurer du ton paternel dont Royer-Collard disait aux candidats à l'Académie : — Je ne lis pas, je relis. — Et, sans m'arrêter à cette circonstance que j'avais eu déjà deux pièces sur l'affiche de son propre théâtre, je le priai de m'accorder un rendez-vous pour lier connaissance, « fût-ce nuitamment », ajoutai-je. Il me le fixa au 26 janvier 1882, à neuf heures du soir, dans la rotonde directoriale où, pendant les soirées d'*Ange Bosani*, nous nous étions tant amusés, Armand Silvestre et moi, à voir Carvalho dégainer contre le « fascino » par la fenêtre.

Je ne sais si vous vous souvenez que ce 26 janvier 1882 est la date où le Grand Ministère tomba avec son chef, Léon Gambetta, comme à peu près l'Incorruptible au 9 thermidor. *Herminie* aussi. Un malheur n'arrive jamais seul. Pourquoi la Convention requigna Robespierre, le Parlement Gambetta et Raymond Deslandes *Herminie*, c'est ce dont les dieux décident après boire, quand ils sont un peu saouls, dans l'Olympe. Les mortels n'y comprennent rien, car ils ne savent si une pièce est bonne ou mauvaise que sur constat de représentation, et encore, dit la Sagesse — L'affaire réglée ainsi sur place par les codirecteurs — car ils étaient deux, le frère cadet d'Eugène Bertrand, des Variétés, et celui qui est dans le Larousse, je leur demandai, pour dire quelque chose, s'ils n'attendaient pas une pièce de Sardou pour leur hiver ? Ils me l'avouèrent à l'envi, et debout, comme on chante *La Marseillaise*. Surpris de ma sa-

gacité ils me pressaient de leur dire comment je l'avais deviné. — En vous voyant, fut ma réponse souriante. Tous les directeurs nés, et de tous les temps, ont le profil schématique de l'industriel qui attend une pièce de Sardou. Vous le dessinez à gauche et à droite. Mais de dos, c'est l'occiput de l'impresario caractéristique qui, pour la pièce de Sardou, rêve d'avoir Sarah Bernhardt. — Nous l'avons, firent-ils à l'unisson. — Moi de même, — et j'exhibai ma dépêche de Vienne. Ils en furent troublés et tout « choses », ayant, eux aussi, des dépêches similaires sur lesquelles ils paraissaient compter comme La Châtre sur le billet de Ninon. Je dois dire que, s'excusant sur des préoccupations politiques qui les avaient empêchés, peut-être, de comprendre l'ouvrage, ils me prièrent de le leur laisser quarante-huit heures. Mais j'avais écopé pour *Père et Mari* de la même manière et dans le même bureau, et je ramenai mon ours à la longe au bruit de l'écroulement du Grand Ministère.

Entre le 26 janvier et le 15 février, date de l'arrivée de Sarah à Lyon, il s'ouvrait encore un laps de vingt jours que je résolus d'utiliser au placement de mon travail et je rendis visite à « celui » du Gymnase. C'était Victor Koning. Il est aussi du Larousse à titre de « collaborateur célèbre ». Je crois qu'il venait de la Bourse, grande ou petite. Il lui était impossible, à lui, de m'ignorer, car nous avions collaboré à plusieurs papiers publics et notamment au *Paris-Journal* d'Henry de Pène où il tenait la rubrique de soiriste. Je lui rappelai une pelisse magnifique où il s'enfouissait à cette époque, et qui le parait des apparences d'un boyard ou d'un samoyède,

ad libitum. Il me répliqua par le souvenir de « la tête de loup » que j'arborais romantiquement à cette époque, et nous fûmes tout de suite camarades.

— Je ne vous cache pas, lui dis-je, en lui remettant le rouleau, que la pièce vient d'être refusée au Vaudeville.

— Par Raymond Deslandes, hein ? Alors revenez dès demain matin, je l'aurai lue ce soir. Fichtre, vous vous prémunissez tout de suite de la recommandation la plus imposante ! Quel malin vous êtes !

Le lendemain donc, après m'avoir fait civiliser ma tête de loup par le propre coiffeur de Victor Koning et aromatisé d'essences élégantes, je me présentai à son huis. — A la bonne heure, s'écria-t-il, vous avez la tête à succès !

— J'avais oublié de vous dire honnêtement que si la pièce a été retoquée par Raymond Deslandes, elle a été reçue par Charles de La Rounat.

— Ça, c'est embêtant. Mais ça ne fait rien. J'ai lu, je vous l'avais promis, quoique ce fût parfaitement inutile. Un bon directeur ne doit jamais lire un manuscrit. Les pièces ne valent que par l'interprétation. La vôtre s'adapte à ma troupe, tout est là. J'ai pour ses divers rôles les comédiens qui leur conviennent, Saint-Germain, Marais, Guitry, Marie Magnier, qui est si belle ; on pourrait lire demain aux artistes, si...

— Si ?

— Si j'avais la créatrice idéale, nécessaire, indispensable, *sine qua non*, de l'héroïne.

— Existe-t-elle ? fis-je, l'œil ouvert à la méfiance.

— Oui, elle existe.

— C'est Sarah Bernhardt, n'est-ce pas ?

— Vous le reconnaissez vous-même. Sans Sarah,

point d'*Herminie ;* avec elle, on répète tout de suite.

— Alors, voici. Et je lui tendis le télégramme.

— C'est bien joué, applaudit-il ; c'est du théâtre. Je ne m'en dédis pas. Je vous prends l'ouvrage. A présent, allez me la chercher.

— Qui ?

— Mais Sarah Bernhardt. Et surtout ne perdez pas de temps. Je n'ai à vous donner que la place libre en ce moment sur ma scène. Tout le reste de ma saison est promis.

— A Sardou, n'est-ce pas ?

— Naturellement. Vite, courez à Lyon et revenez par le rapide. Il y a un restaurant dans le train. Je vous attendrai à la gare, tous les deux. Nous marchons à une centième.

Je le regardai, et regarder Koning c'était le comprendre. Il ne trompait pas. C'était bien de la petite Bourse qu'il venait, le célèbre collaborateur. Il avait la gaîté féroce de ce ghetto d'affaires. Le type était nouveau alors en direction et, auprès de lui, le brave Raymond Deslandes n'était plus qu'une mazette de vieux jeu à demi culotté de grègues du père Montigny.

— Soit, relevai-je, j'y vais.

— Où ?

— A Lyon.

— Ça tient. Un conseil d'ami avant votre départ. Si le rôle d'Herminie doit être joué par Sarah Berhardt, il faut modifier le dénouement de la pièce. Dans votre version, c'est le mari qui meurt, n'est-ce pas ?

— Oui, comme dans le roman.

— Quel roman ?

— *La Princesse de Clèves*, de Mme de La Fayette.

— Possible, mais je m'en fous. Nous sommes au théâtre, et, au théâtre c'est Sarah qui doit mourir. Du reste, elle vous le dira elle-même. Depuis *La Dame aux Camelias* et *Froufrou*, elle meurt elle-même dans tout son répertoire et elle n'en laisse le soin à personne. Tuez Herminie, l'affaire n'est faite qu'à ce prix, de mon côté comme du sien. Quand partez vous ?

— Dans trois jours, selon la dépêche.

— Mais vous avez le temps de m'apporter un autre cinquième acte. Trouvez une jolie mort pour elle. A bientôt, mon cher, et merci d'avoir pensé au Gymnase.

J'avais dans *Le Nom* marié des immariables, je tuai la Princesse de Clèves, et son cadavre déposé chez le jeune et intelligent directeur — c'était son épithète homérique — je pris le rapide de Lyon.

II

UN POÈME EN PROSE
DE THÉODORE DE BANVILLE

Mon voyage à Lyon, pour ramener Sarah Bernhardt au théâtre du Gymnase, afin qu'elle y crée le rôle d'Herminie dans la pièce de ce nom, reçue par Victor Koning sous cette condition expresse et *sine qua non*, est l'un des souvenirs de ma vie que j'évoque aux heures de marasme, d'abord parce qu'il est gai et ensuite parce qu'il a été célébré par Théodore de Banville dans *le Gil Blas* du 28 mai de l'année même, 1882, en une chronique dont on peut dire qu'elle est un véritable poème en prose. Du reste, jugez-en, la voici :

. . . .

... Tenez, je vais vous raconter une fable qui est arrivée pour tout de bon, ce que Courbet en son temps appelait une Allégorie réelle. *Un de nos plus hardis et plus enragés confrères, Émile Bergerat, présente au directeur du Gymnase une grande pièce,*

que Victor Koning trouve excellente et parfaitement bonne. Donc, il n'y a plus qu'à la jouer; La fille le veut bien, son amant le respire: *pas l'ombre d'une difficulté dans tout cela. Même, par surcroît, il arrive qu'Émile Augier, le maître incontesté du théâtre moderne, a lu le drame, l'a approuvé, a même, avec son sens impeccable, indiqué certaines corrections des plus heureuses, et qu'il recommande chaudement au directeur du Gymnase l'œuvre de son jeune confrère.*

Il n'en fallait pas tant, le directeur étant plus convaincu que tout le monde, et déjà on allait écrire les bulletins de répétition lorsque, regardant Bergerat avec plus d'attention qu'il n'avait fait encore, le rusé Koning reconnaît sur son front, à n'en pas douter, le signe indélébile dont est marqué le Poète! Voilà qui changeait furieusement la thèse, et il ne s'agissait plus que de détourner les chiens au moyen d'une transition de génie.

— Eh bien, dit le spirituel directeur, nous voilà d'accord sur tous les points. SEULEMENT, *vous le comprenez comme moi, votre rôle est trop beau pour que je le fasse créer par une autre artiste que Sarah Bernhardt! Amenez-moi Sarah Bernhardt prête à répéter, et nous mettons tout de suite votre pièce à l'étude.*

Bergerat eut un moment l'air stupéfait d'un homme à qui on demande la lune: mais il ne tarda pas à reprendre son sang-froid. Pour être joué, que ne ferait pas un auteur dramatique? Si on le lui avait demandé, il serait allé chercher l'Eau qui danse ou la Pomme qui chante: pourquoi pas Sarah Bernhardt? Il prit congé, monta en chemin de fer, et ar-

rivé à une heure du matin dans la ville où la célèbre tragédienne jouait la comédie, il se présenta chez elle, au moment précis où elle rentrait harassée du théâtre, et où elle sentait dans ses entrailles une faim de cannibale. Cependant, doña Sol, qui est aussi bonne que belle écouta avec intérêt le jeune auteur, et même lui prit des mains le manuscrit et se mit tout de suite à en commencer la lecture. Le lendemain, impatient de savoir son sort, Bergerat courut chez Sarah; mais naturellement elle était partie. Pour où? Belle demande! Pour Sumatra, pour les Bermudes, pour Yeddo, pour les îles Açores, pour Stockholm, pour l'Afrique noire, pour tous les pays, et dès lors, par tous les moyens connus de locomotion, Bergerat se mit à la poursuivre, comme dans une pantomime des Funambules ou dans un voyage de Jules Verne. Parfois ils se rencontraient, se croisaient une seconde, lui dans un ballon, elle dans un astre, au-dessus de la région des tempêtes, parmi les noires ténèbres striées d'or et ensanglantées de pourpre. D'une voix étouffée, Bergerat murmurait : Eh bien? et de sa mélodieuse voix d'or qui résiste même aux ouragans du ciel, Sarah lui criait : Très bien, la scène trois du deux!

D'autres fois, c'était sur l'océan Pacifique, au milieu d'une horrible tempête; montés l'un et l'autre sur des navires prêts à s'engloutir, ils se parlaient sous l'éclair en feu. Bergerat murmurait : Eh bien? Et Sarah lui criait : Très bien, la fin du trois! *D'autres fois encore, dans la mer du Nord, près du pôle, ils se croisaient, montés chacun sur un iceberg et guettés par les ours blancs, et Sarah lui criait : Je vois pour le* quatre *une robe en peluche, d'un rose si pâle qu'elle en sera verte! Bergerat avait vu tous les peuples, tous*

les continents, tous les cieux, toutes les faunes, toutes les flores, tous les flots divers ; il aurait continué sa course pour arriver à savoir l'opinion de Sarah sur l'ensemble du drame ; mais enfin, saisi de remords, il songea à sa bonne et charmante femme, à son fils Toto, qui peut-être s'était fait avocat (un enfant a si vite fait de mal tourner !) et, de guerre las, revint à Paris.

— Ah ! lui dit le directeur, je suis bien heureux de vous voir. Nous répétons votre pièce demain, à onze heures moins le quart, pour onze heures sans quart ! C'est chose faite, car, N'EST-CE PAS, *vous m'amenez Sarah ?*

— Mais non ! fit Bergerat un peu triste d'avoir parcouru des pays où le nom de M. Scribe n'est pas connu, et où l'on mange encore de la chair humaine.

— Alors, dit Koning, désolé, mon cher ami, mais rien de fait.

Et, dis-je, moi, ceci vous enseigne que le métier d'auteur dramatique est un bon métier ; mais vous ferez bien d'en chercher un autre, si vous avez besoin d'argent la semaine prochaine. Après le Monde où l'on s'amuse, *Édouard Pailleron a écrit* le Monde où l'on s'ennuie ; *mais le Théâtre, vu du côté des coulisses, pourrait être appelé, sans hyperbole :* le Monde où l'on s'assied sur des clous et sur des épingles noires !

THÉODORE DE BANVILLE.

Je demeurai à Lyon trois jours, 15, 16 et 17 février 1882, au Grand-Hôtel, où l'hirondelle de l'Édit, qui revenait de Grèce, posait avec sa compagnie ambulante, et pendant ces trois jours, il me fut ab-

solument impossible de voir Sarah ailleurs qu'aux repas de trente couverts qu'elle y donnait à ses amis artistes, adorateurs, fournisseurs, que sais-je, à tous ceux qu'elle entraînait enfin dans le tourbillon de ses jupes. Banville n'exagérait rien dans sa « ronde du brésilien » hyperbolique et réelle. Si l'aviation avait été découverte à cette époque, elle en eût certainement appliqué, la première, l'usage à ses tournées déjà aériennes.

On m'avait à grand'peine logé dans les combles du caravansérail, occupé tout entier, et du haut en bas, par les « gens » de cette reine de Saba triomphante, et j'y couchais entre deux malles de son bagage innombrable, à côté d'un couple de vieux sémites qui la suivaient de ville en ville, un sac de pierreries à la main. Le soir où j'étais arrivé, elle m'avait accueilli comme si je venais de la quitter depuis vingt-cinq minutes, sans plus d'étonnement de ma présence que de celle d'un familier de sa cour ordinaire, et j'avais trouvé mon couvert mis à sa table, presque mon rond de serviette, comme au château, en province chez la duchesse. C'est la caractéristique de cette dominatrice-née de tenir pour acquis ceux qu'elle a touchés de sa baguette et, sous son regard dur, classés siens d'un sourire. J'étais de ceux-là depuis *la Vie Moderne*, et par ma visite à Lyon je rentrais dans l'Arche, à ma case. Quant à l'objet de cette visite, il n'en était même pas question, et, le deuxième jour, je commençai à douter de la dépêche. Était-elle bien de sa main, cette dépêche de Vienne, et attendait-elle sérieusement la pièce dont j'apportais le rouleau dans ma valise ?

Je connaissais, pour les avoir vus cent fois rue

Fortuny, tous les satellites de cette gloire rayonnante, et sauf Canrobert et Girardin, je les retrouvais tous groupés à Lyon, autour d'elle. Un seul m'était nouveau, à qui Jojotte — Georges Clairin — me présenta. C'était un jeune comédien de vingt-huit ans d'une beauté alcibiadesque et telle qu'Athènes les divinisait au temps de Périclès, de plastique mémoire. Praxitèle pouvait revenir et rouvrir son atelier, il avait en ce Jacques Damala un modèle olympien, selon le canon sacré de la forme apollonienne. Elle se dessinait comme d'elle-même à travers les disgrâces de notre affreux vêtement moderne, et elle y rendait, sous son uniforme notarial, la grâce naturelle des attitudes simples, équilibrées et paisibles dont l'Orient seul observe encore les lois rythmiques.

— C'est le « Fortunio » de Gautier, dis-je à Jojotte.

— Il est aussi l'Hernani de Victor Hugo, tu le verras ce soir, dans ce rôle, à côté d'elle.

Clairin ne m'en dit pas davantage et me laissa tout deviner du reste. Ce n'était pas d'ailleurs être grand somnambule que de lire dans le marc de café de l'évidence le présage d'un mariage concerté par les dieux et qui, deux mois après, sonnait les cloches dans Londres.

Jacques Damala qui était, je crois, smyrniote, unissait aux langueurs de sa race ensoleillée, l'humour facétieuse d'un parigot de la décadence. Nous nous convînmes tout de suite l'un à l'autre et nous palabrâmes dans les couloirs. Il n'était pas étourdi par son roman et ce qu'il y voyait de plus surprenant, c'était le plaisir de jouer des beaux rôles du répertoire sans avoir eu le temps d'étudier à fond toutes les difficultés de son art. Le théâtre l'amusait follement.

— On me fait crédit de tout, me disait-il en riant, sur la foi de quelques dons naturels, et d'une illustre partenaire. — Et il m'avouait que, hors de la scène, le temps lui paraissait long à périr et qu'il s'ennuyait comme le croûton de pain métaphorique derrière la malle abandonnée. Je ne sus que plus tard à quelle cause il fallait attribuer cette dépression spleenétique dont il n'était vainqueur qu'à la lumière du lustre. Mais à cette époque il n'abusait pas encore de la morphine et l'on n'était pas forcé de lui soustraire, par ruse ou violence, les provisions qu'il s'en procurait secrètement dans toutes les villes de l'itinéraire de la troupe.

Ainsi que Jojotte m'y avait engagé, j'allai le voir au théâtre Bellecour jouer *Hernani* et comme il ne me révélait rien de bien original dans l'interprétation de ce Cid du romantisme, je montai sur le plateau pour tuer le temps. Les coulisses et la loge, toujours fleurie de Sarah, étaient, comme à l'ordinaire, encombrées de ces soupirants que toute comédienne, et celle-là plus que toute autre, échelonne sur son passage. Il y en avait de si baveux qu'ils faisaient peine, et de si grotesques qu'il fallait se tenir aux portants pour ne pas en tomber de rire. Damala ne leur épargnait pas les charges dites d'atelier et il leur montait des « scies » d'autant plus féroces que sa qualité de « ri de la reine » les drôlifiait irrésistiblement. Il y en avait un que je vois encore, espèce de mannequin, hoffmannesque et ataxique, dont la musculature était si mal graissée que tout geste lui suspendait en l'air le membre déplacé, bras ou jambe, comme à l'automate dont le ressort, cric crac, s'arrête. Hernani s'acharnait à l'appeler : Monsieur de

Vaucanson. D'un coup sec, en passant, il lui rabattait, rehaussait ou distendait les tentacules, lui revissait le col, le tournait du côté cour ou du côté jardin, selon que doña Sol passait à droite ou à gauche, et, de la scène, elle étouffait dans son mouchoir l'hilarité que lui causait ce jeu de coulisses. Damala en avait encore contre le couple d'Israël, assis flanc à flanc dans l'ombre, « les inséparables d'Amsterdam », et aidé de Jojotte, il courait les charger des fleurs et des couronnes que de toute la salle on jetait par brassée à la grande comédienne.

Quant à *Herminie*, je l'avais totalement oubliée moi-même. Il fallut que Damala en découvrît sous les bandelettes le papyrus dans ma valise et qu'au su de ma mission diplomatique, il voulût lire l'ouvrage. Le lendemain matin, Sarah me manda à son petit lever — Je ne savais rien, me dit-elle, vous ne m'aviez rien dit. Je croyais que vous étiez venu me voir, pour me serrer la main, entre deux articles. Il paraît que votre pièce est très bien et qu'il y a un rôle d'homme magnifique. Je garde votre manuscrit, pour le lire d'abord en wagon. Ne vous inquiétez de rien, je vous jouerai ça dans l'Europe d'abord, puis en Amérique probablement et enfin à Paris, excepté, bien entendu...

— Où, chère amie ?

— Mais au Gymnase. J'ai horreur de Koning.

Et je réintégrai mes lares ternoises, où, grâce à Dieu, mon petit garçon, qui n'avait d'ailleurs que dix ans, ne coiffait pas encore la barrette de Cujas. Ce fut le bon et facétieux Jacques Damala qui nous mit dans le train, Clairin et moi, non sans nous avoir munis, pour rire une dernière fois, d'un énorme cy-

lindre argenté, spécialité de la haute charcuterie lyonnaise, qui ne pouvait rappeler à Monsieur de Vaucanson que sa jeunesse.

Je n'ai revu le merveilleux Antinoüs qu'à de longs intervalles, au cours des représentations infinies du *Maître de forges* qu'il créa avec Jane Hading. Il fréquentait chez un coiffeur du boulevard où je le rencontrais quelquefois, amaigri, les regards vagues, deux fois désorienté, rêve fini. Il ne riait plus, la seringue de Pravaz faisait son œuvre de mort.

III

UNE LECTURE CHEZ SARCEY

On peut dire que presque tous les « succès », littéraires ou lyriques, décrochés au théâtre, depuis la liberté du négoce, l'ont été à Bruxelles et que la Ville Lumière les a eus et reçus tout faits de la sorte. Aussi tremblé-je quelquefois que par un jeu de bascule politique toujours à craindre en ce temps de refonte des nationalités européennes, la Belgique ne devienne française. Si un tel événement nous arrondissait du Brabant, tout serait fini pour les nouveautés d'art et il n'y aurait plus qu'à mettre la clef sur la porte des scènes parisiennes. Car il ne resterait que la Suisse.

Encore n'ai-je point foi dans la Suisse. Je me rappelle qu'en 1868 elle reconduisit assez significativement à la frontière, une pièce inédite du père Glais-Bizoin, nommée : *Le Vrai Courage* qu'il avait eu « celui » d'offrir en primeur aux Helvètes. Un farceur de Genève (il y en a) résuma même la situation en un mot hardi et vraiment national : « Nous n'avons

aucun « bizoin » de ce « glais ». Et on se le tint pour dit dans la Suprématie.

Il sied donc, et à tout prix, que Bruxelles au moins reste à l'étranger, et s'il faut qu'on se défende contre une si mortelle annexion, auteurs dramatiques de mon pays, à la grève et sauvez le dernier débouché qui nous reste ! Il ne s'ouvre en outre qu'à cinq heures de Paris, ce par quoi il est mille fois plus central que l'Odéon le mieux subventionné.

Comme à tous les camarades de syntaxe pour qui l'art dramatique relève encore de la littérature, l'honneur m'est plusieurs fois échu de produire l'un de mes essais devant le seul public accessible aux lettrés de notre langue. Les cloches de Sainte-Gudule ont sonné le baptême du feu à *Herminie*. La première en fut donnée au Théâtre du Parc, en plein avril, le 12 de l'an 1883, et nombre de boulevardiers éminents avaient fait le voyage, Albert Wolff entre autres, qui pourtant était de Cologne et ne pouvait pas me sentir.

Je ne me dissimule nullement, soyez-en sûrs, que si j'eusse été Belge, jamais je n'aurais été joué à Bruxelles, au Parc surtout qui est royal et municipal ensemblement. Il est vrai qu'alors les directions parisiennes eussent pris l'ouvrage les yeux fermés pour embêter les Francillons. Tout ici est question d'expatriation ; Maeterlinck, Verhaeren et Camille Lemonnier vous le diraient qui doivent non leurs talents, certes, mais leurs gloires à ceci qu'ils les ont jetées à la tête de leurs compatriotes, comme Scipion ses os, à la bêtise ingrate de Rome. Si l'excellent Heinrich Ibsen avait vu le jour à Batignolles, il était perdu pour la France. Né (malin) en Norvège, il vint

et vainquit sans coup férir. Ah ! ma chère, il est Scandinave !

Je profitai donc à Bruxelles de cette vertu d'exotisme, fondamentale qui est la base de toute critique un peu transcendante et la Wallonie me fut une odéonie moins lointaine. Or, fait incroyable, j'en dus l'aubaine à... mais lisez.

Il y avait à cette époque à la tête de la direction du « Parc » un vieux Delobelle, nommé Candeilh, qui après avoir incarné sans gloire les Agamemnons et autres « Bus qui s'avancent, » s'était fait impresario chez Léopold. Il revenait de temps en temps revoir l'Odéon, son *ubi Troja fuit* et le monument de sa jeunesse. Il advint que La Rounat lui fit un tel éloge d'*Herminie* que, dans la même diligence où il était venu, ce malheureux courut à la Société des Auteurs retenir le droit de la représenter en Belgique. Il avait déjà traité pour *Le Nom*, bien avant la première, de telle sorte que, après icelle, il gémit de sa hâte et en contracta une demi-jaunisse. Mais il avait signé et il était fort honnête homme. Ce fut Adolphe Dupuis, confident de ses inquiétudes, qui m'en fit part et tout de suite, comme pour La Rounat, je le chargeai de libérer Candeilh de sa parole. —

— Vous êtes un enfant, me dit le comédien ; au théâtre le seul honneur est d'être joué, par force ou par ruse et le prix de vertu est pour le succès. Du reste, ajouta-t-il, le sort en est jeté, demain nous déjeunons chez Sarcey. — Qui, nous ? — Vous, Candeilh et moi. Amenez des amis, il y aura douze couverts. Vous lirez la pièce au dessert. C'est convenu avec l'Oncle.

Je n'avais alors aucune raison plausible de bouder

mon vieux professeur qui me traitait encore dans les papiers avec clémence et magnanimité, mais je doutais de son jugement, foncièrement pédagogique, et rebelle, d'instinct comme d'éducation, à ma conception propre du Beau en littérature. Cependant Adolphe Dupuis m'ayant assuré que Candeilh ne voyait que par les yeux du critique, que ces yeux me souriaient d'avance et que le déjeuner serait bon, point capital, j'acceptai l'épreuve de cette lecture. J'y avais amené Armand Gouzien et Paul Ollendorff, fourchettes complices et témoins acquis. Les six autres couverts étaient destinés à des dames corybantes, familières du temple et tresseuses de pampre du Silène. Nul n'était plus méthodique dans la vie quotidienne que cet abatteur de copie herculéen dont l'œuvre, s'il était réuni et réunissable, formerait une Encyclopédie de la Routine. Sur les sept déjeuners de la semaine, il en donnait deux à la famille. Présidés par la bonne maman Sarcey, ils étaient suivis d'une partie de ce vieux trictrac qu'on ne jouait déjà plus nulle part ailleurs que là, et dont il s'estimait le Philidor ou le La Bourdonnais. Les autres jours, le café pris, « on y allait » d'un tour de valse rythmée sur la boîte sonore par les doigts fuselés d'une gammifère. L'Oncle adorait la danse, et si bedonnant qu'il fût, il excellait, dans les tourbillons, à courber les tailles flexibles. Ces valses se déroulaient d'ailleurs autour de l'ours empaillé qui était l'objet d'art de son atelier-bibliothèque. Il lui avait été offert par un « groupe d'admirateurs », et, fort bon compagnon, il en honorait gaiement le symbolisme. L'ours, la valse, le trictrac et la chanson de Béranger, voilà tout Francisque Sarcey et je ne

l'évoque pas sans ces attributs mythiques et allégoriques.

Il se prêta de la meilleure grâce à l'arbitrage dont l'investissait le directeur du « Parc », pris au piège de la réception de la pièce, et il en écouta stoïquement la lecture, toutes les nymphes envolées. Son contentement fut extrême. — C'est du génie, disait-il à Gouzien ; du génie fumeux, mais c'en est. Quand je pense que je l'ai connu haut comme ça ! Je lui faisais traduire du *Cornelius Nepos !* — Alors il devait dire : Corneille Neveu ? demandait Ollendorff. Et Candeilh, perplexe, fourrageait sa calvitie : — Un génie fumeux, qu'est-ce ? — C'est un génie qui fume, expliquait Adolphe Dupuis. — Comme tous les génies, paraphrasait Gouzien, excepté celui de la Bastille ! — Moi, je regardais l'ours.

Invité à se prononcer sur les probabilités de réussite de l'ouvrage, l'illustre aristarque hebdomadaire s'était déclaré incapable d'en vaticiner. Il ne s'entendait pas aux pièces inédites. Il lui fallait la scène, le lustre, sa stalle et le souffleur. On n'y voit clair qu'à la centième. Tout ce qu'il pouvait dire « personnellement », de la machine, c'était que son auteur « quel qu'il fût » avait du génie, fumeux, mais du génie, et qu'il irait loin s'il revenait de Bruxelles. — Il faut donc qu'il y aille, observa Adolphe Dupuis, dont la logique était la muse.

La seule objection que souleva, d'ailleurs unanimement, *Herminie*, fut faite à sa conclusion. Aucun ne voulait que l'héroïne sortît de sa situation par le suicide. — Ne la tue pas, clamait Gouzien, fais ça pour moi, je l'aime, elle est charmante. — Oui, pleurait Ollendorff, tuez le mari, il est beaucoup moins

intéressant, sans compter qu'il le devient par son trépas volontaire. — C'est un troisième dénouement que vous voulez, soupirais-je, car je les ai occis alternativement, lui, selon Deslandes, elle, selon Koning. Mais vous m'obligeriez de la dernière obligation de me dire qui je dois égorger pour Bruxelles ?

Et Sarcey dit : — Ni l'un ni l'autre, et personne.

Nous nous serrâmes pour l'entendre. — Le propre d'un dénouement est de renvoyer les spectateurs, les uns avec leurs femmes et les autres tout seuls, dans cet état de contentement qui pousse à la reproduction. Les pièces qui font de l'argent sont celles qui se résolvent par un baiser, légal ou non, et là est le commerce. La mort n'est tolérable que dans les tragédies, parce qu'elle en est l'un des éléments constitutifs, attendus, préparés, ce que j'ai appelé la scène à faire. En comédie, c'est un dérobement. Les cas de casuistique sentimentale sont tous solubles sinon au Code, du moins à la nature, et la physiologie résout les plus ardus que la psychologie nous pose. Celui d'*Herminie* est du nombre et vieux d'ailleurs comme le monde. Mariée, elle aime hors la loi du mariage. Je suis le mari, qu'est-ce que je fais ? Je prends mon bougeoir, j'entre, et je lui fais un enfant. Puis je vais à mes affaires.

Ce troisième dénouement n'avait pas été accepté pour seul bon par l'aréopage et on en disputa autour de l'ours empaillé. — Faire un enfant, disait Adolphe Dupuis, vous en parlez à l'aise. Encore faut-il qu'elle se le laisse faire ! — Et qu'on ne le rate pas, ajoutait Gouzien. — Et l'éditeur remarquait que « fort heureusement, grand dieu », on en rate plus qu'on en réussit. C'est un jeu où l'on ne gagne pas à tout

coup. L'inspecteur des beaux-arts en donnait pour témoignage le cri éperdu d'un journal sévère à qui le prote avait fait dire en une coquille documentaire : « la copulation diminue ». Et Candeilh écoutait, grave, la tête, comme un pendu, sur la poitrine.

Je comprenais de mieux en mieux ce qu'on entend à Paris par le théâtre. Déjà à demi initié par le mariage odéonique de *Le Nom*, je me formais aux aux hontes du négoce. — J'ai un quatrième dénouement, proposai-je. — Lequel ? — Voici. C'est l'été, la chaleur est épouvantable. On entend l'orage qui gronde. Herminie ouvre une fenêtre, son mari la referme, comble du désaccord du ménage, la foudre éclate, les pulvérise à l'envi et le rideau tombe — avec la pièce. On voit au fond le doigt de Dieu.

— Jamais de la vie, fit Candeilh.

Il y avait bien un cinquième dénouement qui était de remettre *Herminie* dans ma poche avec mon mouchoir par dessus, mais le directeur du Parc avait été frappé jusqu'à l'âme de la solution sarceyenne que le crédit redoutable de lundiste du maître couronnait d'une haute autorité. Il me requit comme service personnel de mettre en œuvre la solution par « l'enfant à faire ». — Je connais Bruxelles, suppliait-il, c'est un autre Paris, et vous ne voulez pas ma ruine ? On adore la moralité en Belgique. Vous mettrez dans la brochure la conclusion que vous voudrez, mais j'ai ma clientèle dans les familles, chrétiennes surtout, et je vous jure que pour elles il n'y a de fin au supplice d'Herminie que dans la maternité.

— Soit le viol conjugal. Allons-y.

La première eut lieu au Parc le 12 avril 1883. La réussite fut franche jusqu'au dernier acte, et là, tout s'effondra dans l'éclat de rire des familles. L'Oncle ne me l'a jamais pardonné et c'est de ce jour qu'il me dénia le don théâtral.

JOURNALISME

I

CALIBAN

Mon entrée de chroniqueur au *Figaro* est de 1884. Je n'y signai pas tout de suite et dès le début du pseudonyme : Caliban, les articles humoristiques qui, pour nombre de personnes encore, demeurent le meilleur de mon bagage littéraire. Il ne m'appartient pas de disserter d'un jugement où je suis en jeu, et trop heureux d'avoir, au moins en l'exercice d'une recherche d'ordre « secondaire », atteint à la faveur publique. On la capte comme on peut, et presque toujours à contre-rêve. Toujours est-il que j'allais pendant près de dix années voltiger sur un trapèze léotardien où les plus malins des « genres supérieurs », voire les académiciens, ainsi qu'on voit de reste, ne laissent pas de se casser curieusement le

cou, souvent à la première séance. Ne trousse pas qui veut, disait l'Oncle, ce que Francis Magnard appelait si drôlement « une page », et les cyclopes de la composition « l'en-tête ». La chronique est une fleur de l'asphalte. L'enfant de Paris que je suis était prédestiné sans doute à réussir dans sa riante culture.

Il y avait alors et l'on m'assure qu'il y a encore, deux voies, dans le labyrinthe littéraire, propres à conduire, sans fil d'Ariane, les Thésées de l'écriture à l'abattage du Minotaure (voir : public français au dictionnaire des tropes). L'une de ces routes sûres passait de mon temps, rue du Cloître-Saint-Benoît qui, en dépit du souvenir de François Villon, n'était pas gaie. Il y régnait un autre François, d'origine savoyarde, d'ailleurs borgne, qui battait la mesure de la gloire aux deux mondes et menait les gens de plume à Mnémosyne par la cravate blanche. Il émanait de lui une sophie d'art, proprement qualifiée par Louis Veuillot de : bulozophie, dont le public français (voyez Minotaure) avait un respect épouvantable. Aussi prenait-il de sa main tous grands hommes qu'il lui proposât, sans les lire, sur la foi de la couverture couleur saumon de la revue où il garantissait leurs produits. Je me rappelle encore le trouble où nous jetait, chez Lemerre, la présence de cet excellent André Theuriet, le meilleur et le plus modeste poète du monde, quoique « celui » de la revue bihémisphérique. André Theuriet était saumoné.

Ce chemin de célébrité suit aujourd'hui la rue de l'Université, aussi triste et plus que l'autre, et la bulozophie y dure et perdure, abondante en raseurs de style grave, qui y font carrière rapide. J'ai vu là

s'étioler et mourir le pauvre Ferdinand Brunetière, étouffé par l'aigle de Meaux qui le tenait dans ses griffes. — Est-ce un sort, me disait-il, que d'être préposé à cette fonction, de contraindre les camarades du dix-neuvième siècle à écrire : « tems » pour temps, sans « p, » comme sous Louis XIV et à les « embester » de la sorte au nom du Savoyard à qui l'on doit George Sand ?

Ceux qui écrivaient : « temps » avec le « p » enfilaient la venelle de la rue Drouot, la seconde route de fortune, et montaient au *Figaro*. Le crédit de l'organe était énorme, comme il était unique. Un « en-tête » y retentissait comme gong non seulement dans la république des lettres, mais dans tous les mondes et, s'il était réussi, il créait en un jour, du matin au soir, une signature.

Depuis la mort de Villemessant, son fondateur, le journal, type et modèle de tous ceux de la petite presse, était dirigé par un triumvirat dont les Pompée, César et Crassus étaient Francis Magnard, MM. de Rodays et Périvier. Je n'en connaissais que le César qui m'avait, par des citations élogieuses, témoigné sa sympathie à plusieurs reprises. En outre, j'avais lu de lui un conte philosophique, à l'instar de Voltaire, intitulé *Vie et Aventures d'un Positiviste* où il s'était agréablement payé la tête d'Auguste Comte et trempait le nez dans sa doctrine à l'un de ses disciples imaginaires. Ce n'était pas « Candide », fichtre non, mais pour un Belge, car il était de Bruxelles en somme, il y avait mieux que contrefaçon. Cet in-32 me donnait mon entrée dans son cabinet directorial et me fournissait aussi, en cas de mauvais accueil, une retraite de Parthe.

Je trouvai un homme fort aimable, de fine culture et de lecture abondante, qui d'abord, non sans gêne, déclina mon offre de collaboration. Il n'avait pas manqué un seul de mes « Homme Masqué » du *Voltaire*, et il en appréciait en gourmet les qualités de jovialité verveuse et la patte professionnelle, mais leur libéralisme militant ne cadrait pas avec la clientèle dont il avait la garde. — C'est ici, fit-il en riant, le Moniteur de la Haute Épicerie Française, nous vendons de la conserve. — Et de la salaison, relevai-je. — Autrefois oui. Tenez, lisez-vous Saint-Genest, notre Saint-Genest des familles? — Rarement et peu à la fois. — Nos abonnés vous en rendent là-dessus, mais c'est la plume du journal. Voilà. — Est-ce vrai ce que Daudet raconte? — De qui? — Mais de Saint-Genest, qu'il écrit à cheval? — Et sans lâcher la trompette.

A quelque temps de là, je rencontrai Francis Magnard à la gare Saint-Lazare. — Vous m'économisez le timbre de trois sous, fit-il en venant à moi. J'ai causé de vous avec mes deux associés. L'un d'eux vous abomine et l'autre ne vous trouve aucun talent. Cela m'a donné à réfléchir. Apportez-moi donc une chronique. — Puis, avec un geste : — Et surtout ne la soignez pas.

Je pense que ceux qui l'ont connu le reconnaîtront à ce trait à double dard. Ce timide était caustique, à la façon du patron disparu et selon la tradition, mais sans la sensiblerie de ce grand enroué. Magnard n'aimait rien tant que ravaler et mettre au point les vanités et pavanités qui nous sont propres, et, pierre de touche singulière, c'était au cabrement qu'il estimait les rabroués à leur prix. Le type d'ail-

leurs n'était pas rare, et ce qu'on appelait : le boulevardier était spécifiquement l'homme pressé de vivre, qui portait comme une amulette ce critérium à sa chaîne de montre. J'avais fait assez bon visage à son refus, d'ailleurs motivé, sans aller toutefois jusqu'à l'éloge du positivisme, dont le nom me répugnait autant que la chose ; mais, surtout et avant tout, la malveillance déclarée de ses associés pour mes produits avait opéré dans l'esprit du directeur une réaction favorable à mes intérêts. C'est ainsi que, dans les triumvirats, le César rebrousse contre les Crassus et les Pompée, que dis-je, le Robespierre contre les Danton et les Marat, n'est-ce pas ?

Je lui portai donc ma première copie, que j'avais pris une peine infinie à ne pas soigner, selon l'ordre de la commande. Il occupait un bureau plutôt sombre, à l'intersection de deux couloirs, défendus contre les importuns par des garçons de bureau assez soupçonneux et plus encore par les rédacteurs attitrés, dits participants, pour qui toute tête nouvelle semblait comminatoire. L'un deux, le brave Philippe Gille que j'avais rencontré au Parnasse, déguisé en poète sans prétention, s'offrit à m'annoncer lui-même au patron qui, me dit-il, était, ce jour-là, d'humeur massacrante. — Je n'ai pas de conseil à vous donner, mais si c'est un article que vous nous apportez, vous feriez mieux de revenir ou de me le laisser. Je le lui remettrais un jour de dividende. — Merci, mais il l'attend, cher ami, et, j'ose le dire, comme la manne.

Francis Magnard était assis à sa table de travail, entre deux lampes électriques et fendait des enveloppes, par contenance. — C'est votre page, fit-il, la

page ! — Il la prit, puis sans la déplier, sonna le garçon de service, et la lui remit : — A la composition... — C'était charmant, cet accueil, et inespéré, d'après les bruits de couloirs. — Quoi, sans lire ? — On ne lit pas « L'Homme Masqué » ! A propos, comment signez-vous? — Mais de mon nom patronymique, je pense. — Vous avez tort, reprit-il en se levant. — Pourquoi ? — Vous diminuerez d'autant vos chances de réussite.

A ma demande d'explication d'un pronostic aussi paradoxal, voici comment il répondit : — Il n'est pas douteux que vous ne soyez un phénomène curieux dans les Lettres, et sans autre exemple. Rien de ce que vous signez du nom de vos pères n'a l'heur de plaire, on ne sait d'ailleurs pourquoi : vos mésaventures théâtrales n'ont pas d'autre cause; vous vous démasquez sur l'affiche, on sait de qui est la pièce et par conséquent qu'elle ne peut pas être bonne, même le fût-elle. Il a suffi qu'au *Voltaire* vous prissiez le loup d'un pseudonyme pour que le public dérouté vous fît fête. C'est absurde, mais qu'est-ce qui n'est pas absurde en ce monde, vous seriez bien aimable de me le dire ? A présent, vous en ferez ce que vous voudrez. Venez ce soir corriger vos épreuves.

La chronique parut le lendemain et sous le même titre qu'elle a gardé dans l'un des recueils où elle a été réunie aux autres : *De la vertu du Tout-Paris des premières*. Elle est fort flagellatoire et dans la tradition villemessantique. — Quel dommage, m'en dit Magnard, vous l'avez signée ! Elle aurait beaucoup plu !

Ainsi donc c'était mon cher et vieil ami Alphonse Daudet qui avait lu le tarot de ma destinée, quand

il me disait que les pseudonymes s'enchaînent et que j'avais, au *Voltaire*, endossé en mon frac la tunique terrible de Nessus. Je fis encore au *Figaro* deux ou trois tentatives pour la dépouiller, mais les plaintes de la clientèle montaient jusqu'à l'administration même, et Marat et Danton engueulaient Robespierre. Il n'y avait plus à lutter contre l'*ananké* de ma vie, j'envoyai secrètement à Magnard une chronique recopiée par une plume gribouillante à tromper les protes infortunés de Balzac et que je signai : Caliban.

Et les dieux s'apaisèrent, et non seulement les dieux, mais les deux associés récalcitrants eux-mêmes, dont un seul garda méfiance et qui, dix ans après, ne m'avait pas encore pardonné de lui avoir filé entre les jambes. Une fois encore j'achetais le succès du *sic vos non vobis* qui est mon oracle sibyllique.

L'un des premiers, écoute, Histoire, qui perça mon incognito shakespearien, fut mon vieux détracteur, l'Oncle de la rue de Douai qui, un soir de première, aux Variétés, m'aborda sous le péristyle et me jeta, paterne, dans la conque : — Chut ! Mais à la bonne heure, ça c'est du théâtre !

On m'a souvent demandé ce qui m'avait déterminé au choix de ce pseudonyme : Caliban, qui est le faux de mon passeport de poète, et je ne saurais le dire précisément, en dépit de ma bonne mémoire. Assurément *La Tempête* y fut pour quelque chose, car je projetais de la traduire en vers, pour Porel, cela va sans dire. Je crois bien toutefois que j'en dus l'aubaine, à un dîner de rimeurs chez Jean Richepin, où l'on en débattait, au bon Ernest Jaubert, l'un des convives, et le même qui, aidé d'Eugène Silvain, est en train de nous rendre Euripide, lequel d'ailleurs

n'était pas perdu. Ernest Jaubert a, grâce à Dieu, des titres personnels plus sérieux au laurier, et c'est un maître jongleur de la ballade villonesque et française.

Je ne vous conterai plus rien des chroniques de Caliban qu'on trouve aisément sur les quais, en trois ou quatre paquets ficelés sous couvertures et préfacés, l'un d'Alexandre Dumas, l'autre d'Alphonse Daudet. Au temps où elles faisaient monter le tirage — Oh! couvrez-moi, profondes nuits! — Magnard, toujours amènement atrabilaire, me dit un jour dans son bureau sombre : — Compliments pour la dernière. Mais vous le savez, au *Figaro*, on ne dure pas longtemps. C'est la tradition de la maison : ici l'on passe.

J'y ai pourtant duré près de dix ans, vous dis-je, et c'est sans exemple.

II

FRANCIS MAGNARD

Francis Magnard adorait la littérature, qui restait inattentive à son adoration, et, comme il était très fin et avisé des choses, il se rendait fort exactement compte de son malheur. Or, c'en est un grand, en effet, dès que l'on s'en rend compte. L'illusion seule en supprime les affres. Tous ces jeunes poètes triomphants, dompteurs du verbe et de l'idée, tous ces maîtres aussi, laurés de gloire, qui traversaient à la file son cabinet de rédacteur en chef du journal, alors le plus lu de l'Europe, y laissaient une tristesse et en épaississaient l'ombre.

Oh ! ce cabinet, étroit, sombre, sans ornements, au bout d'un couloir, loin de la rue, et que la nuit envahissait à quatre heures, je l'y vois encore, travailleur acharné et courbé sous la lampe, au milieu de cette correspondance qu'il dépouillait avec une curiosité maussade ! Il affectait ce « buralisme » à la Rothschild. Puis, avec un sourire demi-bienveillant

et demi-caustique, il vous prenait des mains la copie et disait : « Vous nous apportez encore une page ? »

Alors, et s'il vous venait une réplique drôle, le Parisien sortait du confrère malade et chassait le directeur grognon. De ses petits yeux, toujours cillants et clignotants, partait un bout de flamme. Il se levait, s'adossait à la cheminée, et en contait ou plutôt en bredouillait nerveusement « une bien bonne », l'une de ces « bien bonnes », dont il avait de Villemessant la tradition boulevardière. Mais bientôt la causerie tournait comme d'elle-même à la littérature, et l'âme lui venait aux lèvres sur les noms de Tolstoï, de Renan, de Flaubert ou d'Alphonse Daudet.

C'est une loi étrange et cruelle de la nature que des intellectuels de cette trempe, en somme, demeurent écrasés ainsi par leur idéal. Ne pouvoir réaliser ce que l'on conçoit, connaître le point du Beau et le manquer du doigt, voir les autres chevaucher sans bride tous les étalons de la grande écurie d'Apollon, quelle torture ! Elle n'a été infligée à personne avec plus de rigueur qu'à Francis Magnard. Maître absolu d'une publication où, en ce temps-là, un seul article bien venu créait une signature, il vit tous les jours, pendant près de vingt ans, se renouveler pour lui le supplice dérisoire de Tantale. Il n'avait pourtant qu'à présenter « une page », lui aussi, pour qu'elle fût insérée sans retard, et d'autorité. Mais il adorait trop la Littérature pour la violer. Il s'abstint, et cette honnêteté est d'un fier exemple !

Un nécrologue qui ne paraît guère s'être inspiré de la leçon, évoquait à sa mort le souvenir de ces articulets quotidiens estampillés du monogramme que Magnard

mit longtemps comme un loup sur son anonymat de publiciste politique, et l'amateur exaltait l'art de ces bulletins. « Ils remplacèrent dans la presse, s'écria-t-il, l'article long et *compendieux !...* » Outre que Francis Magnard, qui possédait à tout le moins son français, eût été fort étonné de voir quel sens est ici prêté au mot « compendieux » et le coq-à-l'âne qui en résulte pour la phrase, il serait encore entré dans une belle colère contre l'assertion hasardeuse dont un vieil ami jetait le pavé de l'ours sur sa mémoire. Il le savait bien, hélas ! il le savait trop, que les articulets monogrammatiques n'avaient rien remplacé du tout dans la presse, et qu'ils ne suffisaient pas à constituer ce qu'il appelait lui-même si facétieusement : une page.

Il me souvient, à ce sujet, d'un mot qui lui échappa un jour, devant moi, et qui m'illumina sa mélancolie comme un éclair. J'avais trouvé sur les quais, à un étalage, dans la case à dix sous (la bonne), un petit livre dont il était l'auteur, et qui est intitulé : *Vie et Aventures d'un Positiviste* . Ce petit livre, le seul qu'il ait signé, je crois, j'en avais lu les cent deux pages in-32, et j'en avais beaucoup goûté l'érudition désabusée, l'ironie et même le style un peu menu, mais ferme. Je lui en fis des compliments. Mais il me regarda par-dessus le binocle sans répondre d'abord, et se borna à hausser les épaules. Ne voulant pas qu'il me soupçonnât de flagornerie de collaborateur gagé, je n'insistai point et parlai d'autre chose. Il était, ce jour-là, d'une humeur de dogue. Elle ne tint pas contre un bon mot pourtant, car il en était toujours friand. Il se leva, s'accota à la cheminée et en attacha une « bien

bonne » à la mienne. Mais ses yeux papillotants m'interrogeaient avec une anxiété poignante. « Ainsi tu l'as lu, me disaient-ils, tu l'as même acheté, mon petit livre, et tu l'as jugé digne d'éloges !... » Et c'était si expressif, ce regard, que je ne pus y tenir. — Vous savez, Magnard, fis-je en interrompant son historiette, vous savez que ce n'était pas pour vous demander une augmentation !... Il fit alors quatre ou cinq pas dans le cabinet, se rassit, reprit son coupe-papier, et dit : — Non, mon cher, non, je ne suis qu'une position !...

Nous nous brouillâmes, depuis lors, sur une assez vulgaire contestation de salaire, où son scepticisme lui-même s'éclipsa. Nous échangeâmes des lettres disgracieuses et, la rupture advenue, la pose des lapins commença. Mon Caliban, on le sait, en était joyeusement fertile[1]. L'un de mes plus réussis fut la candidature à l'Académie française, que je lançai dans les jambes du positiviste in-32. Le pauvre garçon en cria. Francis Magnard, l'un des Quarante, l'homme des articulets monogrammatiques et compendieux sous la coupole, l'hyperbole le pinçait sur une plaie inguérissable et qui se rouvrait tous les jours. Mais en vérité, je ne le savais pas si malade, du mal du moins qui l'a prématurément emporté, et je ne pensais qu'à lui revaloir un peu de ce gravier qu'il avait jeté dans mon jardin, la littérature étant diversement, à nous deux, notre côté faible.

Mais au moins, lui, il l'a adorée, cette sainte et décevante littérature, et il en est mort, à sa façon. C'est bien quelque chose par le temps d'inorthographie, d'asyntaxie et d'inhumanités qui court et

nous emporte, de tour Eiffel en tour de Babel, au pays du volapuk. Francis Magnard n'a vécu que du livre, par le livre et pour le livre. Tel fut son idiosyncrase et tel est son type dans notre histoire littéraire.

III

Il n'est pas que de temps en temps d'aimables curieux, et même des grincheux, me demandent de les informer directement sur mes multiples collaborations aux journaux de Paris, ou de province depuis que je rame en galère, vieux forçat de la copie. A mon vif regret, comme à mon propre étonnement, il me reste impossible de les documenter, car sur ce point ma mémoire fait défaut. Tout ce que je puis leur en dire et répondre, c'est que, depuis l'an du Christ 1865, il n'est pas de périodique, soit disparu, soit régnant encore, où je n'aie versé du jus de cervelle, et par quoi je me réclame du titre d'honnête homme de lettres. Pour le reste, soyez-en sûr, nul moins que moi ne s'en fait accroire. Un seul bon sonnet m'eût valu plus de gloire, fût-ce celui d'Arvers, qui d'ailleurs est mauvais, si ceux de Soulary et d'Heredia sont bons.

La dominante littéraire du dix-neuvième siècle et jusqu'à présent du vingtième aussi, s'est exprimée par le journal, beaucoup plus, à mon sens, que par le roman et même le théâtre. Seule peut-être la poé-

sie, grâce à ses individualités hors pair, pèse davantage à l'actif intellectuel de l'Âge de platine. Il en devait être fatalement ainsi, et non autrement, à une époque emportée par la science à tous les vertiges du *carpe diem*. La vie au jour le jour rend en verbe : le journal ; son nom même en fait foi. Nos écrivains l'ont tous compris et l'on n'en citerait pas trois, parmi les prosateurs s'entend, qui ne soient entrés délibérément dans l'attelage moderne du char des Muses. Comme on a dit de ceux qui s'entreprennent au type de Don Juan, ils en sont sortis plus grands et vêtus de bronze, propres à toutes les courses du stade. Il n'y a à excepter, je le répète, que les lyriques essentiels à qui la nature elle-même interdit le repos de l'essor et la pose sur les réalités contingentes. Encore le mieux ailé d'entre eux, l'oiseau Rock, a-t-il au moins rasé parfois la terre et mouillé ses pattes au torrent. Victor Hugo a écrit des articles, et voilà qui suffit, je pense, à sacrer le journalisme.

Du reste, l'un des prix dont il paye les efforts qu'on lui consacre, est celui auquel un homme fier attache le plus d'importance, — c'est l'indépendance. Ce bénéfice nous change un peu, avec ou sans jeu de mots, des autres, soit de ces prébendes de servitudes du vieux système où, pour le pain, on laisse sa dignité civique dans les offices des mécènes. La plume aujourd'hui est un outil social et tenu pour tel en démocratie, elle nourrit son ouvrier par le travail et affranchit son homme par le métier. Personne ne le nie plus, pas même l'Académie des Quarante, qui ouvre son giron cardinalesque au nouveau venu de l'Écriture, et l'arme, comme les autres, de l'épée ano-

blissante. Le journaliste est reçu dans ce « salon » sans montrer d'autre patte blanche que celle de quelque orthographe rehaussée de manières décentes.

Il y représente la transformation scientifique des idées et des formes, parallèle à celle de la société. Il y fixe le rôle de l'actualité dans l'histoire. Il y témoigne de l'évolution quotidienne de notre marche à l'étoile. Il y prépare les documents certains d'un *Gesta Dei* où nos neveux puiseront l'eau pure et vivante de vérité. J'ai toujours pensé que nos feuilles volantes, *ludibria ventis*, formeront, le jour venu, les cahiers généraux de l'avenir et comme une encyclopédie universelle auprès de laquelle celle de d'Alembert, Voltaire et Diderot n'apparaîtrait plus qu'un compendium désuet et périmé. Mais j'en parle comme M. Josse d'orfèvrerie, et jamais on ne verra d'éditeur pour une telle compilation, qui n'aurait pas d'ailleurs de « librairies » dans la maison moderne.

Un homme pourtant s'est rencontré qui conçut la pensée de ce dictionnaire philosophique et même en esquissa la réalisation. Henri Havard, opérant par sélection dans l'immense chaos de la production militante des enfants de Théophraste Renaudot, tenta de créer une bibliothèque de chroniqueurs. C'était d'ailleurs le beau temps de la chronique, genre spécialement parisien et qui fleurissait alors des maîtres. Il ouvrit la série par les plus avérés d'entre eux et il recueillit de leur encre ce que Francis Magnard appelait des « pages ». Le public ne suivit pas l'éditeur et courut aux romans d'un jour, car le pli est vieux et jusqu'à la ride. Mais cette collection

délaissée fait prime déjà sur le marché des livres, et ceux qui l'ont, la gardent et s'y réfèrent. Il chante un peu de bonne France là-dedans et si l'anthologie demeure inachevée, elle n'en a pas moins tournure de monument ethnique. Je doute que l'on puisse, sans y recourir, écrire exactement l'histoire de la fin du Second Empire et des débuts de Marianne la Troisième. C'est de là que sortira le Michelet futur.

Mais laissons cette apologie et revenons à mes souvenirs.

Le père Dumont, dont je vous ai déjà parlé au sujet de la création de *L'Événement*, ne désarmait pas contre *Le Figaro*, sa bête noire. Il s'était juré de le tomber ou d'y laisser son nom d'Auguste et sa fortune. Peut-être y serait-il arrivé si Dieu ne lui avait, par pitié pour ses héritiers, retiré le prêt de la vie, car il faillit réussir avec *Gil Blas* dont le titre similaire lui sonnait comme la fanfare d'une lutte entre Lesage et Beaumarchais. Et tout à coup, *Gil Blas* fut. Le principe stratégique, en pareil cas, est d'arracher à l'ennemi ses bons soldats et ses capitaines, et il avait commis à ce soin un brave garçon nommé Jules Guérin, bombardé secrétaire de la rédaction, je n'ai jamais su pourquoi ni comment, lui non plus du reste. Je l'avais connu vingt ans auparavant à la Comédie-Française où il était comédien et réalisait son prix du Conservatoire. Il y jouait les utilités. Je crois qu'on retrouverait son nom dans les distributions de rôles du répertoire d'Émile Augier. Il excellait, à ma souvenance, dans les personnages d'invités, qui traversent le bal, en queue de pie, un camélia à la boutonnière. Il était d'ailleurs joli garçon, de taille bien prise et ne manquait pas de littérature. Puis,

découragé d'attendre son heure au cadran de l'avancement, il avait quitté le théâtre et s'était jeté dans les tumultes vociféraloires de la Bourse. Sans doute, n'y avait-il pas mieux réussi que sous le lustre, car on le vit traîner assez misérablement de cafés en brasseries, sur la Voie Asphaltique, à la chasse dolente de quelque effigie de la République.

J'avais eu le plaisir de pouvoir l'occuper dans le lancement d'une brochurette hebdomadaire intitulée *Le Don Quichotte* où je m'étais essayé au rôle de lanternier et qui, grâce à son entregent, était allègrement partie. La réclamation, d'ailleurs fort juste, d'un confrère qui dirigeait lui-même, à Lyon, sous le même titre, une publication satirique et caricaturale, m'ayant forcé de modifier l'étiquette de mon petit pamphlet, le public dérouté cessa de me suivre et mon gérant s'effaça du giroscope de ma vie. A quelque temps de là, j'entrai au *Figaro*, où j'eus l'heur, grâce à mon masque shakespearien, de ne pas déplaire à la clientèle. J'allais, pendant dix années consécutives, un record de durée, tenir ma partie de fifre dans la musique de combat, à côté des Mirbeau, des Albert Wolff, des Ignotus, des Lavedan le père, et de ce triomphant Saint-Genest dont un article enlevait une souscription comme une redoute. Qui parle aujourd'hui d'Albert Durand de Bucheron qui, sous l'invocation du comédien martyr chanté par Rotrou, claironnait la réaction et le « machine-arrière » dans le style girardinesque, et dont Alphonse Daudet disait qu'il écrivait à cheval ? Il avait le faubourg Germain à ses pieds. Puis la chute des hommes du Seize Mai l'avait discrédité et, Villemessant disparu, la Participance le

prit en pure grippe. Mais comme il en était, de cette participance, il avait droit statutaire à sa chronique par semaine et au jour fixé, il en apportait la copie à la direction.

— Ah ! souriait Francis Magnard, voici cet excellent M. de Saint-Genest qui nous apporte sa page hebdomadaire ! — Comme vous voyez, mon cher directeur. — Merci, mon cher collaborateur. Asseyez-vous donc, si vous en avez le loisir toutefois, — Et, sonnant au chef de la composition, le pince-sans-rire lui remettait l'enveloppe cachetée qui allait s'empiler avec les autres dans « les archives ». — Car c'est en journalisme surtout que les morts vont vite, ô Lénore !

Un jour donc que, témoin navré de cette scène usuelle et régulière où se présageait le sort fatal promis à ceux qui, dans le négoce, ont cessé de plaire, je descendais de la rédaction, l'huissier d'antichambre m'avisa que quelqu'un, ayant à me parler, m'attendait dans la rue, à la porte. C'était Jules Guérin. — Pourquoi n'es-tu pas monté, lui demandai-je ? — Tu vas le savoir. — Et il m'entraîna dans un café voisin qui était alors la petite bourse des marchands de perles et de pierreries. Je n'en avais ni à vendre ni à acheter et je le regardais avec inquiétude. — Veux-tu, commença-t-il, plaquer le *Figaro* et donner tes calibanités au *Gil Blas* ? — Je n'en ai pas la moindre envie. Pourquoi ? — C'est le père Dumont qui m'envoie. Fais ton prix. — Je n'en ai pas à faire. Je me plais au *Figaro*, on m'y laisse la bride sur le cou, même pour mes adjectifs truculents, et tout m'assure que je n'y nuis pas encore au tirage. — Et Guérin secouait la tête. — Ça ne du-

rera pas. Si ce n'est pas toi qui les lâches, c'est eux qui te lâcheront. Il y a tradition dans la maison. Prends les devants, viens chez nous, on te signera le traité que tu voudras.

L'exemple du malheureux Saint-Genest n'était pas fait pour démentir l'horoscope et je n'en étais pas, moi, de la Participance. Je n'avais même aucun engagement écrit de collaboration régulière et je devais à chaque article nouveau reconquérir une situation toujours précaire. — Attends-moi là un quart d'heure, dis-je à Guérin, et je regrimpai à la rédaction.

Revenu au café Scossa, j'y trouvai mon comédien défroqué en train de faire une réussite. — Tu vois, me dit-il, l'affaire est dans le sac, tu rentres demain au *Gil Blas ;* le valet de pique dans le dix de carreau c'est infaillible. — Rien n'est dit. Magnard ne veut pas me lâcher encore, quoique l'envie l'en démange visiblement. Il paraît que l'heure n'est pas venue. — T'a-t-il parlé de lettres de plaintes des abonnés ? C'est à ce signe qu'on voit que ça se décroche. — Non, voici ce qu'il me propose. Je continuerai au *Figaro* et je commencerai au *Gil Blas* « qu'il ne craint pas », mais à une condition. — Laquelle ? — D'abord, il gardera l'usage exclusif de mon pseudonyme, et puis je lui soumettrai les deux chroniques, et il choisira la bonne. Le père Dumont aura l'autre. — Guérin éclata de rire. — Oh ! que c'est drôle, c'est aussi la clause de réserve du traité que nous t'offrons. — Tope donc, fis-je, comme l'âne de Balaam devait braire.

Et c'est alors que se manifesta dans toute sa beauté philosophique cette « leçon de choses » qui est

l'orgueil et la joie de ma carrière. Les chroniques choisies, alternativement d'ailleurs, par chaque directeur, paraissaient presque toujours à la même date et se posaient ainsi à la comparaison. — Eh bien, dis-je à Magnard ? — Eh bien, je me suis trompé, celle de Dumont est la meilleure. J'ajouterai même, si vous voulez toute ma pensée, que la nôtre n'est pas fameuse. — Ah ça, mais vous gâtez le *Figaro*, nasillait le père Dumont, pourquoi m'avoir laissé celle de ce matin ? Elle était bonne pour Magnard.

Ils finirent par me laisser la liberté du partage, mais je baissai dans leur estime.

IV

TROIS MILLIONS POUR UN ARTICLE

Ce fut à cette époque qu'il m'en advint une cruelle, plus ridicule encore peut-être, — j'héritai de trois millions.

Voici comment eut lieu cette sotte aventure.

Dans une de ces chroniques alimentaires où se boulange le pain, d'ailleurs bis, des poètes rebelles à la servitude et que j'enfournais déjà à manches relevées dans tous les moufles de la presse, j'avais — quelle imprudence ! — évoqué le bon génie à tête mécénique et de tradition perdue qui vient du ciel faire des loisirs rentés aux geindres las de l'écriture. Mon excuse était que je n'y croyais pas. L'appel était virtuel et théorique. Le munificent est un mythe, et, à y bien songer, je me suis convaincu qu'il n'a pas à intervenir dans nos démêlés avec la Démocratie. Notre négoce est à base de mort. Tout ce qui la retarde nuit à notre fonction sociale, vous voyez que je ne dis pas : divine.

Il m'en a cuit de l'oublier un jour. On m'a flanqué

trois millions à la tête pour un vœu distrait échappé à ma fatigue. Il est encore à ma décharge que je revenais de Bruxelles un peu déconforté, n'ayant, en onze représentations thésaurisé sur mes droits d'auteur d'*Herminie* que 492 fr. 55 exactement.

Or donc, en cette chronique, je m'étais laissé aller, avant l'âge, à envier ceux qui, retirés de la lutte, peuvent réaliser à la campagne le rêve rustique des surmenés, y connaître la douceur des jours sans copie et, *suave mari magno*, y lire les livres ou articles des autres, comme on regarde des régates. Je n'avais pourtant alors que vingt ans de journalisme militant, ce qui est peu pour un Sisyphe de carrière, et mon ouf était fait pour offenser les dieux. Je l'ai racheté par vingt-cinq autres années de polygraphie volante et, comme vous voyez, j'expie encore.

Pourtant, il n'était pas outrecuidamment ambitieux, mon *hoc erat in votis* de retraite. Je n'ajoutais au carré de choux que la saucisse, avec autour, comme dit Goncourt, les bonnes bêtes philosophiques de l'Arche diluvienne, le chien, le chat et les volailles, compagnons doux, du commerce desquels la clémente nature vivifie les solitudes humaines. Encore aujourd'hui c'est au plus si, passé grand-père, j'y voudrais le surcroît d'un crédit illimité chez le marchand de joujoux de la ville la plus proche. Ma dernière copie serait pour l'acquérir. Mais venons à mon héritage.

Voici d'abord la chronique fantaisiste qui me le décrocha de la lune, ce fut le *Gil Blas* qui l'édita.

« Je rencontre souvent des personnes tristes qui me demandent pourquoi diable ! je suis gai.

— C'est, leur réponds-je, qu'un oncle que j'adorais est mort, et que j'en hérite.

Alors, elles s'en vont satisfaites, ce par où je vois qu'elles ont, de la gaieté, les idées qu'il en faut avoir.

La vérité est que, je n'ai pas d'oncle et que si, j'en avais un, il serait probablement à ma charge. Je l'aimerais tout de même, s'il était aimable, et je ne serais, de son vivant, ni plus ni moins gai qu'après sa mort. Et, cependant, il doit être doux d'hériter, ainsi du moins que je me le figure, je veux dire pour le talent qu'on croit avoir et en récompense du plaisir que ce talent a procuré à un lecteur inconnu. Ces choses arrivent ! Plusieurs de mes confrères ont eu cette joie d'être libérés du collier de misère par des dilettantes de lettres généreux qu'ils n'avaient même pas à pleurer. Et ça, c'est l'idéal du genre. Oui, l'on en cite quelques-uns d'entre nous à qui des connaisseurs célibataires ont laissé vingt-cinq mille livres de rentes, pour rien, pour le plaisir. Ah ! j'en cherche un !...

En général, cette aubaine n'échoit qu'à des écrivains politiques — ou à des musiciens. Pourquoi ? On n'en sait rien même chez les notaires. Si la musique adoucit les mœurs, la politique les enrage. Mais il paraît que l'on n'a d'oncles qu'à ce prix dans les Amériques du rêve, j'entends d'oncles honoraires dont on soit le neveu posthume. Il faut gueuler, d'une façon ou d'une autre, mais gueuler en somme. C'est très cher, ces successions gratuites !

On a souvent conté l'histoire de ce compositeur au nom arabe qui, un matin, où il ne savait plus à quel éditeur offrir ses bémols, se trouva, pour une chan-

son à l'Alsace, possesseur d'un magot de cent mille! Elle avait fait pleurer, cette chanson, un bon compatriote de M. Antoine (de Metz) et l'excellent homme n'avait rien trouvé de mieux à faire que d'en coucher l'auteur sur son testament. Contez, contez, Shéhérazade!

Jules Vallès, que j'ai beaucoup aimé et admiré davantage encore, car c'est, avec Diderot, le plus vivant écrivain de notre langue, Jules Vallès avait hérité, lui aussi, d'un Auvergnat enthousiaste, son compatriote. Cet homme du Puy-de-Dôme l'avait, en expirant, doté de sept mille livres de rente, et c'est-là dessus que le proscrit vivait à Londres quand je l'y allai voir. Quand on pense que quelques mois auparavant on osait l'accuser d'avoir voulu brûler le Grand Livre ! mais c'était certainement à ses opinions politiques qu'il avait dû la chance de cette petite fortune, et non pas à son génie de styliste. Car en Auvergne!... Du reste, il ne voulut jamais s'expliquer là-dessus avec moi.

— Voyons, lui disais-je, c'est pour ton écriture, dis ?

— Tu t'en ferais mourir, s'écriait-il malignement, et il éclatait de rire. Mais je n'en obtenais pas davantage. Si Séverine en sait plus long que moi sur cet héritage de Vallès, elle devrait bien me rendre l'espérance. Je ne demande qu'à croire aux oncles littéraires — fussent-ils Auvergnats.

Car j'arrive tout doucement à l'âge où l'utilité d'écrire cesse de se démontrer clairement, et il y a des heures où je vendrais volontiers mon silence à mon siècle pour ce qui fait qu'on peut aller vivre à la campagne, y emporter le cher fardeau des affec-

tions acquises et y fumer le calumet de paix, entre deux chiens, dans une cheminée où grésille la saucisse. Ces heures dont je vous parle sont précisément celles où le plus grand philosophe de l'humanité me paraît avoir été l'acteur Lepeintre jeune.

Oui, ce Lepeintre jeune m'extasie. Voici d'ailleurs pourquoi : Toutes les fois qu'on lui soumettait un problème difficile, soit social, soit politique, soit littéraire ou autre, il commençait par se frotter le nez, geste d'incertitude, et enfin il nasillait, dit l'histoire :

— Et si je m'en allais ?!?!

Ah ! c'est la solution ! Que nous sommes fous d'en chercher d'autres ! S'en aller, tout est là, et peut-être n'y a-t-il pas autre chose, surtout lorque l'on a, depuis près d'un quart de siècle, semé la cendre des paroles sur les jachères. Et si je m'en allais ?... Mais il faut pouvoir.

Ne se trouvera-t-il pas, parmi les aimables correspondants qui, chaque semaine, m'accablent, soit d'injures, soit de compliments, une personne vénérable et bonne, assez pitoyable à notre métier de cheval aveugle tournant la meule, pour élire en moi son neveu à héritage ? Il s'en perd tant, de ces fortunes ! Chaque année, le *Journal officiel* dresse la liste de celles qui tombent dans le gouffre sans fond de l'État, et c'est à pleurer de voir combien il se gaspille de bonheur sur la terre. La moitié de ces fortunes suffirait à imposer silence à tous les poètes poétants d'un temps où tout rime, et tu t'évanouirais, lugubre théorie des désespérés du passage Choiseul ! Oh ! comme je me tairais, mon Dieu !

L'autre soir je lisais Voltaire, car que lire, tant on écrit, et je tombai sur ce passage :

« Après avoir réfléchi à soixante ans de sottise que j'ai vues et que j'ai faites, j'ai cru m'apercevoir que le monde n'est que le théâtre d'une petite guerre continuelle, ou cruelle ou ridicule, et un ramas de vanités à faire mal au cœur !... Les hommes sont tous Jean-qui-pleure et qui-rit ; mais combien y en a-t-il malheureusement qui sont Jean-qui-mord, Jean-qui-vole, Jean-qui-calomnie, Jean-qui-tue !... Il y a des aspects sous lesquels la nature humaine est la nature infernale. On sécherait d'horreur si on la regardait par ces côtés !... »

Je fermai le livre et j'écoutai, les yeux clos sur mon rêve, grésiller la saucisse, tandis que se posaient sur mes mains deux museaux humides de braves bêtes, aimantes, honnêtes et fidèles. Que pensez-vous de ce tableau de la vie par Voltaire ?... Et si je m'en allais !

Aussi, je vous l'avoue, il serait le bienvenu entre tant de Jean-qui-mord, de Jean-qui-vole et de Jean-qui-tue, celui qui me dirait : « Moi, je suis Jean-qui-teste ! » Et qu'il vienne d'Auvergne ou d'Alsace, il n'aurait rien à craindre de mes dispositions pour lui et pour son legs : j'hériterais admirablement ! J'hériterais sans broncher, avec ou sans conditions, et respectueux même des codicilles. J'hériterais sans peur aussi, sûr d'avoir mérité cette gloire. J'hériterais enfin comme si j'étais son neveu naturel.

Car, en ces aventures, voyez-vous, le hasard est extrêmement bête. Avec ses gros lots, qui vous assomment comme tuiles d'or, il opère lourdement et sans discrétion. On ne sort plus de la stupeur où vous plonge l'aérolithe sur le crâne. Combien hériter est plus doux ! On a « fait » un Mécène.

C'est de la bouche d'un connaisseur que sort l'arrêt qui vous crie : « Assez ! Tu as assez parlé pour ne rien dire, et ton travail est accompli, dans la ville des sourds. Va te promener et livre au vent ta chevelure incurablement grisonnante ; tes yeux fatigués par les lampes, et ta main convulsée par le tremblement de l'écriture. La nature te réclame et te sonne l'heure bénie des choux à planter. Tais-toi, bavard, et vis ! Je te rachète !... » Quel Dieu, ô Mélibée, celui qui me ferait ces loisirs ! Hélas ! où est-il ?

Vous êtes-vous demandé ce qui doit se passer dans la cervelle d'un vieux perroquet de cent ans, hérissé sur son perchoir par la mort prochaine, déplumé misérable, quand il cherche à comprendre ce que peut bien signifier le : « As-tu bien déjeuné, Jacquot ? » prononcé par lui pendant un siècle ? Ce problème est celui de tous les écrivains parvenus à la maturité. Qu'est-ce qu'ils ont dit depuis qu'ils écrivent ? Des mots, des mots !...

Oh ! par ces temps de millions faciles, si vite gagnés, si tôt perdus, qu'une divinité favorable place ce numéro du *Gil Blas* sous les yeux d'un homme sans famille et ne sachant que faire de sa fortune. Il y en beaucoup plus qu'on ne l'imagine, et il ne m'en faut qu'un, mon notaire vous le dira. Je n'exige pas qu'il se suicide ; non. Je l'aime déjà trop pour cela, sans le connaître. Qu'il songe cependant qu'il lui est impossible de vivre exagérément s'il veut que je profite de son bienfait, car tant qu'il vivra je serai forcé de continuer d'écrire, et c'est justement ça qui m'embête.

Du reste, si ce n'est pas à moi qu'il le lègue, son

million, ce sera donc à l'Académie ? Elle est bien assez riche, et elle a Chantilly, c'est-à-dire de quoi grésiller des saucisses pour toute la Société des Gens de Lettres. Or, vous voyez celui qui ne demande qu'à en sortir, à briser sa plume, et à savoir enfin pour qui, pour quoi et pour qu'est-ce il a, pendant vingt-cinq ans, rabâché sur son perchoir l' « as-tu déjeuné, Jacquot ? » des publicistes.

Si j'héritais, si j'héritais, on ne me lirait plus et je lirais les autres. Je réaliserais le rêve de Flaubert et de tous les vrais écrivains de race, je jouirais les délices de l'inédit, si j'héritais ! »

Une huitaine de jours après l'article, le facteur de ma rue, fonctionnaire d'ailleurs idéal qui faisait son service en chantant la *Marseillaise*, comme les réparateurs de fontaines, me jeta dans ma boîte un pli timbré et daté de l'Asie Mineure, soit de Smyrne. Sauf Homère, qui y est un peu né, — encore est-ce douteux, surtout s'il n'a jamais existé, comme on l'assure, — je ne connaissais personne dans cette perle de l'Ionie, ne l'ayant d'ailleurs jamais vue que sous description de voyageurs poètes. Je crus d'abord, car on a son petit orgueil, à l'une de ces demandes d'autographes dont l'entreprise enserre les cinq mondes et je jetai, inouverte, la lettre au panier. Le chiffonnier me la rendit le lendemain, tant il était honnête. En voici la teneur et je n'y change pas un mot :

« Monsieur,

« J'ai lu votre article du 21 mars, intitulé : « Si j'héritais. » Que votre vœu soit exaucé.

« Je suis un malheureux vieillard qui n'en a pas pour longtemps,

« Le ciel a voulu que toutes les affaires que j'ai entreprises fussent couronnées de succès. Ma fortune, que j'ai acquise à la sueur de mon front, pour ne pas faire pendant à celle de M. de Rothschild, n'est pas à dédaigner non plus. J'ai cent cinquante bonnes mille livres de rente, que je vous lègue, et qui vous permettront, j'espère, de grésiller non pas une mais plusieurs saucisses entre deux museaux humides de braves bêtes, comme vous le dites avec tant de passion.

« Mais hélas ! plût au ciel qu'à la place de cette fortune qui ne m'a à rien servi j'eusse une petite dose de cette gaieté dont vous paraissez si abondamment pourvu ! Malheureusement, c'est trop tard. Je sens que mes jours sont comptés. Seul au monde et sans famille, je puis vous dire en toute sincérité que je n'ai pas eu jusqu'à présent une seule goutte de vrai bonheur. Toute ma vie n'a été qu'un long rêve de tristesse.

« Je n'ai pas l'honneur, monsieur, d'appartenir à votre nation, quoique je chérisse votre pays à l'égard du mien. Dans tous les événements qui se déroulent chez vous, j'assiste par la pensée, sinon par la matière, et je prends une part aussi vive dans les questions touchant la prospérité de votre pays que le meilleur des patriotes.

« Mon testament par lequel je vous constitue mon unique héritier sera déposé au Consulat de France de cette ville et je sens que vous n'en attendrez pas longtemps l'ouverture.

« Inutile de vous dire le nom de celui que vous ne connaissez pas mais que vous bénirez un jour.

« Puisque avec la fortune le bon Dieu n'a point voulu me donner votre gaieté, je vous la lègue et qu'elle serve au moins à redoubler votre verve.

« Un ami affectueux des gens de lettres. »

J'en avais sur les doigts, la leçon était verte et la blague bien faite. Rien de plus turc que le style de la lettre ; pas le plus petit mot pour rire, même entre les lignes, et l'asiatique ignore l'ironie. L'ami qui me décochait le dard, au début de l'avril, où le printemps revient d'exil, avait assurément hanté chez l'Ottoman. Toutefois, comme on approchait de l'une de ces quatre fêtes du dieu Terme, dont la double déception de l'Odéon et du Parc m'éteignait un peu les lampions, je n'imaginais pas le camarade, que dis-je, le confrère, qui fût assez féroce pour se rigoler d'un nid d'alouettes en alarme sous le vol planant du vautour. Restait les ennemis, mais je n'en avais plus, ni à Paris, ni à Bruxelles, ils étaient dûment morts de joie. Je ravalai donc mes trois millions dérisoires, et ne montrai la lettre testamentaire qu'à celle qui, de moitié dans mes biens et mes maux, avait le droit de les connaître. A ma vive surprise, elle prit l'olographe smyrniote et gravement l'enferma dans son secrétaire.

— Mon père croyait aux Turcs, me dit-elle.

A deux ou trois années de là, au cours d'une causerie avec Alexandre Dumas, je me vis amené à lui parler de mon poisson d'avril. — Les munificents, nous contait-il, sont beaucoup moins rares qu'on ne pense. Sans parler des legs à l'Académie, nombre d'artistes en ont reçu directement et individuellement d'admirateurs opulents. Je suis du nombre,

j'attire le donateur. J'ai même refusé des héritages. — Il disait vrai, et il nous cita des exemples contemporains, Saint-Saëns, Paul de Cassagnac, Jules Vallès, l'astronome Flammarion et ce chansonnier au nom étrange de Ben Tayoux qui, pour une chanson *Ah ! rendez-nous l'Alsace et la Lorraine !...* avait écopé de la tuile de cent mille d'un patriote vosgien expiré. — J'ai bien failli, fis-je en riant du souvenir, devenir le Pyrrhus d'une tuile d'or plus lourde encore. Et comme je lui narrais mon aventure turque :

— Vous avez tort d'en rire et plus encore de n'y pas croire peut-être. Il y a à Smyrne une colonie française très au courant des choses de Paris et fort boulevardière. Avez-vous au moins gardé la lettre ? Confiez-la-moi, je l'étudierai à la loupe du graphologue et je vous le dirai, moi, s'il y a mystification ou non. L'écriture ne m'a jamais trompé.

Le lendemain, Dumas me rapportait le document. — Il n'y a pas à hésiter une minute, m'assura-t-il, écrivez dare-dare au consul de France à Smyrne. Je vous avance les trois millions, si vous voulez.

Mon Dieu, que l'argent rend bête ! J'écrivis, moi, Caliban ! au consul, à Smyrne, et n'eus point de réponse. Ou le munificent vivait encore et il avait changé d'avis, ou il était mort en oubliant de déposer son testament chez notre chargé d'affaires, car d'autre hypothèse, je n'en concevais pas. J'ai toujours eu une foi entière en la parole d'Alexandre Dumas et la graphologie est une science positive. — Mon cher ami, m'expliquait-il, voici ce que je crois... Mais d'abord êtes-vous bien sûr de n'avoir pas, dans votre lettre au consul, refusé brutalement l'héritage ?

Je vous connais, vous adorez la littérature et vous avez craint d'être obligé de ne plus vous tuer à la copie. Si ce n'est pas ça, voici. Le munificent est un vieillard solitaire et sans famille, il se sera laissé capter par une servante maîtresse qui vous a supplanté. Il fallait courir à Smyrne au reçu de la lettre. Il vous attendait !...

J'avais totalement oublié « l'oncle de Smyrne » — nous le désignions sous ce nom homérique en famille — lorsque les hasards de la vie parisienne me mirent en rapports avec le docteur ès occultisme Papus, alors dans le plein de sa prédication théurgique. Je ne demandais qu'à me convertir à la magie, quoique, dans un premier essai d'initiation, à Genève, le célèbre Home m'eût trouvé le nez parafluide. Un poète qui ne serait pas un tantinet spiritualiste ne serait pas un poète. Je me prêtai donc d'autant plus volontiers aux épreuves de Papus que ce sorcier est le plus aimable des hommes d'esprit et qu'il a le sabbat discret .Il m'avait amené un jour un médium fort curieux en ceci que, maladif, et faible à ne pas tenir debout, il semblait un écorché vivant et attestait en outre d'une ignorance de troglodyte. — Il ne sait ni lire ni écrire, me dit Papus, c'est, à l'éveil, l'Agnelet de Pathelin, il n'oppose à la vie que le bée moutonnier de l'homme sauvage. Mais sa puissance de seconde vue en laisse à la fable du lynx. Du reste que voulez-vous savoir ? — Et d'un seul regard il l'endormit sur un canapé. La fille de Théophile Gautier était allée prendre la lettre dans son secrétaire et elle l'avait remise sous son enveloppe jaunie au sujet hypnotisé : — Qu'y a-t-il là-dedans et que voyez-vous ?

Le médium sourit d'abord d'un air niais, puis, les yeux clos, béatement, il soupira : — De l'argent, beaucoup d'argent. — Va, fit le docteur, trouve celui ou celle qui a écrit cette lettre.

Le sujet eut un mouvement de révolte contre le voyage imposé. Sa respiration se fit courte, comme oppressée par le roulis d'un navire. Puis il se calma, et il dit : — Je vois une ville très grande, entre la montagne et la mer. Des bateaux en quantité. Les maisons trempent dans l'eau. Les plus hautes ont des toits comme... comme des melons, d'autres comme des lanternes ; les basses sont toutes petites, blanches, blanches... Elles me font mal aux yeux. Des hirondelles entrent, sortent, tournent autour, elles partent, elles vont venir.

— Cherche la maison où la lettre a été écrite, ordonna Papus doucement.

— C'est là, fit le visionnaire, la bleue. Elle est carrée avec des colonnes en pierre transparente comme du verre. On monte six marches. Je suis dans la cour. Il y a une fontaine entourée d'arbres comme des plumeaux, puis un jardin derrière, à travers une porte ronde.

— Vois-tu quelqu'un dans le jardin ?

— Non, dans la cour. Trois personnes, une fille très brune, un petit garçon et un vieux monsieur à barbe blanche. L'enfant joue dans la fontaine. Sa mère le gronde. Elle a l'air méchant, la femme, oh ! oui. Le vieux lit un journal. Il rit.

— Quel journal ? Son titre ? Épelle.

— G. I. L. B. L. A. S.

— Regarde bien, l'article qui le fait rire, comment est-il signé ?

Et le troglodyte épela le nom sous lequel je chroniquais depuis deux ans au périodique.

Ainsi il avait, cet Alexandre Dumas, deviné par la graphologie l'aventure de mon héritage. Le munificent m'avait été enlevé par la fille brune à l'air méchant et surtout par l'enfant de la fontaine et j'avais été le neveu provisoire d'un Géronte d'Asie Mineure !

Je l'échappais belle, — avec ces trois millions je n'aurais plus fait que des vers.

DEUX PREMIÈRES EN QUATRE JOURS

Au mois de décembre 1885 j'eus deux pièces représentées en quatre jours, l'une au Palais-Royal et l'autre à l'Ambigu, cette dernière une fois seulement, en matinée et à mes frais, ainsi que je le conte ci-dessous. — Voici l'aventure de la première, *Le Baron de Carabasse*, que je n'ai point recueillie dans mon théâtre, quoiqu'elle ait réussi — à cause de cela peut-être. — Voici, relevés à l'époque même, les souvenirs que ces ouvrages m'ont laissés. Je les transcris sans y rien changer et tous vivants de leur actualité rétrospective.

I

LE BARON DE CARABASSE

Comédie en trois actes. — Palais-Royal,
6 décembre 1885.

Je me rappellerai toute ma vie la stupeur d'un directeur de théâtre devant lequel Edmond Gondinet dit un jour à un jeune auteur :

— Mon ami, pour faire du théâtre, il faut être *un peu bête*.

A ce mot charmant, l'un des plus fins de l'auteur du *Plus heureux des trois*, le directeur ouvrit des yeux énormes sur une bouche démesurée : — Oh ! fit-il en son langage.

Et Gondinet de rire. A l'y bien chercher, il est tout entier dans cette malice. Je la prends pour exergue du portrait que je crayonne.

Il y a deux hommes en Gondinet, celui qu'on le contraint d'être, et celui qu'il serait seulement si on le laissait tranquille. Quand on le laisse tranquille il donne *Libres ! Christiane, le Homard, le Plus heureux des trois*, perles de fantaisie serties dans l'or de l'observation. Quand on l'embête, il collabore.

Le Gondinet tranquille vit à la campagne, avec des chiens, des oiseaux, bêtes trop spirituelles pour faire du théâtre. Là, il cultive son jardin de Lettres le bon sécateur à la main, échenillant ses arbres à fruits et chassant les limaces. C'est l'artiste. Au-dessus de son petit bonnet de velours noir, les heures volent et enchaînent les couchants aux aurores. La création lui est clémente et si, pour d'autres, les choses ont ces « larmes » dont parle Virgile, elles n'ont pour lui que les « sourires » qu'y voit Horace. Tels devaient être, aux siècles derniers, les écrivains de race optimiste, conservateurs de l'esprit national, les clairs, les gais, les sains, dont il continue la veine et la filière.

De telle sorte qu'en cet âge de névropathes — où tout le monde a du génie et personne n'a plus de talent — Gondinet charme par sa figure aimable d'es-

prit bien portant, souriant à la danse macabre. Il ressemble à ces philosophes musards des vieilles lithographies, que l'on voit, les mains dans les poches, un brin d'herbe aux lèvres, regarder une partie de boules et décider d'une querelle. Il a la tête, les allures et l'attraction de ceux que l'on choisit pour juges, sans les connaître. C'est le dernier des modérés.

En cette partie de son œuvre qui lui est nettement personnelle, Gondinet est à Labiche comme Regnard est à Molière. Le rire de Labiche cingle et parfois laisse sa cicatrice. Gondinet se sert d'un fouet dont le manche est précieux, fragile et finement ciselé : il craint de le rompre en frappant trop fort, car ce manche est l'œuvre et le don d'une muse, la Fantaisie, une bonne amie de sa jeunesse, à laquelle il a fait bien des traits, mais qui reste son unique amour. Ce je ne sais quoi qui vient au surplus de la vérité et qui la colore d'un reflet d'idéal, Regnard en eut le secret. A des intervalles plus modestes, Gondinet reproduit cet avantage artistique sur son maître : on sent vibrer en lui le poète assassiné par Scribe.

Mais c'est un assassiné récalcitrant. Ce serait une erreur de croire que Gondinet accorde à ce Bouddha des cabots l'infaillibilité professionnelle devant laquelle s'agenouillent les gens dits de théâtre. S'il l'adore, c'est comme un mal nécessaire, et parce qu'il y a des caissiers sur la terre. « Il faut être un peu bête pour faire du théâtre. » Et pour y réussir ?... oh ! cachez-moi, profondes nuits !

Et voici l'autre Gondinet, car il y en a deux, je vous l'ai dit. Celui-ci se manifeste à Paris dans un

appartement spécial, sis rue de Rivoli, à des hauteurs carrément Piranésiennes. Pour qu'un directeur un peu bedonnant se décide à escalader les degrés infinis d'une pareille rampe, il faut qu'il en soit vraiment arrivé aux confins de la faillite. Gondinet, d'ailleurs, ne leur oppose point d'autre défense; une fois sur le palier ils poussent la porte et ils entrent. C'est l'atelier de reboutage.

Le second Gondinet, en effet, est un rebouteux. C'est à lui que l'on s'adresse pour redresser les bossus dramatiques, les difformes, les bancals, les paralysés aussi. En trois ou quatre séances d'exercices orthopédiques, il les met en état de plaire et d'avoir des succès dans le monde, car on se fait une si curieuse idée aujourd'hui de ce qu'on appelle une pièce, qu'on en est arrivé à croire qu'il y a une formule pour l'obtenir et que cette formule est un secret qu'on se transmet entre initiés comme un remède contre l'épilepsie.

Gondinet lui-même a beau jurer à tous les directeurs qu'il ne sait faire que « le Gondinet », les directeurs refusent de le croire, et ils lui apportent tous les manuscrits qu'ils reçoivent, afin que, dans ses moments perdus, il change celui-ci en Eschyle et celui-là en Aristophane. Les trois quarts du temps il n'y a rien, que le papier, dans ce que les directeurs lui apportent. Il le leur fait observer doucement, mais ils secouent la tête et sourient de sa manie : « Ah ! mon cher maître, un homme de théâtre tel que vous. »

Pendant quelques années, Gondinet a essayé de résister; il refusait de faire les civets sans lièvre. Alors les directeurs grimpèrent ses escaliers à ge-

noux, la corde au cou en gémissant *miserere*. Il lui offrirent sur des plateaux des traités en blanc, tout signés, par lesquels ils s'engageaient à l'envi à jouer à des dates fixes, n'importe quoi et même rien du tout pourvu qu'il le signât. Il apprit de la sorte que le théâtre est un commerce et non pas un art, ainsi qu'il se le figurait naïvement, et il vit venir à lui la procession lamentable des éconduits que l'ombre de Scribe chassait devant elle. Alors il eut pitié et il ouvrit son atelier de reboutage.

Or, celui qui n'a pas vu cet atelier de reboutage ne sait pas ce que c'est que l'art dramatique à Paris. Figurez-vous cinq ou six salles, meublées de sièges et de tables, et à chacune de ces tables, un auteur assis, la plume en main et flanqué de son directeur respectif. Celui-ci travaille pour le Vaudeville, cet autre pour la Comédie-Française, un troisième pour l'Opéra-Comique, un autre pour le Palais-Royal et le dernier pour les Folies-Bergère. L'aimable et bon Gondinet, le front penché, les yeux perdus dans une quintuple rêverie, va, vient, se promène et marche de l'un à l'autre, en se frottant les mains. Il indique une scène au premier, jette un mot au voisin, crayonne une réplique pour celui du fond, et, au milieu d'une leçon de métier, va ouvrir la porte à des visiteurs. Comment il ne marie pas l'Arthur de l'un à l'Ernestine de l'autre, voilà ce qui me passe.

Les directeurs halètent auprès de leur auteur personnel. Ils trouvent que Gondinet reste trop longtemps à la table du confrère ou qu'il est trop long à recevoir ses visites. Si leur auteur personnel, pour gagner du temps, se hasarde à écrire quelque chose

de son cru sur le papier, vite ils le lui font raturer : « ce n'est pas du théâtre ! » Gondinet sonne pour demander un bouillon, les cinq auteurs, croyant qu'il dicte, écrivent le bouillon, et les directeurs sont ravis. « C'est du théâtre ! » Gondinet a ensuite la plus grande peine à les désabuser et à leur faire comprendre que ce bouillon n'est que de la vie réelle et qu'il est destiné à son usage.

Parfois, lorsque les directeurs, lassés, retournent à leur direction, les cinq auteurs forment la ronde et dansent avec le patron. Il fait monter une bouteille de vin de Ténériffe, quelque chose de délicieux et de collaboratoire qu'il a derrière ses fagots, et tous apportent leurs papiers sur la même table. Ils travaillent côte à côte et ils abattent de la besogne. Gondinet, pendant ce temps-là, va échanger quelques verbes avec son frère, son neveu, des parents et des amis qui l'attendent dans sa chambre à coucher, et, quand il revient, c'est du théâtre !

Car il a ce principe bizarre, et dont Scribe pleurerait, que, même au théâtre, celui qui a conçu une idée est plus propre à la réaliser que celui qui ne l'a pas conçue. Et c'est ainsi qu'en ses collaborations il a obtenu des effets nouveaux, variés, originaux, dont les directeurs se pourlèchent les babines. Ses conseils y sont pour un tiers, son respect des individualités pour un autre tiers, et le vin de Ténériffe pour le dernier.

Gredin de vin de Ténériffe, en a-t-il sauvé de ces directeurs qui croient encore que le théâtre est un art qu'on enseigne ! Jamais Gondinet ne leur a dessillé les yeux, mais il leur a glissé de la sorte un tas de jeunes auteurs, dont ils ne voulaient pas entendre

parler et qui sont maintenant la fleur de leurs corbeilles.

A six heures du soir, l'atelier de reboutage ferme, et les reboutés escortent le plus aimé de tous les rebouteux jusqu'au fiacre qui l'emporte à la gare. Hiver ou été, quelque temps qu'il fasse, jamais Gondinet ne couche à Paris. Il a besoin de revoir ses bêtes, celles qui ne croient pas en Scribe; ses chiens, ses chats et sa volière, un tas d'êtres qui estiment que toutes les scènes sont à faire; il se retrouve en les caressant, en leur parlant ce plaisant langage que La Fontaine, un de ses aïeux directs, professe. Il apprend d'eux à connaître les hommes par le contraste de leurs passions rudimentaires, il les consulte sur les instincts communs à tous les animaux, civilisés ou non, et il s'exerce de plus en plus à leur commerce dans la pratique de cette bonté qui est sa seule philosophie.

Mais j'y pense tout à coup, mon cher Edmond, c'est peut-être là ce que vous vouliez dire avec votre : Il faut être un peu *bête* pour faire du théâtre !

Tout ceci est pour dire que *Le Baron de Carabasse* est sorti de l'atelier de reboutage de la rue de Rivoli. Les parties heureuses et bien venues de cet ouvrage, improvisé en quinze jours, constituent la part de collaboration anonyme de Gondinet, et les gens du métier y reconnaîtront son expérience, son esprit de ressources et sa fantaisie. Le vin de Ténériffe est responsable, du reste. Je le bois mieux que je ne le supporte, et je crains fort qu'il y paraisse.

II

FLORE DE FRILEUSE

Drame en trois actes, en prose, représenté (représentation unique) au théâtre de l'Ambigu, le 10 décembre 1885.

Cette pièce a été présentée d'abord à M. Émile Perrin qui m'a dissuadé de la lire « dans mon intérêt » !...

— Puis à M. Koning, par l'éditeur Paul Ollendorff, aidé et appuyé en cette aventure par Georges Ohnet, le triomphant auteur du *Maître de forges*. Il convinrent tous deux de n'en pas révéler l'auteur au directeur et lui laissèrent le manuscrit comme l'œuvre d'un jeune explorateur de la mission Savorgnan de Brazza, qui n'en faisait pas son métier. S'ils lui avaient laissé entendre qu'elle était de Savorgnan lui-même, j'avais des chances. M. Koning fut d'ailleurs fort intrigué. Il aimait beaucoup le type de la vieille comtesse. Mais l'étude lui parut trop dangereuse, et il finit par rendre le rouleau à mes deux amis, ayant esquivé le lapin.

— Puis à M. Deslandes par le comédien Pierre Berton qui était venu en entendre lecture chez moi, s'en était épris fortement et l'eût créée avec joie. Lorsqu'il emporta le manuscrit pour le lire lui-même à son directeur je lui demandai s'il n'allait pas compromettre le crédit que son originalité d'acteur lettré lui avait acquise.

« Jeudi.

« Mon cher Bergerat, voici le texte du jugement rendu par Deslandes. Surtout n'ayez pas de remords, vous n'avez pas pu compromettre mon crédit sur lui. Je n'en avais pas, l'événement l'a prouvé. Cordialement à vous.

« PIERRE BERTON. »

Ce billet en contenait un autre, que voici, et qui était adressé à Berton.

« Paris, le 28 avril 1884.

« Vous me demandez mon impression sur l'ouvrage intitulé *Le Viol*. La voici, très nette. Je crois la pièce injouable. L'écrivain distingué qui a voulu dramatiser cette donnée impossible s'est dépensé en efforts stériles. Ajoutez à cela que son inexpérience des choses du théâtre jette de la confusion et de l'obscurité dans les développements du sujet. Il a oublié d'éclairer la lanterne ! Compliments affectueux.

« RAIMOND DESLANDES. »

M. Worms, de la Comédie-Française, eut aussi connaissance de *Flore de Frileuse* et il me déclara que si M. Perrin ne s'opposait pas à la réception, il voterait pour l'œuvre des deux mains, attendu que depuis de longues années il n'en n'avait pas entendu d'aussi dramatique.

Ensuite Edmond Gondinet en prit connaissance, et il me conseilla de m'appuyer de l'autorité de

M. Alexandre Dumas fils et je lui soumis mon travail.

« MON CHER BERGERAT,

« J'ai donc lu votre pièce. C'est, à mon avis, rempli de talent, d'esprit et d'observation ; mais à partir de la scène trois du dernier acte, ça ne va plus du tout et le public ne comprendrait plus. C'est de la psychologie quintessenciée dont le théâtre ne s'accommode pas ; c'est du domaine du livre. Sans compter que le public a horreur du viol au théâtre. Barrière a fait une pièce remarquable, *L'Outrage*, qui n'a jamais pu réussir à cause de la donnée. *La Haine* de Sardou avait eu le même sort pour la même raison et je suis venu me casser le nez, dans *Balsamo*, contre la même difficulté. Cela ne serait rien cependant et vous pourriez parfaitement réussir là où d'autres ont échoué, si vous apportiez à ce fait brutal du viol une solution nouvelle.

« Il n'y en a qu'une, celle que Barrière avait trouvée : le violeur tué par le mari au pied du lit où le crime avait été consommé et en présence de la femme, tendant l'épée au mari et lui disant : « Tue le ! » Mais le dénouement purement psychologique, non ! Et le mari qui reste en face d'une femme enceinte, et enceinte de qui ? — d'un laquais, et qui va élever cet enfant ? Le saint Vincent de Paul des cocus ! Jamais vous ne ferez accepter tout cela. (Ici M. Alexandre Dumas se trompe, Gilberte n'est pas enceinte de Brutus dans la pièce, mais bien de son mari même, et dans le roman aussi !)

« Votre comparaison de la poire dans laquelle le goujat a mordu est tellement juste que vous ne

pouvez plus en sortir. On n'a plus sous les yeux qu'un ange souillé par un ignoble larbin et tant que je n'aurai pas écrasé ce larbin devant le public, cette femme me dégoûtera et ce mari me fera rire. Si vous le faites tuer, vous recommencez la pièce de Barrière avec un peu plus de fange dans les autres matières qui ont participé au crime.

« Quant à du talent, il y en a énormément, dans le rôle de Flore et jusqu'au commencement du troisième acte. Je ne m'explique pas les résistances des directeurs. A partir de la scène trois, je les ai comprises et partagées. Voilà mon opinion bien sincère, telle que vous me la demandez et telle que je vous la dois. A vous.

« Alexandre Dumas fils. »

Je fis du *Viol* un roman, qui parut dans *le Gil Blas*, et qui obtint un gros succès de librairie chez Ollendorff. Dans une préface qui précédait ce roman, j'offrais pour rien le manuscrit de ma pièce à celui ou ceux qui voudraient tenter l'aventure de sa représentation, et j'abandonnais la majeure partie de mes droits d'auteur à ce hardi impresario imaginaire et fabuleux.

Il s'en présenta plusieurs, et, par déveine, je choisis le plus mauvais. Émile Rochard, lui, loua l'Ambigu et les répétitions commencèrent.

Quelles répétitions, seigneur ! Nous répétions de neuf heures du matin à onze heures, dans la poussière, les bruits de marteaux et les courants d'air, sans décor, avec un petit bec de gaz imperceptible dont s'augmentait l'obscurité. Nos pauvres artistes,

dévoués, héroïques, stoïques, pleins de foi et de gaieté, déployaient un zèle et une patience extraordinaires. A onze heures les machinistes nous flanquaient à la porte. Cela dura quinze jours, c'est-à-dire trente heures.

Tout à coup l'impresario avec lequel on devait faire la tournée de province déclara qu'il ne voulait pas payer la location du théâtre à Rochard, et que ce détail me regardait. Notez que je lui avais abandonné mes droits, ainsi qu'il était écrit dans la préface du roman. Laisser ces braves gens qui s'éreintaient depuis quinze jours, sans autre espérance que de gagner leur vie par une tournée, les laisser, dis-je, le bec dans l'eau et sur la fatigue gratuite de ces répétitions abominables, je ne pus y consentir. Je montai donc chez Rochard et je pris la location de la salle à ma charge.

La première était pour le lendemain.

On m'avait promis deux décors, on ne m'en donna qu'un, de telle sorte qu'avant le lever du rideau, je dus couper des indications topographiques indispensables à la clarté du drame.

Le souffleur du théâtre, celui qui nous avait aidé aux répétitions, se trouva décommandé, on ne sait par qui. Heureusement ce brave homme avait l'honneur et la fierté de sa profession; il vint tout de même et de lui-même, ne voulant pas être complice d'un égorgement.

Je n'en finirais pas si je racontais tous les traquenards que l'hospitalité de l'Ambigu offrait à mes artistes, et j'espère que Rochard n'en a jamais rien su.

Jusqu'à la fin du troisième acte, le succès fut considérable et me donna gain de cause contre tous les

détracteurs de mon ouvrage. Ce fut le dénouement qui gâta l'affaire. Ce dénouement, je l'avais fait pour la province et on me le reprocha dans toute la presse. Sur la foi du roman on s'attendait à une autre conclusion. Dans le roman, en effet, la grossesse de Gilberte dissipe le cauchemar de Maxime et l'enfant emporte la souillure. Je regrette d'autant moins d'avoir modifié cette solution que si j'avais donné l'autre on m'eût d'abord sifflé à outrance, car on m'attendait là ; et puis, à mon gré, le dénouement nouveau est, au point de vue du théâtre, infiniment supérieur à celui du livre, qui lui est meilleur pour le livre. L'hypothèse du viol, reconnu une aberration naturelle d'un mari extrêmement épris et sujet par métier aux crises d'imagination, pose beaucoup plus puissamment au public le problème de la situation. Enfin cette hypothèse rend la pièce jouable, et partout, ce qui est bien quelque chose.

C'est ainsi qu'un Edgar Poë ou un Hoffmann l'eussent présentée, cette situation insoluble qui n'est dénouable que par surprise, à la scène s'entend. Le viol est une fatalité, et comme telle relève de la tragédie. Les fatalités n'intéressent que par les passions qu'elles développent chez l'homme, par la lutte qu'il soutient contre elles, et la force de caractère qu'il y dépense. Maxime est cet homme. Vouloir que sa femme ait été réellement violée pour lui accorder le droit de souffrir, c'est une puérilité de spectateur d'amphithéâtre, qui demande que les choses soient « arrivées », c'est une cruauté de cirque.

J'ai pensé et je pense encore qu'il est normal en art et logique de répondre à un fait de hasard par un autre fait hasardeux, et qu'il m'était permis d'oppo-

ser une fortuité à une autre fortuité. Il m'est indifférent que Maxime souffre encore après le rideau baissé, si j'ai exprimé de lui toute sa souffrance lorsque la toile était levée. J'échappe par mon dénouement à surprise à l'exception psychologique, je généralise, et la philosophie de mon œuvre pénètre plus profondément, par l'hypothèse même, dans l'esprit de ceux qui pensent.

LA NUIT BERGAMASQUE

I

Dans la première nouvelle de la huitième journée du *Décaméron*, Boccace conte l'histoire d'un jeune et honnête Allemand nommé Gulfardo, qui, fort épris d'une dame milanaise, n'en obtient rendez-vous que moyennant finance, au prix fixé par elle de deux cents florins d'or. Réveillé de son rêve par une telle vénalité, il emprunte la somme à son mari même, riche marchand de la ville, et acquiert ainsi, en la versant à sa femme, ce qu'il ne voulait obtenir que de son seul amour. Mais à l'échéance venue de la dette, lorsque le prêteur la lui rappelle, Gulfardo feint de n'y rien comprendre. — As-tu donc oublié de l'effacer de ton livre, car il y a huit jours au moins que j'ai, et ici même, rapporté tes deux cents florins. Je les ai du reste remis à ton épouse en personne. Elle est là pour te le dire : N'est-ce pas, madame ? — Prise au

traquenard de ce bon tour, la coquette avaricieuse se voit contrainte, par le regard soupçonneux du mari, de remettre l'argent reçu à la caisse. Et ce fut ainsi que Gulfardo eut à l'œil donna Ambrogia, belle bourgeoise de Milan.

De ce conte, ou plutôt de la situation qu'il met en œuvre assez sommairement, il me semblait que l'on pouvait tirer les éléments d'une de ces comédies de répertoire, ou, si l'on veut, de tradition, dont Molière et Regnard ont emprunté les thèmes, non seulement aux conteurs italiens, mais à Boccace lui-même. En outre, disciple fervent et résolu des maîtres du vers romantique, qui repose sur la rime et en ajoute l'attrait sonore au comique des classiques du rire, j'étais hanté de sacrifier à cette bonne Thalie française, aussi haute que loyale en verbe, méconnue des notaires d'art dramatique et à peu près bannie de nos scènes. Je m'attelai donc résolument à ce travail joyeux et, sous les auspices tutélaires des poètes dont je relève, j'écrivis *La Nuit Bergamasque*.

Je reconnais qu'il faut être un peu fou pour se payer le luxe d'une débauche littéraire telle que *La Nuit Bergamasque* lorsque, père de famille ayant charge d'âmes, on se doit tout entier aux contingences immédiates du pain de chaque jour. Mais ce qui était digne de la camisole charentonesque, c'était d'en porter le manuscrit à la Comédie-Française et de charger Picard, l'huissier de porte d'Émile Perrin, de le remettre, avec ma carte, à ce directeur. Émile Perrin détestait les poètes, même les pires. Ce n'était pas sa faute, la nature l'avait créé pour ça visiblement, des pieds à la tête. C'était le type de ceux qui croient que « la forme rimée » est une adul-

tération et comme l'oïdium dè la prose. La seule paille qu'il voyait dans le bronze de Molière c'était ces espèces d'assonances reproduites de douze en douze syllabes, qui gênaient tant la diction des « parts entières » de sa compagnie et gâtaient le *Tartuffe* comme *Le Misanthrope*. Il ne se trompait pas d'ailleurs, mais pour d'autres raisons. Le moindre risque que j'encourusse à lui soumettre la csardas frénétique de tympanon lyrique qu'est *La Nuit Bergamasque*, était qu'il m'en renvoyât le manuscrit par deux gendarmes. S'il ne le fit pas, c'est que déjà déclinant, il ne résistait plus aux agressions, mais je connus par Cadet le coup que je lui avais porté.

— Mon cher ami, il a été terrible. J'entre dans son cabinet et je le vois, comme pris de rage, mordant le bord de son bureau directorial et poussant de petits cris alternés de patient qu'on roue en cadence. Il te lisait. Je courus à lui. — Monsieur Perrin, monsieur Perrin, mon cher directeur !... — Ah ! c'est vous, Cadet ? Il est votre ami, je le sais... Qu'est-ce que je lui ai fait ? Tenez, voyez, il ne dérime pas ! L'oreille en crève. C'est le supplice du chapeau chinois. J'aime mieux mourir, dites-le-lui, mourir.

— Du reste, ajoutait Cadet, tu as eu tort, c'est un vieillard, et il nous a fait gagner beaucoup d'argent par sa création des mardis. Toute la bourgeoisie a repris le chemin du théâtre, comme au temps de M. Scribe.

— Et de M. Thiers, avoue toute ta joie.

— Enfin il t'engage à t'éviter la lecture au comité, et mon frère aussi, si tu veux le savoir, tu sais pourtant s'il t'aime, Coquelin !

— Sa raison ?

— Eh bien, voici. Il y a dans ta pièce une soubrette, d'ailleurs très farce, mais qui est mulâtresse. L'emploi est à Jeanne Samary.

— Le rôle est fait pour elle, il lui ira comme de cire.

— Comme de cire ; tu le dis toi-même. Voit-il, m'a fait Coquelin, notre Jeanne si jolie, si fraîche, s'encrassant le visage au jus de réglisse, le vois-tu, voyons, dis ?

— Pas plus que notre Mounet-Sully se culottant au jus de pipe dans *Othello*. L'acteur avant tout.

— Parbleu, conclut en riant le Garat des monologues. Et puis, et puis...

— Parle.

— Ta courtisane...

— Eh bien ?

— Elle en est vraiment une, de courtisane, et ça, ce n'est pas possible chez nous. Tiens, même à l'Odéon, dans *Le Passant*, la courtisane ne l'est que d'apparence, pour la blague, mais elle aime, elle ai-aime, elle ai-ai-aime !...

— Écoute, frère, trouvai-je, tout peut s'arranger pour le comité, et j'ai l'habitude des heureuses retouches. Prie d'abord Émile Perrin d'être malade, au moins pour le jour de la lecture. Puis j'ajoute une scène où la courtisane se confesse et reçoit l'absolution, d'avance, de la noce qu'elle va faire et qui, par conséquent, n'est plus un péché, mais quelque chose comme une fatalité antique mêlée à un devoir professionnel de tous les temps. Au fond on verra se dessiner un cloître dans le style de la Madeleine, plus symbolique encore, s'il est possible, et alors...

— Et alors ?

— Et alors la mulâtresse s'avance, une éponge à la main ; elle se décrasse en scène, et l'on reconnaît Jeanne Samary, son visage frais, ses trente-deux dents de perle. C'est elle, disent les mardistes, et elle est sociétaire !

— Ouah, ouah, ouah, jappa Cadet, qui s'enfuit sans tourner la tête.

Ce fut pourtant lui qui m'offrit de porter *La Nuit Bergamasque* à Porel et qui la lui donna en effet sous le voile, que dis-je, sous la cagoule de l'anonyme. Et ici se place l'anecdote la plus amusante de mon périple de quarante ans à travers les théâtres. Comme je la tiens de Porel lui-même qui me la conta longtemps après, au Vaudeville, pendant les répétitions de *Petite Mère*, il n'y a pas à douter de son authenticité ni lieu de croire que je l'invente. Il avait été convenu avec Cadet que je lui confierais une copie à la machine et sans signature de la comédie boccacienne et qu'il la présenterait comme trouvée chez son concierge sans indication ni lettre d'envoi. On en arrive en France à de pareils subterfuges dans le commerce de la suprématie. Ils réussissent peu du reste et nous en fûmes, Cadet et moi, pour notre malice — et la copie. L'arrêt de Porel fut celui-ci.

— Vous me voyez navré, mon cher Cadet. Pendant les bons trois quarts de cette œuvre, infiniment curieuse, je me disais avec ivresse : Enfin nous tenons le merle blanc, un grand poète comique ! Hélas, à la fin tout se gâte et s'effondre à la dernière scène. Navré, vous dis-je, et tous mes regrets. Je vous retourne le rouleau.

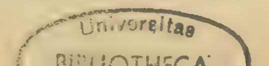
Un soir donc au Vaudeville, comme le dé de la

causerie était tombé sur cette *Nuit Bergamasque* qui avait lancé Antoine et son Théâtre Libre, Porel me révéla le secret de son refus. — C'est votre écriture, me conta-t-il, qui, depuis *Le Nom* m'était familière. Je l'aurais reconnue entre mille. — Mais la copie présentée par Cadet était à la machine. — Parfaitement, sauf que, à la dernière scène, vous aviez rectifié de votre main un vers faussé par le copiste. Il n'y avait plus à se méprendre, la rature vous démasquait. On ne saurait songer à tout, n'est-ce pas ? — Si, fis-je, mais on n'ose.

J'avais, tant la vie nous emporte, oublié mon essai de vers comique, et, Mazeppa de la copie ligoté au cheval, je m'enfonçais dans les steppes journalistiques, lorsque je liai connaissance avec Edmond Gondinet, l'un des hommes les plus bienveillants qu'il m'ait été donné de rencontrer en ce monde. Je ne sais qui l'avait mis au fait de ma nouvelle mésaventure, et peut-être était-ce Cadet lui-même. Toujours est-il qu'un matin, deux messieurs, l'un gras et l'autre maigre, se firent annoncer dans mes lambris. J'avais lu sur leurs cartes : Briet et Delcroix, directeurs du théâtre du Palais-Royal. — Vous devez-vous tromper, saluai-je, je suis l'auteur de *Le Nom*. — Ils me jurèrent qu'ils en étaient pertinemment instruits et qu'ayant appris d'Edmond Gondinet que Caliban et moi étions le même homme, ils venaient, de sa part, me demander une pièce en vers qui, seule, assuraient-ils, pouvait sauver leur malheureux théâtre et le désenguignonner. — La charge était de haute fumisterie. Désenguignonner un théâtre par une pièce en vers, cela ne devait se voir que longtemps plus tard, à la Porte-Saint-Martin, mais le Palais-Royal, cela

ne se rêvait même pas. Or ils étaient graves. Qu'est-ce que le bon Gondinet avait bien pu leur dire de *La Nuit Bergamasque*, que d'ailleurs il ne connaissait mie ? Je crus deviner à leurs propos qu'il avait mis en jeu quelque vaticination somnambulique. Rien de crédule comme les joueurs du théâtre et, en fait de bonté, Edmond Gondinet était capable de tout, il aurait fait tourner les tables lui-même ! — Soit donc, messieurs, et à votre service, mais le manuscrit est resté aux mains d'Émile Perrin ou plutôt de Jules Claretie, son successeur. J'irai le reprendre aujourd'hui même et vous le porter à votre cabinet. — Il n'y a qu'à suivre la galerie Montpensier, dit Briet. — C'est l'affaire de quatre minutes, fit Delcroix.

Picard retrouva aisément le rouleau sur la table de Jules Claretie, il y était demeuré grand ouvert depuis le trépas de son prédécesseur et comme s'il témoignait d'y avoir contribué. Je n'eus que la peine de le fourrer dans ma poche lorsque, à mon passage devant sa loge, le père Bret, concierge de Molière, me héla pour me tendre une lettre, reçue pour moi, depuis huit jours, et qu'il était ravi de me remettre lui-même. Elle venait du théâtre de la Renaissance et émanait de ce Fernand Samuel, l'Antoine d'avant la lettre et l'Anti-Porel du temps, dont je vous ai déjà parlé à propos de *La Parisienne* d'Henry Becque. Fernand Samuel très lettré, très malin et fort paresseux, avait adopté pour critérium de la valeur marchande des pièces le simple refus des dites pièces par ses confrères en direction. — Ça m'évite de les lire, disait-il, elles sont bonnes d'avance de ce fait et par ce signe. Il me réclamait *La Nuit Bergamas-*



que à vue de nez, avec confiance. J'enfilai la venelle de la galerie Montpensier à l'allure perplexe de l'âne de Buridan, et m'en fus d'abord montrer la lettre à Briet et à Delcroix. Ils tablèrent sur leur droit d'antériorité et exigèrent le dépôt du manuscrit pour vingt-quatre heures au cours desquelles, pour gagner du temps, l'un lirait les vers à rimes masculines, et le second celles de l'autre sexe. Et je courus à la Renaissance m'excuser du retard de ma réponse dont le père Briet était seul responsable. Fernand Samuel ne m'attendait plus, mais dès que je l'eus avisé de la visite de ceux de la Montansier. — Avez-vous traité avec eux, interrogea-t-il ? — Non, pas encore. — Alors, fit-il, c'est bien simple, et saisissant sa plume, il me signa réception de l'ouvrage.

II

HISTOIRE D'UNE INDEMNITÉ FORFAITAIRE

Or il ne m'eut pas plus tôt signé a réception de la pièce sur le bulletin officiel de la Société des Auteurs Dramatiques que le besoin immense, fou, et professionnel de ne pas la jouer s'empara de lui irrésistiblement. Ce n'était pas sa faute et jamais je ne lui en ai gardé la moindre rancune, car ici ce sont les dieux qui ordonnent. Il n'y a pas d'exemple depuis Thespis, l'aïeul, qu'un directeur-né, et digne de ce nom, non seulement ait reçu une pièce, quelle qu'elle fût, pour la jouer, mais qu'il ait joué la pièce librement et volontairement reçue, bonne ou mauvaise, n'importe, et prévariqué de la sorte la loi absolument éternelle qui fixe sa destinée sur la terre. Et c'est bien simple à comprendre. S'il la recevait pour la jouer, à quoi lui servirait de la recevoir et par conséquent d'avoir pu la refuser? Et s'il la jouait pour l'avoir reçue, par où démontrerait-il qu'il est

marqué de toute éternité du sceau de la direction? Une pièce reçue et jouée est un phénomène sans exemple connu, la quadrature du cercle du monde dramatique, l'impossible, l'irréel et le rêvé! Tout au plus peut-on imaginer qu'à la centième représentation la pièce se pare d'on ne sait quelle réception rétroactive et conventionnelle où le directeur n'est pour rien et dont il peut toujours se laver les mains en arguant d'une surprise. J'en sais des cas douloureux. J'en ai connu un qui, enrichi d'un million par un ouvrage indésaffichable, ne se consolait pas de s'y être laissé prendre. — C'est le déshonneur de ma carrière, gémissait-il.

Du reste il en est mort.

Mon vieil ami Fernand Samuel vous dirait lui-même qu'en me signant le bulletin de *La Nuit Bergamasque*, il avait succombé, par sympathie peut-être, à un accès d'aberration mentale identique à ceux que l'ébriété détermine. Peut-être aussi désirait-il embêter Briet et Delcroix, ses confrères, avec qui il était en rapports excellents. C'est la seule chance qu'un auteur ait au théâtre. L'embêtement où un directeur espère plonger un autre directeur est le critérium, de la vocation d'abord, et du flair ensuite qui la caractérise. Je suis assez modeste pour penser que je ne dus qu'à cet autre prurit de l'impresariisme le bénéfice illusoire de ce bulletin de La Châtre, qui m'a d'ailleurs rapporté la plus grosse somme que j'ai touchée chez feu Peragallo, soit sept cents francs pour deux simples copies, dont l'une destinée à la censure et l'autre au souffleur.

Ce qu'il y a d'extraordinaire dans cette aventure simple, c'est que, à peine mis en possession du ma-

nuscrit arraché aux camarades du Palais-Royal, ce pince-sans-rire de Samuel s'était mis frénétiquement à en commander les décors, les costumes, les accessoires et à distribuer les rôles à mains pleines. — On doit bien cela à Boccace, me souriait-il sous le lorgnon, car il est fort bon lettré en outre, et pourrait parfaitement, s'il voulait, décider de la valeur littéraire des meilleures comédies, anciennes ou modernes. Je me rappelle que, sans même avoir lu la mienne, il télégraphia au Caire pour retenir à prix d'or la comédienne qui, seule, pouvait créer le rôle de la courtisane. Il n'en voulait point d'autre et m'en ménageait la surprise. Puis d'un bond, il s'élança au téléphone. — Allo, allo ! C'est vous, ma chère Réjane ! Venez vite à la Renaissance. C'est Fernand Samuel qui vous parle. Un rôle magnifique, quoiqu'en vers. Ça ne vous fait rien, à vous, n'est-ce pas, de vous passer le nez au jus de pipe ? Une négresse, non, mais une créole. L'auteur est dans mon bureau, il vous expliquera sa pensée.

Puis, sans me laisser le temps de m'étonner : — Quant à l'avare shakespearien de la pièce, vous avez carte blanche, courez chez Paulin-Ménier. Il demeure à cent pas d'ici, boulevard Beaumarchais. Il est cher, mais pour une création en vers, il diminuera son cachet. Hein, Paulin-Ménier, scandant l'alexandrin, c'est un clou ça ! Vite, ne lanternez point, voilà l'heure de l'absinthe et il ne la manquerait pas pour du Molière !

Si poète qu'on soit, on a des éclaircies. L'idée de la diction de Paulin-Ménier dans l'hexamètre dépassait l'altitude des plus hauts paradoxes, et elle me rappela au sentiment des contingences moyennes.

Le gai Fernand Samuel s'offrait ma poire, malgré lui, je le jure, mais il se l'offrait, flagellé par la force occulte qui les mène et les doue. Jouer *La Nuit Bergamasque*, est-ce qu'il le pouvait, puisqu'il en avait dénoncé la réception, fatalement, en aveugle du destin, au siège social de notre corporation ? Il en serait mort, comme l'autre, le millionnaire récalcitrant, foudroyé par son *ananké* directoriale, proie de la justice immanente. Je ne voulais pas que la justice immanât sur l'homme charmant à qui l'on devait *La Parisienne*, d'Henry Becque.

Aussi me fit-il envoyer vainement quelques bulletins de répétitions dont je conjurai le maléfice par une absence assidue. Parfois, le soir, enveloppé du manteau crépusculaire, je m'asseyais à la terrasse déserte du café Frontin, et j'y guettais le passage de Georges Feydeau, alors secrétaire de la Renaissance et qui, à cinq heures sonnant, avait épuisé ses mille regrets du jour. J'apprenais de lui l'état des choses et que personne n'était venu, ni Paulin-Ménier, ni Réjane, ni la courtisane idéale du Caire, et qu'en les attendant, on répétait à tour de bras un fort vaudeville dont on n'avait pas encore les trois actes, suspendus à la plume des trois auteurs. — Est-il reçu, demandais-je pour rire ? — Vous ne le voudriez pas, vous êtes trop bon confrère. — Et il me dépeignait l'activité prodigieuse déployée par son admirable directeur dans la mise en scène de ce vaudeville dont le titre seul, d'ailleurs provisoire, était connu de ses interprètes.

— Il faut le voir à l'avant-scène, réglant tout et le reste. Sa tête en fume au-dessus du légendaire chapeau de paille sans fond, presque sans bords, dont il

coiffe le fétiche. S'il y a des geysers à Panama, il sont ainsi et non autrement, parole d'honneur.

Ce qui, dans cet enthousiasme du futur auteur de *La Dame de chez Maxim's* pour son patron, me paraissait le plus touchant, c'était que, préludant déjà par des essais à sa superbe carrière théâtrale, il ne parvenait pas à communiquer audit patron la foi modeste qu'il y avait dès cette époque. — Je t'aime trop, lui disait Samuel, pour te refuser ta première pièce et surtout pour te la recevoir. C'est parce que j'y crois que je ne veux même pas la lire. J'ai peur de la manquer si elle est bonne et de te la jouer si elle est mauvaise. On ne sait jamais ça d'avance. Va et reviens avec une grosse signature commerciale, je t'attendrai.

Georges Feydeau suivit le conseil du reste. Las de signer ses mille regrets par jour, sans compter les siens, il cessa de les secréter, et un jour, sur les boulevards, où tout se rencontre, il rencontra un autre directeur de type différent, voire contraire.

Celui-ci était de l'école nihiliste de Nestor Roqueplan. Aux pièces déposées, il se bornait à donner leur numéro de dépôt, comme le conducteur appelle les voyageurs, sous la pluie, à l'omnibus, et il les montait à leur tour, sans préférence, mais non pas au hasard, comme on voit, quand son cadre d'affiche devenait libre. *Champignol malgré lui* dut le jour à ce système, un peu fataliste mais sûr, dont le philosophe du théâtre des Nouveautés plante aujourd'hui les choux à la campagne.

Et deux ans passèrent, comme ils passent, ailés de plomb, avec cette lenteur rapide à laquelle l'état

d'auteur reçu ajoute le phénomène de l'obscure clarté signalée par Corneille.

Napoléon Ier avait le coup d'œil de l'aigle. Nulle part ailleurs il ne l'a mieux prouvé peut-être que dans cet édit de Moscou où la question de l'art dramatique en France est réglée une fois pour toutes en plus de cent articles qui, pour être tous violés, nuit et jour, n'en sont pas moins imprescriptibles. En aucun de ces articles l'hypothèse d'une pièce agréée et non représentée n'est soulevée, même par sous-entendu, et le législateur ne semble pas avoir eu le concept d'une telle incohérence artistique et commerciale. De telle sorte que, depuis l'incendie du Kremlin, on est toujours joué à la Comédie-Française, bien ou mal, n'importe, quelquefois après sa mort, mais on l'est. Il suffit de vivre, comme disait Banville. Aussi l'indemnité forfaitaire est-elle inconnue de nom comme de fait dans cette École militaire. Mais dans les autres, même en cet Odéon que le tyran n'avait pas prévu ou osé prévoir, l'auteur producteur, lésé par la rupture, arbitraire ou non, du contrat synallagmatique qui lui assurait un débouché à son produit, est dédommagé de ce tort, commercial s'entend, car l'artistique est inappréciable. Notre Mutuelle y veille. Il y a chez nous un tableau des indemnités forfaitaires, graduées à l'importance des œuvres, sur le nombre d'actes, auquel les tribunaux eux-mêmes en réfèrent, en cas de débat juridique. D'après mes calculs personnels, la ligne de texte, avec ou sans rime, peut rendre à un auteur moyen ses vingt-cinq centimes, au bout de deux ans d'attente, ou d'hôpital, reversibles d'autant sur sa veuve s'il en trépasse. C'est peu au prix du beurre, mais,

à celui du jus de cervelle, c'est considérable. Il est consolant de se dire qu'un Jean Racine, s'il nous en repleuvait un, palperait, au tableau de Scribe, pour une *Athalie* rentrée, ses jolies deux mille cinq cents livres, prix social et judiciaire d'un travail de dix-huit années, auxquelles s'ajoutent les deux années d'expectative enragée aux ailes de plomb, total vingt. C'est de la protection pure et syndicaliste comme le diable.

Je consultai des camarades, tous indécis, d'ailleurs, sur la valeur défensive de la compensation indemnitaire. Les uns la tenaient pour jeu de chandelle et me conseillaient de renoncer à la mienne dans l'intérêt de mes pièces futures. — Les directeurs, arguaient-ils, se tiennent, comme chenilles en août sur l'aubépine. Celui que tu as tapé du dédommagement réglementaire fait le signe maçonnique aux autres, et ta carrière est terminée sous le soleil, la lune et les étoiles. — Au contraire, professaient les autres, ils n'admirent que ceux qui les prennent aux bourses. — Et je flottais dans ce litige. — Faites-le casquer, me criait Sardou. — Prenez-garde, me conseillait le vénérable Camille Doucet. — Notre président a raison, m'écrivait Ludovic Halévy, soyez habile. — Je jouai la partie à pile ou face dans le cabinet de Peragallo, et ce fut mon pauvre Samuel qui écopa. Il s'en tira d'ailleurs avec sept cents francs, parce que *La Nuit Bergamasque* n'était qu'en vers (Ah! l'animal!), et nous restâmes les meilleurs amis du monde. Tu sais, Fernand, je suis prêt à te les rendre.

Lorsque le czar Nicolas se mit à poursuivre les écrivains libéraux des « Années Quarante » en Russie,

à les exiler, emprisonner et reléguer en Sibérie, l'un d'eux le poète Chamekof, obtint cette grâce de demeurer libre à la condition de ne pas imprimer ses vers et « de ne pas les lire à haute voix, sauf *à sa mère* ».

Mon manuscrit rentré et réintégré dans sa case, je me soumis, comme Chamekof, à l'ukase clément qui me le restituait de toute éternité, et pendant les douces soirées d'été à la campagne, je lisais *la Nuit Bergamasque* à ma femme.

III

AU THÉATRE LIBRE

Je l'ai encore. La voici :

« 11 avril 87.

MONSIEUR,

« Ce que je vais vous ennuyer ! mais ça ne fait rien, l'intention étant bonne, vous m'excuserez.

« Avez-vous, ces temps derniers, entendu parler du Théâtre Libre qui a fait l'objet de quelques entrefilets? Voilà ce que c'est. Nous sommes une demi-douzaine de comédiens amateurs — des employés, des marchands de vin même, il y a de tout — qui jouaillons la comédie dans des petites sociétés dramatiques. L'idée m'est venue, il y a deux mois, de choisir dans ces différentes sociétés les éléments les moins mauvais, d'essayer de donner un ensemble à tout cela et de mettre cette petite et modeste installation au service des jeunes.

« La première soirée a eu lieu le mercredi 30 mars, mais, par une jolie maladresse de ma part, on jouait

le même soir *La Gamine* aux Bouffes. Donc, pas de presse. Cependant il y avait là Émile Zola, Daudet, Lapommeraye, Henri Fouquier, Denayrouze, Paul Alexis, Céard, Hennique et une trentaine de courriéristes et de reporters.

« On donnait *Jacques Damour*, tiré par Hennique de la nouvelle de M. Zola ; *Mademoiselle Pomme*, œuvre posthume de Duranty, arrangée par M. Paul Alexis, et deux actes de jeunes, dont l'un : *Un Préfet*, a été exécuté avec un entrain remarquable. Et le lendemain les journalistes qui avaient assisté à la représentation ont bien voulu dire que c'était très intelligent et très littéraire. M. de Lapommeraye nous a louangés, et M. Denayrouze m'a traité d'acteur consommé ! ! ! L'exagération est évidente, mais j'appuie sur ces détails parce qu'en somme ce sont mes références près de vous.

« Eh bien, ce succès nous a mis en goût et voici le programme possible de la seconde soirée que nous voudrions donner avant la fin de la saison pour que l'hiver prochain la chose fût calée et installée. *Le Capitaine Burle*, un acte tiré par M. Céard de la nouvelle de M. Zola, et un acte de *La Patrie en danger*, de MM. de Goncourt ; un acte d'un jeune homme très inconnu, qui bénéficiera de la curiosité soulevée autour des noms célèbres, et... un acte d'Émile Bergerat, qui doit en avoir un en portefeuille, œuvre de jeunesse ou autre.

« Nos soirées ont lieu sur invitations personnelles, gratuitement bien entendu. Nous sommes donc chez nous. Pas de censure. C'est mal joué, mais avec conviction et suffisamment, puisque *Jacques Damour* a été un succès énorme et que nous ne sommes pas

parvenus à enterrer la pièce. La salle contient 350 à 400 places et la scène est aménagée très suffisamment.

« Voilà donc l'objet de cette lettre. J'ai été navré ces jours-ci en apprenant que *Le Capitaine Fracasse* était en projet à l'Odéon. Cela augmente les chances pour que vous m'envoyiez tout bonnement promener, mais ça ne fait rien, j'ai bon espoir. J'attache une importance énorme à cet acte qui soulèverait une curiosité et un intérêt réels chez les lettrés et dans la presse.

« Vous devez être très indulgent. Aussi, si je vous semble outrecuidant et indiscret, je crois que vous m'excuserez. Il faut bien se remuer un peu pour faire quelque chose et vous voudrez bien nous accorder cette circonstance atténuante que nous n'avons ici aucun autre intérêt qu'une préoccupation, très noble en somme, de passer nos loisirs d'employés le moins bêtement possible.

« Encore une fois pardon de cette importunité et veuillez recevoir l'assurance de mon plus entier dévouement.

« A. Antoine,
« 42, rue de Dunkerque. »

Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que cette lettre, vieille aujourd'hui d'un bon quart de siècle et que les lutins de mon âtre me replacent obstinément sous les yeux toutes les fois que je mets un peu d'ordre dans mes papiers, se revêt aujourd'hui d'un grand charme rétrospectif ; aussi est-ce à ce titre que j'en livre le document à l'historiographie théâtrale. Mes lutins ainsi me laisseront tranquille.

Celui qui me l'écrivait au printemps de 1887 est peut-être à notre époque la figure la plus originale de notre monde dramatique. Dans cet Odéon, enlevé à la force des poignets, par escalade et la hache aux dents, où il règne moitié comme Milon dans Crotone et moitié comme Denys dans Syracuse, il incarne le type énergique, et toujours vainqueur, du volontaire devenu si rare en nos sociétés de fatalistes. André Antoine est l'homme d'une idée, d'une seule, sans plus, mais dont rien ne l'a fait démordre. Il a marché droit sur elle, son araignée au plafond, écartant ou enjambant les obstacles, pendu à l'étoile. Il voulait l'Odéon.

Avoir l'Odéon — ne pas l'avoir — dilemme ignoré d'Hamlet ! Il l'a eu. Il en jouit. Broumm !

A la vérité, rien de moins difficile sans être sorcier, que de deviner, à sa lettre, ce qu'il désirait de moi et que la pièce demandée n'était que le prétexte d'une manœuvre où l'auteur devait lui acquérir le journaliste. Je ne serais pas de Paris si je m'y étais mépris. Les écrivains dont les œuvres composaient son premier programme étaient d'une École dont je ne relevais guère et, s'il les aimait, il se trompait de porte en sonnant à la mienne. Or il les aimait entre tous. Son Sinaï flamboyait de Médan, qui est en Seine-et-Oise. Il vint donc me voir sur l'invite que je lui en fis et au bout de cent mots je sus à qui j'avais affaire. Ce petit homme aux manières lourdes, à la tête carrée de Breton, où deux yeux de visionnaire relevaient le dessin brutal de la bouche, était, à n'en pas douter, de ceux qui disent quelque chose et sont quelqu'un. Il s'était fait escorter d'un camarade, grand escogriffe sec et roux, qu'il me présenta

sous le nom de Mévisto, dont le rôle en cette visite était, je pense, de flanquer son chef de file. Les gens d'initiative et les jolies femmes aiment à être accompagnés d'un double, comme s'ils avaient peur d'être tournés.

Lorsque Antoine eut achevé son boniment, paraphrase de sa lettre : — Cher monsieur, lui dis-je, vous me voyez infiniment flatté de votre démarche et c'est surtout Caliban qui vous en remercie. Je le mets à votre service, car pour ce qui est de l'auteur dramatique qu'il cache et même refoule, outre qu'il brûle ses feux sur d'autres autels que les vôtres, il n'a pas en ses tiroirs les plus profonds la petite pièce dont vous avez besoin pour votre deuxième affiche du Théâtre Libre. De mon état, je suis surtout poète ; à ne vous rien céler, j'aune de la rime en chambre.

— Filons ! fit Mévisto, qui se dressa tout pâle et saisit son chef par le bras.

Mais il ne l'entraîna pas encore. Les regards d'Antoine dardaient à travers les murs, le temps, l'espace, fixes, il voyait l'Odéon !

— En avez-vous au moins une en vers ? me demanda-t-il d'une voix comme lointaine.

— Oui, en trois actes, prenez garde.

— Allons-y.

Pour imaginer le ton et le geste de cet : Allons-y, il faut se représenter Got passant le Rubicon, et ce n'est pas commode.

Antoine n'a jamais prisé la forme versifiée qui, à l'Odéon, est maîtresse. Il s'y bute d'instinct et par éducation à la fois. Son intelligence littéraire, qui est très vive, s'obnubile devant le rythme et défaut

10.

aux consonances. Il croit à un jeu de mandarin en goguette ou tout comme, et il faut bien reconnaître que, vue sous cet angle, *La Nuit Bergamasque* ne pouvait lui sonner que les grelots d'un chapeau chinois enragé et secoué par la tempête. Car ce fut *La Nuit Bergamasque* que je lui remis, qu'il prit, monta, joua lui-même — et qui décida de sa fortune. *Habent sua fata libelli.*

On a conté maintes fois, et il les a contées lui-même, les péripéties scarroniques et ragotinesques qui préludèrent à cette deuxième soirée du 30 mai 1887, comment noas nous retrouvions à neuf heures du soir dans des sous-sols de brasserie, des loges vides de concierge, ou des magasins de couturière, pour répéter *La Nuit Bergamasque*, et l'emballement de ces comédiens de rencontre pour leur directeur, leur auteur et l'ouvrage. Antoine les électrisait par son don d'organisation et de commandement. Ils en oubliaient le dîner, ou plutôt de n'avoir pas dîné, quelques-uns pour raison majeure, et tombaient éreintés entre les répliques sur les marches d'escalier, nos seuls sièges. A minuit, je prenais prétexte de mon propre affamement pour les réunir autour d'une choucroute arrosée de bière qui était le seul salaire de leur labeur désintéressé. Ils étaient si heureux de créer des rôles, de dire des vers qui n'avaient été dits par personne, et ils les disaient si vertueusement mal, que les larmes m'en perlaient aux cils. — Êtes-vous content ? me demandait Antoine. — Si je l'étais ! Comme Shakespeare lui-même.

Et le lendemain je trouvais dans ma boîte l'indication du nouveau local de la répétition errante, une boutique vacante, une cave obligeamment prêtée, un

hangar dans un chantier de bois, une remise de voiturier en faillite, car il n'y avait pas un sou à dépenser à la location d'un plateau, et le propriétaire de la grange où devait avoir lieu la première — d'ailleurs unique — n'avait consenti à la louer que pour un jour, celui même de cette « unique ».

Quant aux costumes italiens du quinzième, il était stipulé par Antoine que chaque interprète devait se composer le sien lui-même, de son fil et de ses aiguilles, que l'exactitude historique y était obligatoire sous peine d'amende honoraire, et que la direction ne chargeait ses actionnaires que des accessoires, le décor étant, d'accord avec l'auteur, d'un caractère nettement idéaliste et par conséquent indéterminé.

Il y a des gens qui admirent le passage du Pont d'Arcole! Pendant trois semaines, André Antoine le passa tous les jours, vous dis-je, avec un peu de Bérézina, pour suivre l'image, et quand le rideau se leva sur *La Nuit Bergamasque*, je croyais en lui. Les dieux nous avaient envoyé l'homme de l'Odéon sur la terre.

Ce que fut cette première, au fond du passage de l'Élysée des Beaux-Arts, les journaux de l'époque peuvent en témoigner et je n'ai pas à le dire. Mes chroniques de Caliban au *Figaro* battaient alors le plein de leur réussite et Antoine s'était montré bon stratège en escomptant l'effet de leur signature sur le public parisien. Toute la presse grande et petite, critiques, gens de théâtre, boulevardiers et artistes des quatre-z-arts, se trouvèrent, en riant, à leur poste, et nous firent un « mardi » de la Comédie-Française. J'ai trouvé dans les *Mémoires de Got* le souvenir de la soirée à laquelle il assista — je le vois encore —

entre Reyer et Puvis de Chavannes, et que présida, sceptre en main, le ministre de l'Instruction Publique, Édouard Lockroy, « pour Victor Hugo empêché », me disait-il avec la politesse des Cours. Je la lui rendis de la manière qu'il aime, car il est homme d'infiniment d'esprit et n'a pas la République bégueule et puritaine. A la sortie, lorsque les spectateurs vidaient la salle, je retins Lockroy dans sa loge. — Sortons les derniers, fis-je, je vous dirai pourquoi. — Et quand nous fûmes seuls dans le couloir, je l'arrêtai devant un petit écriteau de service où on lisait, de l'écriture sacrée du propriétaire : « Le dernier est prié d'éteindre le gaz. » — Passez donc devant, dit le ministre, et il tourna la clé du compteur.

Le lendemain Antoine était célèbre, — pour une pièce en vers, eût dit Banville, en vers, cher ami, en vers ! Et pourtant il ne les aime pas davantage, même à l'Odéon, qu'à cette époque.

IV

PRÉFACE DE « LA NUIT BERGAMASQUE »

Voici la préface — manifeste de la première édition de *La Nuit Bergamasque*. Comme elle n'a pas été reproduite, peut-être plaira-t-il à quelques-uns de la retrouver ici. Les autres n'auront que douze pages à passer dans ce livre.

I

La Nuit Bergamasque n'a d'autre prétention que celle d'être un essai de vers comique en plein dix-neuvième siècle. Car le glorieux dix-neuvième siècle a de tout, mais il n'a pas de « vers comique ».

Aux yeux d'une infinité de gens, dits sensés, cette lacune est sans importance : le « vers comique » ne leur paraît pas un objet de nécessité première, enfin ils s'en passent apparemment. Mais en réalité nous nous mourons tous de la disparition de ce pain intellectuel que personne ne boulange plus. La perte

du « vers comique » entraîne en effet celle de la Poésie comique, et le siècle dépourvu de Poésie comique est un fichu siècle, un siècle où l'on s'ennuie, un siècle à coucher dehors — le nôtre.

Or, dans l'impossibilité à laquelle on est réduit de s'évader hors de ce siècle de misère sans tomber prématurément à une éternité qui, pour mon compte, ne me dit rien de bon (et vous ?), et désireux cependant de savoir comment nos aïeux riaient là où nous ne rions plus, on en arrive à agir avec son temps et ses contemporains comme si ces contemporains n'étaient pas les vôtres ; ce temps est le temps où l'on vit, et où l'on se procure l'illusion d'écrire *La Nuit Bergamasque*.

Illusion bien gratuite et complète ! Jamais, je n'ai eu l'idée, l'espoir, le soupçon même que cet ouvrage dût voir les trente-six chandelles de la rampe. Je n'imaginais même pas qu'il pût être publié. En le composant, il y a trois automnes, sur ma petite grève bretonne, je m'abandonnais aux délices de l'inédit irrévocable, aux voluptés exquises du posthume volontaire. Ceux qui cherchent des sensations raffinées ont tort de négliger celle-là. Aucune jouissance n'est comparable à cette certitude, où l'on s'ancre, de n'être ni lu, ni entendu, ni représenté, ni édité, ni jugé, d'éviter le public et la critique, et de travailler pour un roi de Prusse dont le Berlin n'est pas dans ce monde. Oh ! l'inoubliable bon mois de nirvana littéraire !

Hélas ! ils sont venus ceux qui ne devaient pas venir. Tout est fini ! *La Nuit Bergamasque* éditée ! que dis-je ? représentée ! ! ! D'autres que moi connaîtront le sinistre Œnobarbe, son jardin de citrouilles,

sa turque de femme, courtisane invraisemblable qui se donne pour de l'argent, non pour une romance, et n'épargne point les jeunes guitaristes, au contraire ! Tu sors du néant, Florinella, négresse sans conscience, et toi, reître sans mesure, vrai spadassin des rimes milliardaires, qui parles une langue sans date, dépravée, résolument anachronique, où l'argot moderne se pare des tournures classiques, désorganise la chronologie des vocables et fait une omelette affreuse de tous les styles nés ou à naître. Vous êtes réalisés, Bruno et Myrio, couple de vrais farceurs, outranciers de la charge, dont aucune police humaine — et même divine peut-être! — ne tolérerait l'existence ni les conceptions. Or çà ! de quel droit vivez-vous ? Vous sortez des nimbes pour me déshonorer. Je ne vous fis pas présentables. Je ne vous avoue pas le moins du monde. Vous êtes bâtis hors des règles, en dépit du sens commun, à l'encontre de tout ce que l'on admire, pour le plaisir caricatural de modeler dans l'impossible. Vous êtes le rêve d'un Caliban. Voulez-vous bien rentrer dans votre boîte, fantoches en ribotte ! Fermez, fermez vite le guignol des mandragores, car la critique a peur, la critique s'évanouit.

La Nuit Bergamasque ne fut par moi composée ni pour plaire à la critique ni même pour lui déplaire. Je n'ai point pensé à elle, voilà ce qu'il y a à dire. On sait, n'est-ce pas, que je ne regarde pas à la taquiner. Mais cette fois, non. *La Nuit Bermagasque*, telle que la voici, avec sa folie de rimes, de concept, de personnages hyperboliques, ses détonations de couleur locale, de vraisemblance et son style omniséculaire, est le produit d'une esthétique qui m'est

propre, qui me rend heureux, et que je ne ferai pas deux pas pour imposer aux autres. Puisque de braves gens croient devoir soumettre ce produit devant le public, je les suis dans leur aventure. Et comme ils me demandent encore un exposé de principes par où ceux qui veulent me comprendre pourront se raccrocher, je risque l'exposé de principes.

II

D'abord, et sur tout autre point, *La Nuit Bergamasque* est une recherche de « vers comique ».

Le « vers comique », qui n'a pas dit son dernier mot avec Regnard, n'a plus parlé cependant, depuis cet auteur, au théâtre. Au moins il n'a plus parlé en maître. Il s'est effacé devant la prose et devant le vers tragique. Soit que les mœurs l'aient voulu ainsi (et je n'en crois rien), soit que la veine fût tarie à cette source poétique du génie français (et je ne le crois pas davantage), le Romantisme n'a point suscité d'héritiers à Regnard. Le drame, formule nouvelle, en qui et par qui devaient s'unir et se fondre les deux forces opposées d'expression scénique, le Rire et les Larmes, semble avoir été tout de suite insuffisant à réaliser son programme. Le drame chez Victor Hugo penche beaucoup plus (presque tout entier) vers la tragédie que vers la comédie. L'équilibre des deux forces n'y est point observé. Eschyle y mange la part d'Aristophane. Est-ce donc que le problème soit irréalisable ? Pour les auteurs, non. Mais pour le

public français, peut-être. Nous avons l'âme classique, comme nous l'avons monarchique et chrétienne. On ne saurait avancer sérieusement que le poète des *Châtiments* fût insuffisant à la besogne : son vers comique équivaut à son vers tragique et le même lyrisme les nourrit. D'ailleurs *Ruy-Blas* est le spécimen concluant du double génie dont le Maître disposait pour reforger l'œuvre de Shakespeare. Mais Victor Hugo a bien vite compris qu'il se heurtait à une routine invincible de l'esprit français. Le mariage de la tragédie avec la comédie était entaché d'inceste, ou pour dire plus juste, d'incompatibilité d'humeur. Il fallut renoncer à leur association. L'expérience prouva que, lorsque le spectateur français s'assied dans une salle pour pleurer, il veut pleurer tout le temps, et sans intermède ; et de même, s'il s'y asseoit pour rire, qu'il répugne à être distrait de sa joie par des épisodes tragiques. Ah ! ce Boileau ! On n'en pas fini avec sa puissance !

L'essai infructueux de fusion eut cependant un résultat, qui fut la trouvaille d'un vers comique tout particulier, sans rapport avec le vers de comédie traditionnel, et dont la force bouffonne trempe encore dans l'hyperbole du tragique. Ce vers coloré, pittoresque, vivant de sa propre gaîté gasconne, presque indépendant de la pensée qu'il contient, gardant en ses sonorités le haut ton déclamatoire du milieu dramatique où il est éclos, c'est au romantisme qu'on le doit.

Il est le vers comique moderne.

III

J'estime que la réelle erreur des producteurs de comédies actuels est de n'avoir pas rendu les armes, tout de suite, à ce grand vers hyperbolique, monté sur les échasses du drame et drapé dans ses fantaisies. Ils ont méconnu sa loi, si raisonnable, d'abracadabrance. Et pourtant elle s'imposait à un siècle gris, terne, triste, rongé de la lèpre du neutre et imbécillisé à demi par l'angoisse des réalités. Ils crurent qu'à ce siècle bourgeois, il fallait le vers bourgeois, le vers adverbial et proverbial, le vers sans tain, transparent, incolore, laissant voir la prose de la vie, le vers indéclamable, sourd, sans rythme, honteux de la rime qu'il traîne et de son pauvre bruit de cymbales fêlées. A l'abracadabrance, ils opposèrent la cuistrerie. Par terreur du rire empanaché, ils inventèrent le rire en madras, en bonnet de coton et en ceinture de flanelle ; par horreur du vers tragico-comique, nous eûmes le vers pipelet ! Pour ne pas écrire : tabellion ! ils écrivaient : notaire ! les prosopoètes ! Et telle fut la réaction.

Car la comédie en vers, telle qu'on l'accepte aujourd'hui sur nos théâtres littéraires, est peut-être de la comédie en vers, mais en vers comiques, non pas ! Il serait irrespectueux de dire que, malgré les rimes, elle reste en prose. Irrespectueux pour la prose, s'entend. La phrase symétrique qu'emploient nos prosopoètes, à la fois familière et pompeuse, pourrait être émise dans la vie réelle par un épicier

distrait en train de peser de la cassonade sur ses balances. C'est un vers comme une flatuosité est de la voix humaine.

J'avance et mets en fait que si un domestique se permettait, chez vous, de vous parler comme les marquis parlent aux duchesses dans les comédies rimées du répertoire moderne, soit par système de proportions alexandrines, entrecoupées d'un hoquet régulier d'abord et d'un bruit imitatif ensuite, vous n'hésiteriez pas à le flanquer à la porte, attendu que ce domestique serait atteint d'un tic insupportable. Le ménage le plus heureux aurait droit au divorce, s'il ne pouvait s'exprimer son amour que par cette cadence tympanisante qui est l'hexamètre hydrocéphale et rabique. L'Inquisition a tout osé en fait de tortures, mais elle n'aurait pas osé enchaîner un hérétique à un bourreau scandant la prose tout le temps comme nos prosopoètes nous la scandent au théâtre, les misérables, pour nos plaisirs!

Certes, entre deux accusations déplorables, j'aimerais mieux encourir celle d'avoir substitué nuitamment le dôme des Invalides à la coupole de l'Institut que celle de manquer de déférence pour l'illustre école des prosopoètes comiques. Et j'entends par prosopoètes comiques ceux qui font représenter des comédies rimées, les autres n'étant que des prosateurs. La comédie en vers, au dix-neuvième siècle est un tel merle blanc que même celle qui n'est ni comédie, ni en vers, mérite déjà l'attendrissement, et l'obtient. Quand elle se manifeste, le public crie au martyre, et la critique, intimidée, parle tout de suite de la Légion d'honneur ! La critique, en effet, est si bonne fille qu'elle s'imagine que le vers prouve

beaucoup plus que la prose. A la peine qu'elle endure à l'entendre, elle croit à un surcroît de travail et de patience chez le rimeur, et elle est touchée de ses efforts d'enfileur de perles. Ce n'est fichtre ! pas moi, qui la désabuserai. J'ai trop souvent admiré que personne ne bronche, dans cet héroïque Paris, lorsque, pendant trois heures d'horloge le funèbre vers en habit noir, le vers « Second-Empire » prolonge épileptiquement la scie monotone de son inepte jonglerie. Ceux qui n'ont pas vu les Parisiens pendant le siège et veulent avoir une idée exacte de leur stoïcisme souriant, n'ont qu'à assister à une première de comédie en vers à Paris : c'est le même don de résistance contre la fatalité, la même énergie devant la famine, le même dédain naïf de la pluie d'obus. En province, on en a assez après le premier acte ; à Paris, on va jusqu'à l'armistice.

IV

Mais le rôle de la critique est d'être grave — et de gober ! C'est dans sa badauderie qu'est sa force. Le prosopoète lui impose !

Allez donc, de gaîté de cœur, professer cette doctrine que le propre du vers comique est de ne coûter aucun effort, de naître joyeusement tout seul et de tomber de la cervelle du poète comme les noix d'un noyer qu'on gaule. Tout est plaisir dans cet art, car tout est don. Le premier qui s'amuse à une comédie en vers, c'est celui qui l'a fait. Si vous voulez un signe de reconnaissance pour distinguer le poète comique du prosateur qui rime, n'en cherchez pas

d'autre que la facilité. Mais chut ! Pourquoi divulguer un secret que je tiens de Polichinelle lui-même ?

J'ai souvent pensé et je crois bien l'avoir écrit dans les innombrables articles que j'ai semés depuis vingt ans à tous les vents, que le comique est une des faces du lyrisme. Le couplet comique, c'est l'ode en goguette. C'est pourquoi il est si regrettable que Victor Hugo, fidèle à son idée du drame, ne nous ait point laissé de modèle de comédie pure. Il nous aurait débarrassé d'un coup de l'école élégiaque et du vers pipelet et « Second Empire ».

L'un de ses plus intelligents disciples, Auguste Vacquerie, tenta cette comédie dans son *Tragaldabas*. Il écopa. Le coup sans doute était prématuré. Si *le Rappel* avait existé en ce temps-là, les fils de Ponsard étaient noyés, car il faut pouvoir se défendre, dans un monde où chaque jour apporte son combat pour la part de soleil.

Alfred de Musset — le plus doué de tous les grands contemporains pour l'art du théâtre, et celui qui y croyait le moins — eut certainement l'idée de la comédie en vers, telle que nos mœurs et notre Poétique la demandent, telle qu'on la réalisera demain. Mais il ne put dompter une paresse, faite de découragement peut-être, devant le triomphe des mirlitonistes du bon sens. Il commença *On ne badine pas avec l'amour*, en vers, et l'on retrouve encore un grand nombre d'hexamètres dans la prose rythmée et métaphorisée de cette esquisse théâtrale, notamment dans ses premières scènes. Puis il se lassa et prononça l'éternel : A quoi bon ? des véritables artistes de notre âge.

Hélas ! à quoi bon en effet, puisque le tabellion tra-

gique à qui l'on doit *L'Honneur et l'Argent*, *La Bourse* et d'autres épiceries populaires, avait déjà corrompu la bonne volonté d'Émile Augier. Car Émile Augier a renié Musset pour Ponsard. Il a « pipeleté » *Gabrielle* et *Paul Forestier* après *L'Aventurière*, ce brave essai où sa gloire se raccroche.

Un seul homme — et par simple divertissement encore! profita vertement de la leçon discrète de *Ruy-Blas* et des premiers actes de *Marion Delorme*. Il s'amusa à démontrer par l'exemple quelles ressources le vrai vers comique, empanaché, hyperbouffon et cliquetant des syllabes, offrait à l'esprit moderne. Deux badinages lui suffirent, et ces deux badinages sont les seuls morceaux de franc style comique qui relient le théâtre moderne à la filière des maîtres classiques. C'est pourquoi on ne les joue nulle part, non seulement pas au théâtre Cluny, mais même à la Comédie-Française.

Pierrot-Posthume et *Le Tricorne enchanté*, deux farces italiennes, rejoignent à travers les années *Les Plaideurs* de Jean Racine, et elles leur tiennent tête pour la franchise du ton, la verve railleuse, et l'éclat retentissant de la facture.

On en conclut que Théophile Gautier n'était pas doué pour la scène. Naturellement. Il ne se le laissa pas dire deux fois. Il alla faire son feuilleton, déclara que *L'Honneur et l'Argent* était l'honneur et l'argent du siècle, et partit pour Constantinople, où l'on voit l'immortel Karageuz, en qui est la sagesse, sans quitter son chibouk.

Est-il utile d'ajouter que l'appel de Théophile Gautier ne fut pas entendu, ayant à peine été compris des plus forts critiques. Le Livre s'empara de ces

deux merveilles de vers comique, et les garda, comme il fait de tout ce qui est original ou parfait en littérature dramatique.

Après Théophile Gautier, et à sa suite, notre cher maître Théodore de Banville tenta de ramasser la batte, et certainement il la tiendrait en main, s'il ne fallait pas quinze ans, en France, pour qu'une comédie en vers d'un acte se manifeste à la scène.

On n'apprend pas à fabriquer le vers comique. On sait le faire en naissant, et c'est ici que la nature a toute la besogne. Car, de tous les dons rares, celui du vers comique est le plus rare, sinon le plus précieux. Enfermer le rire dans un grelot d'argent ? il y faut un orfèvre doublé d'un magicien.

Cet amusant Regnard, dont les conceptions n'ont souvent pas le sens commun, et qui ne se pique pas de philosophie bien profonde, me paraît être le type du versificateur comique. Les vers hilares tintent autour de lui comme les clochettes d'un chapeau chinois. Molière, jeune, et jusqu'à *L'École des Femmes* inclusivement, eut ce don, que nourrit seule la jeunesse, ou, à son défaut, la bonne humeur, cette santé de l'âme. Il sema les vers comiques à pleine main tant que sa main fut libre. Plus tard lorsqu'il tourna à la mélancolie, son vers se dépolit aux facettes ; le pur cristal en est touché ; son rayonnement louche vers la prose, cette prud'hommie.

Et de fait, si l'on sommait la critique sérieuse de nommer douze poètes depuis Mathurin Régnier qui aient su faire rire le vers, ils seraient dans leurs petits cothurnes. Il y a Scarron d'abord. Puis Corneille dans *Le Menteur*. Racine surtout, dans *Les Plaideurs* le chef-d'œuvre du genre. Ensuite La Fontaine,

Regnard, Boursault, Voltaire si l'on y tient, — enfin Victor Hugo, Alfred de Musset, Théophile Gautier, Vacquerie, Banville, et c'est tout. Les autres ont eu — ou ont l'hexamètre grave.

Le Parnasse de Lemerre a fourni des poètes macabres et indo-chinois, mais point de comique. J'en excepte Ernest d'Hervilly, si curieusement doué, mais bien subtil, et qui, dans tous les cas, n'a pas trouvé l'occasion de donner toute sa mesure. Et voici *La Nuit Bergamasque*.

ENGUERRANDE

I

GENÈSE DU POÈME

Le 29 septembre 1883, le jeune « roi des Espagnes », comme on chantait dans les lieds romantiques, Alphonse le douzième, venant d'Allemagne à Paris pour voir sa mère, la reine douairière Isabelle, fut, à son arrivée en gare, violemment reconduit et, disons tout, Histoire, vertement engueulé par la population parigote. J'en puis témoigner, j'y étais, par aventure du reste. Je m'étais réfugié à la terrasse d'un café, rive propice à la contemplation des flots irrités de la mer populaire, et je vis passer dans sa calèche protocolaire encadrée des cuirassiers nitescents de papa Grévy, un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, impassible au vent des huées, mais très pâle aussi, qui vraiment n'avait à saluer

personne. Ce qu'on lui criait à droite et à gauche, pour sa bienvenue, c'était des aménités dans le goût de celles-ci : « Mort au uhlan !... Oh ! c'te tête d'Alphonse !... A bas le môme à Marfori ! » J'en entendis d'autres encore, intraduisibles en espagnol, surtout en vers de cantates. C'était l'héritier de Charles-Quint.

Ce que Paris lui reprochait, non sans quelque logique peut-être, c'était de s'être laissé nommer par Wilhelm II colonel du régiment de Schleswig-Holstein et de venir exhiber son uniforme bismarckien tout battant neuf dans la ville bombardée par Wilhelm Ier, aïeul du précédent susnommé. Le jeune prince était mal conseillé, cela faisait pas l'ombre d'un doute, et l'excellent Canovas del Castillo, son Mentor, eût été plus sage de l'inviter diplomatiquement à rentrer tout droit de Berlin à Madrid sans passer par nos petits théâtres.

J'ai su depuis, par un vieil ami, retiré au Val d'Andorre, et qui y fait de l'élevage, que l'éclat de rire de don Carlos au sujet de cette gaffe du cousin régnant avait empli toute la Navarre.

Par une règle divine qui place toujours les poètes au bon endroit, soit dans le coin philosophique des événements, j'étais assis de telle sorte, à ma terrasse, que le regard du gaffeur royal croisa le mien et que j'y lus, comme vous lisez ces lignes, une pensée digne de la cellule de Charles-Quint lui-même au monastère de Saint-Just : « On ne sait pas à quel point il peut être embêtant d'être roi sur la terre ! »

Ce ne fut qu'un éclair, mais quel éclair ! Le Sinaï n'en projetait point de plus illuminants sur les tables de bronze mosaïques.

Car c'était un charmant jeune homme, pas méchant, ni bête pour un sou, le plus libéral de son royaume, peut-être, cet Alphonse XII, et qui aurait bien donné un million de la poche de ses sujets pour être l'un d'eux. Mais il en va ainsi de nos destinées en conflit constant avec nos tempéraments, et la vie, dit Schopenhauer, est un éternel dévoiement au propre et au figuré. La monarchie héréditaire relève d'un principe qui est assurément le plus antiscientifique de tous les dogmes, puisqu'il se base sur l'atavisme de la faculté directrice et en suppose la transmission régulière de père à fils par voie du sang dans une seule et même famille. Tout César crée lignée de Césars, hors forlignement, disent, sans le croire, d'ailleurs, les royalistes, et, pour l'accréditer, ils mettent Dieu dans le paradoxe.

Que la théorie en vaille une autre, même celle du gouvernement de tous par tous, ni la nature, ni l'histoire n'en ont encore décidé, et notre misère terrestre est toujours la même; — mais ce n'est qu'une théorie et ses zélateurs eux-mêmes accordent qu'elle n'est que cela du fait de ces croisements politiques par lesquels ils mêlent diplomatiquement les races des derniers porte-houlettes, pour en garder la graine et le gruau.

Rien n'est plus drôle à lire dans les annales des peuples monarchistes que le récit de leurs perplexités pendant la gésine d'une reine en mal de Dauphin. Ils ont peur de manquer de tyrans-nés, bien authentiques et signés de la Providence. La mise au monde du roi de Rome qui promettait encore aux grand'mères françaises le massacre national de deux ou trois millions de leurs petits-fils et leur suspendait

une telle espérance à l'angoisse de la parturition deux fois césarienne, est la scène historique à faire de cette tragi-comédie où la raison perd ses droits et arbore la marmotte de la folie. Mais, hélas, qu'elle devient désopilante si on la rapproche de cette déclaration du *Mémorial de Sainte-Hélène* où Napoléon fait assavoir à la postérité qu'il avait complètement raté sa vie et qu'il était fait pour manger des châtaignes, en paissant les chèvres, dans son île odorante de Corse.

Le regard d'Alphonse XII m'avait dit tout cela d'un clin d'œil. « Oui, Sire, lui répondait le mien, quel sale métier que le vôtre, et quelle position sociale, ou, pour une distraction d'équilibriste européen, on est en butte à la litanie de gueule poissarde de cette chienlit dont Vadé nous a laissé le lexique hallo-central. Comme vous seriez mieux à prendre avec moi un bock de trente centimes sur la terrasse de mon estaminet, et pourquoi faut-il que ce soit vous, et non tout autre, que la reine Isabelle ait déposé, le 28 novembre 1857, sur les marches du trône oscillant des Espagnes?

Et sur le coin de la dite table de terrasse je notai, selon mon habitude la sensation immédiate reçue de l'événement. Voici cette notation.

« Oh non, et pas même de Béotie !... Quel métier, bonté divine !

« Mais, c'est-à-dire qu'on se demande ce que certaines familles, élues de la fatalité, ont fait aux royalistes, légitimistes, restaurationistes et autres gens cruels, pour mériter d'être ainsi empalées, à petit pal, sur le paratonnerre du trône et de l'autel. Admirons à jamais feu Chambord, singe inouï de malice,

qui seul sut échapper au supplice et déjoua les pièges horribles des quinquistes méchants. Mais ce pauvre Alphonse numéro douze !...

« Je comprends qu'un épicier subisse en rechignant, mais enfin subisse la loi qui veut que le café soit dosé de Bourbon autant que de Martinique. Le café sans Bourbon, quel café serait-ce ? En est-il donc de même d'un peuple civilisé et ne pouvez-vous point vous représenter l'Espagne toute en moka, par exemple, et sans mélange ? Moi, oui. Vous, non. De là tous les malheurs du jeune Alphonse. Car dire et avancer que ce jeune homme est à la noce, c'est proprement prendre une blague à tabac pour une lanterne.

« Malheureux jeune homme, à peine sorti de sa jeunehommière, et déjà pareil aux princes les plus pitoyables de la Tragédie. Il est Bourbon, il faut qu'on le mélange. Qu'est-ce qui vous dit qu'il veuille être mélangé ? Hélas ! rien. Dans ses rêves d'écolier heureux, il désirait peut-être, et probablement, être homme libre, gagner sa vie avec honneur par son travail et se faire un nom dans la haute industrie. Peut-être a-t-on de lui des aquarelles, luisantes de promesses. Est-ce qu'on sait ? Il donnait sans doute des espérances sur le piano. Sort amer, qui d'un bon serrurier fait un Louis Seize, sorte de roi sans tête.

« La pitié m'empoigne. Si j'étais Roy !... » Broumm ! Pas de mauvaise charge. L'hypothèse est abominable. Il y a même une sérénade qui chante : « Ah ! si j'étais le Roy d'Espagne ! » C'est purement de l'insolence. Tais-toi, autre guitare.

« Ce que c'est que d'être Roy d'Espagne ? Je passe

sur les années d'apprentissage. On sait de quelles douceurs elles sont pleines. Une partie s'écoule dans l'exil et l'autre dans les révolutions. Vous êtes tranquillement en train de téter votre nourrice, lorsque tout à coup les vitres de la nursery volent en éclats. On vous roule dans une couverture de laine et l'on vous emporte, par la nuit noire, à travers des sierras beaucoup plus nevadas que la cantatrice du même nom.

« Vous vous réveillez dans une ville inconnue, parmi des gens qui baragouinent un langage composé de sonorités étrangères, et là vous recevez l'aumône. Un jour, un monsieur grave et cravaté de blanc se présente de la part de trente-sept compatriotes et, de but en blanc, se met à vous enseigner l'art d'accommoder les restes des vieux principes et celui d'élever des lapins qui fuient comme des lièvres et qu'il qualifie de fidèles sujets !

« Enfin, un beau matin, on vient vous chercher. Le bruit s'étant répandu que vous montiez assez proprement à cheval, on vous juge mûr pour l'entrée triomphale dans votre bonne ville. On s'y égorge depuis quinze jours, entre fidèles lapins des principes nouveaux. Mais ça ne fait rien, du moins le vieux monsieur l'affirme. Votre premier soin est de faire remettre les vitres de la nursery, brisées il y a vingt-cinq ans. Huit jours après, elles jonchent le plancher de leur poudre micaleuse. A cheval, mon garçon, et au pays d'escampativos, par delà les monts. Ah ! si j'étais le Roy d'Espagne ! Et ça ne fait que commencer.

« Vous arrivez dans un pays prospère et tranquille comme Baptiste, précisément parce qu'il n'a pas de

roi, et vous en admirez les institutions. En outre vous y retrouvez madame votre mère, bien portante, et ravie de l'hospitalité dont elle jouit. Le bonheur est là. Tiens, parbleu ! Sans compter un tas de jolies filles, faciles comme tout, et accoutumées aux rois par l'usage des réussites. Drelin, drelin. C'est un télégramme. Le vieux monsieur vous mande en toute hâte pour le fameux mélange. L'Espagne n'a plus de Bourbon, et elle en veut. L'eau bout.

« Vous sautez dans le train de sept heures cinquante et vingt-quatre heures après vous exercez votre désolant métier, votre fonction navrante, votre art de paître les lièvres en fuite. Autre révolution. Les vitres pètent. Il faut fuir encore. Non pas. Un roi voisin vous fait dire que si vous consentez à insulter le pays où se goberge madame votre mère, il se charge de vous maintenir dans votre sinécure. Le sang ne vous fait qu'un tour. Pourquoi insulter ce pays bienveillant et hospitalier, où tous les siens ont été chaleureusement reçus et vivent libres et contents ? Le vieux monsieur surgit, un doigt sur la bouche, et il vous emmène. Vous voilà chez le roi voisin, vieillard chrétien, bardé de fer. Buvons, dit le vieillard, à la ruine du peuple qui héberge votre mère et tous les vôtres. Et vous y buvez. Ah ! si j'étais le roi d'Espagne !... Et le vieillard vous incorpore dans ses régiments, et vous endossez l'uniforme de vassalité et d'ingratitude. Quel métier ! quel affreux métier ! O jeune sire, que je vous plains ! Tout cela serait-il arrivé, si vous étiez simple professeur d'espagnol à Genève, quai du Mont-Blanc ?

« Il s'agit maintenant de venir embrasser maman. Le voilà, le *hic*. Avec l'inconscience du jeune âge.

vous déballez gare Saint-Lazare, et là vous êtes engueulé par soixante mille hommes, en un seul cri, expression du même sentiment. C'est le métier qui veut ça évidemment, mais aussi quel métier ! Il n'en est pas de plus infâme. »

Je n'ai pas beaucoup, en vieillissant, changé d'idée sur le négoce du droit divin. Il se périme de plus en plus dans l'Europe moderne et il rentre dans la catégorie des nécessités dont le besoin ne se fait pas sentir. C'est un « cessé de plaire » qui touche à son : « On rend l'argent ». Sans se targuer du don de vaticination et par simple calcul de probabilités, on peut prédire que, déjà fortement déverni de sa légende théocratique, le pasteur de peuples aura disparu de l'État civilisé avant la fin du siècle et que l'on aura des sceptres au rabais dans les ventes publiques. On voit de toutes parts que leurs ayants droit de tout âge y renoncent dès qu'ils savent en quoi le vieux jeu du bâton consiste. Quelques-uns les portent chez ma tante pour avoir de quoi faire danser ses nièces, ainsi qu'il appert de certains romans vécus tels que *Les Rois en exil*, pour ne citer que le meilleur. D'autres signes des temps illuminent encore, et comme des éclairs de chaleur, le dernier nuage où l'Odin germanique malaxe le salpêtre féodal de ses foudres. Je le sentis si vivement le 29 septembre 1883 que, la foule écoulée et mon bock soldé, je rentrai chez moi pour le dire, soyons franc, pour le chanter.

Depuis l'expulsion du couple ancestral du jardin édénique, dont l'emplacement même est perdu pour la géographie, il ne reste pas beaucoup de joies dignes du nom aux tireurs d'épreuves de l'image de

Dieu. Celle même de tirer de ces épreuves est assez controversable, si l'on s'en rapporte aux aèdes érotiques qui la couvrent d'autant d'imprécations que d'éloges lyriques. Mais il y a une allégresse sûre et qu'on peut se payer à peu de frais puisqu'il n'y faut qu'une rame ou deux de papier, une bouteille d'encre de petite vertu et un calame, et puis voici la recette.

Vous appelez votre bonne et vous lui tenez environ ce langage : « Marie, à partir de tout à l'heure, je n'y suis, pendant un mois, deux mois, trois peut-être, pour âme qui vive sur la terre, cette âme fût-elle chevillée au corps d'un créancier, que dis-je, d'un ange qui m'apporterait le gros lot d'un million dont la menace est ce que je crains le plus en ce moment. Comprenez-moi bien, ma servante, je m'abstrais des contingences. Tout en y demeurant, je quitte la planète. Je n'y vivrai plus qu'en rêve, et cela, non seulement du lever du soleil à celui de la lune, mais encore et souventes fois, du lever de la lune à l'aube rose. Quelque bruit que vous entendiez dans ma chambre, fût-ce celui de la lyre éolienne, des cris inarticulés, des soupirs, des jurons même, ne montez pas, n'entrez pas, car vous recevriez à la tête plus d'in-folios que le glorieux saint Étienne, de lapidaire mémoire, n'écopa de cailloux pendant son martyre. De temps en temps, à des heures indécises, je vous aviserai par un coup de talon sonore sur le parquet, que j'éprouve l'un ou l'autre des trois besoins vitaux de manger, de boire ou de fumer une pipe, et vous me glisserez sous la porte de quoi les satisfaire. Adieu, Marie, portez-vous bien et priez pour moi à la messe, quoique ce soit tout à fait inutile puisque je vais en paradis. »

Et si la brave fille inquiète de l'état de grâce dont vous rayonnez vous demande ce que vous allez faire.

— Je vais travailler pour moi-même, ô ma fidèle familière, c'est-à-dire sans souci d'être lu ou non lu, inédit ou édité, payé ou impayé de ma copie, loué ou dénigré, et délicieusement semblable au poirier sauvage des solitudes et des friches, semant dans l'herbe haute les fruits de sa maturité inutile. Vous représentez-vous, Marie, cette bénédiction, connue seulement des moines en cellule et des nobles bêtes dans les bois, de se laisser être ce qu'on est, tel qu'on est, pour l'honneur de l'être, de parler ce qu'on pense, de penser ce qu'on parle et de gueuler à sa manière la chanson qu'on a dans la gorge ? Hélas non, vous ne vous la figurez pas, et, bonne cuisinière que vous êtes, vous ne fricotez que pour le salaire. Eh bien, il y a un labeur qui est le labeur enchanté, le seul qui vaille la peine de la vie et n'en appelle aucune rédemption, c'est le labeur gratuit et perdu, sans gain ni gloire et face aux dieux.

Lorsque le poème fut fini, Alphonse XII était depuis longtemps retourné à sa fatalité royale et il égrenait vainement sur les Espagnes des libertés d'un rosaire progressiste qui n'avait plus de dévots. Après s'être déguisé en uhlan, il se costumait en toréador patriotique et restait monarque comme devant sans pouvoir remonter ni descendre le cours des âges. Je ne sais si M. de Morphy, son secrétaire intime et qui avait connu Théophile Gautier, lui fit lire *Enguerrande* quand, à mon grand regret, le poème parut en librairie, mais ce jeune roi malgré lui avait droit au premier exemplaire, car il me l'avait inspiré d'un regard.

J'ai gardé plusieurs années, volontairement cette fois, *Enguerrande* sous scel et cachets de cire dans un coffre secret dont le mot était : *post mortem*, et je me suis souvent reproché la pusillanimité littéraire qui m'a empêché d'en brûler le manuscrit. Il faut être Virgile pour juger de l'intérêt de pareils sacrifices et je n'étais fichtre pas Virgile, ni d'une façon ni de l'autre, je rougis de le reconnaître. Et puis trois mois, les plus heureux que j'aie vécu, étaient enclos dans cette boîte à ressorts, sous les fleurs fanées d'un doux commerce avec la Muse.

Ce fut Théodore de Banville qui, de son autorité paternelle, toujours humblement obéie, m'induisit à violer le *post mortem* de la cassette. Il me contestait le droit à l'inédisme et semblait le tenir à lâcheté professionnelle. Je succombai au doute que cette opinion du plus brave des maîtres soulevait dans ma conscience, et j'allai, rue de l'Éperon, lui soumettre entre quatre-z-yeux l'ouvrage posthume. Pendant la lecture, il n'émit pas un son et calcina un nombre infini de cigarettes. Il y avait sous la table, dans une corbeille, une portée de petits chiens qu'il se baissait pour caresser machinalement en ramassant sa calotte. Ce qu'il pensait du travail de joie, je ne le sus que par la préface magnifique qu'il écrivit ensuite pour l'édition, mais son opinion ne se manifesta ce jour-là que par l'ordre qu'il m'intima en me reconduisant. « Mon cher ami, il faut aller tout de suite, et même de ce pas, lire ça à Sarah Bernhardt. »

II

UNE PRÉFACE FAMEUSE

« Voici un poème dramatique d'un éclat éblouissant, compliqué et mystérieux, dont le succès est assuré d'avance, parce qu'il répond, non pas à un besoin, mais, ce qui est bien plus, à une aspiration ardente, à un désir effréné. — Oui, empêtrés dans les niaiseries d'un théâtre incolore et d'une littérature vulgaire et mercantile, nous voulons à grands cris une œuvre où se trouve réuni tout ce dont nous avons soif, l'héroïsme, l'idéal, l'outrance (pour nous faire oublier tant de platitudes !) et cette étrangeté troublante sans laquelle comme le dit si bien Edgar Poe, la beauté rajeunie et transfigurée ne saurait nous plaire, et cette modernité que réclame impérieusement le siècle de Balzac.

« Eh bien, cette œuvre si douloureusement réclamée, la voici, étrange, originale, nouvelle, puissamment créée, jaillie comme l'éclair, écrite en vers larges, ingénieux, curieux, étincelants des ors, des pierreries et des inépuisables richesses de la Rime, et en même

temps exprimant nos doutes, nos angoisses, notre inextinguible appétit de lumière et de joie, et l'hymne à la Beauté qui, vainement étouffée et comprimée, s'échappe irrésistiblement de nos âmes. »

Qui donc parlait de ce style grandiloquent, à la large ondulation rythmique analogue à celle de la mer montante, aux phrases comparables à ses longues vagues balancées par le vent du large ? Un romantique assurément, et impossible de s'y méprendre. Il disait encore, car je la sais par cœur, cette préface inoubliable :

« Quelles douloureuses et adorables scènes d'amour dans ces forêts où ils s'enfuient ensemble, aux bords de ces flots grondants et sous ces noires ombres, et à travers les frissonnants paysages où les suivent des malédictions qu'ils entendent sans vouloir les comprendre. Ces scènes, coupées par des refrains insultants, par des hymnes désolés, par les plaintes des exilés, par les chansons de ceux qui s'en vont à la mort, ces scènes ardentes, extasiées, lyriques et symétriques parfois, où le mot, avec sa force virtuelle et tous ses artifices, se mêle, se tresse et se retourne en cent façons pour exprimer l'inexprimable, où la magicienne Rime se fait couleur, musique, lumière, caresse, pour éveiller les plus amères, les plus profondes, les plus délicieuses sensations, je n'en sais pas dans aucun théâtre qui soient plus complètes et plus belles.

« C'est pourquoi cette œuvre enchantera les délicats, les penseurs, les chercheurs, les femmes dont l'instinct ne peut être perverti, et tous les artistes,

les bons ouvriers, tous les êtres que ravit une idée ouvrant ses ailes, tous ceux à qui plaît un travail fait de main d'ouvrier, enfin toute cette glorieuse élite, plus nombreuse qu'on ne se l'imagine, qui, où qu'elle soit répandue et dispersée, emporte en elle l'âme divine de Paris. » — Théodore de Banville, préface d'*Enguerrande*.

Quand on reçoit, vivant, sur l'occiput, et d'une telle main de gloire, la charretée de toutes les fleurs de la fête-Dieu littéraire, il ne reste plus qu'à se retirer à la campagne et à y briguer l'écharpe rurale de maire de son village, car on est perdu pour la capitale. La préface d'*Enguerrande* faillit m'abattre net et du coup. On m'évitait sur les boulevards et je n'osais plus traverser le passage du Pinde, ou de Choiseul, de peur d'être reconduit, comme mon Alphonse XII lui-même, par les camarades de lyre du potinoir de Lemerre. François Coppée, le plus bienveillant d'entre eux, resta quinze ans, il me l'a avoué lui-même, sans lire le poème, ni même en couper les pages. — Je ne pouvais m'y décider, me disait-il, par affection pour vous, autant que par respect pour Banville du reste. Un jour, dans les bureaux du *Temps*, mon confrère en chronique, Henri Fouquier, à qui l'éditeur avait fait l'hommage d'un exemplaire de l'ouvrage, me jeta, sous ses lunettes, un regard si explicite que je ne pus me tenir de tout lui avouer. — Oui, fis-je, on fait courir le bruit que Théodore de Banville est incorruptible comme Robespierre. C'est une erreur. Propagez-la, Fouquier, mais n'y croyez pas. Le poète des *Odes Funambulesques* n'a de riche que la rime. Je l'ai eu

pour une somme assez minime du reste et que je n'oserais vous offrir. Il y en a pour plus que l'argent, c'est vrai, dans sa préface, mais les poètes ne savent pas compter, voilà pourquoi ils restent toujours pauvres, « quand même », comme dit Sarah Bernhardt.

J'étais donc allé, sur l'ordre formel du maître, lire *Enguerrande* à l'illustre comédienne (c'était d'ailleurs bien avant la publication et, par conséquent, la préface apologétique), et la lui présenter dans le simple appareil d'un posthume qu'on vient d'arracher au sommeil. Elle l'écouta avec une attention béante et comme écarquillée, où sa sympathie pour mes essais luttait visiblement contre l'envie de crier : A la garde ! Elle habitait alors rue Fortuny cet hôtel de Baudroubouldour, ouaté de tapis, de fourrures et de ces peaux d'ours symboliques que l'on vend trop souvent, au théâtre, avant que la bête soit par terre. Elle glissait et serpentait au milieu de ces pelleteries comme une couleuvre dans les tas de feuilles mortes, et cherchait ainsi à échapper à l'averse diluvienne des rimes. J'eus la sensation, à plusieurs reprises, qu'elle y avait réussi et que j'étais seul dans son atelier, avec le roi de Prusse, à jouer pour lui de la carapace de tortue orphique.

Il va sans dire qu'elle me reçut la pièce sur place, d'emblée, avec transport, pour me la jouer tout de suite et toujours, dans le monde entier, y compris Paris et ses banlieues, l'hiver, l'été, en soirée, en matinée, en médianoche, jusqu'à ce que le public lui-même criât grâce et merci, ce qui d'ailleurs, n'était pas possible. Sarah ne les reçoit pas autrement et elle les reçoit toutes. On ne connaît pas d'exemple d'un ouvrage dramatique refusé par elle,

ne fût-il qu'à l'état larvaire de plan, et, comme tout lui est papier timbré pour en signer bulletin, engagement ferme et traité, elle vit sur le pied de cent mille francs de dette forfaitaire avec la corporation des syndiqués dramatiques. C'est d'une bonté admirable, songez-y, que de ne pas se reconnaître le droit de priver les poètes d'une illusion, et, pour ma part je lui garde une gratitude sans bornes des cinq réceptions d'ouvrages, écrits pour elle, et que les dieux seuls l'ont empêchée de produire sous le lustre de ses théâtres. Les dieux, les dieux ; il n'y a que les dieux et tout le reste est aventure.

J'en eus bientôt une preuve nouvelle. J'avais reçu à titre de service de presse un fort beau livre intitulé : *Aux États-Unis du Brésil*, dont l'auteur, M. de Santa Anna Néry, Brésilien lui-même fervent et pratiquant, n'avait rien du rastaquouère de l'opérette, et était un fin Parisien de la décadence. Il vint me remercier de l'article que j'avais consacré à son ouvrage, et m'offrit même, « si ça m'amusait d'émigrer » de m'obtenir le plus aisément du monde, dans l'Amazone, vingt-cinq hectares de forêt vierge abondants en *ficus elastica*, ou arbres à caoutchouc, d'où il résulterait des rentes. — Le Brésil les donne à l'œil, me dit-il, et n'y mettra qu'une condition. — Laquelle ? — Celle d'enclore la concession, sinon de murs, au moins de palissades, à vos frais, bien entendu — Il en avait de bonnes, le Brésil ! — Me faites-vous l'avance du prix des clous des palissades ? lui disais-je. Et comme c'était beaucoup de ferronnerie pour vingt-cinq hectares, j'avais délaissé la forêt vierge.

Mais M. de Santa Anna Néry ne se tint pas pour battu et s'ingéniait à vouloir m'être utile ou agréable,

non seulement par gratitude pour mon article, mais pour une raison que je ne sais comment dire. Je prie le lecteur de m'en pardonner le ridicule. Il tenait, de sa race portugaise, la coquetterie du petit pied et lui attribuait le signe de sélection intellectuelle. Il avait observé que, par phénomène de nature, je pouvais appuyer sa théorie d'une preuve d'exception qui va jusqu'à me rendre la marche assez pénible pour m'en limiter l'exercice. En un mot, je ne trouve mesure de bas de chausses qu'à la pointure, plus qu'andalouse, des enfants de douze à treize ans, et cette difformité m'avait acquis un zélateur. *Maxima in minimis*, ce fut ma podométrie qui décida de la publication d'*Enguerrande*.

M. de Santa Anna Néry connaissait un brave homme venu expressément de Lyon à Paris pour faire de l'édition d'art, et qui cherchait de toutes parts un fort morceau d'écriture propre à lancer son entreprise. Je ne sais ce qu'il s'en alla lui dire de mon poème dont il n'avait vu que le titre sur le manuscrit au coin de ma table, mais quelques jours après l'excellent Frinzine (c'était le nom de l'éditeur), vint me demander de lui vendre *Enguerrande* en me traitant de : cher maître. Fort interloqué d'une telle requête et plus encore du titre, au moins prématuré, dont il la rehaussait, je ne pus d'abord que lui balbutier : — Mais, monsieur, ce sont des vers, triste marchandise. — Il m'apprit qu'il les adorait et que les éloges qu'il avait entendu Santa Anna Néry faire des miens l'avaient impérieusement décidé à la démarche. J'avais tout vu, comme on dit, dans ma vie, mais un éditeur aimant les vers, je dis : les aimant jusqu'à vouloir en publier, et cela du vivant même

de leur poète, c'était un miracle inconnu, une apparition, du pur surnaturel. Il me fit peur. — Est-ce à l'œil ? m'écriai-je. — Au contraire, fut sa bouleversante réponse. A demi terrifié par l'aventure hoffmanesque, et seul avec un homme résolu qui paraissait ne pas devoir reculer devant le crime éditorial d'acheter des vers à un poète et de les lui payer, je m'étais mis à courir en rond autour de ma table et je me rapprochais de la sonnette d'alarme. — Je vous fatiguerai, me criait-il. Cédez et faites votre prix. — Cet animal de Brésilien se vengeait de mon refus de la forêt de caoutchouc aux vingt-cinq hectares de palissades.

Le bon Frinzine emporta sous son bras le manuscrit encore tout illustré du papier de réception de Sarah, et il en fit un quarto prodigieux, digne des plus beaux livres du seizième siècle, sur des papiers immarcescibles. Il y eut, en sus des hollandes, des chines, des japons impériaux, des velins et des parchemins, un exemplaire sur « peau de bourgeois » qui court le monde et qui, si on le retrouve, sera le monument de la librairie lyrique au dix-neuvième. Auguste Rodin dessina deux hors-texte pour l'ouvrage. Henri Lefort grava un portrait de ma tête stupéfaite. Santa Anna Néry voulait qu'on le remplaçât par un topo, coupe et élévation de mes plantes idiosyncrasiques, « clefs du poème », disait-il. Raoul Pugno et Emmanuel Chabrier bémolisèrent et chérubinisèrent les airs abrupts sur lesquels je leur chantais les chansons qui l'agrémentent, et Théodore de Banville écrivit la préface.

Fameuse et terrible préface, vous dis-je, qui me brouilla mortellement, ou peu s'en faut, avec bien

des camarades du Parnasse, les directeurs de journaux sérieux et la majeure partie de la critique militante. Le seul qui me fut indulgent fut Victor Hugo qui, après s'être fait lire *Enguerrande* par Mme Drouet, m'envoya le lendemain son *Théâtre en Liberté* qui venait de paraître, et où tout ce que j'avais essayé était réalisé victorieusement et inimitablement depuis quarante ans.

PAR LES RUES ET LES CAFÉS

HEURES BOULEVARDIÈRES

UN MYSTÈRE A LA FOIRE

Toujours maussade à l'ordinaire — on sait qu'il avait été pion — Paul Arène éprouvait, ce soir-là, le besoin de me laver la tête au sujet d'un article où je n'avais écrit que des bourdes. Il m'avait amené à dîner son frère Jules, consul en Chine, et leur sœur, venue de Sisteron pour voir Paris, et qui, bonne provençale et « cigalière », commençait à se faire vieille, comme on dit, dans la capitale, où les délices babyloniennes, attendues et promises, se résumaient en somme à ce que l'Odéon en dispense. Elle devait retourner au pays le lendemain et elle me faisait l'honneur de ses adieux à la Ville Lumière, « ainsi appelée parce qu'on n'y voit goutte ». Telle était son impression de voyage fondamentale et sommaire.

13.

Le poète de *Jean des Figues* ne me laissa pas attendre jusqu'au dessert le poil dont j'étais menacé. Il me savait docile à sa critique, fortement documentée et autorisée d'un art admirable auquel il n'y avait qu'à rendre les armes. — Qu'est-ce que j'ai encore fait ? provoquai-je. — Animal, te voila à présent naturaliste ! — Moi ? — Toi-même. Tu passes à l'ennemi. Tu te rallies à la « tranche de vie ». Tu crois au théâtre d'après nature. Tu les salues : novateurs !... — Qui, qui? — Eux, là-bas, ceux de l'Oise ! Où as-tu vu que le peuple, en art comme en tout le reste, veuille du neuf et en demande ? Écrit-on ça quand on se respecte ? Non seulement il n'en demande pas, même pour deux liards, mais il en a horreur, de ton neuf, et il te le clame à toutes les premières. Si tu ne l'entends pas c'est que tu es sourd, car tu n'es pas bête. — On ne peut pourtant s'immobiliser aux classiques, Molière, Racine et Corneille, les mœurs changent, le progrès marche, tout va parallèlement à l'avenir.

Et Paul Arène dit : — Les mœurs ne changent que superficiellement. Le progrès tourne. L'avenir est un mirage du passé. Molière, Racine, Corneille n'ont même pas encore « commencé » dans la masse. Sais-tu où est le peuple ? Un peu en avant de Thespis, aux mystères du moyen âge, pas plus outre. — Comme en Chine, souligna le consul. — Et à Sisteron, fit la sœur. — Quoi, protestai-je, sous Edison, Pasteur et Zola, en pleine téléphonie universelle ? — Et à Paris même. Paris reste médiéval. En veux-tu la preuve ? — Oui. — Viens. — Où ? — A cent pas de ta porte, à la foire.

C'était en effet le temps où les forains alignent sur

les deux bords de l'avenue de Neuilly les baraquements variés, sonores et pittoresques de nos fêtes communales, et, la soirée étant fort belle, il s'y accumulait une foule énorme. Elle formait surtout cohue devant un théâtre de roulotte aux dimensions coliséennes, arrondi en cirque, qui, selon l'argot de métier, ne désemplissait pas. Nous n'entrâmes qu'à la troisième tournée en jouant des coudes. L'affiche, comiquement enluminée d'un vaste Épinal de diables aux fourches sanglantes, annonçait la pièce sous ce titre simple et sans boniment de réclame :

L'ENFER, PAR M. CANARD

— Quel est cet auteur? dis-je à Paul Arène. — En métempsycose, Pierre Gringoire, petit-fils d'Holbein et arrière-neveu du Dante. Assieds-toi, et prends des notes. Tu vas le voir et l'entendre, ce peuple qui veut du neuf au théâtre !

Et je notai ce qui suit.

Une chambre de l'Enfer chrétien, souterraine, mystérieuse, éclairée d'une lumière sans foyer, sans rayonnement, concentrique, purement fantomatique. Une sorte de ruisseau stygien, aux ondes mercurielles, clapote et bave sa lave sur des bords plats. Rien ne distrait l'œil de ce paysage infernal, que n'animent ni les floraisons empoisonnées, ni les bêtes d'apocalypse, ni les vols de lémures, de stryges, ou de larves des féeries. Un ruisseau en fusion dans une oubliette, et c'est tout.

Deux silhouettes démesurées se dressent. L'une est celle du Juge, l'autre de l'Avocat; tous deux en toge noire et en barrette. Immobiles. Muets. Gigantesques.

Une barque apparaît sur la rivière. Elle est pleine d'hommes et de femmes nus, serrés par l'épouvante. Un vieux batelier à barbe fleurie godille dans les poix et les glus, et les amène. Une voix s'élève : « — Errez, victimes de l'amour, errez, misérables et infortunés adultères, errez, errez !... »

Et ils passent. L'Avocat n'a pas fait un geste pour les défendre. Le Juge s'abstient de les condamner.

Dans l'auditoire populaire, l'effet de cette exposition est profond mais il diffère. Les femmes béent, les hommes rigolent.

Une autre barque, un enfant ailé à la proue, un Mathusalem à la poupe. C'est l'amour qui fait passer le temps. La barque vire et se retourne. Le Mathusalem est à la proue, à la poupe l'enfant ailé : C'est le temps qui fait passer l'amour. Ce thème de pendule et son calembour décoratif sont expliqués par la voix de stentor. Le Juge ni l'Avocat ne bronchent, mais le sourire court les gradins. Je regarde Arène. — Eh bien, quoi ? — C'est de la poésie à six sous, me jette-t-il, celle du prix des places.

Le fond de la scène s'ouvre et dessine un brasier grillagé comme une cage d'où s'échappe un pétillement d'étincelles. Le Juge et l'Avocat sont toujours là, inutilités poignantes ! Un diable surgit, la fourche à la main. Il se présente : — Je suis Georges ! — On lui fait une entrée enthousiaste. Il n'y a point à douter de son crédit immense. — Vous savez ma fonction, l'alimenteur du brasier !... — Ah ! s'ils le savent ! — Le premier qu'il y pousse est Basile, le type de l'hypocrite avéré, et ce qu'il l'engueule... préalablement, miséricorde !... — Eh ! va donc, carrottier, lui crie-t-il, oui, carrotier, ta vie n'est qu'une

fricassée de lapins aux carottes !... — Et il le pile comme chair à pâté dans la fournaise. N'est-il pas singulier que ce personnage de Basile soit celui que le peuple ait retenu du *Mariage de Figaro* et dont il ait adopté le type ?

Après Basile, d'autres exacteurs, voleurs, accapareurs et concussionnaires défilent à leur tour devant Georges qui les embroche, entre le Juge sans voix et l'Avocat sans gestes, avec la litanie de gueule afférente à chacun d'eux. Tous, en dernière injure, sont traités de carottiers. Quelle éloquence de haine dans cette monotone invective qui résume tout pour la plèbe. Carotter, c'est pis que tromper, c'est abuser de l'ignorance des simples, de la confiance des bons, de la misère du pauvre monde. Arène a raison, nous sommes en plein moyen âge, et c'est le mystère de Gringoire sous Grévy, notre Louis XI.

Voici M. Grain d'Orge, l'accapareur traditionnel des blés, le traitant affameur et père des famines, que le peuple n'a pas pardonnées — ni, on le voit, oubliées. Douleur si vivace que le terrible Georges n'hésite pas à associer au supplice du boulanger le pauvre mitron irresponsable des fraudes de son maître. Voilà du comique fort, et Georges y monte à une hauteur shakespearienne. C'est une création extraordinaire que cet engueuleur poissard, la synthèse vivante de l'ulcération des âmes dans les basses classes, leur Desgenais, ou mieux, leur Diogène. Exécuteur à la blague des sentences de l'inégalité en révolte, il a le verbe argotique et nombreux des opprimés sociaux et le rire faubourien des titis d'amphithéâtre, et son jeu de hallebarde fourchue en dit plus long que Proudhon et Karl Marx.

Il paraît d'ailleurs que le génial M. Canard a été embêté par Anastasie, tout comme un autre. Il a dû, par ordre, supprimer nombre de personnages de son mystère. Dans le défilé satirique des damnés de Georges, d'assez vertes leçons étaient données, par mode de symboles, aux puissants de la politique. L'auteur suivait de près la vie contemporaine et lui marchait même sur les talons. Le succès grandissant de cette revue macabre, aux éléments mobiles et presque quotidiens, a fait peur à Marianne, moins libérale en cela que nos rois, et plus bête, peut-être. Il y a des coupures dans l'œuvre, sensibles d'ailleurs, car elle est établie sur un plan superbe, d'une unité philosophique et d'un intérêt d'art également considérables. Paul Arène est inconsolable de la perte de certains enfourchements de « carottiers » qui, selon lui, n'en laissaient rien aux *Châtiments*. — Ils donnaient toute sa valeur philosophique, me dit-il, à l'immobilité allégorique de l'Avocat et du Juge, personnages muets.

Pour les crimes passionnels ou autres dont le genre appelle la sanction tumultuaire des foules, maître Canard en est réduit par la Censure à la rôtissade de Mme Belladone, en italien : Belle Dame, c'est dire : Mme Lafarge. C'est presque aussi vieux que Fualdès, qui ne survit plus que par sa complainte, et les spectateurs se demandent visiblement qui est cette Belladone au nom de poison. Georges le leur explique en quelques engueulades, et cette carottière, qui, de son vivant, n'eut pas une bonne presse, n'a pas, après sa mort, une bonne foire. Le meurtre à base de chimie n'est pas de ceux auxquels le peuple est indulgent chez nous, parce qu'il est lâche.

Georges casse à coup de fourche l'acquittement de Mme Lafarge.

Ici l'intermède comique, selon la règle imprescriptible. C'est la crinoline qui en fournit le thème et l'épisode. Une « femme du monde » se présente enjuponnée d'une immense carapace qui lui sonne aux reins comme une cloche. Au paroissien qu'elle a dans la main, on devine qu'elle va à la messe ou qu'elle en revient. Le bon diable de Georges s'approche, méfiant, et du trident justicier, lui retrousse les jupes. Il en sort un amant, puis un autre et la kyrielle. Le public en laisse pour la joie au festin des dieux dans Homère. C'est la carottière de la mode, d'une mode un peu périmée, peut-être, mais Anastasie protège les modernes sans doute, et la crinoline c'est l'Empire. Georges brûle cet attribut de la seconde corruption.

Le troisième acte est en vérité magnifique. La scène représente une mer de feu sans bords, océanique, à perte de vue, une sorte de chaos en déliquescence. Bien entendu, le Juge, à droite, et l'Avocat, à gauche, président à cette fin du monde embrasée, leur infructuosité étant l'idée-mère du mystère. Et tout à coup, maître de ballet du Jugement Dernier, Georges, formidable, se précipite et se met à piler, piler, piler des têtes couronnées et même tiarées qui émergent, comme on foule le raisin en cuve. Non, ils ne savent pas ce que c'est que la fureur hilare, ceux qui n'ont pas ouï ce *vox populi* reconduire, à travers l'histoire, les tyrans classiques de l'humanité. — Eh ! va donc, Sésostris !... As-tu fini, Nabuchodonosor ?... Oh ! là là, mon Denys de Syracuse !... C'est toi, Bismarck ? Je t'em... brène !...

Et ainsi de suite comme vous l'imaginez, d'après le Dante aux Halles.

Et c'est alors que, toutes ces têtes enfoncées et rendues à Satan pour sa fournaise, le sublime Georges embroche le Juge, comme aussi l'Avocat, et les rejette à l'enfer des carottiers, d'où ils viennent, selon la doctrine médiévale.

— Eh bien! me dit Paul Arène, qu'en dis-tu, et écriras-tu désormais que le peuple veut du neuf au théâtre et même en toutes choses? Il en est encore à Rutebœuf, à André de la Halle, et même à la nonne Hrotswita, pour ta gouverne. Je t'en avais promis la preuve démonstrative, tu l'as.

Il me montrait devant le cirque forain la cohue grossissante, à peine maintenue par les sergots de service, et qui attendait que notre fournée fût sortie pour envahir la salle. Quant au consul, son contentement était complet. Il se retrouvait en Chine où les traditions populaires alimentent encore au bout de cinq mille ans le théâtre du peuple le plus lettré qui soit au monde. Et Mlle Arène s'était déridée et elle déclarait qu'elle s'était beaucoup plus amusée qu'à l'Odéon.

J'ai souvent songé, je songe encore à cette leçon de haute critique que mon vieil ami me donna en famille et j'en suis à me demander si le mystère n'est pas la vraie forme dramatique en République, s'il n'y aurait pas tout profit, avec toute joie, à savoir des prolétaires ce qu'ils pensent de nos hommes et de nos écrits et à apprendre de la fourche démocratique de Georges qui sont ceux que la conscience des bonnes gens tient pour d'éternels carottiers.

LES DESSOUS DE LA TUNIQUE

VÉNUS NOIRE ET VÉNUS DE CIRE

Poulet-Malassis ne se contentait pas d'être un éditeur de la grande lignée des Elzévir, des Plantin et des Didot pour qui nulle pièce d'art ne vaut un livre parfait. C'était en outre un dilettante de lettres et il se ruina délibérément à publier les poètes d'élite qu'il aimait : ces poètes, d'ailleurs, n'étaient rien moins que Théophile Gautier, Charles Baudelaire, Leconte de Lisle et Théodore de Banville, ceux qui restent et grandissent dans le recul du siècle dix-neuvième.

Je me rappelle les longues stations que je faisais, rhétoricien féru de gloire, devant la vitrine de sa librairie, rue de Richelieu, au coin du passage Mirès, pour y voir, de face ou de profil, l'un de ces maîtres de la très sainte rime, et j'ai longtemps gardé un croquis de calepin où j'avais dessiné, sur le vif, un

Baudelaire causant avec Charles Asselineau dans le fond assez sombre de la boutique.

Plus tard, en 1875, à l'occasion d'une plaquette sur Théophile Gautier peintre, qu'il m'édita, je fis connaissance avec Poulet-Malassis dans le rez-de-chaussée qu'il habitait alors rue de Grenelle, au numéro 57, au coin de la fontaine de Bouchardon et qui, si ma documentation est exacte, avait été occupé précédemment par le poète de *Rolla*. Depuis longtemps il était hors du commerce, et pour cause, et il n'éditait plus qu'en chambre, sous le couvert de quelques libraires détaillants et bibliophiles, mais il était resté dévot à ses auteurs, et sa plus vive joie était d'égrener les souvenirs qu'il en avait. Donc, un jour que je lui contais mes extases d'apprenti devant feu son étalage lyrique, comme aussi mon regret d'avoir égaré mon croquis de Baudelaire d'après nature : — Pauvre Baudelaire, soupira-t-il, était-il assez malheureux !

— Comment, malheureux ?

— Oui, reprit-il, c'était le temps où il battait son plein de cocuage.

— Vous dites ? fis-je, croyant que la langue lui avait fourché.

— Le secret n'est plus à garder, et vous avez bien entendu. Personne n'échappe au sort de Molière, ou plutôt au sort qui nous a valu Molière, et les plus illustres poètes y passent, comme les autres, eussent-ils fait *Les Fleurs du Mal* ou... chut... celui-là vit encore. Et pourquoi voudriez-vous qu'ils fussent indemnes d'une fatalité qu'ils attirent eux-mêmes et dont ils tirent des accords immortels ? Qu'eût été Musset sans le médecin de Venise ? L'au-

teur de la *Ballade à la lune*, soit peu de chose. Mais le médecin vint et Musset put s'intituler : l'Enfant du Siècle. Ça y était.

— Ah ! mon dieu, Malassis, quelle théorie émettez-vous là ? C'est l'éditeur qui parle, je pense ?

— L'éditeur aussi, sourit-il.

Et voici ce qu'il me conta :

Ce qui rendait Baudelaire si malheureux, ce n'était pas de l'être, mais de l'être au profit d'un artiste capillaire.

— Sa mulâtresse, Jeanne Duval, l'enfant sœur qu'il avait ramenée des colonies et en qui il voyait sa muse, aimait d'amour un merlan et elle nageait à Cythère avec ce gade. Le poète, qui le savait, en ressentait une humiliation profonde, et, de tous les frissons nouveaux qu'il a, selon Victor Hugo, créés, celui-là était le plus satanique.

— Concevez-vous cette honte, cher ami, me disait-il, un garçon coiffeur, d'ailleurs parfaitement niais et quelconque d'attraits, et cela parce qu'il lui démêle la tignasse ? Molière au moins, bourgeois avéré, l'était, lui, fait par des marquis, mais moi, Charles Baudelaire, un raffiné, un mandarin, je succombe à un « peluquero », et de la rive gauche encore ! C'était bien la peine d'aller la choisir aux îles !

Et il entrait en des transports de rage où son dandysme même sombrait avec toute sa haute culture. En vain le fidèle Asselineau s'évertuait-il à le calmer par des comparaisons prises dans la profession même. — Maître, lequel vaut mieux pour un grand artiste tel que vous l'êtes, de devoir son sort fatal à un coiffeur ou à un critique ? — Oui, le critique est

pire, mais un frise-toupet tout de même ! — Et nous dissertions sur la nuance, philosophiquement, dans ma chère librairie.

Une fois, en pleine rue, carrefour de la Croix-Rouge, il la reconduisit sous une telle volée d'invectives poissardes, que je dus, sur un mot de sa main, aller le réclamer au poste. Les passants et les sergots l'avaient pris pour un dément en rupture de camisole.

Ce Baudelaire de Poulet-Malassis ne ressemble guère, il faut le reconnaître, au quaker haut boutonné, à l'humeur pince-sans-rire de sa légende. Mais si le merlan est troublant, la merluche l'est moins peut-être, surtout pêchée aux Antilles. C'est de l'éternel féminin plus foncé et un peu crespelé, mais sans plus, du type Joséphine, hélas, sire ! Jeanne Duval avait proprement horreur de son chantre, elle n'en appréciait que l'escarcelle. Ce que m'en apprit sur ce sujet l'éditeur des *Fleurs du Mal* a été corroboré depuis par Charles Toubin, mémorialiste bisontin, qui paraît avoir été des amis du maître. Dans ses *Souvenirs d'un septuagénaire*, cet auteur n'hésite pas à taxer la créole du double péché de retape et de tape. Il s'appuie moins d'ailleurs sur ses renseignements personnels que sur une correspondance de la « Vénus Noire », tombée à la mort de son fils, entre les mains de la générale Aupick et que cette pauvre mère lui communiqua en 1868. — « La « Vénus Noire », écrivait-elle à Charles Toubin, l'a torturé de toutes les manières. Que d'argent elle lui a dévoré ! Dans ses lettres, et j'en ai une masse, je ne vois pas un mot d'amour. Si elle l'avait aimé, je lui pardonnerais peut-être. »

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !...

A relire les vieilles notes qui me servent à fixer ce souvenir, l'étonnement me vient que, depuis tant d'années, on n'ait pas encore songé à mettre en lumière ladite correspondance de cette Jeanne Duval avec son lamentable « miché », puisqu'il n'était que cela pour elle. Il y a là, pour les amateurs du genre nécrophore, un « Elle et Lui » et des « Lui et Elle » qu'ils négligent, et l'intérêt du peluquero de Baudelaire n'en laisse rien à celui du pagello de Musset. Il l'emporte même par la qualité. Que dis-je, j'y sens de la conférence, avec projections des Antilles et récitations de poésies congruentes par de bons diseurs, s'il en reste, et il en reste.

On ne saurait trop farfouiller les dessous de la tunique de Nessus dont l'éternelle Déjanire revêt les Alcides du génie.

Je signale la pareille opération de librairie à faire sur le cas d'Henry Murger, dont, le même jour, et par rapprochement d'idées, Poulet-Malassis me désossa le poème. Il me dévoila la vérité vraie, car la littérature n'est que de la vérité fausse, et le document humain de cette Mimi qui avait fait sangloter ma jeunesse, et dont le trépas, qui ne fut qu'un décès, illusionne encore les abonnés de l'Opéra-Comique.

— Non, me dit l'éditeur des poètes, la Mimi de Murger n'était pas la grisette touchante sortie du crâne du bohémographe. Je l'ai connue, elle aussi, et je l'ai vue plus d'une fois chez lui, rue Mazarine,

au deuxième étage de la maison qui forme l'angle de cette rue et celle de Buci — ceci pour la plaque commémorative. C'était Théodore de Banville qui me menait en visite chez le poète, lequel, à la vérité, ne l'était guère, du moins à mon avis. Mais Michel Lévy lui avait acheté et payé cinq cents francs la propriété des *Scènes de la vie de bohème* et on ne vit pas longtemps, même à deux, sur cinq cents francs.

— Cher ami, me disait Théodore, qui était bon... comme la lune, on en boit trop en ce moment chez ce charmant Murger, trop, de l'eau glacée de l'Aréthuse ; allons lui porter une outre ou deux de ce jus de pampre que presse le divin Bacchus. Vous êtes éditeur, c'est votre fonction terrestre.

« Mimi était mariée. Je pourrais vous dire, s'il ne vivait encore, le nom de l'honnête menuisisr qu'elle portait à l'état civil. Elle s'était séparée de lui à l'amiable, c'est-à-dire à peu près comme Baudelaire à la Croix-Rouge d'avec la Vénus Noire, et pour les mêmes raisons. Elle avait la tête trop forte pour le buste, des cheveux blond châtain, et de grands yeux bleu pâle un peu éteints par la phtisie qui la rongeait, aidée à la corrosion par la noce, n'en doutez pas une minute. Son teint en rendait à la cire. Vingt-quatre ans à cette époque.

« Elle mourut à l'hôpital de la Pitié, dans le service du docteur Clément, section des tuberculeux, où Murger fut forcé de la laisser aller. Il gagnait alors trente francs par mois au *Corsaire* et ne trouvait à en économiser que les deux sous du bouquet de violettes qu'il lui porta fidèlement tous les jours, jusqu'à sa rentrée dans le sein miséricordieux du Grand Tout. »

Ainsi parla Poulet-Malassis.

Et je pensais en le quittant qu'il m'en avait trop appris peut-être, que tout flacon est bon qui verse l'ivresse et que les arbres en fleurs de l'illusion ne gagnent rien à être effeuillés. Vénus noire ou Vénus de cire, belle menuisière, belle ferronnière, c'est tout un devant la loi du législateur de l'antagonisme attractif des sexes. L' « objet » naturaliste des poètes, comme il défie l'enquête, la repousse. La science du pagellisme est bête, et il n'y a en fait de vrai humain que l'allégorie du serpent, de l'arbre et de la pomme, le serpent fût-il légion, comme dans le cas des deux poètes.

Je ne revis plus Poulet-Malassis, qui, d'ailleurs, mourut fort peu de temps après, mordu par un autre genre de pagellisme, et même de « peluquerisme » auquel ma philosophie se refuse. L'éditeur de nos plus grands lyriques avait versé à la politique. Il publia une édition, revue et augmentée, des *Papiers secrets des Tuileries* dont l'augmentation lui sonnait une crise mortelle de naturalisme démocratique foudroyant. Il y révélait, sous couleur de vérité vraie, que l'un de ses plus illustres poètes avait régulièrement touché, malgré ses opinions républicaines, une pension alimentaire sur la cassette impériale. Je suis de ceux pour qui cette contradiction apparente n'enlève rien à sa gloire et en ajoute un peu à l'Empire. Mais à quoi bon lever ces dessous de la tunique ?

MOLIÈRE ET LE MASQUE DE FER

LE VRAI MOLIÈRE

Depuis le 23 avril 1616, qui est la date, d'ailleurs incertaine, de la mort de William Shakespeare, pas une année ne s'est écoulée sans renouveler la controverse dont l'existence, ou au moins l'individualité du poète est encore aujourd'hui le thème logomachique et alibiforain.

Pour mon compte je verserai gaiement à croire que l'homme n'a jamais eu lieu, et nulle part, même sous forme de pseudonyme, et j'aimerais passionnément à penser qu'*Hamlet*, pour ne parler que de cet ouvrage, s'est fait tout seul par ce phénomène de génération spontanée bien connu aux siècles de foi sous le nom de : opération du Saint-Esprit. Ce n'est pas qu'il y ait à cela grande apparence, non, mais la science s'apaiserait et ce Shakespeare du diable ne reviendrait plus, la nuit, s'accroupir sur l'estomac

des pauvres auteurs dramatiques tantôt en Roger Bacon, tantôt en lord Rutland ou sous tout autre forme tympanisante. Le voulez-vous, dites, le voulez-vous que Shakespeare n'ait jamais existé? Si vous saviez comme cela soulage de le croire.

Théodore de Banville, qui était un sage et dans toute la force du terme antique, avait trouvé une façon admirable de se débarrasser de l'obsession triséculaire du grand gêneur d'outre-Manche. — Cher ami, l'identité de Shakespeare ne saurait être douteuse. Comme Balzac, il était tourangeau et *pour les mêmes raisons!* Il émigra en Angleterre parce qu'il ne pouvait pas faire jouer ses pièces à Paris. Du reste, c'est bien simple, mâchez-vous l'anglais? Si vous le mâchez, prononcez: Jacques-Pierre comme on fait à Londres, vous avez: Shakespeare. Il y a encore des quantités de Jacques-Pierre en Touraine, et la Loire en déborde, mais on les prononce autrement, voilà tout.

Ce fut sous l'éclair de cette démonstration fulgurante que la pensée me vint d'établir par la même méthode la véritable identité de M. Scribe pour laquelle je trouvais que la France était froide. Je ne sais quel instinct me poussait à y débrouiller une incarnation de M. Thiers, son inquiétant contemporain. Je m'entourai de preuves sans documents et de documents sans preuves et je portai au *Figaro* la révélation scientifique, de ce vichnoutisme dont un chartiste m'eût envié la logique rigoureuse. Je dois dire que l'effet de ce « Caliban » fut déplorable. Gaston Calmette, qui venait de prendre la direction de l'organe, pliait sous l'avalanche de plaintes dont quelques-unes posaient le dilemme du désabonne-

ment ou de ma suppression collaboratoire. — Vous m'arrachez toute la bourgeoisie, me disait-il ; et ce parti auquel M. Thiers a donné son nom, plus l'h des tours de Notre-Dame. — Quoi ? — Eh bien oui, le T (h) iers État. Rétractez-vous, je vous en prie.

Me rétracter, je ne le pouvais pas, d'abord parce que ma conviction était absolue — Thiers ne pouvait être que le Roger Bacon de Scribe et Scribe que le Shakespeare de Thiers, de toute éternité — et ensuite parce que je jouais, au désaveu, le crédit considérable que j'avais acquis dans cet ordre de recherches, et cela au *Figaro* même pendant une précédente gérance, sous mon pseudonyme... j'allais dire : shakespearien. Il m'avait été donné en effet de découvrir dans mes papiers de famille que le Masque de fer n'était autre que... Molière, et cette fois-là, non seulement les abonnés mais tout le monde savant avait marché.

Il marche encore.

La thèse, reprise gravement par un professeur d'Orléans, en proie aux congestions de province, a fait, comme on dit, des petits qui ont grimpé aux académies et poussent aujourd'hui sous les dômes les coassements de l'érudition à l'allemande. Ce par où ma fierté le dispute à ma joie, ai-je besoin de vous le dire ? Avec mon Molière-Masque de fer je fais la pige, ce me semble, au docteur belge qui lance son lord Rutland dans les jambes du vieux Will. Ça te la coupe, cadet brabançon !

Il n'est guère probable que quelque lecteur ait gardé le souvenir de l'article — « irréfutable », disait si drôlement Francis Magnard — qui lança

cette identification calibanesque où se sont englués jusqu'à des moliéristes de profession. On le retrouverait cependant dans un recueil de chroniques, préfacé par Alexandre Dumas fils, et édité chez Lemerre, en 1887, sous le titre de *Le Livre de Caliban*, si ce recueil n'était devenu lui-même une rareté bibliophilique. Je vous en éviterai la recherche sur les quais en ces temps froids et féconds en bronchites par une ou deux citations congrues.

Mon quintisaïeul, celui-là même dont il est question dans *Le Festin Ridicule* de Boileau :

> Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne.

était un maître queux éminent du grand siècle et quelque chose comme le Magny du temps. Il en régalait les poètes illustres, Racine, Despréaux, La Fontaine et Molière, et il avait, pour eux, le vendredi, des maigres prodigieux, qui eussent réconcilié l'aigle de Meaux avec le cygne de Cambrai. Mais en sus il prenait des notes et il a laissé des Mémoires dont je possède l'inestimable manuscrit.

« Ce n'est un secret pour personne, y écrit-il, que Molière n'est pas l'auteur des comédies représentées sous son nom. Non seulement le pauvre garçon était incapable de les jouer proprement, mais je doute qu'il fût en mesure même de les signer de son nom. Personne, du reste, ne peut se targuer d'avoir vu de son écriture. Je tiens de ce joyeux M. Chapelle, à qui par parenthèses on doit *Les Plaideurs* de Racine, que, lorsque le tapissier a besoin, pour sa charge, de parler au Roy, il trace une croix sur le carreau de la chambre du monarque, qui fait mettre aussitôt un

couvert de plus à déjeuner. Molière entre, et ils s'enferment. C'est Mme de Maintenon qui garde la porte. On a remarqué que ces déjeuners coïncident toujours avec le besoin que Molière a d'une pièce nouvelle pour son théâtre et sa troupe et qu'il sort du déjeuner avec un rouleau sous le bras. »

Et vingt-deux pages plus loin, dans le manuscrit de mon ancètre : — « On s'étonne partout, à la Cour comme à la Ville, du privilège théâtral dont le Roy à investi son valet de chambre illettré, le sieur Poquelin dit Molière, mais surtout de l'ordre qu'il a donné de représenter *L'Imposteur*, aux grands cris de l'archevêque de Paris qui, d'ailleurs, ne connaît pas la pièce et n'a pas à la connaître. Voici ce que je sais à ce sujet. Je faisais un extra à Versailles et j'y surveillais le service dans l'antichambre. Attentif au moindre bruit de la voix sonore de Sa Majesté, je ne tardai pas à m'assurer qu'Elle déclamait des vers. Quand ce fut fini, j'entendis distinctement ladite voix bien connue s'écrier sur un ton un peu despotique peut-être : — Or, sus, monsieur de Molière, mon peuple dira-t-il que j'ai eu tort de supprimer un pareil poëte dramatique et de le jeter dans les oubliettes de la Bastille ? — Non, sire, susurra la marquise, votre bien-aimé peuple ne dira pas cela. Un pareil génie tourne à la concurrence déloyale. Il découragerait tous ses contemporains, et votre siècle serait flambé dans l'histoire. — Et Molière apparut, un énorme cahier sous l'aisselle.

« Or, c'était précisément le temps où le Masque de fer venait d'être enfermé à la Bastille, et, le Masque de fer, c'est le frère du Roy, il n'y a là-dessus qu'une faible controverse. Du reste, huit jours après,

nous avions le *Tartufe*. Dira-t-on que je l'invente ? »

La première fois que je lus ce passage, si explicite déjà pour qui sait lire entre les lignes, des *Mémoires de mon quintisaïeul*, je fermai le manuscrit avec épouvante. Quel secret impossible était ce là, comment imaginer que Molière n'eût existé qu'à titre de valet de chambre et que pour le reste tout en revînt au personnage mystérieux dont l'énigme est un des casse têtes ténébreux de nos annales ? Vraiment les maîtres de l'esprit humain n'avaient pas de chance, depuis Homère qui, au lieu d'être un, était plusieurs, en passant par Shakespeare, vague palefrenier inconsistant, jusqu'au fondateur de la Comédie-Française dont l'institution devenait ainsi une blague immense ? Qui est-ce qui les faisait en ce monde, les chefs-d'œuvre consacrés et perdurables devant lesquels on s'agenouille de génération en génération et surtout pourquoi les Jacques-Pierre qui les faisaient se cachaient-ils de la postérité sous des loups de velours ou de fer où l'on ne voyait plus que leurs bouts du nez impersonnels.

Et pendant quelques temps je fus très malheureux. La science me gagnait. En mes insomnies je rêvais que je dépeçais la gloire. D'ailleurs je ne comprenais pas très bien quel intérêt avait eu Louis XIV à interner si cruellement son frère pour cause de transcendance littéraire, ni le rôle que Molière jouait dans cet imbroglio. Les Mémoires du maître queux ne devaient pas laisser de m'en instruire. Voici :

« Hier, dans les fosses de la Bastille, on a recueilli un document étrange. C'est un plat d'argent sur lequel étaient gravés au couteau douze alexandrins d'une pièce intitulée : *Alceste ou le Misanthrope*. Le

nombre de pieds voulu y était. Est-ce que le Masque de fer en aurait assez de l'anonyme ? Chercherait-il à divulguer la raison véritable du traitement qu'il endure et qui serait ainsi celle de ses talents ? Le gouverneur a cru bon de porter tout de suite ce plat à M. de Louvois, qui, à sa vue, est entré, comme à l'habitude. en une colère épouvantable, parce que le manuscrit du chef-d'œuvre avait été remis, le matin même, à déjeuner, par le roi, à ce malheureux sot de Molière. M. de Louvois a immédiatement mandé M. de Colbert qui est accouru presque sans passer ses culottes, et est resté navré en reconnaissant l'écriture. — Il faut l'envoyer à Pignerol, a dit le ministre des armées. — Et supprimer Molière, témoin gênant, a ajouté celui de l'intérieur. Quant aux douze alexandrins, il suffira de les couper à la représentation. — Quel dommage pourtant, a repris M. de Louvois, ils sont les seuls amusants de la pièce. — Oui, mais la raison d'État l'exige. »

Et ici une note marginale devant laquelle tous les doutes s'écroulent en tas.

« Au dernier vendredi, qui d'ailleurs était un treize, M. Racine, historiographe du roi, s'est, assez imprudemment du reste, déboutonné. Il est vrai que ces messieurs venaient d'apprendre la mort étrange de Molière qui, depuis, ne nous a plus donné aucun ouvrage. Pressé par M. Despréaux de révéler ce qu'il savait sur l'aventure des fossés de la Bastille, il a fait tirer les portes et, à voix basse, il a conté qu'il y avait autre chose que les douze vers du plat d'argent. — Qu'est-ce qu'il y avait ? a demandé M. de La Fontaine, un peu émerillonné par le vin d'Arbois qui est le meilleur de ma cave. — Eh bien, voici. Il y avait

deux lignes de prose. — Lesquelles? — Moi aussi, je suis le fils d'Anne d'Autriche, mais mon frère est jaloux, parce que si son père, à lui, est Louis XIII, le mien, à moi, est le cardinal de Richelieu, qui a fondé l'Académie. »

Telle est la vérité vraie sur Molière.

LE PRÉCURSEUR DU SYMBOLISME

Je gagerais bien un sonnet contre une automobile qu'il n'y a pas six bibliophiles, mettons neuf, qui possèdent dans leurs librairies les deux volumes d'un ouvrage publié chez Dentu en 1884, dont l'auteur est un membre du Parlement anglais nommé Sir Jean-George Tollemache Sinclair, baronnet et député héréditaire du comté de Caithness, en Écosse. Et même je vais plus loin, j'augmente l'enjeu de deux sonnets, ce qui fait trois sonnets, si l'un des conservateurs de la Bibliothèque Nationale me prouve, ou simplement me jure, que cet ouvrage a été, une seule fois, depuis son dépôt légal, demandé par âme qui vive.

Voilà bien qui donne raison au mot sans cesse répété de mon vieil ami Léon Dierx : « Personne ne sait rien de rien et jamais l'ignorance n'a semblé plus obligatoire que depuis qu'elle est gratuite. » Du reste, Léon Dierx lui-même ignorait sir Tollemache Sinclair et je vois encore sa stupeur le soir où, entre deux pipes, je lui démontrai que ce baronnet était le père du vers-librisme. Car il le fut et non un autre.

L'œuvre, vous ai-je dit, est en deux tomes, l'un de prose, l'autre de vers, illustrés l'un et l'autre de caricatures dans le goût du *Punch*, d'un flegme extravagant et irrésistible. Il y a notamment, dans une *Méditation à Versailles*, traduite de Thackeray, une effigie en trois volets du Roy Soleil — à droite, un Louis XIV en perruque, manteau de cour et bas de soie, — à gauche, le costume seul et sans Louis XIV, sur un mannequin — et au centre, un pauvre petit bonhomme bedonnant, chauve, rabougri, aux jambes en fuseaux et gérontiforme — qui est assurément le triptyque sans pair de la désopilation.

Je vous disais donc que dans ce recueil, composé en façon de miscellanées, — genre de livre charmant d'ailleurs qui, un jour ou l'autre, reviendra à la mode, comme le keepsake peut-être — le vers alterne avec la prose, et par conséquent, l'humour avec le lyrisme. Sir Tollemache Sinclair a les deux cordes d'or et d'argent à son arc et il les tend à tour de rôle. Comme prosateur, il dérive de Swift, de Sterne et de Thackeray, déjà nommé, qui paraît être son maître, mais à leur jovialité stridente et anglo-saxonne il mêle une érudition bénédictine. A lire seulement ses notes marginales, on se demande ce qu'un tel homme ignore des hommes, des choses, du passé, du présent et même de l'avenir. Quand ces satanés grands-bretons s'y mettent, ils nous dament le pion sur tous les échiquiers littéraires.

L'une de ses fantaisies documentaires tend à prouver que Charles Gounod est beaucoup mieux que Gœthe le véritable auteur de *Faust*, et elle le prouve, ce qui est un assez joli tour de force. Elle le prouve

à la façon de Mark Twain et d'Alphonse Allais, soit par mode d'ironie, *eironeia* en grec, comme disait Paul Arène, mais je suis de ceux pour qui cette démonstration est la plus scientifique, et si Jules Barbier et Michel Carré ne trempaient pas un peu dans l'affaire, vous me verriez parfaitement convaincu que Gœthe n'est pour rien dans son *Faust* et qu'à Gounod en revient tout l'honneur.

Permettez-moi de signaler encore à votre bibliophilie l'essai magistral de roman nouveau, ou, si vous l'aimez mieux, l'essai nouveau de roman magistral, qui est l'une des gloires des deux tomes. C'est le roman express, télégraphique même, à l'usage de ceux qui n'ont pas de temps à perdre, et qui en a, même en automobile ?

Ce roman est intitulé *Et cœtera*. Non seulement il peut être lu par tout le monde, mais il est portatif, et primable par n'importe quelle Académie, et encore il offre ce prodige de sobriété de condenser en trente lignes la matière de trois volumes, d'ailleurs à trois francs cinquante. En voici un extrait à titre d'inoubliable spécimen :

« Premier volume. — Les derniers rayons doraient... etc..., quand un jeune homme dont l'apparence indiquait... etc... Il descendait la colline qui... etc... une jeune fille dont... etc... Quoi, s'écria le jeune homme ardent, te donner à un autre, et... etc... La jeune fille tomba... etc... Il n'en fallait pas davantage pour que... etc., etc., etc.

« Deuxième volume. — Dix mois avaient passé depuis que... etc... Quand le même jeune étranger, toujours ardent, car, etc... etc... Il descendait la même colline où déjà la lune... etc... Un homme

d'âge moyen surgit, ou plutôt... etc... Misérable ! tu... etc... Deux cris de haine réveillèrent, dans la vallée, les... etc. Sur la paillasse humide d'une... etc... Hélas... etc. Le geôlier, rude mais honnête, comme tous les... etc... Sa joue basanée de vétéran était baignée de... etc. Tout à coup, une forme frêle et blanche... etc... Elle !... etc. Mais la douleur l'avait tellement changée que, oh !... etc. Le geôlier fut obligé de... etc... Il la porta évanouie au... etc. Le curé sortait précisément de faire... etc., etc., etc.

« Troisième volume. — Au coin de la cheminée d'une antique... etc... Le vieux comte, car c'était lui, songeait à la... etc,.. Il ne tarda pas à... etc... Dans les plis d'un manteau couleur... etc. Pas d'erreur, c'était son... etc... Fuis, fuis, assassin de ton... etc... Non, jamais, je viens la... etc... A ce moment l'astre des nuits auréola le vieux comte comme d'une... etc. Mais ils avaient à peine... etc... La jeune fille riait de ses trente-deux... etc... Regardez, dit-elle, là... etc. Elle lui montra l'assassiné qui ne l'était pas, ou du moins... etc. Le vieux comte en pleurait de... etc... Épouse qui tu voudras, fut sa suprême... etc... Le rude geôlier qui depuis cinquante ans n'avait pas dansé la gigue se mit à... etc. Et le mariage fut, aidé par la mort d'un oncle riche... etc... d'Amérique, etc., etc., etc. »

Si Tollemache évalue à cinq minutes le temps qu'il y a à consacrer — il ne dit pas à perdre — à la lecture de ce roman typique qui est celui de l'avenir, il n'en doute pas, et moi non plus. Je n'en connais pas de plus intéressant, de plus clair et de mieux écrit. J'avais voué sur la foi du chef-d'œuvre une admiration passionnée à son merveilleux auteur

et j'allais à chaque instant chez Dentu, au Palais-Royal, pour le rencontrer, lui être présenté et en mourir. J'eusse donné tout Balzac, tout Dumas père et George Sand par-dessus le marché pour ce roman des romans : *Et cœtera*, où se magnifiait l'art concret et suggestif de Stendhal. — Je ne l'ai vu qu'une fois, me disait Dentu, quand il m'apporta son manuscrit, refusé par tous mes confrères. C'est un homme froid, distingué, grave et de tournure diplomatique. Comme il fit les frais de la publication, j'acceptai de l'entreprendre, mais je n'ai pas lu l'ouvrage. Est-ce que c'est bien ?

Si c'était bien ! Et je lui en citai quelques passages, retenus par cœur. — Sauvaître, Sauvaître, se mit à crier Dentu en appelant son principal employé, vite, montez-moi les deux volumes de ce député écossais !... — Il n'y en a plus, fut la réponse ; ils sont tous partis le premier jour. — Comment partis, vendus ? — Mieux que vendus, distribués dans les imprimeries à tous les protes, compositeurs et correcteurs de Paris. — Par qui distribués ? — Par l'auteur lui-même. — A quel titre ? — A titre de bons juges et de derniers conservateurs de la langue française.

Si en humorisme sir Tollemache Sinclair n'est en somme que disciple, d'ailleurs magistral, des pince-sans-rire de sa race, en art lyrique il est un précurseur, et ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre si l'école prosodique qu'il a fondée n'a pas répondu au rêve de conquête du Pinde dont elle se berçait sur les décombres du vers classique et même du vers romantique. Le vers-librisme, pour le définir du nom même qu'il s'est donné, et qui par parenthèses

est un coq-à-l'âne, car le vers libre c'est la prose, le vers-librisme donc, avec sa conséquence dans la forme, a eu pour évangile cet étonnant recueil : *Pleurs et Sourires*, qui forme le second tome de l'œuvre. Il ne pouvait nous être donné que par un étranger et en un temps de cosmopolitisme favorable à l'initiative, c'est de la poésie internationale, et déjà de l'espéranto, que Dieu bénisse.

A la vérité, la réforme apportée à notre poésie traditionaliste par le baronnet de Caithness est basée sur la prononciation de l'*e* muet dans notre vers, qui, à l'intérieur de sa coupe, garde sa valeur de syllabe et la perd à la rime quand elle est féminine. Les Anglais n'ont pas le désappoint de cette règle ambiguë, et il voudrait nous en libérer. Inutile d'en débattre, chaque race ayant son oreille et Théodore de Banville perdit son temps à vouloir prouver au réformateur que cet *e* muet est le charme comme l'idiosyncrase de notre langue.

— Que dis-je, s'écriait il, notre frontière, cher et honorable monsieur ! Oui ! je vous le déclare en frémissant, je ne vous lâcherais ce vénérable *e* muet devant lequel je me prosterne, que si par échange et réciprocité, vous me desséchiez la Manche qui nous sépare, tandis que le fleuve Rhin, père des douanes, dériverait et s'enfoncerait dans les terres de la Triple Alliance, car, soit qu'on l'élide, soit qu'on le prononce, il est l'accent du verbe de France.

Il aurait pu ajouter que cet *e* muet était peut-être aussi la clef de sa clarté et que, loin de gêner les bons poètes, il les aidait au rythme comme au souffle de l'hexamètre. Du reste, la traduction ci-dessous du monologue de *Roméo au Jardin*, selon la méthode

de sir Tollemache Sinclair, si elle a été dépassée par les symbolistes, vous initiera suffisamment à ladite méthode. Je l'ai prise au hasard du coupe-papier dans *Pleurs et Sourires*. La lutte, on va le voir, est entre Racine et Shakespeare.

Qui n'a senti un' blessur' se moqu' des balafr's,
Mais douc'ment quell' lumière perc' par c' treillag' ?
C'est l'Orient et ma bell' Juliett' est l' soleil.
Lèv'-toi, beau soleil et tu' vit' la lun' envieus'
Qui est déjà malad' et tout' pâl' d' douleur
Que toi, sa servant' tu sois plus bell' quell'.
Ne sois pas sa servant' puisqu'ell' est si jalous'
Sa livré' vestal' n'est qu' malad' et tout' vert'
Et nul qu' les imbécil's la port'nt. R'jett'-là!...

Et ainsi de suite. Il est évident que la réforme ne pouvait guère prendre, autre part que dans les chansonnettes où elle était déjà populaire. Antoine peut tout oser à l'Odéon, mais une transplantation de Shakespeare sous ces espèces, voilà ce dont je le défie à pied et à cheval. Il n'en va pas moins que pendant dix ou douze ans, le Pinde français nous a versé l'eau de cette Aréthuse, et tout le consulat durant du bon Stéphane. Aussi n'est-il pas oiseux de dire à qui nous dûmes ce mouvement et d'en rendre au moins la gloire à sir Jean-George Tollemache Sinclair, député de Caithness, en Écosse, et je le dis.

SIX SEMAINES EN CORSE
(1887)
LE TOUR DE L'ILE EN CALÈCHE

LE MOUFLON DE SARTÈNE

Remémorez-vous, pour comprendre ce qui suit, les trois caractéristiques de l'île de Corse : Napoléon, la vendetta et le mouflon. De ces particularités, les poètes ont assez abondamment parlé, surtout de la première et personne n'ignore, au moins, que le vainqueur d'Austerlitz ne « frisait » pas. C'est d'ailleurs un « auguste barbier » qui nous l'assure. Pour la vendetta, nous avons *Colomba*, de Prosper Mérimée, où, sur ce sujet, tout est dit. *Colomba*, que nous écrivions : Colom'mbâ, comme Salam'mbô, pour taquiner Flaubert, peut épargner, à ceux qui craignent la mer, la traversée dans l'île du bandi-

tisme, et lire ce chef-d'œuvre, c'est aller de Corté à Sartène dans un fauteuil. Reste le mouflon.

Le mouflon, ou mouton de l'Arche, est une bête étrange. Au lieu de laine il a des poils, et porte au front des cornes tirebouchonnantes où Buffon, Linné et tous les naturalistes perdent leur latin et leurs lunettes. Car ce n'est pas une chèvre. Ce n'est pas un mouton non plus. Alors qu'est-ce que c'est? Moi, j'en rêvais depuis *Enguerrande*, qui se passe en Corse. On a de ces obsessions d'autant plus tenaces qu'elles sont plus absurdes. Celle du mouflon me hantait, et j'allais de l'un à l'autre, disant à tous et partout : « Avez-vous vu un mouflon? » comme La Fontaine demandait : « Avez-vous lu Baruch? » qui, entre parenthèses, n'était pas le prophète juif, disciple de Jérémie, mais Baruch Spinoza, l'auteur de l'*Éthique*. Mais personne n'avait vu de mouflon et j'en traînais une languissante vie.

Il advint que, poussé par le besoin prosaïque de me repaître j'entrai un jour au Café de la Paix pour y déjeuner, et que, le garçon m'ayant invité à lui définir par son nom le plat qu'il me plaisait de manger, je lui lançai lapsusivement : — « Une côtelette de mouflon grillée. »

— Bien, monsieur, fit-il, sans s'étonner, et après une consultation à voix basse avec un maître d'hôtel grave comme Royer-Collard, il revint et dit : — Il ne nous en reste plus. Puis il ajouta : — On nous en demande rarement, du reste. — Comme je lui faisais remarquer la contradiction de ses deux propositions restauratoires, un client voisin prit part au dialogue par un franc éclat de rire.

C'était un charmant cinquantenaire, aux traits ré-

guliers et fins, à l'expression bénigne, à la tournure d'officier, et sans nul doute un boulevardier de la bonne époque du nombril, soit de l'impériale.

— Je vous demande pardon, fit-il, de me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais mon excuse est d'être corse, et votre côtelette de mouflon m'a évoqué la terre natale. J'ai reçu la vie à Sartène où le mouflon existe. Non seulement j'en ai chassé, tué au vol et mangé au pot (c'est exécrable !), mais j'en ai apprivoisé. Croyez bien cependant que s'il y en avait sur le menu du Café de la Paix, vous en verriez en ce moment dans mon assiette à la place de ces goujons de Seine dont la friture est une spécialité de la maison et que je me permets de signaler à votre gastronomie exercée.

Enfin ! je le tenais et l'avais devant les yeux l'homme qui avait vu le mouflon ailleurs qu'en gravure dans les livres de zoologie ! Le mouflon n'était pas un « chastre » de Méry. Il en avait tué, mangé et domestiqué. — Ah ! monsieur, vous venez de rendre la paix, dans ce café qui lui est consacré, à l'âme perplexe de...

— ... Caliban, acheva-t-il comme dans les romans dialogués du père Dumas, et il me tendit en même temps sa carte de visite.

Il n'est parisien de mon âge qui n'ait connu et par conséquent aimé, cet affable et jovial Vincent Bonnaud, l'oncle même du chansonnier Dominique Bonnaud, qui était le secrétaire particulier du prince Roland Bonaparte. Au bout de dix minutes nous fûmes verre à verre, nos atomes s'étaient accrochés et une vive amitié s'était entre nous nouée, que la mort seule délia.

— Comment se fait-il, lui demandai-je, que ni Napoléon ni Mérimée, l'un dans le *Mémorial*, l'autre dans *Colomba*, n'aient rien dit, puisqu'il existe, de l'animal type de la Corse ?

— Parce que l'un le prenait pour une chèvre et l'autre pour un mouton. Il n'est ni l'un ni l'autre, acceptez-en ma parole d'honneur.

— Qu'est-il donc ?

— Il est les deux à la fois, ou plutôt c'est le mouton originel et préhistorique, celui d'avant le déluge, le prédiluvien, l'anticomestible, la première pensée, le prototype. Je ne sais pas si vous êtes darwiniste ? Mais on peut avoir observé, sans l'être, que la laine, c'est l'esclavage, et le poil, la liberté. Vous voyez cela même parmi les hommes. N'allez pas croire que le mouflon soit hybride, bigénère, mulet ou jumart, de deux espèces, mais si la Corse disparaissait, il serait déjà paléontologique. Grâce à Dieu elle ne saurait disparaître, elle est le chef-d'œuvre du globe terraquée, l'île de paradis et de rêve. Vous devriez venir y passer six semaines avec moi, souligna-t-il.

— Pourquoi faire ?

— Pour la connaître d'abord et en parler moins déraisonnablement que dans votre poème...

— *Enguerrande*, rougis-je.

— Oui, et ensuite pour voir le mouflon. Oh ! l'étonnante bête, grosse à peu près comme un chevreuil, de forme élégante autant que lui, avec une charmante peau de satin moucheté, et agile à faire damner des clowns. Comme il perche sur les cimes les plus hautes, vous pensez si on l'approche à l'aise. Notre Napoléon lui-même, qui avait pourtant l'œil de l'aigle, n'en avait probablement jamais pu distin-

guer dans le maquis et Mérimée non plus, quoique excellent bonapartiste. Figurez-vous que, de rocher en rocher, si on le poursuit, il se laisse tomber sur les cornes, pique une tête, fait la culbute et s'enfonce. On ne l'abat que dans le laps de ce saut périlleux. Il faut être bon tireur.

— Vous l'êtes ?

— Infaillible ! Aussi, moi, je l'ai vu. J'en ai même boulotté, vous dis-je. Rien de plus coriace. On n'en aurait pas voulu pendant la retraite de Russie. Ceux qui nient son existence sont les mauvais chasseurs. Êtes-vous chasseur ?

— Faut-il tout vous dire ?

— Allez, allez.

— Eh bien, voici. Mais ce sera un peu long peut-être.

— Caliban est toujours trop bref. Je vous écoute.

— La vénerie, qui, à elle seule, est déjà tout un art et chanté par des tas de poètes, serait le plus beau des sports s'il ne contredisait point l'institution de la Société Protectrice des Animaux. Il n'est guère possible, en effet, d'accorder leurs deux principes antagonistes et le casuiste le plus subtil y perdrait son latin ergotatoire. Qu'on l'explique comme on voudra, la chasse est à base de meurtre.

Ses défenseurs ne laissent pas de soutenir que le meurtre, ici, n'est que le prétexte de l'exercice, et, quand ils veulent rire, l'accident, il n'en va pas moins que c'est pour tuer qu'on se guètre et qu'on s'arme, et non pas pour faire prendre l'air à son chien. Connaissez-vous beaucoup de chasseurs qui se lèvent à quatre heures du matin et partent à travers les javelles dans le but de rentrer bredouilles ?

Je croirai au pacifisme des tueurs de lièvres et de perdrix quand, au lieu d'un fusil à deux coups et d'une carnassière, ils se muniront d'un riflard et d'un canevas à tapisserie pour copier des fleurs dans la campagne.

Un bétophile est un bétophile, et je ne sache pas qu'il y ait, depuis Noé et son arche, deux façons d'aimer les bêtes, car ceux qui les aiment à la broche, en civet, en pâté, aux choux et bardées de lard, les aiment mortes, voire faisandées, et dans cet état elles sont notoirement insensibles aux caresses.

Jamais encore on ne me convaincra que le chasseur, cher aux caricaturistes, qui flanque deux charges de petit plomb dans le derrière innocent de son chien, n'en vient à cette extrémité que pour épargner une lapine, mère de famille en train d'initier sa progéniture aux douceurs du serpolet embué de rosée. On ne quitte pas pour ça son lit dès l'aurore. On ne verse pas soixante francs au gouvernement, fût-ce à celui de son choix, pour s'exposer à d'aussi héroïques méprises cynégétiques. Je le donne au général de Grammont lui-même, guerrier qui nous décrocha, en 1849, la loi timbrée à son nom. Entre la lapine et le chien, ce tueur d'hommes n'aurait pas lâché le coup, et voilà qui est aimer les bêtes.

Pour les besoins de la cause on divise les animaux en deux groupes : ceux dits domestiques, qui nous servent ; et les autres libres, qui nous fuient. Qui ose les en blâmer lève la main ! Le fablier est plein de dialogues échangés à ce sujet entre les deux types, et le loup, chien sauvage, y dit d'assez bonnes choses au chien, loup domestique. Or, la division

est parfaitement arbitraire, et le sieur de Buffon, tout grand naturaliste qu'il est, prend sur lui de l'attribuer à la nature. Rien ne prouve qu'il y ait des bêtes propres à la servitude, ni le chat, ni le chien, ni le cheval, ni le chameau, ni la vache, ni la poule, ni le porc ni le mouton lui-même. Subjugués, oui, par une suite séculaire de perfidies, d'abus de confiance, de violences lâches, et réduits au commerce de l'homme, seule bête féroce que Dieu ait faite et signée telle, voilà ce que l'on peut en dire. Les autres se sont bravement soustraits au joug et nous tirons dessus : voilà la chasse.

Lorsque l'usage universel de la traction mécanique aura rendu le beau cheval échevelé aux pampas, steppes et forêts de l'origine, ou, si l'on veut, de la sortie de l'Arche, cette « conquête » de l'homme (vous le voyez, Buffon dit « conquête »), sera-t-elle récompensée de ses services immémoriaux par la paix dans la liberté ? Laisserons-nous le coursier, fidèle ami, courir joyeusement au soleil, paître l'avoine folle et se reproduire à la saison nouvelle ? Poser la quesion c'est la résoudre, comme on dit en style parlementaire. On chassera le cheval. Pourquoi ? Parce qu'il ne subira plus la tyrannie humaine, parce qu'il sera inutile et prendra de la place sur la terre, d'ailleurs aux trois quarts inhabitée. J'espère bien alors qu'il se défendra contre la bête féroce et ingrate que lui symbolise le charretier et qu'il démontrera de la sorte l'erreur de la classification zoologique des bêtes, en domestiques et sauvages. Ah ! sauvages vous-même, qui répondez déjà par l'hippophagie avouée et étalée à ce présent du progrès, l'automobilisme !

Au fond, et si l'on disait toute la vérité, personne n'aime la chasse. Ce n'est pas vrai qu'il soit amusant d'occire ce qui vole, ce qui se terre et jouit de la vie, dans les plaines, les monts et les bois. Celui qui ramasse une pauvre perdrix, à la douce plume encore chaude, a beau s'infatuer de joie : il se sent lâche et se mire, stupide, dans les yeux du chien complice. Il n'est bon chrétien qui n'ait la carnassière honteuse. Napoléon à qui on ne peut pas reprocher, je crois, d'avoir été sobre de sang, répugnait à ce sport d'oisifs qui déshonore les automnes du ciel de France et rougit le tapis d'or de leurs feuilles. Ces Austerlitz de faisans et ces Iénas de lapins, rabattus aux sons du cor, sur l'air du roi Dagobert, lui semblaient mornes et sans gloire, en ceci que l'ennemi n'y opposait d'autre stratégie défensive qu'une fuite indigne du nom de retraite. Au bout de cinq ou six coups de pure étiquette, d'ailleurs sans résultat, il repassait le tube à Cambacérès, qui en qualité de légiste, aimait le gibier sans défense. En fait de chasse, l'Empereur ne goûtait que la chasse à l'homme, la bonne, celle dont il fut le Nemrod.

Vous ne m'ôterez pas facilement de l'idée que les chasses présidentielles, au retour protocolaire, apparaissent aux Washington de la Nôtre comme des corvées du métier pseudo-royal qu'ils exercent. La tradition, si puissante dans notre peuple, fou de son histoire, leur impose quelques devoirs représentatifs où ils jouent leur popularité ; celui d'être un beau fusil marche de pair dans la fonction avec celui d'être un beau verre. Il faut feindre, mon Président, et tuer les grives dans les vignes, il vient des rois à Rambouillet.

Je n'ai pas à dire, ce semble, qu'entre Mithridate, qui passa sept ans à la chasse sans se débotter, et l'humble philosophe que je suis, la différence en vénerie est considérable. Je ne crois pas à la blague de la chasse. Les lièvres le savent, du reste. Ils ne se dérangent pas quand je coupe à travers champs pour aller chercher du tabac dans le village, et ils continuent à se peigner les moustaches. L'un d'eux, profond observateur et supérieur à Buffon en zoologie comparée, a vécu neuf ans dans mon jardin. Il m'avait fait l'honneur de l'élire pour habitacle. Tous les matins, il venait se ravitailler dans la poubelle, et il vivait paisible, au fond d'un vieux tonneau d'irrigation enfoncé dans le sol, que je lui louais sans redevance. Il y est mort, en avril dernier, de vieillesse, j'espère.

— Et voilà justement comment je suis chasseur, conclus-je.

— On l'est de toutes les manières, sourit Vincent Bonnaud, et le mouflon est précisément votre affaire. Je me rappelle... mais non vous ne voudrez pas me croire. C'était à Sartène — une ville qu'il faut au moins avoir vue quand on n'a pas la chance d'y naître, et où vous seriez reçu à bras ouverts — donc à Sartène, un matin, je suis réveillé par un coup frappé à ma fenêtre. Une voix, à moi bien connue, me crie de la rue : — Le mouflon ! L'éveil m'était donné par un bandit de mes amis, à qui on n'en fait pas accroire et qui ne rate qu'un gendarme sur sept, à trois cents pas, quand il le manque. Mais un gendarme, ce n'est pas un mouflon, ça se voit. Je saute sur ma carabine et j'emmène un chien qui passait. Je ne m'étais muni que d'une seule cartouche. Pour-

quoi deux, n'est-ce pas, puisqu'il n'y avait qu'un mouflon ! Arrivé devant la caverne du prédiluvien je me couche à plat ventre pour étudier ses mœurs dans son intérieur ; du reste, je suis corse, je ne tue pas en chambre. J'ordonne au chien de débusquer la bête. Loin de m'obéir, il s'assied à l'entrée de l'antre et se met à rire de la queue. Ce chien de rencontre était un chien de berger, il sympathisait. Si je l'en avais cru, le mouflon serait un mouton, et j'étais sûr du contraire. Pour m'en assurer, je fais feu de ma cartouche, et le mouflon s'enfuit. Pline dit qu'ils ont peur du tonnerre. C'était le premier que je manquais, mais systématiquement, ai-je besoin de vous l'apprendre ?

Je regardais Vincent Bonnaud et je commençais à comprendre. Le prince Roland avait là un idéal secrétaire avec qui il ne devait pas s'embêter.

— Cette remarque de Pline est un renseignement certain, le mouflon a peur du tonnerre, donc puisqu'il fuyait, c'en était un, et non pas un mouton ni une chèvre. Lorsque nous serons là bas, en Corse, vous constaterez vous-même que sa femelle, la mouflonne, n'est pas plus brave. Elle avait immédiatement suivi le mâle et ils culbutaient tous les deux de roc en roc sur leurs cornes spirales, à perte de vue. Je n'avais plus qu'à recueillir les mouflonets à la mamelle et à les emporter à Sartène pour les élever au biberon. J'avais du ruban rose dans ma poche...

Et comme il s'arrêtait :

— Allez, allez, fis-je, je sens que je le ferai, le voyage en Corse, et je n'y veux d'autre guide et compagnon que vous. Continuez pour l'amour de

Dieu, de sa mère et de tous les saints. Que fîtes-vous du ruban rose ?

— Une faveur autour du cou du mouflonet et je laissai les mouflonettes dans la caverne.

— Aux soins sans doute de votre admirable chien de berger ?

— Évidemment. Et puis j'avais mon plan. J'étais sûr de revoir un jour ou l'autre les mouflonettes grandies, embellies et disposes à la conservation de l'espèce. Un Corse digne de ce nom ne laisse pas s'éteindre les idiosyncrases de l'île natale, et il y en a trois, tous les guides sont formels et unanimes, le mouflon, la vendetta et l'homme de bronze. Némorin...

— Qui, Némorin ?

— ... revint avec moi à Sartène au bout de son ruban rose, et devint l'idole de la ville et l'enfant de la maison. Il y jouait le rôle familier des panthères en Perse. Je le nourrissais de sucre qu'il prenait à même la betterave. Seulement son poil se raréfiait de jour en jour et la laine commençait à le remplacer aux jointures, enfin il se darwinisait dans la civilisation. Au printemps il ne me fut plus possible de le contenir, il voulait s'en aller piquer des têtes de pierre en pierre. Devant son reflet dans les glaces il bêlait à la liberté ! Un jour il me brisa mon Saint-Gobain. Je le remis sur le chemin de la montagne. A la fin de l'automne il reparut à la tête d'une smalah de petits. Il était père de famille. Il avait épousé naïvement ses deux sœurs, nouvelle preuve de son identité primitive et sauvage, et telle est l'histoire du mouflon de Sartène.

Lorsqu'on rencontre dans cette triste vie un

homme ayant eu de pareilles aventures et qui vous les conte sans broncher, comme Alphonse Allais ou Schéhérazade, il n'y a qu'une chose à faire, une seule, s'attacher à jamais à cet homme et ne le quitter qu'au tombeau. Je m'étais levé et mes deux mains étaient tombées dans les siennes.

— Quand partons-nous, dis-je simplement ?

— Le plus beau moment de la Corse, c'est le printemps. Il est passé, reste l'automne.

— A l'automne donc. Mais en attendant je vous somme de me remplacer un oncle que j'ai perdu sans le connaître et que j'avais à Smyrne, l'année dernière. A bientôt donc, mon oncle Vincent Bonnaud et pour toujours.

« Septembre 1887.

« Mon cher neveu, l'automne en est venu, et avec lui ou elle, car il est des deux genres, l'heure sonne de voir et de chanter (apportez votre lyre), l'animal fabuleux et inclassé qui est l'un des trois attraits de la Corse. Les petits-fils de Némorin vous espèrent. Le prince Roland se réjouit de l'occasion que les Muses lui offrent d'escalader nos Alpes d'émeraudes et d'or en votre compagnie et il me charge de vous le dire. Vous n'avez à vous munir que de votre pipe favorite. Votre oncle éternel. — V. B. »

Et le 20 septembre, je m'embarquais pour l'île parfumée, sur *la Manouia*, à Marseille.

LE PRINCE ROLAND

En 1887, le prince Roland Bonaparte avait vingt-neuf ans. Je ne le connaissais que de nom et ne l'avais oncques vu ni rencontré dans les forêts où je chasse. sur les flancs du Parnasse. Tout au plus savais-je par ouï dire qu'il était fils de Pierre Bonaparte, petit-fils ainsi de Lucien, prince de Canino, et, par conséquent, arrière-neveu de l'Homme de Bronze.

Comme je sonnais alors ma quarante-deuxième année, je relevais d'une génération aussi peu que possible, et pour cause, bonapartiste, de telle sorte que, s'il n'y avait pas de mouflons en Corse, j'eusse probablement traversé cette vallée de larmes sans y avoir eu la révélation d'un charmant compagnon de voyage. Je lui dois six semaines des plus allègres de ma vie. On peut, autre Senèque, m'exiler à Cyrnos, je n'en gémirai pas comme ce philosophe, car Vincent Bonnaud avait raison, c'est une île fortunée, ni plus ni moins.

Bonapartiste, non, assurément, mais de ceux aux yeux de qui l'expulsion des familles ayant régné sur

la France était une mesure asinesque et indigne d'une république athénienne, oui, certes, j'en étais, et du droit qu'on a de ne pas être bête en démocratie. J'avais combattu cette loi du 22 juin 1880 dans les feuilles où je chroniquais et, mon Machiavel au poing, clamé la vieille maxime politique à savoir : qu'il n'est tel que d'avoir ses ennemis sous la main pour les tenir à l'œil et en respect. Je me trompe, elle est de La Palice.

Petit-fils de ce Lucien qui, seul des enfants de Lætitia n'avait jamais régné, et nulle part, Roland Bonaparte n'en avait pas moins été atteint à contre-coup, par la « loi de frousse ». Saint-Cyrien à l'époque, entraîné par vocation vers la vie militaire, il s'en était vu fermer les voies et la carrière, et il se trouvait virtuellement rayé des cadres d'une armée où son nom ne manquait pas cependant de quelque prestige, ce semble. Telle est la logique de l'ostracisme, ses coquilles sont des coquilles d'huîtres.

Le jeune prince avait donc quitté Saint-Cyr, emmenant avec lui Vincent Bonnaud qui était l'économe de l'École, et il s'était docilement empékiné pour ne pas effrayer Marianne. Élevé, d'ailleurs, par une mère de haute intelligence et d'une énergie peu commune il s'était, sous son influence, adonné aux sciences naturelles, notamment à l'ethnographie, la plus passionnante de toutes, qu'il approfondissait par des voyages d'études, et où il était déjà de première force. Il y trouvait en outre le lénitment d'une grande douleur, ayant perdu, au bout d'un an de mariage, une femme aimante et aimée, qui lui avait apporté en dot l'une des plus grosses fortunes de l'Europe. Rien de plus difficile, sans qu'on s'en doute, que l'emploi digne et intelligent des revenus pléthoriques qui sem-

blent défier l'imagination même de la munificence. Comme il y a une urbanité, il y a un art du million dont les Montyons et les Petits Manteaux bleus légendaires n'enseignent pas toute la pratique, et loin de là. Que de preuves n'en avons-nous pas eues, grotesques ou scandaleuses, dans le Paris moderne, vaste cuve d'or en ébullition, et quel Balzac écrira le manuel du millionnaire !

Oh ! pas moi ! Au temps où les monographies, genre perdu et charmant, étaient encore à la mode, j'aurais peut-être pu en essayer une du type d'après le modèle aimable avec lequel j'ai couru la Corse en zigzag, comme les écoliers de Topffer la Suisse.

Il est certain que du haut de son mirliton d'airain le terrible chef de la dynastie césarienne, qui ne badinait pas avec l'étiquette, devait un peu loucher à notre petite caravane, composée des touristes les plus disparates, et menée en deux vieilles calèches ajacciennes, à tout le moins contemporaines du cardinal Fesch. Je ne sais pas dans quel musée de démolitions le piqueur du prince, Pascal Sinibaldi, corsicain lui-même, avait déniché ces carrosses d'évêque en tournée de confirmation, brimbalant et sonnant la crécelle, ni les quatre haridelles squelettiformes dont un équarisseur génial les avait attelés, mais ce que je sais c'est que dans ces équipages royaux, le roi soleil traînant sa cour à Marly, nous apparaissait misérable, tant nous portions en nous cette joie qui dore les choses et métamorphose les êtres.

Comme il faut toujours songer que l'Histoire vous regarde, Vincent Bonnaud avait mobilisé un photographe dont la fonction était de fixer nos attitudes romantiques ou naturalistes devant les beaux spec-

tacles de la nature, notamment aux pieds des montagnes. J'estime à cent et quelques le nombre des images du chasseur de mouflons prises dans les poses diverses de cette vénerie hyperbolique.

Le chiffre de mes portraits « ratant une aquarelle » est un peu moins considérable parce que le photographe ne les obtenait que par surprise et dans un mauvais éclairage. Mais celui dont les traits ne périront pas était le savant bibliothécaire du prince, Escard, toujours prêt à jouer les premiers plans et à orner de son sourire érudit les cimes, les vallées, les torrents, les ruines et les auberges qui justifiaient de quelque halte pittoresque. Cet excellent homme était unique pour la science aérométrique du vol d'oiseau. A n'importe quel arrêt, voire pendant la course, aux montées comme aux descentes, il disait infailliblement : — Nous sommes à « tant » au-dessus du niveau de la mer ! — Et c'était ça, car, quoique gascon, il n'exagérait pas là-dessus ni en plus ni en moins d'un millimètre. — A quoi vous y reconnaissez-vous ? lui demandait le prince. — A la couleur de la neige, répondait le Périgourdin. — Et nous allions ainsi à travers villages et maquis, à l'aventure des routes, n'établissant des plans que pour y contrevenir, et pénétrant dans des coins inexplorés des Bædeker et des Joanne, à la façon des peintres et des zingaris, qui est la bonne. Le tourisme idéal est celui qui conduit à des lieux que le pied de l'Anglais n'a pas encore foulés. Ils sont rares, mais il en restait en Corse en 1887 et dont le prince Roland fut le Bas-de-Cuir, Vincent Bonnaud la Longue-Carabine et moi le Fenimore Cooper. Il s'y dresse probablement aujourd'hui des palaces hôtels suisses

ou des « Sénatoriums », comme dit Populus.

Comme nous étions exposés par nos divagations de cabris à rester plus d'une fois sur notre appétit, aux heures où le cadran du ventre en marque le retour, notre guide, attentif aux péripéties, avait fait rôtir d'avance, à Ajaccio, douze douzaines de perdrix rouges, qu'on avait pendues par les pattes autour des calèches, enguirlandées ainsi de ces bartavelles. Il avait en outre arrimé dans les coffres une cargaison de cette charcuterie corse parfumée, dont le souvenir fait encore vibrer ma lyre dans sa boîte, et, dans les mannes balancées, d'autres provisions de bouche escaladaient avec nous les solitudes escarpées. Quant au vin, c'était le mois de la vendange et la Corse est une telle cave du bon Dieu que les vignerons ne sachant que faire de leurs récoltes en vident les tonneaux sur les chemins. Il n'en va pas de même pour l'eau, dont, faute de travaux d'art, l'île est presque dépourvue. Dans les bourgades où nous passions, les habitants venaient en groupes se plaindre au fils du prince Pierre de cette pénurie de fontaines publiques, et comme son père, il les en dotait sur sa cassette. — Je me promène avec la verge d'Aaron, remarquait-il en riant, et ils finiront par me ruiner en wallaces.

Pour les ascensions d'alpiniste dont il se payait l'ivresse sur les pics hautains de la chaîne, nous le laissions aller seul et chaussé de fer, avec un grand escogriffe de valet de chambre, nommé Eugène, dont la structure démentait toutes les lois anatomiques du corps humain. Cet échassier fabuleux, plus fabuleux que le mouflon, n'avait pas de ventre et les jambes lui commençaient presque au menton. Ou-

vertes, elles mesuraient un empan de deux mètres, et il n'était pente verticale et croulante qu'il n'arpentât en se jouant, la fleur aux dents. Comme le prince Roland est lui-même un grimpeur de puissantes guibolles et qu'ils étaient déjà dans les nuages quand nous étions encore dans les vallons, nous les attendions au bord des petits lacs abondants en truites et nous leur pêchions le repas du soir. Le maître revenait en loques, écorché vif des pieds et des mains; Eugène n'avait pas un pli au faux-col, et au départ, il nous demandait de suivre à pied les calèches et leurs haridelles d'apocalypse pour se « dérouiller les mollets ».

— Nous venons pourtant de faire 2.700 mètres d'altitude! soupirait Roland.

— Pardon, relevait Escard, 2.729 et trois centimètres, à vue de neige.

— C'est peu pour Votre Altesse, observait le faucheux de montagne.

— Eh bien, Eugène, je vous offrirai le Mont-Blanc.

— 4.810! chantait l'orographe inspiré.

— Le Gaurisankar alors, dans l'Himalaya. On ne va pas plus haut sur la planète.

— 8.839, exactement, et c'est dommage.

— Pourquoi?

— J'aurais aimé le chiffre rond, les 8.840. Dieu aurait dû faire ça pour la science.

Et devisant ainsi autour du petit lac, comme autour d'un surtout d'argent, nous boulottions truites et bartavelles, dans la sensation pleine de la saine vie sauvage, la seule qui vaille d'être vécue.

Quant au mouflon, gibier d'hypothèse, au bout de six semaines de chasse aussi vaine que distraite, nous

le découvrîmes enfin... à Monaco, confortablement installé dans un jardinet rocheux, reproduisant l'île de Corse, avec ses maquis aromatiques, et la petite fontaine bonapartiste qui signe notre exploration. C'était Némorin de Sartène ou pour mieux dire, l'un de ses rejetons, donné par Vincent Bonnaud, oncle de Dominique et le mien, le Jules Gérard du fauve et l'un des êtres les meilleurs dont ma philosophie m'ait acquis la sympathie en ce monde.

Quant au prince Roland Bonaparte, c'est à peine si depuis ce voyage à toutes brides et pareil à une fantasia, je l'ai, en vingt-cinq ans, revu deux ou trois fois au hasard de l'asphalte Il est allé à la science, droit devant lui, par des enjambées plus amples que celles d'Eugène, et sa route était à contresens de la mienne Il est aujourd'hui un savant considérable et se relie ainsi à la branche des spéculatifs de sa lignée. Il a rassuré Marianne. Sa bibliothèque à laquelle le brave et bon Escard a présidé jusqu'à sa mort, est, après les librairies publiques, la plus riche de Paris, et l'une des curiosités de la Ville Lumière. S'il ne donne plus de wallaces à la Corse, qui n'en a plus besoin, il ne s'endort point sur l'exercice de la fortune, et chaque jour les feuilles sont pleines de ses gestes de grand seigneur millionnaire. Je suis de ceux qui les suivent avec le plus d'intérêt à cause des six semaines de joie libre dont je lui ai la gratitude et que peu de camarades auront décrochées dans le commerce de la rime.

— En fait de Napoléons, disait Henri Rochefort dans sa *Lanterne*, je suis pour Napoléon II. Pareillement en fait de Bonapartes, je suis Roland bonapartiste et je m'en justifie sur ce voyage.

LE PARFUM DE L'ILE

Si l'on dort au paradis, sur le sein de Dieu, ce n'est pas mieux que je ne dormis, la nuit du 20 septembre 1887, sur *la Manouia*, transatlantique qui nous emportait en Corse. A six heures du matin j'étais sur le pont, frais, dispos, les sens tendus pour voir, respirer et entendre l'île qui charme, embaume et chante.

Elle m'apparut bientôt, vaguement estompée sur la mer, nuageuse, rosâtre, dentelée et pareille à ces gâteaux de sucre que la chaleur des lustres liquéfie, et qui fondent sur le plateau d'argent.

Tous les golfes de la côte occidentale, celui de Galeria, celui de Porto, que commande le monte Rotondo, celui de Sagone, qui dévoile le monte d'Oro, s'échancraient successivement dans les brouillards flottants de l'aurore, et les caps dardaient leurs rostres rouges entre le lapis du ciel et les turquoises des eaux.

Elle a l'air d'être ourlée de corail, cette île de sardoine !

D'ailleurs, pas une voile dans ces anses solitaires.

sans vie, où les marsouins et les thons sont plus tranquilles qu'au pôle.

Délaissées, ces grèves admirables, même par les pêcheurs; abandonnés, ces fiords, dont les sables flamboient comme des bassines de cuivre; inutiles, ces ports où des flottilles s'abriteraient à l'aise! Mais le Corse habite ses montagnes: il n'est pas homme de mer, et toujours il préférera le cheval au bateau, le fusil au filet, et la chasse à la pèche.

Les baies restent désertes et se contentent de rayonner à vide sur le miroir trompeur de la vieille Thétys atlantique.

Mais le soleil se leva et fixa les formes.

Sur les flancs écarlates des promontoires, que dominaient des cimes blanches, l'énorme graminée du maquis étageait ses velours verts laqués.

La brise sauta du nord-est à l'est, et pour la première fois je connus le parfum célèbre, ce parfum extraordinaire dont Napoléon ne pouvait parler sans émotion, qu'il reconnaissait à six lieues et que le vent lui soufflait encore à Sainte-Hélène.

Il n'est pas très aisé de rendre une senteur avec des mots, et le lexique y fait défaut. Mais d'un autre côté il ne suffit pas peut-être de dire que la Corse sent bon pour que les nez sensibles se trouvent renseignés sur son arome.

Essayons donc d'en donner au lecteur l'illusion olfactive, et que le Dieu de Rimmel vienne en aide à ma Muse!

De même que la soupe aux quatre-z-herbes a quatre herbes, le maquis, forêt vierge de poche, se compose de huit plantes: le ciste, le lentisque, l'arbousier, le myrte, la bruyère, le romarin, le genévrier et l'olivier

sauvage. Et c'est tout, car le bandit ne compte pas; il a son parfum propre.

Ces huit plantes, lorsque le divin soleil commence à en remuer les sèves, combinent leurs exhalaisons particulières en une sorte d'élixir terrible, à peu près assimilable à celui d'une résine poivrée, qui est le musc de l'île.

Si le Père éternel met des relents dans son mouchoir, c'est celui-là. D'autant plus que, par sa configuration sur la Méditerranée, la Corse ressemble à s'y méprendre à un flacon d'essence, dont le cap Corse serait le goulot. Le Créateur est toujours clair et explicite dans ses créations.

Il en résulte que ce qu'on appelle « prendre le maquis » serait une opération qui consiste à se retirer d'une société mal faite et puante, pour aller vivre dans un bois odoriférant. Le bandit est peut-être un homme qui échappe sagement à la mauvaise odeur des lois et de ceux qui les incarnent, notamment à celle des gendarmes, dont les bottes sonores exhalent un ylang-ylang si rude de tan et d'autorité. Le banditisme serait une question d'arome. Je suis le premier qui l'ai compris, et je le révèle timidement.

Résine poivrée, c'est à peu près cela en somme, ou plutôt gingembrée, mais surchargée, quand la brise évente les brandes corses, de légères émanations furtives de lavande, de thym et de citronnelle.

Vous allez rire de ma comparaison, mais les fins de gueule l'apprécieront. Dans quelques cuisines de province, vastes et aérées, certains courts-bouillons reposés et mitonnant à froid sous le couvercle, pro-

jettent, dans les tiédeurs de l'office, des fluides volatiles et des esprits qui évoquent l'odeur de la Corse.

Du reste, il est facile à ceux qui veulent se rendre compte de ce parfum célèbre et à qui les mots ne représentent rien sur le papier de s'en payer le régal sans quitter Paris. Ils n'ont qu'à faire venir de Marseille une bourriche de bartavelles corses, ou mieux encore de ces merles de l'île qui se nourrissent de baies de genévrier et de graines étoilées de lentisque et résument en eux les miasmes délicieux du maquis. Le déjeuner terminé, ils en sauront autant que Napoléon.

Tout à coup une fumée s'éleva en spirale des montagnes jetant des rondelles aux nuages.

« C'est le maquis qui brûle, nous jeta le capitaine, qui passait auprès de nous. Les Corses labourent ! »

Telle est, en effet, la méthode sommaire, économique et d'avant Deucalion que les insulaires pratiquent encore pour défricher et faire des champs à la culture.

Septembre venu, ils incendient les brandes, et tous les sommets de l'île projettent des feux qui semblent se correspondre et propager le signal de ce retour de Napoléon, qui, selon nombre d'entre eux, n'est pas mort.

AJACCIO. — LA CASA BONAPARTE

D'Ajaccio lui-même, rien à dire qui n'ait été rabâché cent fois par les touristes.

La ville est sans caractère comme sans importance, et son golfe seul est beau. Il est même magnifique, vu de cette place Diamant où se trouve le monument le plus grotesque qu'il m'ait été donné de contempler au cours de mes voyages.

On l'a surnommé en Corse même « l'Encrier », quoiqu'il soit élevé à la gloire de la famille des Bonaparte, et ce surnom est justifié.

C'est, en effet, comme un encrier colossal, dû au génie de Viollet-le-Duc, paraît-il, qui représente Napoléon à cheval en costume de consul romain, sur un socle carré, aux quatre angles duquel ses frères, Joseph, Louis, Lucien et Jérôme, en licteurs [1], marchent, immobiles, à la postérité.

Je ne sais pourquoi, mais l'effet est irrésistible.

Sans doute la déification, pour quatre au moins de ces héros modernes, qu'on s'imagine mieux avec des bottes qu'en péplum, est exagérée, et de là vient la gaieté irrespectueuse dont le plus grave est saisi

devant cet édifice ! Quel diable d'architecte, ce savant homme de Viollet-le-Duc !

L' « Encrier » est son chef-d'œuvre.

Il faut bien constater aussi que la surprise en vient d'une erreur caractéristique... de caractère.

A Ajaccio, le Napoléon que l'on vient chercher et « dont on a besoin » est le jeune officier corse encore obscur des débuts, l'homme dont rien ne donne à prévoir la destinée surhumaine et formidable. Il y a pétition de principes, comme on dit en rhétorique, à nous l'exhiber prématurément en César, à deux pas de la rue où il est né, rue banale de vieux port italien, où l'on aime à se représenter ses premiers jeux d'enfant. Le contraste désiré par l'orgueil du municipe ne porte point, ou, s'il porte, c'est à peu près comme le fameux métachronisme : « Nous autres, gens du moyen âge... ! »

Même observation d'ailleurs pour l'autre statue de la place du Marché, le Bonaparte premier consul, qui domine la fontaine. Elle n'est pas en situation. Elle ne nous apprend rien que nous ne sachions sans avoir fait le voyage.

On a tout le temps envie de crier aux bons Ajacciens : « S'il était Romain, il n'était pas Corse. Il faut s'entendre. A moins que vous ne l'ayez vu se promener en chemise. »

La seule statue possible et imaginable de l'empereur à Ajaccio serait, à mon gré, celle qui le représenterait à douze ans, en pleine fleur d'adolescence, à cheval sur une de ces petites juments nerveuses et fougueuses dont l'île a la spécialité et conserve la race. Le Napoléon enfant est ici tout indiqué.

C'est l'enfant prodige de dame Lætitia Ramolino

que nous venons retrouver dans les ombres de la rue Saint-Charles, le gamin au visage pâle, aux yeux brûlants, aux gestes passionnés, qui construisait de petits canons dans sa chambre et dirigeait déjà des batailles entre ses jeunes compatriotes. Celui-là est Corse, et n'est que Corse. Les autres sont pour le continent, et à partir de Brienne, ô enfants de Paoli, il vous échappe.

Mais, à Ajaccio, il n'y a rien que Napoléon, fût-on le plus enragé de ses détracteurs. Je défierais un Lanfrey d'y voir autre chose.

On peut définir cette ville : le souvenir du grand Corse avec des maisons autour.

Pendant que j'y déambulais, il ne me venait que des lambeaux de ces poèmes de Lamartine, de Victor Hugo, de Barbier, avec lesquels nous avons tous été élevés. Lui, toujours lui ! comme disent *Les Orientales*. L'obsession est permanente. La voix de l'histoire sort des pavés, et l'aile de la légende évente cette baie aux bruits profonds.

Il n'y avait plus d'autre parti à prendre, pour sortir l'obsession fatidique, que d'aller visiter la maison de Bonaparte.

Or voyez jusqu'où monte la puissance évocatrice du rêve !

Cette maison Bonaparte n'existe plus. Elle a été incendiée du vivant même de l'empereur. Celle que l'on va visiter n'a pas une pierre de l'habitacle où il est né. Elle n'est pas même réédifiée exactement sur l'ancien plan. Mais on la visite tout même.

Il le faut !

Les Anglais en emportent des gravats ; les Français y parlent à voix basse.

Ce n'est même plus pourtant « le mur derrière lequel il se passe quelque chose » ; c'est l'emplacement bâti, et par conséquent masqué, du lieu où naquit l'homme.

Eh bien, c'est très émouvant !

C'est une grande maison de province, carrée, à trois étages, surmontée d'un petit belvédère en forme de lanterne. Aucun ornement ne la signale à l'attention de l'artiste ; l'aspect en est banal et ennuyeux.

Au-dessus de la petite porte d'entrée, une plaque commémorative en marbre noir donne la date de la naissance de Napoléon, 15 août 1769, et c'est tout. Encore est-elle toute récente et posée probablement par les soins de l'impératrice Eugénie, à qui l'immeuble appartient.

L'ancien jardin de l'habitation, enclos aujourd'hui d'une grille, est devenu un square, dont les visiteurs pieux effeuillent les arbustes et les plantes avec une conviction toute britannique.

Quant aux Ajacciens, sont-ils blasés ? Je l'ignore, mais ils m'ont paru assez peu attentifs au culte qu'on rend en ce lieu à la mémoire d'une famille extraordinaire de leur ville.

En septembre 1887, l'habitacle natal et patrimonial du plus grand homme de l'âge moderne est loué à une famille anglaise. Vous avez bien lu : loué ! Cette famille occupe le premier étage de la « casa Bonaparte », et nous dûmes déranger de jeunes miss, en train de coudre, pour la visiter, tandis que le prince Roland montait à l'étage supérieur rendre ses devoirs à sa tante la princesse Marianne, autre locataire, de l'impératrice Eugénie.

Oh ! cette demeure quasi sacrée, exploitée comme

maison de rapport, la sensation est rude tout de même, et elle étreint le philosophe, qui la reçoit, d'une anxiété inexprimable. Nulle part je n'ai constaté avec plus d'amertume la vanité de la gloire humaine. Ces jeunes Anglaises étaient encore plus scandaleuses à voir dans ce logis héroïque que les souris dans le crâne de Jupiter Olympien, et j'en fus gêné jusqu'à la souffrance.

La vie ignore et nie l'histoire : il vaut mieux être, ne fût-on rien, qu'avoir été, eût-on été tout. Il y en a plus dans la nature pour les parasites du chêne mort que pour le chêne mort lui-même.

L'intérieur de la « casa Bonaparte » est encore moins documentaire, s'il est possible, que son extérieur : une enfilade de pièces dallées de carreaux rougeâtres, ouvrant d'un côté sur une assez jolie terrasse, où l'on devait se tenir les soirs d'été, et ayant jour de l'autre côté sur une dégringolade de toitures en tuiles que domine le clocher de la cathédrale.

Point de mobilier, sinon la chaise à porteurs dans laquelle Lætitia, prise des douleurs, se fit reconduire chez elle pour y accoucher de Napoléon.

On montrait autrefois le tapis à figures historiques où cet accouchement eut lieu ; on ne le montre plus ; on n'en montre même pas un autre ! Sur les murs, des tentures rapportées, point contemporaines, étalent l'évidence de leur improbabilité ; quelques portraits exécrables, entre lesquels celui de Mme Mère, dont je saisis un croquis au vol pour le comparer à celui de Gérard et à la célèbre statue de Canova, car il me paraît avoir été exécuté d'après nature, et il sent la ressemblance.

Quoi encore ? Le petit canon légendaire avec lequel

l'enfant s'exerçait à l'art de l'artillerie; un petit lit Louis XVI et un travail de patience sous verre.

Les vieux bouquins que Gregorovius y vit dans un placard, en 1852, y sont encore. Je les ai ouverts moi-même, et j'ai reconnu les livres de théologie, le Tite-Live et le Guicciardini dont il parle, et qui proviennent évidemment du cardinal Fesch. Mais, je ne sais pourquoi, ces reliques et toutes les autres manquent d'âmes. On n'y croit pas. Peut-être sont-elles mal présentées. Si elles sont authentiques, elles ne semblent point l'être.

Elles m'ont fait l'effet d'avoir été groupées précipitamment pour une visite inopinée de la postérité. Je les donnerais toutes contre un simple soulier du gamin, quelque vieux soulier éculé conservé par une bonne femme du port, amie de la famille et naïvement admiratrice de la précocité de l'enfant phénoménal.

Comme je sortais de visiter cette « casa Bonaparte » très profondément remué par la personnalité terrible de cet homme, en proie à une légende dont aucun enfant du siècle n'aura pu secouer l'obsession, j'errais sur les petites rues dallées, malpropres, grouillantes d'enfants, où le vent du port agite aux fenêtres des chapelets de piments rouges.

L'une de ces ruelles me porta sur la place au milieu de laquelle ruisselait une fontaine abondante. Et sur cette fontaine je vis un Napoléon d'une tristesse affreuse!

Abattu, courbé, pénible, les regards blancs fixés au sol, émacié dans les plis flasques de sa toge césarienne et traînant une massue symbolique comme on tire un petit chien, le malheureux empereur sem-

blait si navré, si navré, que je le crus d'abord jaloux du général Boulanger, alors dans toute sa gloire.

Le statuaire de cette statue de la place du Marché, à Ajaccio, n'est rien moins que Barye. On voit qu'il n'était pas bonapartiste.

Seul l'Italien qui sculpta le Napoléon tout nu de la place Saint-Nicolas, à Bastia, lui dispute le pompon de la mélancolie. On leur doit certainement des prises de voile en Corse.

Or donc, le soleil se couchait derrière l'icone et moi je lui disais, dans la langue qu'on parle aux statues :

« Qu'est-ce que vous avez, mon Empereur, à être abattu comme ça ? Vous allez finir par choir dans la mer. On dirait que vous cherchez à retourner à Saint-Hélène. »

A ce moment, un galopin ajaccien, qui vendait des journaux du continent, sortit d'une librairie voisine, enjamba les ruisselets de la place et me tendit une feuille où il y avait des actualités fraîches pour un sou.

« Demandez, criait-il de sa voix aigre de garçonnet qui mue, demandez le grand scandale de Paris ! La vente de la Légion d'honneur ! Deux généraux compromis ! Cinq centimes ! »

Et une nuée d'autres petits vendeurs s'élança dans la ville, criards, insolents, échappant aux officiers de la garnison qui voulaient leur tirer les oreilles, et propageant de tous côtés la nouvelle.

De tous les coups durs que l'on puisse porter à l'œuvre napoléonienne, celui du trafic de l'étoile des braves est le coup le plus dur. Et je pensais que la chanson avait raison, et qu'il y a des moments, dans

l'immortalité, où il est rudement embêtant d'être en pierre, voire en marbre ou en bronze, si vous voulez, — et je vis distinctement une caravane d'Anglais se diriger, par les ruelles où claquetaient les chapelets de piments, vers la maison natale de l'homme qui leva et put encore lever une Légion d'honneur dans une armée telle que la sienne.

Au café du *Roi-Jérome*, où le prince Roland est reconnu par plusieurs officiers de la garnison, ses camarades de Saint-Cyr, la causerie s'engage sur la question de la vendetta.

Je viens d'acheter en effet chez un bijoutier un amusant poignard local que je leur montre. La lame du stylet est gravée, et on y lit :

Vendetta 1887.

Y en a-t-il de la comète ?

Et l'on parle des Bellacoscia.

Ne pas avoir vu les Bellacoscia, c'est ne pas avoir vu la Corse contemporaine. Ils sont la fleur du maquis et l'idiosyncrase du département. Ces deux bandits vénérables poétisent de leur impunité exemplaire et vraiment pittoresque les cimes de ces Alpes escarpées, boisées de forêts sombres, peuplées de renards et de sangliers, et hautes de deux mille mètres au-dessus du niveau de la civilisation.

Oui, mais le moment est mal choisi : on les traque, assez vivement, et ils nous ont fait savoir que, malgré la joie qu'ils se promettaient d'offrir un punch à un prince français, ils étaient forcés de lui demander crédit pour quelques jours seulement. Le temps de donner une bonne leçon de gendarmerie aux gen-

darmes corses, ils seront à nous. Que devons-nous faire ? De Bocognano, village voisin, on voit distinctement des membres de ce corps d'élite disséminés sur les pentes de la Pintica, et leurs carabines nationales luire au soleil. Les Bellacoscia sont cernés. Mais comme il y a déjà trente ans que cela dure, nous n'attendrons pas que les gendarmes soient redescendus bredouilles pour monter au Palais-Vert, la canne à la main.

CHEZ LES BANDITS

Jamais le banditisme, qui est l'art de se rendre justice soi-même et sans frais, n'a été cultivé par plus d'artistes corses qu'il ne l'est en ce moment. Six cents de ces Eviradnus couronnent les montagnes, et, dans les vallées, six mille complices forment leur armée pastorale.

On se décime en famille, tantôt dans le myrte et tantôt dans le romarin, et la population, qui pourrait, selon les statisticiens sérieux, atteindre à un million d'hommes, se chiffre environ à deux cent vingt mille âmes.

Car les statisticiens comptent par âmes, les corps, ainsi qu'on voit, n'ayant qu'une valeur secondaire.

Je pense que dans quelques années, soit lorsque, grâce à la bonne vendetta chantée par Mérimée, il ne restera plus dans l'île qu'une dizaine de mille insulaires, tous fonctionnaires, la France songera à coloniser... cette colonie.

Il suffit de consulter les cartes pour constater qu'elle est plus proche que le Tonkin.

Hélas ! je verrai ce temps-là, et je le regrette, car la Corse, telle qu'elle est, m'enchante.

J'y réalisai l'un des rêves de ma jeunesse : celui d'être Bas-de-Cuir chez les Peaux-Rouges.

Les métaphores sylvestres fleurissent naturellement nos confabulations, et entre compagnons de voyage nous ne nous connaissions plus déjà que par des surnoms fenimoresques d'une saveur de forêt vierge.

— Où est *Pipe-d'Écume ?*

— Dans la sente aux Lianes, avec le *Chasseur-de-Mouflons. Œil-de-perdrix* est allé le rejoindre !... »

Les passages silencieux, avec leurs ondulations boisées, encadrent à merveille ces dialogues, et de temps en temps, dans les gorges des montagnes, une détonation pittoresque, annonçant que justice sommaire de quelque chose par quelqu'un venait d'être faite sous le seul regard de Dieu, ajouta encore à l'illusion. C'est une des deux cent mille âmes de la Corse qui s'envole et réintègre le Grand-Tout.

« Prions », disait *Canne à-Épée*.

Cette ressemblance de la Corse avec l'Hudson avant la conquête, ajoutée au caractère des villes que nous rencontrons, est frappante.

Je m'obstine à voir en Ajaccio l'un de ces forts anglais, avant-postes de la civilisation armée, où l'on doit, selon Fenimore, enlever la fille blonde du major !... Elle en est pleine, de ces blondes, car la Grande-Bretagne, qui regrette cette île, est en train de créer à Ajaccio, comme à Madère, une petite station d'hiver qui deviendra grande.

Corte serait, on imagine, la citadelle arrogante

assaillie par des Indiens scalpeurs, tatoués et hurlants. Ils sont les personnages nécessaires du tableau.

Bastia réaliserait, tel qu'on se le représente, le premier comptoir de commerce établi par une Société puissante, débrouillarde et alliée aux Peaux-Rouges.

Assurément, le voyageur ne doit qu'au banditisme la sensation très aiguë d'état sauvage qui l'accompagne en Corse pour ne plus le quitter qu'à Marseille.

Mais il est évident qu'on se sent là très loin de toute société policée, et notamment de ce Code dont l'auteur, je ne cesse de le remarquer, par une ironie bizarre du sort, est précisément né dans le pays qui en fait le moins de cas. Le gendarme y apparaît comme une anomalie.

Il en est une. On ne se sait pas ce qu'il représente.

On comprend très bien que l'un d'eux ait un jour arrêté le poète Glatigny en train de composer des vers sur des bouts-rimés que lui jetait un merle. Il faut bien qu'ils usent leurs bottes et s'occupent à quelque chose.

On pense que je ne négligeai pas de visiter le lieu, pour moi sacré, qui a été témoin du seul acte d'autorité accompli par le gouvernement français en Corse.

Je décrochai donc ma lyre, que j'emporte partout où je vais, ficelée à mon parapluie et, m'étant dirigé vers la gendarmerie de Bocognano, je m'assis devant elle.

Cette gendarmerie était abondante en gendarmes.

Ceux que j'avais devant moi me parurent être les

fils ou les frères de ceux qui avaient incarcéré Glatigny. Ils étaient occupés à regarder avec une lorgnette la cime d'une montagne voisine, qui domine le village et s'appelle la Pintica.

Or, dans cette Pintica, depuis plus de quarante années, je dis quarante, habitent deux bandits fameux, aujourd'hui des vieillards, qu'aucun gendarme n'a jamais pu prendre, sous aucun gouvernement. Il est vrai qu'ils ne sont pas poètes. Quand le merle leur parle, ils lui répondent en merle.

Pour les gendarmes, cette Pintica est une cime inaccessible. L'idée de grimper là leur fait transpirer les bottes.

Ils savent d'ailleurs que les deux vieillards sont tireurs émérites et qu'à cinq cents pas ils n'ont pas encore manqué leur homme.

« Brigadier, dis-je à celui qui dardait la lorgnette, vous contemplez une bien jolie montagne. Elle est verte, comme l'émeraude, et j'ai apporté ma lyre pour la célébrer devant vous. L'un de mes amis, qui est mort, en traite éloquemment dans un petit opuscule consacré à la gendarmerie corse et purement édité par Lemerre vers 1869.

« C'est là que réside paisiblement cette antique famille des Bellacoscia, déjà florissante du temps de feu Glatigny, et tout à fait prospère du nôtre. Bien des générations de gendarmes se sont succédé et se succéderont encore avant que l'une d'elles mette enfin la main sur ces gloires de la Corse qu'Edmond About visita, qui eurent l'honneur de saluer le baron Haussmann, puis S. M. la reine de Suède, et vingt autres étrangers de distinction en passage. »

Comme le brigadier continuait à explorer de la

lorgnette les maquis de la Pintica, je tirai encore de ma lyre quelques accords enthousiastes :

« L'aîné de ces vieillards, repris-je, le plus..., comment dire ?... le plus opéra-comique, Antoine, celui dont on parle dans le Guide Joanne, fit ceci : — il offrit, en 1870, à Gambetta, d'organiser à Ajaccio, pour la défense nationale, un bataillon de bandits corses !... Il se chargeait de l'amener tout équipé à Tours, à la condition qu'on lui en garantît le commandement. Pendant dix jours il se promena dans la ville, muni d'un sauf-conduit bien inutile, ô brigadier, et il buvait au café du *Roi-Jérôme*, à la santé de cette patrie française dont tout lui était cher, excepté les lois qui la régissent.

« Peut-être Gambetta eut-il peur qu'il exigeât la Légion d'honneur. Toujours est-il que, le sauf-conduit expiré, le vieil et vénérable Antoine regagna sa montagne la canne à la main. Depuis ce temps-là, il boude la République, dit-on. Il y a de quoi. A présent c'est lui qui mène les élections du canton, et pas un candidat ne passerait à la portée de son remington sans avoir été préalablement agréé par cette influence escarpée. Ah ! vous contemplez une belle cime, brigadier, elle est verte comme l'émeraude ! »

Le gendarme jeta sur moi un coup d'œil soupçonneux et tordit sa moutache.

« Vous m'avez l'air de savoir bien des choses sur les gens de là-haut, » grommela-t-il.

Et il cherchait dans toutes les cavernes, désespérément.

Ces illustres bandits sont en effet d'une popularité extraordinaire dans l'île, si extraordinaire que, en attendant les honneurs de l'opéra-comique, auxquels

ils ont tous les droits possibles et imaginables, ils jouissent déjà de la gloire des Guides Joanne ou Baedeker.

« Ne manquez pas, disent ces manuels du parfait touriste, ne manquez pas, si vous pouvez, en passant par Bocognano, d'aller fumer une pipe sur la montagne (1.800 mètres) avec les frères Bonelli, fameux bandits ethnographiques, qui, sous le nom de Bellacoscia, symbolisent la vieille tradition séculaire de la vendetta. »

Ils donnent ce conseil, les excellents guides, mais il n'est pas facile à suivre; et voilà tantôt quarante ans que la gendarmerie française essaye, sans y réussir, d'aller fumer cette pipe, à cette altitude, avec les Fra-Diavolos corses.

C'est pour cela sans doute que Baedeker et Joanne disent en leur langage : « Ne manquez pas... si vous pouvez !... »

Par un concours de circonstances favorables, je l'ai fumée, moi, cette pipe de dix-huit cents mètres ! Il m'a été donné même de déjeuner à la maison d'Antoine Bellacoscia, dans cette gorge de la mystérieuse Pintica que le nouveau roi des montagnes a baptisée : le Palais-Vert ! Mais j'y ai laissé une paire de bottes, par exemple !

Miséricorde ! quelle ascension !

Un soir, au café du *Roi-Jérôme*, place du Diamant, à Ajaccio, je témoignais du regret que j'aurais de quitter la Corse sans avoir accompli le vœu des guides : « Ne manquez pas... si vous pouvez ! »

Il était d'autant plus difficile de « pouvoir », que les malheureux outlaws étaient, je l'ai dit, terriblement traqués par un brigadier de gendarmerie for-

midable, qui avait juré de les pincer, en dépit des quolibets ironiques de ses compatriotes.

Prendre les Bellacoscia, des gaillards qui, avec un vieux fusil à pierre, vous abattent leur homme à cinq cents mètres, au mitan du front, et qui en remontrent aux renards pour la topographie des grottes et cavernes, c'est un problème dont l'insolubilité pratique équivaut, en Corse, à celle de la décevante quadrature du cercle.

Toujours était-il qu'à cause du farouche brigadier, ces messieurs Bonelli recevaient moins que jamais, au Palais-Vert. « Ils ont arrêté leurs jours ! » me dirent les officiers en me quittant. Et je me levais moi-même pour rentrer à l'hôtel, quand un notable m'aborda.

C'était sans nul doute un personnage très honorable et même considérable d'Ajaccio, car pendant notre colloque tous les passants et promeneurs le saluaient profondément.

— Je vous ai entendu, me dit-il avec le plus affable sourire. Vous désirez voir nos Bellacoscia ! En d'autre temps rien ne serait plus aisé, surtout pour un poète lyrique tel que vous me semblez l'être. Mais en ce moment ils vivent dans des grottes inaccessibles même aux aigles, et que moi-même je ne connais pas. Vous ne pourriez donc visiter que leurs habitations, leurs familles et leurs domaines. Si cela vous suffit, au moins pour cette fois, vous n'avez qu'à me le dire, et ils le sauront avant une heure. Mais j'y pense, vous êtes marié, n'est-ce pas ?

— Marié, oui, et père de famille. Mais quel rapport... ?

— Je dois vous avertir que les mœurs en Corse,

sont très pures, surtout chez les bandits. Les femmes et les filles des Bellacoscia passent ici pour des beautés. Si vous n'étiez pas marié, je serais moins sûr de leur réponse. Du moment que vous l'êtes, ça ira tout seul. Vous n'aurez, pendant que vous serez là-haut, en train de causer avec ces dames, que deux fusils braqués sur vous à deux cents mètres, je dis braqués au bout de deux bras dirigés par quatre-z-yeux qui n'ont jamais mis que dans le noir des cibles, mais braqués des grottes environnantes, sans que vous sachiez laquelle, ni d'où ils braquent ! Ce que je vous dis, c'est pour votre instruction de voyageur, car, puisque vous êtes marié, vous n'avez rien à craindre ! Évidemment.

Et, ce disant, le notable disparut. Une heure après je recevais par un gamin une carte où je lus :

M. Z... X...

CONSEILLER GÉNÉRAL DE LA CORSE

Ils vous attendent demain à déjeuner.

Le soir même j'arrivais à Bocognano, à neuf heures, et tout de suite, dans la salle de l'auberge, je vis que j'étais attendu. Nos lits étaient prêts, et le repas.

Le lendemain matin, à la pointe du jour, nous

rejoignîmes notre escorte dans un cabaret du village.

Elle se composait de trois personnes, choisies à deux fins : d'abord pour nous guider à travers le labyrinthe du maquis, et ensuite pour nous y tordre le cou s'il y avait lieu, c'est-à-dire si nous nous révélions tout à coup comme mouchards après avoir été présentés comme touristes.

C'était d'abord un solide gars de vingt ans, d'allure délibérée, aux traits aussi purs qu'énergiques, un propre neveu des Bellacoscia ; puis un autre, son cousin, non moins redoutablement découplé, et enfin un être bizarre et énigmatique, sans âge, sans sexe, qui portait à la fois jupes et culottes, et dont le nom, fameux dans toute l'île, est Marthe.

Cet androgyne, assis à une table du petit cabaret, fumait un des cigares courts et gros, pareils à un pouce d'estropié, qui sont particuliers au département et berçait sur ses genoux une fillette qui l'appelait « ma tante » et paraissait d'ailleurs l'adorer. Or, cette Marthe au menton fleuri était le guide que nous allions avoir pour monter à la Pintica.

Elle embrassa sa nièce entre deux bouffées et dit : « Partons » !

Les deux jeunes gens sanglèrent leur *cartera*, ou ceinture de cartouches, passèrent leur fusil en bandoulière et nous déguerpîmes par le potager du cabaret.

La gendarmerie dormait encore ; mais pour dérouter tous les soupçons, nous avions expédié le mulet chargé de vivres du côté de la forêt de Vizzavone, et, rétrogradant sur Ajaccio, nous en suivions innocemment la grande route, sans avoir l'air de nous connaître, à des distances inégales.

Tout d'un coup l'androgyne, qui marchait en avant portant un faix de bois sur les épaules, fit un bond prodigieux sur la droite, et glissa sur une pente presque à pic au bas de laquelle roulait un torrent.

Les jeunes Corses l'imitèrent, et nous dûmes en faire autant. Je n'arrivai, pour ma part, au torrent qu'en me retenant aux troncs de quelques braves châtaigniers plantés là par la sainte Providence. C'était l'entrée du maquis. « A la vôtre ! » me cria Marthe en lampant à sa gourde une forte gorgée de rhum. Et elle alluma un autre cigare.

Je me hâte d'ajouter ici qu'elle en fuma deux douzaines avant notre arrivée au Palais-Vert, ils lui servaient de fanaux sur les pics pour nous guider.

Mais quelle escalade !

Je comprends que les pandores corses y regardent à deux fois !

Parvenu aux bords écumants de la Gravona, torrent sublime, mais sans ponts, il nous fut déclaré que nous avions à le traverser deux fois, et cela aux endroits mêmes où il roule si furieusement qu'il charrie des blocs de granit ! « Faites comme moi ! » nous cria l'hermaphrodite. Et nous la vîmes bondir encore de blocs en blocs, telle une truite enveloppée d'écume, son éternel cigare au bec. La vérité qui pousse l'empereur Frédéric à dire qu'il est Barberousse, dans *Les Burgraves*, me contraint d'avouer que si une planche habilement jetée d'un bord à l'autre ne nous avait aidés à passer cette Gravona diabolique, jamais je n'aurais déjeuné avec les filles des Bellacoscia, sous la menace des flingots invisibles.

Le torrent deux fois traversé, au milieu d'un bac-

chanal de fin du monde, je commençai à user mes bottes.

Celui qui n'a pas marché dans le maquis ne sait pas ce que c'est que la gymnastique ! Nulle trace de sentier dans l'épaisseur de cette haie vive immense. On s'étage peu à peu sur des cailloux en dégringolade permanente.

Les épines, les branches, les racines enchevêtrées, vous piquent, fouettent, accrochent, cognent, blessent et lacèrent. On se sent tricoté vivant, dévidé comme un peloton de fil par un chardon, on saigne, on jure, on pense à Régulus et à son tonneau, et c'est le désespoir dans le plaisir.

De temps en temps, dans les endroits découverts, un coup de poing amical vous écrase le chapeau et vous nivelle le crâne hors de la longue-vue des gendarmes ; puis on se trouve suspendu par la culotte, ou du moins ce qu'il en reste, au-dessus d'un précipice où hurlent les stryges du vide.

A chacun de ces paysages nouveaux, Marthe qui volait comme un sylphe, et sans même accrocher ses jupes, sifflait brièvement entre ses doigts, et un enfant apparaissait, tantôt sur un arbre et tantôt entre les pierres.

C'étaient les sentinelles postées sur notre passage, et qui annonçaient notre venue.

Et nous allâmes ainsi cinq heures, enfiévrés par cette ascension et traînés par cette sorcière fumante.

Comment les Corses, même les plus robustes, résistent à des marches dans le maquis telles que celle dont la courbature hante parfois encore mes reins en rêve, c'est ce qu'on ne comprend pas même au Club alpin.

Et pourtant les insulaires filent là dedans comme une hirondelle à travers une toile d'araignée. C'est un mystère, que Napoléon n'a pas révélé à Las Cases à Sainte-Hélène, et dont le secret ne sort pas de l'île. Je l'ai découvert et je le trahis, au bénéfice de notre nouveau corps de troupes de montagne.

Dans certains torrents du pays, et notamment dans le Fium'Alto, qui traverse l'Orezza, où sont les eaux médicinales que vous savez, on trouve de petites pierres ferrugineuses de forme carrée, dont la propriété magique est de rendre infatigable. Les Corses l'appellent « quadrata ». Ils l'attachent à leur genou gauche, comme un diamant aux guêtres, et ils vont !

Je voulais en acheter quelques-unes pour les sociétaires de la Comédie-Française, gens foncièrement déambulatoires ; mais elles n'ont de vertu que si on les découvre soi-même dans le Fium'Alto, un vendredi, au clair de lune. Lisez :

« Dans le fief de Canari, auprès d'un lieu nommé Oreglia, on trouve une matière tout à fait ferrugineuse qui a une singularité qui lui est propre : c'est que, de quelque façon qu'on la retire de terre ou des rochers, elle présente toujours une figure carrée comme un dé ; c'est à cause de cela que les Corses l'appellent : *pietra quadrata*, et qu'ils disent : *Questia pietra deve essere quadra come un dado del colore del ferro.* — Ils en racontent des merveilles et des choses si prodigieuses que, par cette raison-là, on pourrait retrancher la plus grande partie des rares vertus qu'ils lui attribuent : ils disent que si quelqu'un veut faire un long voyage, *il n'a qu'à attacher cette pierre à la jambe gauche, en dedans au-dessous du genou, il*

marchera sans se lasser. On trouve aussi beaucoup de cette matière ferrugineuse auprès de Corte. »

(*Description de l'île de Corse*, par le sieur Bellin. Paris, F. Didot, MDCCLXIX.)

De brandes en brandes et de sifflets de bergers en sifflets de bergers, nous finîmes par atteindre, vers onze heures et demie, un petit plateau très étroit, ombragé de châtaigniers gigantesques qu'enguirlandaient à perte de vue des ceps de vignes chargés de raisins bleus.

Là commence le domaine des Bellacoscia, le féerique Palais-Vert, terreur des pandores.

Marthe s'était assise à cet endroit pour nous attendre. Elle ne fumait plus, n'ayant plus de cigares, morose. D'un coup d'œil je vis son ennui, et je lui tendis ma pipe, car je sais être gentilhomme.

Un sourire charmant fut ma récompense, et l'ambre brilla bientôt entre les mousses de ses lèvres. Ah ! fumer de la sorte, ce n'est plus fumer ! mon Dieu ! c'est entrer en gare tout le temps, comme une locomotive de Turner !

Un tintinnabulement de grelots argentins drelinlinda dans la vallée : c'était notre mulet qui arrivait avec le déjeuner, ayant, lui aussi, fait la nique à la gendarmerie.

Deux forts molosses parurent en même temps à l'orée d'un bois de mélèzes, qui, sans aboyer, piquèrent droit à nos culottes inconnues, et nous dûmes les leur présenter. Ce après quoi, ils nous guidèrent, l'un devant et l'autre derrière ; nous étions dans la Pintica.

La Pintica est une gorge ou un saut du mont

d'Oro, évasé en entonnoir ou plutôt en pavillon de cor gigantesque, au fond duquel la Gravona roule ses pierres porphyriques. Les parois de cet entonnoir semblent de velours vert, tant la haute futaie des pins y est drue et serrée.

Une fois qu'on a pénétré dans l'abîme, on sent qu'on y est en sûreté contre toute entreprise, et que se risquer là sans sauf-conduit serait d'un fou. Dans l'échancrure de ciel qui plafonne et ferme d'un saphir le cornet d'émeraude, de petits aigles planent et jettent des cris qui se répercutent, agitent pendant plus d'une minute les ondes sonores, et se battent avec les échos. L'effet est surprenant.

Deux maisonnettes et une fontaine commune tachent de leurs blancheurs, comme trois carrés de linge un gazon, les verdoyances du gouffre.

Comment les Bellagoscia sont-ils arrivés à édifier leurs habitations dans cette solitude alpestre, à l'accès impraticable, et quels maçons les y aidèrent ? Toujours est-il que les voilà, ces maisons des bandits, et fraîchement réchampies encore, maisons corses s'il en fut, et construites pour la défense, avec leurs terrasses en avancée et formant pont.

On me dit qu'elles se rejoignent par un chemin souterrain, et que ce chemin lui-même mène à des cavernes où les frères Bonelli sont cachés en ce moment. Le jeune Antoine m'indique d'un geste tout le périmètre de la gorge.

« C'est là-dedans, me dit-il, mais je ne sais pas où moi-même.

— Moi non plus ! ajoute le cousin.

— Ni moi, fait Marthe entre deux bouffées. Mais ils nous voient en ce moment. Saluons-les. »

Nous agitons de confiance nos chapeaux en l'air, qui dans un sens, qui dans l'autre. Deux détonations, venues on ne sait d'où, nous rendent notre politesse et nous souhaitent la bienvenue. Une mesure de tonnerre en *do* majeur ! Les chiens n'aboient pas. Ils sont dressés.

« Messieurs, déclare avec une certaine gravité notre jeune guide, au nom de mes oncles Jacques et Antoine, vous êtes nos hôtes ! »

Et il nous montre, debout à la fontaine, une vieille femme immobile qui nous regarde. C'est la femme de Jacques, l'aîné. Mais elle ne bouge point de la fontaine.

La femme en Corse n'est pas l'égale de l'homme, et elle ne le supplée point dans les devoirs de l'hospitalité.

Bientôt, nous la voyons disparaître, une cruche sur la tête, et se perdre dans l'épaisseur du maquis.

Sur le seuil de la maison (celle de Jacques), une fillette de cinq ans à peine est le premier visage qui nous sourit. Les deux chiens sont plantés à côté d'elle, et elle les caresse en silence. Ils sont les seuls joujoux, peut-être, que la petite ait jamais eus, et ils ont l'air de le savoir.

Tandis que l'on décharge le mulet, nous pénétrons dans l'habitation.

Marthe nous y a précédés, et une poêle au poing, elle est déjà occupée à y préparer une omelette.

« Ah ! Monsieur, soupire-t-elle, que votre pipe est bonne !..

— Merci, » lui dis-je. Et je lui serre la main.

Deux éclats de rire de jeunes filles partent du fond ; je me retourne, et... je comprends alors pourquoi

mon conseiller général d'Ajaccio voulait savoir si j'étais marié !

Ces deux filles de Jacques Bellacoscia, l'une blonde et l'autre brune, sont les types accomplis de la beauté corse. Elles rachètent d'un seul de leurs cheveux tous les péchés de la famille.

Prétextant de la surabondance des vivres que nous avions hissés à cette altitude vertigineuse, je priai les deux rieuses de nous faire l'honneur de les partager avec nous ! Hélas ! leur refus fut formel.

La femme corse ne s'attable point avec les maîtres ni leurs hôtes, elle se borne à les servir, et, malgré mes supplications, je n'obtins d'elle que cette gênante faveur.

Pendant que les jeunes cousins dressaient la table, en plein air, sous une treille chargée de grappes et bien en vue des cavernes, elles firent toilette et s'endimanchèrent.

Et comme nous marchions depuis cinq heures du matin, Marthe apporta l'omelette fumante.

L'étrange déjeuner tout de même, quand j'y songe et digne de la brosse d'un Salvator Rosa, sur les bords de ce précipice, avec ces envolées d'aigles au-dessus de nos têtes !

Les molosses des Bellacoscia connurent ce jour-là les délices, ô Lyon, de la pelure de tes saucissons, et la fillette les sucreries ajacciennes.

Marthe m'avait rendu ma pipe, et les deux splendides créatures, la fée blonde et la fée brune, nous versaient à boire comme dans les festins des dieux.

Et c'est ces bonnes gens, pleins des vertus d'Abraham, intelligents, fiers, beaux et généreux, que la gendarmerie traque et persécute, pour une applica-

tion un peu vive peut-être, mais juste de cette loi de Lynch qui est la gloire de l'Amérique !

« Hélas ! Monsieur, nous disait le jeune Antoine, qu'est-ce que la vendetta ! Elle a pour origine l'impossibilité historique où les Corses ont été pendant des siècles entiers de se faire rendre la justice par leurs dominateurs et leurs tyrans. Quelle histoire que la nôtre : l'exaction, le vol et le massacre en permanence ! »

Et il baissait la tête tristement.

Moi, je regardais ses cousines, et en les regardant il me semblait que je le comprenais mieux. Il s'en aperçut, et parla de ses oncles.

Il vanta leur adresse extraordinaire au tir, et il en cita des traits qui passaient toute vraisemblance.

L'un de nous, assez bon tireur, émit quelques doutes sur l'un de ses récits :

« C'est impossible, dit-il, et Guillaume Tell lui-même... ! »

Antoine ne le laissa pas finir, et, comme notre muletier venait de placer sur la table la bouteille de champagne réglementaire, le jeune Corse dit quelques mots à l'oreille de Marthe qui disparut.

Nous la vîmes dégringoler à grandes enjambées sur la pente. Dix minutes après, elle revint, j'observai qu'elle était approvisionnée de cigares. Y avait-il donc un bureau de tabac à la Pintica?

Je venais de m'emparer de la bouteille de champagne, et, la tête un peu troublée peut-être, je proposais un toast au père et à l'oncle de nos deux ravissantes échansonnes.

« Chut ! silence ! fit tout à coup le neveu en tendant l'oreille.

— Qu'y a-t-il ? — Et je reposai la bouteille.

— Ne bougez pas !... Ah ! ne bougez pas, vous dis-je. »

Nous étions devenus tous silencieux, immobiles, et nous écoutions les bruits lointains du gouffre. Un coup de feu retentit.

Le bouchon de la bouteille venait de sauter, enlevé au ras du goulot par une balle de carabine.

« C'est de mon oncle Antoine ! fit le jeune Corse. »

UNE ÉLECTION

Il y avait une fois, à Bocognano, un maire qui n'était pas de la même opinion que les Bellacoscia.

Je ne sais pas du tout en ce moment, quelle était l'opinion des Bellacoscia; mais s'ils étaient bonapartistes. le maire était républicain, et s'ils étaient républicains, le maire était bonapartiste.

Pauvre maire ! Quelle profession !

Le malheureux ne s'était-il pas ingéré, un jour d'élection, de vouloir que ses administrés votassent tous selon son cœur de maire et pour le candidat de son choix ! A cet effet, il eut l'idée de distribuer à ceux de ses électeurs qui ne savaient pas lire des bulletins candidement numérotés, où ceux qui savaient lire pouvaient épeler le nom de ce candidat bien-aimé.

« Vous arriverez à la file devant l'urne, leur avait-il dit, et successivement vous jetterez chacun votre papier, non un autre, dans le trou. J'ai vos numéros, et je saurai quel est celui qui aura trahi ma confiance. Je ne vous en dis pas davantage. Allez !... »

Il y a des gens qui appellent cela de la pression électorale !

Ils ne manqueront pas de crier que ce maire faussait de la sorte le mécanisme du suffrage universel.

En quoi ?

Comment vouloir que ceux qui ne savent pas lire sachent écrire ? L'important n'est-il pas que l'on vote ?

Une urne est une urne. Un maire est un maire, ou je n'y connais rien.

Mais les Bellacoscia ne furent pas de cet avis. On vint les avertir de ce qui se tramait, car ils prépondèrent dans les élections comme dans tout le reste. Ils donnèrent donc de la trompe, et, à leur signal, tous les parents qu'ils ont, cousins, neveux, amis, protégés et bergers, escaladèrent les pentes du monte d'Oro et se trouvèrent réunis au Palais-Vert, chez le vieil Antoine.

Là, on tint un conciliabule où j'aurais bien voulu être, car, moi aussi, je trouve que les cinq codes manquent de fantaisie, et, le soir venu, tous étaient rentrés à Bocognano. Les rouets, comme d'habitude, tournèrent au coin des cheminées.

Le lendemain matin, le vote s'ouvrit dans la gendarmerie, dépouillée à cet effet de ses gendarmes. Le maire était à son poste, le ruban allégorique au ventre, souriant à l'urne, qui, de sa belle bouche, lui rendait son sourire !...

Dix jeunes Bocognaniens, solides gaillards de vingt à trente ans, la fleur de cyclamen aux lèvres, se présentent d'abord et marchent au jeu de tonneau républicain. Ils sont silencieux et calmes.

L'un d'eux tire de dessous sa veste une corde, et

l'autre un énorme bouchon de liège à bonder les futailles.

Les huit autres exhibent simplement de ces stylets affûtés en langues de trigonocéphales qui sont la gloire de l'armurerie corse.

On ficelle le maire sur son siège même, on le bâillonne devant l'urne, et on l'installe ainsi dans toute son autorité incontestée. Puis on fait entrer les naïfs porteurs de bulletins numérotés.

Les naïfs porteurs de bulletins numérotés n'ont pas plus tôt vu la tête congestionnée du maire et constaté sa ressemblance hurlante avec le Laocoon du célèbre Virgile, qu'ils comprennent tout de suite de quelle cime voisine souffle le vent de la liberté.

Sans hésiter, ils échangent leurs petits papiers contre d'autres petits papiers, de dimension égale et parfaitement semblables qu'on leur tend, et qui portent un nom opposé, mais équivalent, et, sous l'œil du maire embrasé, ils remplissent leurs devoirs civiques. L'urne avale.

Inutile de dire quel candidat l'emporta, cette année-là, dans le canton des Bellacoscia, et j'espère que cela vous est, ainsi qu'à moi, tout à fait indifférent, tant l'histoire est jolie par elle-même.

Quand je suis triste, je pense à ce maire et je m'ébats à l'idée du plaisir qu'il dut avoir, le soir, à être déficelé et à boire un coup.

VIZZAVONA, VIVARIO, CORTE

Le plateau de Vizzavona mesure environ cinq kilomètre carrés, il s'élève à l'altitude de près de douze cents mètres.

Il est le centre de l'île.

L'hiver, la voie qui le traverse est très fréquemment interceptée par les neiges, et la circulation s'interrompt entre Ajaccio et Corte.

Les voyageurs descendent alors à une petite auberge de rouliers, tenue par deux charmantes sœurs, dont l'affabilité est proverbiale.

Une vieille mère aveugle, immobile dans l'âtre et autour de laquelle gravitent des fillettes pensives et silencieuses, pare d'un mystère l'intérieur de l'*osteria* corse.

Elle semble être la statue de la Vendetta, cette vieille femme tragique, à peine estompée sur les ténèbres du foyer, pâle et sans gestes; et comme la Forêt de Vizzavona est fameuse dans les *voceri* populaires de la Corse par les aventures des bandits légendaires qui y ont « opéré », la première sensation, dès le seuil, est saisissante.

Dieu sait pourtant si l'accueil de ces bonnes gens fut aimable !

Notre venue avait été signalée, et nous trouvâmes la petite auberge entièrement revêtue et quasi brodée de cyclamens, pareille à un reposoir de la Fête-Dieu, et si fleurie que nous n'osions en passer la porte.

Cette énorme quantité de cyclamens avait été cueillie le matin par les fillettes, dans la forêt, et tout le hameau avait été requis pour en enguirlander la maisonnette.

Une poétesse nous souhaita la bienvenue par un compliment rimé, et le repas nous fut servi au flamboiement de tous les chandeliers qu'on avait pu réunir chez les pauvres forestiers.

Le repas de l'hospitalité corse se compose immodifiablement de trois mets, d'ailleurs délicieux : des carrés de porc cru salés et fumés, des truites de torrents et du fromage de chèvre.

A l'époque de la chasse, le régal s'augmente d'un service de bartavelles ou perdrix rouges.

Tout cela est présenté froid, et je dois dire que, pour les perdrix et surtout les truites, ce mode d'apprêt est supérieur à l'autre.

La truite de torrent corse mangée froide est d'une saveur extraordinaire et fort au-dessus de celle des truites de lacs suisses. Elle vaut la traversée pour un gourmet, et même un petit naufrage en plus.

Ah ! mon cher prince, vous en souvenez-vous de ce souper pittoresque et charmant, sous le dôme noir des mélèzes de Vizzavona !

Quelle soirée inoubliable !

Les cyclamens détachés des guirlandes pleuvaient

sur nos assiettes, ramassés à pleines mains par les petites filles de la vieille aux yeux morts.

Au loin, des bruissements de cascades déchiraient le silence de la montagne.

Et puis des coups de feu tirés aux étoiles par les parents et amis de nos hôtes et centuplés par les échos, allaient réveiller les sangliers dans leurs bauges et les renards dans leur gîtes.

Quelles santés ne portâmes-nous point aux êtres chers, avec ce vin de Corse, doré comme le Xérès, fort comme l'Alicante, et qu'Horace eût aimé!

Quelles chansons jusqu'à minuit et quelles histoires aussi, de farouches histoires de bandits à la fois implacables et débonnaires, dont les méchants gendarmes entravent la liberté héroïque et les amours naturelles, et qui ont résolu le problème de prendre sans voler et de tuer sans assassiner?

La cime blanche du monte d'Oro, que le prince Roland allait escalader à l'aube naissante, scintillait à travers les branchages, diamant gigantesque, et nous apercevions, distinct comme en plein jour le petit fortin génois, agrafé au flanc du pic et lui bouclant sa ceinture de pins.

Sournoisement, je sortis de l'auberge en pleine nuit, et je m'en allai sous bois vers le petit bastion génois.

Jamais je n'oublierai la senteur de cette forêt de Vizzavona, la nuit.

Pas un souffle de vent n'agitait la masse des pins et des mélèzes; au-dessus de ma tête, dans le sillon lumineux dessiné par les allées du parc sauvage, d'invisibles archers lançaient des étoiles filantes, qui passaient les pics et s'en allaient tomber, avec des courbes immenses, en mer.

Sous les broussailles, une ,rumeur chuchotait, c'est le mot, pleines de fuites, de réveils subits et d'alertes, et du sol, drapé de ronces et d'orobanchoïdes, une émanation puissante de résine, mêlée à l'arome de l'encre de Chine, me montait au cerveau et m'étourdissait.

C'était la sève des térébinthes qui débordait des troncs et parfumait abondamment la terre.

Je dus courir et gagner la route pour échapper à l'enivrement.

Mais là encore l'odeur mâle me poursuivait, et j'allumai une pipe d'herbe corse pour la combattre.

L'herbe corse est une espèce de tabac grossier, particulier à l'île, d'une violence excessive, que les bergers fument au grand air dans de longs calumets de merisier. J'en avais une poignée dans ma poche.

Le remède, toutefois était pire que le mal, et un autre engourdissement allait me saisir.

Je me dirigeai donc à la clarté stellaire vers un petit étang dont la plaque d'argent miroitait entre des jujubiers, des palmiers sauvages et des épines, et, m'étant imbibé les tempes et les narines d'eau glacée, je passai là les dernières heures de la nuit.

L'aube parut bientôt, effaçant les étoiles, puis l'aurore, qui colora de rose tendre les dessous de la forêt.

Les cyclamens se rouvrirent, la mare se prismatisa comme un cœur de tulipe, et sur les premières pentes du monte d'Oro je vis le prince escalader, entre ses deux guides. les brouillards transparents du maquis.

Petite auberge de la Focce, tout enguirlandée de cyclamens, fleurs favorites de George Sand, au plaisir de te revoir ! Que Dieu veille sur les bonnes

gens qui nous y hébergèrent avec tant de cordialité, et que le chemin de fer, dont l'inauguration est prochaine, nous dit-on, enrichisse les charmantes femmes et les beaux enfants de cette famille corse !

Il faut partir. Hélas ! il faut toujours partir ! Sur la route sinueuse, la voix des cascades nous appelle, et le vieux torrent du Vecchio, qui nous a envoyés de ces truites, attend notre visite de digestion.

Nous descendons sur Vivario à bride abattue, dans un mouvement de valse infernale. Tout tourne, et, grâce à l'étourdissement, le souvenir de nos charmantes hôtesses se dissipe, et le vent l'évapore.

J'ignore absolument pourquoi la jolie petite ville de Vivario est appelée les Chats de Vivario, « Gatti de Vivario ». Non seulement je n'y ai point vu plus de chats qu'ailleurs, mais je n'en ai pas vu du tout ni sur les gouttières ni près des rouets. Les explications que nous nous donnons entre nous de cette particularité relèvent du genre facétieux et grivois, et, si elles nous font rire comme des moines, elles ne peuvent rien ajouter à la science ethnographique de la caravane.

La meilleure est celle qui nous est fournie par Vincent Bonnaud qui est Corse : « On ajoute, dit-il, le nom de « chats » à celui de Vivario parce qu'on y vient surtout à la mi-août ! »

A en juger par cette calembredaine, vous devinez tout de suite dans quel état nous entrons en cette commune, où la première chose qui frappe nos regards surpris est une statue de Diane chasseresse !

Pourquoi cette Diane ?

Vivario, avec ou sans chats, est un bourg de douze

ou quinze cents âmes, remarquable surtout en ceci que la vendetta y est abolie.

Une inscription latine en fait foi sous le portail de sa petite église : *Maledictus qui percusserit clam proximum suum, et dicet omnis populus : Amen !*

« Maudit soit celui qui aura frappé à la dérobée son prochain, et que tout le peuple dise : Amen ! »

A la bonne heure ! Mais je ne sais pourquoi, je ne m'y fierais qu'à moitié. L'imprécation, en somme, ne laisse pas d'être assez jésuitique. Elle dit : « clam », l'imprécation, c'est-à-dire à la dérobée. Or, il y a des vendettas le front haut, ainsi qu'on sait.

Est-ce encore à cette disparition de la vendetta vivarienne qu'il faut attribuer le manque de cloches dans la petite église ? Car elle n'en a pas, et son clocher est sans voix d'airain.

Sans doute on a réservé tout le bronze dont on disposait pour la Diane, et telle est l'idée qui me vient d'abord et flatte ma vieille manie pour le grand et beau culte des Grecs Ah ! retrouver au fond d'un vallon cyrnéen les traces de cette mythologie merveilleuse, la religion humaine par excellence et la plus joyeuse, c'est là une découverte philosophique !

Je pense à ce qu'un Leconte de Lisle imaginerait sur ce thème et quel poème il nous donnerait. Les chats de Vivario faisant fondre les cloches de leur église pour couler une statue à Diane cynégétique ! ! !

Mais mon rêve est bientôt dissipé. Les Vivariens ont des cloches. Seulement elles sont suspendues dans les arbres !

Rien de plus pittoresque, d'ailleurs.

Quand le sonneur vient les tirer pour tinter les offices, le branle qu'il communique aux châtaigniers

en gaule les châtaignes et égrène les grappes de raisin noir dont leurs branchages sont festonnés.

Un intérêt historique s'attache aussi à la ville et la signale au tourisme savant de ceux qui voyagent pour s'instruire.

C'est à Vivario que naquit, dit-on, vers l'an 816, le rude pape Formose, l'un des porte-tiare les plus batailleurs dont s'enorgueillisse la chrétienté.

De telle sorte que la Corse a eu aussi un saint-père !

Ce Formose, dont l'histoire est d'ailleurs un peu ténébreuse, a été, ces dernières années, remis en lumière par un tableau fameux de Jean-Paul Laurens.

On sait ou on ne sait pas, que le pape Formose fut déterré après sa mort par les ordres de son successeur au trône de saint Pierre, Etienne VI.

Je ne me rappelle plus très bien ce qu'il avait fait ni quel crime il avait commis contre l'Église. Toujours est-il que, exhumé, revêtu de ses habits pontificaux et assis formidablement sous le dais, son cadavre fut jugé par un concile.

On l'interrogea ; un avocat répondit pour lui, je le suppose, et il faut croire qu'il répondit assez mal, puisque l'ex-pape fut condamné à l'unanimité.

On le mutila, on le décapita, et on le jeta dans le Tibre. Des pêcheurs l'y repêchèrent et l'ensevelirent secrètement dans la basilique de Saint-Pierre, où il est encore.

Jean-Paul Laurens a tiré parti admirablement de cette scène pittoresque de l'histoire ecclésiatique, et je voyais encore à Vivario la mise en scène très simple de cette accusation posthume et du geste féroce avec

lequel Étienne incriminait la victime de cette vendetta d'outre-tombe.

Corte n'est distant de Vivario que de douze kilomètres; mais, comme nous désirions déjeuner dans la capitale de l'indépendance corse et même avions commandé ce déjeuner à l'hôtel Pierraggi par télégramme, il nous fallut quitter de bon matin la ville aux chats.

De la route tournante par laquelle nous montions vers le pont du Vivario, les toits de Vivario, illuminés par le soleil levant, flambaient comme vitres de serre.

Tout à coup tout s'obscurcit, et la vallée sombra, pour ainsi dire, dans une nuée, sans qu'il nous fût possible de comprendre pourquoi ni par quel phénomène cette nuée était odorante.

Mais comme elle répandait un parfum délicieux de petit pain chaud et de café au lait, le phénomène nous fut expliqué.

Toutes les cheminées fumaient et brodaient la trame du voile flottant qu'ourlait la lumière, et que la brise finit par dissiper.

Serragio-di-Venaco est un bourg assez important, puisqu'il promet à Dieu une récolte de deux mille âmes corses.

Quand nous le traversâmes, il était en proie aux maçons et aux architectes, qui semblent vouloir y multiplier les maisons de campagnes; de belles et riches maisons, par parenthèse, construites en marbre gris, et qui décèlent des propriétaires aisés.

Serragio est en train de devenir une résidence d'été fort aristocratique, et j'y ai vu passer d'élé-

gantes amazones que le bois de Boulogne n'eût pas désavouées. Peut-être même les eût-il reconnues.

C'est de Serragio qu'est originaire l'illustre famille des Pozzo di Borgo, ennemie traditionnelle et héréditaire de celle des Bonaparte.

On y visite le château qu'habitent aujourd'hui encore les descendants du comte Carlo-Andrea, le fameux diplomate. C'est, paraît-il, une maison magnifique et hospitalière, dont la qualité de touriste français ouvre toutes les portes.

Nous n'y frapperons pas, et pour cause.

CORTE

Le premier aspect de Corte est réellement saisissant.

Au tournant du col de San-Pietro-di-Venaco, on débouche tout à coup devant une vallée large, profonde, encadrée de hauts monts, que deux torrents luisants sabrent en croix. On dirait d'un duel en effet entre le Tavignano, rude cavalier d'or, et la Restonica, fière amazone à l'armure d'argent, duel sonore s'il en fut et dont tous les coups retentissent au loin.

Ce tournoi s'éternise dans une lice ravagée, où des ceps de vigne brûlés et tordus par le phylloxera figurent assez bien un champ de bataille couvert d'ossements calcinés par le soleil et décharnés par les oiseaux de proie.

L'amphithéâtre est formé par les gradins alpestres du Rotondo, et, au centre de la lice, un rocher de trois cents pieds, dégringolé là dans une secousse géologique et sur lequel s'érige une citadelle, semble être la tribune de la cour des juges du camp.

Telle est l'illusion d'arrivée.

Elle est encore corroborée par cette remarque assez curieuse que le nom de Corte signifie « cour » en effet, en italo-corse.

L'admirable situation de la ville, tant au point de vue stratégique et défensif qu'au point de vue artistique et pittoresque, s'explique par la tradition locale qui veut que Corte ait été fondée par les Maures de l'occupation de 773, c'est-à-dire sous Charlemagne, et que les rois sarrazins y aient établi l'un de leurs séjours d'été délicieux. Je n'y vois, pour ma part, aucun inconvénient, et j'accorde de grand cœur la vraisemblance, n'étant pas clerc en ces questions.

Moresque ou non, toujours est-il que ce roc de cent mètres couronné d'une citadelle à laquelle s'accrochent, comme grappes de lierre, des maisons assez vertigineuses, est d'un effet surprenant.

Sourcilleux et rébarbatif, il se plante au centre de l'île, et l'on sent que c'est là, que bat le cœur du farouche petit peuple dont l'histoire vaudrait celle des Grecs, si plus d'art l'humanisait un peu. Corte, c'est Sparte avec une acropole; elle a, en Paoli, son Lycurgue à la fois et son Pausanias.

J'avais souvent entendu citer un dicton familier aux insulaires :

« Le Corse est Français à Ajaccio, Italien à Bastia, Corse à Corte. »

Je l'ai compris dans cette dernière ville. Corte est la vraie capitale, non seulement de l'indépendance, mais de l'esprit et du caractère cyrnéens, et Pascal Paoli en reste l'incarnation.

En Bonaparte on trouve, à doses égales, mais on trouve les trois nuances du type : l'italienne, la corse

et la française. En Paoli, on ne trouve que la deuxième.

A Corte, je fus extrêmement frappé de cette prédilection des insulaires pour leur Pascal Paoli. Elle est ethnique.

La maison de Paoli est bien municipal.

C'est la mairie, l'école et le musée.

Elle est publique, intacte et sacrée.

Les Corses veillent sur celle-là ; ils vont sans doute y placer les cendres que l'Angleterre restitue à leur vénération.

Lorsque nous arrivâmes dans cette petite ville sourcilleuse, au pied de laquelle deux torrents en collision vocifèrent, il y avait une course de chevaux corses sur le boulevard.

Ce boulevard, longue avenue ombreuse de platanes et dallée comme une rue italienne, aboutit à la place où le bronze du libérateur se dresse sur sa fontaine.

Là était le point d'arrivée et le but du steeplechase.

Montés à poil sur leurs petits chevaux noirs, chevelus, aux jambes fines, de jeunes gars de quinze à dix-huit ans, souples, ardents et nerveux, accouraient au triple galop du côté de Bastia, et les dalles de la rue sonnaient comme cloches à leur passage.

Quand on n'a pas vu un Corse à cheval, on ne sait pas ce que c'est que l'ivresse de la liberté.

Sous leurs vastes chapeaux de berger, aux ailes battantes, les regards des coureurs jetaient les feux du diamant noir.

Comme dans les bas-reliefs antiques, ils tenaient le bridon tendu de la main gauche, et la droite,

levée en balancier, fouettait les rameaux bas des platanes et dessinait dans l'air le sillage de leur course.

Ils allaient de la sorte vers la statue de Paoli, comme la flèche file au but ; et lorsqu'ils arrivaient devant elle, ils la saluaient avec un tel enthousiasme qu'il était inutile de savoir le patois corse pour comprendre ce qu'ils lui disaient.

On ne parle de la sorte à un bonhomme de bronze que lorsqu'il vous répond quelque chose à l'oreille.

LA PEVERONATA ET LE BROCCIO

Malgré tout l'intérêt que les souvenirs du libérateur de la Corse inspirent aux visiteurs de Corte, ma visite, à moi profane, m'en promettait un autre d'un ordre moins relevé peut-être, mais plus rare. Je désirais y manger une « peveronata ».

Qu'est-ce qu'une « peveronata » ? allez-vous dire.

Je n'en savais absolument rien moi-même. On m'avait dit seulement : « Si vous allez en Corse, ne manquez pas de vous arrêter à Corte pour y déguster la « peveronata ». Il n'y a que là qu'on sait la faire. »

« Peveronata » se traduit assez exactement par « poivrade », mais cela n'explique rien du tout.

Or donc, en arrivant à l'hôtel de l'Europe et dès le seuil, où nous attendait l'excellent M. Pierraggi, son propriétaire, mon premier cri d'affamé fut : « Avez-vous de la « peveronata ? »

A cette question, sans doute malencontreuse, je vis notre hôte soupirer, et ses regards embrassèrent

mélancoliquement le vaste vignoble calciné où le microbe a mis la ruine.

« Ah ! fit-il, ce n'est pas la truite qui manque ; c'est le reste ! »

Le reste, c'était le raisin. Or, sans raisin, pas de « peveronata » !

En 1872 encore il y avait tant de raisin sous Corte, qu'après en avoir exporté pour six bons millions, les vignerons ne savaient plus que faire de ceux qui leur restaient. Ils le donnaient, et, pour retrouver un peu de place dans leurs caves, ils finirent par jeter dans la Restonica le surcroît de leur récolte.

Les truites de ce torrent sont fameuses. Elles disputent la palme de la faveur à celles du lac de Melo, dans le Rotondo, qui, à dire d'expert, sont plus maigres. Elles aiment les eaux glacées de la Restonica, où, paraît il, les anciens Corses venaient tremper leurs épées pour leur donner une belle patine, et elles s'y engraissent à plaisir.

Quand elles reçurent dans leur neige fondue ces cascades inconnues de vin rouge, les truites s'y grisèrent. Elles s'en allaient à la dérive, le ventre en l'air, et on les prenait à la main sous les ponts.

Quelques Cortésiens eurent l'idée de cuire ces ivrognesses et de les accommoder, et ils connurent qu'elles étaient divines. La « peveronata » était inventée.

Ce n'est pas autre chose, en effet, qu'une bouillabaisse, ou soupe de poisson, à un seul poisson qui est la truite de torrent corse. Elle les vaut tous. Bouillabaisse au vin, Messieurs et Mesdames ! Mais avez-vous le cœur solide et l'estomac invulnérable ?

La truite grasse (il la faut grasse) est d'abord cuite dans l'huile d'olive, puis précipitée en un court-bouil-

lon aromatique de vin de Corse où il entre du poivron, de la tomate, des piments rouges, de l'ail à foison comme il sied, du vinaigre et du poivre, du poivre, du poivre.

Point de safran, ce qui m'étonne.

J'ignore combien de minutes doivent cuire ensemble les éléments de cette terrible composition; mais quand on l'a avalée, on a l'enfer dans le corps. Dante lui-même en serait malade !

Le succès de la « peveronata » fut considérable à Corte, même dans cette population sobre qui se nourrit d'une polenta de châtaignes. On constata, en effet, qu'elle altérait tellement qu'il fallait boire au moins pendant un jour et sa nuit pour apaiser la soif qu'elle déterminait.

Et les caves se vidaient d'autant pour la vendange de l'année suivante !

Hélas ! depuis 1872, les pauvres Cortésiens, attristés par le fléau qui les a ruinés à demi, ne font plus de « peveronata ». Comme disait M. Pierraggi, ce n'est pas la truite qui manque, c'est le reste !

Pour remplacer cette bouillabaisse « abolie » nous priâmes notre hôte de vouloir bien nous procurer du « broccio ». Quoique la saison fût bien avancée, il nous en promit pour le lendemain, et il tint parole.

Le « broccio » est le mets national et le régal de la Corse. Il est célèbre entre tous les fromages, et qui n'en a pas goûté ne connaît pas l'île.

Les bergers le fabriquent de la pure crème du lait de leurs chèvres, dans des corbeilles de jonc; il est de la couleur de la neige et parfumé de tous les aromes légers du maquis. Sa fraîcheur est délicieuse et sa saveur virgilienne. Daphnis assurément n'en

offrait point d'autres à Chloé. Mais les continentaux profanes et peu bucoliques le traitent comme un « petit suisse ». Ils le broient dans du rhum avec du sucre, et ils perdent ainsi, palais blasés, tout le plaisir pastoral de son goût élyséen. Je ne crois pas que le « broccio » aurait un grand succès chez Chevet, fût-il de Bastelica même.

Il m'a semblé même qu'à Corte déjà, où on le paye encore deux francs le pain, il perdait un peu sinon de sa renommée, du moins de son crédit.

Du reste le « broccio » a toujours été, et il est encore, une gourmandise, et on ne le sert que dans les grands hôtels et sur les tables aristocratiques.

Le commun a son fromage courant et de consommation journalière, le « caccia ». C'est une effroyable rondelle de roquefort aigre et puant le bouc, et que Vincent Bonnaud proposait d'atteler à notre landau pour les montées. Il l'avait même baptisé du nom explicite et comique de « fromage de renfort ! ».

La race corse n'est pas artiste et il ne lui a manqué que de l'être pour que son histoire, pleine de Marathons et de Salamines, et riche en Miltiades, en Thémistocles et en Épaminondas, importât autant à l'humanité que celle de la presqu'île hellénique.

Hélas, l'île héroïque n'a ni poètes, ni peintres, ni statuaires, ni musiciens, et pas même d'architectes.

Le peu d'art que son petit peuple, si intellectuel cependant, dégage, vient du maquis et des montagnes, et c'est de l'art primitif, en enfance, informulé. Les bergers, dans leurs solitudes alpestres, au bord des lacs glacés, s'occupent, sous le lourd manteau de poils de chèvre, à ciseler grossièrement des nœuds de mérisier pour en faire des pipes. Mais ils ne réa-

lisent guère que des bamboches. L'instinct de la forme y reste obscur, le sens de la beauté en est absent. Aucun Giotto ne dessinerait, dans le sentiment, sur la neige, le profil de sa chèvre préférée.

J'ai acheté de l'un d'eux une poire à poudre en racine de bruyère sculptée; elle représente une tête d'officier à moustaches, celle du « brave général » peut-être, car le boulangisme sévissait ferme, en Corse, pendant notre excursion, et les chromos de propagande empoisonnaient les murs de tous les cabarets. Cette poire à poudre est assez déconcertante. Le Corse n'aurait-il d'autre idéal que l'idéal militaire?

Il ne m'a pas été donné, à mon grand regret d'entendre un « vocero », qui est un chant funéraire, la plupart du temps improvisé par les femmes sur le cadavre de leurs morts. L'usage s'en raréfie d'ailleurs de plus en plus, et les vocératrices qui restent encore sont connues par leurs noms dans les cinq arrondissements. Fort âgées déjà, elles ne forment déjà plus d'élèves.

J'ai pu constater cependant, notamment à Calvi, ainsi que je le conterai plus loin, que la femme corse est véritablement douée du don de l'improvisation lyrique.

A l'Ile Rousse, quelques jeunes gens se concertent encore pour donner des sérénades. Sont-elles originales, et sortent-elles de l'imagination propre des joyeux enfants de la Balagne? Voilà ce dont je ne saurais décider, n'ayant pas eu le temps d'étudier la question. Ces sérénades cependant, entendues de loin, me parurent rythmées à l'italienne. Elles sentaient le troubadourisme moderne des quintettes ambulants de la Rivière de Gênes.

Des deux seuls artistes qui m'aient été révélés, l'un est un armurier de Piedipartino, village de l'Orezza, et l'autre est un tourneur de cannes, à Corte.

L'armurier de Piedipartino est le dernier peut-être qui trempe, nielle, damasquine et orne le célèbre stylet corse du vieux jeu, celui qu'on ne trouve nulle part et qui n'a qu'un fil tranchant à sa lame. Les stylets d'aujourd'hui, pareils aux poignards catalans, coupent des deux côtés, ce qui est une hérésie, et ils n'ont d'ornements que sur la gaine. Ils tuent sans doute aussi bien, mais moins artistement que les autres, ce dont le bonhomme de l'Orezza est inconsolable.

Pour le tourneur de cannes, c'est un serrurier forgeron de la Place Paoli, à Corte, qui, le dimanche et pour son plaisir, s'amuse à travailler des bâtons. Il a surtout une spécialité où il est unique au monde, c'est la canne en cœur de chêne.

Il est assez malaisé de se procurer l'une de ces pièces d'art, quoiqu'elles ne coûtent point bien cher, d'abord parce que le serrurier n'en vend qu'à ceux dont le visage lui revient, et ensuite parce que les branches de chênes dont elles sont faites se rencontrent difficilement sur l'arbre ou assez courtes ou assez longues. Il les décortique en effet et les décharne jusqu'à ce qu'il arrive à la première pousse, la tige d'un an, et souvent lorsqu'il l'atteint, à travers les revêtements et les superpositions de chair ligneuse, il se heurte à des nœuds, à des inégalités invincibles et dont sa forge même ne vient point à bout. De là la rareté de ces cannes.

Mais qu'elles sont belles, solides et douces à la main, avec leur vernis d'ébène et leurs viroles de

cuivre et d'acier gravés d'arabesques : quelles cannes, ô pâle Verdier.

La mienne fut faite sur mesure : je veux dire que le tourneur prit la mesure de mon coude à la terre, afin qu'elle me restât à jamais propre et personnelle et fût *ma* canne !

Muni d'un tel chef-d'œuvre, on peut monter à la ville haute, où se dresse le seul monument intéressant de Corte, la maison de Paoli ; et j'y monte. Avant d'y parvenir, par une rue à larges escaliers dallés propices aux ânes et aux mulets, et non loin d'une jolie fontaine en pyramide où chante dans une vasque circulaire l'hymne cristallin des eaux limpides, je me fais indiquer le cercle cortésien.

Le cercle de Corte fait trembler les soixante-six pièves et les six diocèses de l'île.

La malice de ses membres est proverbiale ici, et elle perpétue, dit-on, les traditions sarcastiques de ce Minuto Grosso qui fut le bouffon de Paoli.

Je n'avais lu nulle part que Paoli eût un fou, comme François I[er], et je l'ai appris à Corte pour la première fois.

Ce fou, pareil à tous les fous, et notamment à celui du fabuliste, vendait de la sagesse. Il en vendait à Paoli par mode de proverbes et de maximes, et tel le bon Sancho Pança à Don Quichotte.

Les proverbes, c'est le bon sens en dragées.

Minuto Grosso en était confiseur.

Il fit partie des conseils de la dictature, et au milieu des délibérations il jetait l'amande dans la mélasse, soit le petit mot pour rire. Minuto Grosso — en français le Fin Gros — est l'aïeul intellectuel et le patron que le cercle terrible de Corte revendique.

Il était bossu, ce qui est nécessaire pour avoir de l'esprit. Je n'en sais pas davantage sur ce Triboulet corse, dont le patriotisme d'ailleurs ne le cédait à celui d'aucun de ses compatriotes.

Le « palazzo di Corte », ou maison Paoli, est un monument à deux destinations, qui contient à la fois l'école et la prison de ville. Ajoutez-y, s'il vous plaît, le musée.

Dans la partie affectée à la prison, et qui est la base de l'édifice, je vis, le jour où je m'y rendais, un spectacle assez étrange. Un malheureux alcoolique ramassé la veille au soir dans le ruisseau, s'était accroché par les mains et les pieds aux barreaux d'un soupirail, et d'une voix effroyable, centuplée par la sonorité des rues, il hurlait frénétiquement : « A boire ! » Toute la ville en était remuée.

Impossible de le faire taire. Hérissé, convulsé, livide, il demandait de « l'eau » depuis près de 14 heures. On apercevait de la rue des bras de gardiens qui lui tiraient les jambes et tentaient de le dégrafer du grillage. Jamais rien de plus terrible ne m'est apparu sur la terre que ce supplicié douloureux en proie à une torture inouïe, et posant, sans s'en douter, une figure splendide des cercles dantesques.

On lui avait pitoyablement tendu des gourdes, mais il n'avait pu les saisir. Il ne les voyait pas. Il hurlait, suspendu comme un singe à sa cage, et sans doute, dans les steppes tremblants du delirium, il voyait passer devant lui des nappes d'eau délicieuses, fraîches et claires, qui clapotaient entre les rives.

Des enfants montaient à l'école.

Cette prison de Corte est, du reste, maudite et vouée aux dieux infernaux par tous les Corses.

Son insalubrité confine à l'assassinat.

Déjà Blanqui, l'économiste, avait, au cours des enquêtes industrielles qu'il conduisit dans nos départements, déclaré en 1840 qu'il tenait cette prison de Corte pour « un outrage à l'humanité ». La déclaration fit du bruit en ce temps-là ; mais l'état est le même, ou à peu près.

Si le rez-de-chaussée, demeure des gardiens, est tellement humide que pour eux la position est déjà intenable, que dire des caves et, plus bas, des caveaux, où l'on enferme les prisonniers ?

Ils sont, les trois quarts du temps, inondés. « Les plus robustes, me disait, d'une image saisissante, un citoyen de la ville, y « moisissent » en six mois ! » La cruauté raffinée et orientale du conseil des Dix, à Venise, n'a jamais réduit les criminels à une telle misère, et la mort par pourriture est un supplice qu'on n'inflige qu'à Corte.

Si ce collège-musée n'était que musée, on aurait mauvaise grâce à se plaindre, car personne n'a jamais mis les pieds, depuis la mort du cardinal Fesch, dans les salles où s'enfument les tableaux de son legs. Je suis peut-être le seul voyageur qui ait demandé à voir ces toiles.

Mais ce collège-musée est aussi collège, et les enfants de la ville vont y profiter d'un autre legs que Paoli fit pour l'instruction de ses compatriotes. Désireux, en effet, de les soustraire à l'influence du clergé italien, il laissa par testament une somme importante au municipe cortinais et destinée à entretenir l'université libérale à quatre chaires qu'il avait fondée dans la ville en 1764. Cette université n'a point prospéré, et le combat a cessé faute de combat-

tants. Mais elle est remplacée par une école secondaire, que suivent cent vingt élèves; et si ces enfants jouissent du privilège d'être élevés au milieu d'un certain nombre de croûtes italiennes, on ne voit pas la nécessité de les en punir en les exposant deux fois par jour aux menaces de la fièvre typhoïde.

S'il est d'ailleurs curieux, et il l'est, ce palais à tout faire, de Corte, c'est pour les souvenirs historiques qu'il évoque, souvenirs chers, et à bon droit, à ses citoyens. Car, en vérité, des peintures dont il est moins orné qu'encombré, je ne sais que vous dire. On ne les entretient même plus pour la forme. Elles tombent, elles aussi, en pure déliquescence. Elles s'écroûtent, et d'énormes écailles de pâte colorée pendent de la trame sur les cadres. Il y a cependant des pièces, sinon belles, du moins importantes, de diverses écoles d'Italie et des maîtres de second ordre. Mais comment en juger? Comment les voir seulement? L'ombre tombe à grands plis dans les salles, et des toiles d'araignée séculaires interposent leurs velums poussiéreux entre l'œil du spectateur et les toiles lézardées et noires.

Pauvre Joseph Fesch! s'il pouvait voir quel cas on fait en Corse de sa collection! Ah! mais non, ils ne sont pas artistes, tes cousins, mon cardinal! Ah! sapristi!

La chambre de Paoli, que le recteur de l'école nous fit obligeamment visiter, est la bibliothèque. Elle contient des manuscrits de grand intérêt, paraît-il, et tous les papiers relatifs à la guerre d'indépendance et émanés du conseil des « Neuf ». Le dictateur, pour se garer des attentats, avait fait doubler sa fenêtre avec des volets de liège de trois pouces

d'épaisseur. Ils y sont encore. Certes, il connaissait le caractère de son peuple. On conte d'ailleurs qu'en sus de l'escorte de vingt-quatre hommes qui le veillait jour et nuit, il gardait auprès de lui en' permanence de forts molosses aux crocs formidables, et qui ne connaissaient que lui et son fou.

Les colonnes, les fameuses colonnes du trône que les « Neuf » stupéfaits virent un jour subitement dressé dans la salle du conseil, sont également conservées. Le bon recteur sourit en nous les montrant. Il cherche dans nos regards si nous sommes avisés de cette histoire étrange du trône, que nombre de Corses nient furieusement, quoiqu'elle soit très vraisemblable.

L'idée de se faire élire roi de Corse, a dû passer par la tête de Paoli. Elle était rationnelle en somme, et tout à fait conforme au goût d'autonomie que les insulaires ont toujours eu, qu'ils ont encore, selon moi. Quand on prend de l'indépendance, on n'en saurait trop prendre. Napoléon lui-même avoue, dans le *Mémorial*, qu'après l'abdication de Fontainebleau il songea à se retirer dans l'île natale « avec ses cinquante mille Corses », et d'en demander aux alliés le gouvernement et le sceptre héréditaire. Cela eût mieux valu peut-être que de remettre son épée à l'Angleterre. Ile pour île, Cyrnos valait pour lui Sainte-Hélène. Les Corses, soyez-en sûrs, n'eussent eu que de l'enthousiasme pour la combinaison.

Quoi qu'il en soit, Paoli fit aussi ce rêve. Un jour les Neuf trouvèrent, dans la chambre des délibérations, un trône surgi comme par hasard à la place où le général s'asseyait d'habitude. Ils se regardèrent et sortirent. C'était un four. Paoli le comprit et ne

recommença plus. Minuto Grosso dut lui en dire de vertes, et l'origine des volets de liège vient de là probablement.

Le bon recteur de l'école me confie à l'oreille qu'il avait traité, dans ses loisirs, cette curieuse scène, tout à fait shakespearienne, en vers, et qu'il l'avait envoyée au *Figaro* pour le Supplément. Il n'en a point eu de nouvelles. Je lui promets d'en parler à M. Périvier, et j'échappe ainsi à la lecture qu'il me menaçait aimablement de m'en faire.

LA SCALA DI SANTA REGINA

Pour visiter ces gorges magnifiques, il s'agissait de faire un crochet aventureux, de renoncer aux délices du nouveau chemin de fer qui relie Corte à Bastia et dont la gare crénelée (elle est crénelée, miséricorde !) nous appelait par ses sifflements civilisés, et de nous engager enfin, après certain pont du Diable, dans un défilé farouche plein de légendes et riche en embuscades, par un chemin muletier longeant le précipice, au bout duquel était le mont Cinto.

Ce mont Cinto est le pic le plus voisin des étoiles qu'ait la Corse. Il perfore le ciel d'un trou de 2.710 mètres de profondeur, et nous avions pour chef d'expédition un homme qui ne badine ni ne tergiverse avec de pareilles attractions. Il fut donc résolu que nous ferions ce coude.

Des provisions de bouche, mesurées pour trois jours, s'empilèrent dans des paniers que chargèrent nos calèches.

Le seul village de caractère que l'on rencontre avant le Pont du Diable est Soveria ; mais il vaut

que l'on s'y arrête. Quel profil hautain sur la montagne !

Je serais bien étonné qu'il n'eût pas donné son homme à la Corse et que rien d'énergique ne fût sorti de ce nid d'aigle. Il ne me surprend pas d'apprendre en effet que Soveria est le bourg natal de l'un des plus rudes grognards de l'épopée impériale, le général Cervoni, tué à quarante et un ans à la bataille d'Eckmühl.

Ce général est le héros d'une histoire assez amusante. C'était lui que Napoléon avait chargé d'aller au Vatican signifier à l'héritier de saint Pierre sa dépossession définitive du cher pouvoir temporel. La mission n'était pas des plus agréables. Cervoni s'en acquitta avec une brusquerie si soldatesque que le malheureux Pie VII en resta épouvanté. Le général était de l'école littéraire et diplomatique de Cambronne.

Quelques années plus tard, quand le pape s'en vint à Paris pour le sacre impérial, Cervoni eut son tour à la suite des autres officiers, pour saluer le pontife, et il le fit d'une voix de stentor, avec l'accent quasi italien qui est le corse. Pie VII avait gardé un vague souvenir de cette voix-là. Elle lui rappelait quelque chose d'embêtant dans sa carrière. Il dressa la tête, regarda le général, et le complimenta de parler la langue harmonieuse du « si ».

« Vous êtes Italien ? demanda-t-il.

— Presque, saint-père, tonna Cervoni.

— Eh ! eh ! sourit le pape en s'avançant pour le bénir.

— Oui, je suis Corse.

— Ah ! ah ! ah ! »

Et Pie VII recula, timide.

« C'est moi, Cervoni ! ! !... dit le soldat en adoucissant son cuivre.

— Cervoni ? Diavolo !... »

Et le vieillard prit littéralement la fuite.

Le père du général, Tome Cervoni, avait été lui-même un militaire réputé ; il avait pris part à la guerre de l'indépendance corse sous Paoli. C'était un de ses capitaines. S'étant fâché, je ne sais à quel sujet, avec le dictateur, il se retira à Soveria, chez sa mère, femme d'une vertu magnifique et d'un patriotisme passionné.

Lorsqu'un jour on apprit dans le village que Paoli venait d'être surpris par Matra, son ennemi, refoulé dans un couvent auquel on avait mis le feu et qu'il allait y périr. Or Paoli, c'était la patrie incarnée. Nulle injure ne pouvait empêcher un bon Corse d'en convenir et de le reconnaître.

« Va ! » dit la mère en lui apportant sa carabine.

Tome cependant hésitait, étant vindicatif comme tous ses compatriotes, et ne sachant pas pardonner.

La vieille ouvrit impérieusement la porte :

« Va ! » fit-elle une deuxième fois.

Sans doute la cause de l'inimitié était grave, car le capitaine ne se décidait point à obéir :

— Non, mère, disait-il.

— Soit donc maudit le lait dont je t'ai allaité ! proféra la montagnarde, en une malédiction eschylienne qui est demeurée proverbiale dans l'île.

« Va ! » fit-elle encore.

Très pâle, Tome Cervoni se leva, prit son fusil, réunit quarante hommes dans les environs et alla délivrer Paoli au couvent de Bozzio. Il tua même

de sa main le traître Matra, partisan des Génois. Et, ceci fait, il revint à Soveria sans avoir voulu serrer la main au héros national, ni même le voir.

Il rentra dans sa maison, déposa son arme dans un coin, et s'asseyant dans l'âtre :

« Mère, vous êtes obéie, dit-il.

— Bien, fit-elle, voici la polenta du soir. »

Paoli fut obligé de venir lui-même à Soveria remercier son libérateur. Tout le caractère corse est dans cette histoire, très populaire chez les insulaires, et qui attend son poète.

Je ne demanderais pas dix ans pour que le défilé de Santa-Regina, en Corse — s'il était connu — devînt aussi célèbre que n'importe quels cols de la Suisse ou des Pyrénées les plus chantés par les guides et les touristes, car il est de toute beauté.

Nous pouvons dire que nous l'avons à peu près découvert. Je n'ai pas vu du moins qu'il ait été exploré par d'autres excursionnistes, et s'il l'a été, ils n'ont pas rendu justice à ses magnificences.

Cette rampe débute par une corniche montant par de larges lacets à l'escalade de la montagne. Encore un remarquable travail d'art, dont le seul défaut est de s'arrêter court, étant inachevé, et d'aboutir au vide.

Le Golo coule sur la gauche, et à mesure qu'on l'abandonne pour s'élever vers le pays des aigles, il gronde de plus en plus et plus sévèrement et gémit par les voix déchirantes de ses cascades.

Au point d'interruption de la corniche, près d'une petite auberge en bois où l'on peut remplir sa gourde d'eau-de-vie et casser une croûte, il faut renoncer à la douce véhiculation des calèches. C'est le

tour de l'équitation. De braves mulets tintinnabulants nous attendent, tout harnachés, et ils se chargent de nous hisser, d'un pied infaillible, sur les plans les plus verticaux.

Où est le chemin ?

Pour moi, je n'en vois pas du tout.

Lorsqu'on ne voit pas de chemin et nulle part dans une montagne, cela s'appelle, en alpinisme, « route muletière ».

Va pour route muletière. Mais où est-elle ?

Vincent Bonnaud me montre quelque chose qui dégouline, là, en face. Je ne distingue que des cailloux, descellés sans doute par des filtrations et roulant les uns sur les autres. Ils crépitent comme grêle. C'est ça ! — Broumm !...

Ces étonnantes murailles de granit que mosaïquent les porphyres et les marbres et que les forêts de pins lariccio veloutent d'une mousse gigantesque, dessinent des coupes et des profils d'une variété, d'une richesse de formes, d'un caractère si grandiose, qu'on en demeure bouche bée et confondu.

Par instant, lorsque le col se resserre et ouvre sur nos têtes une nef immense de cathédrale, des rochers voisins, ravinés par les pluies, complètent l'illusion par des apparences d'orgues, et tout au fond, en perspective, un tabernacle se dresse sur un maître-autel avec ses candélabres de quartz.

Vingt pas plus loin, ce sont des simulacres de Babylones pétrifiées où rien ne manque, ni les remparts, ni les tours, ni les monuments, et qui paraissent avoir été laissés là, sur un plateau désormais inaccessible, par quelque retrait des mers.

D'autres fois on croit distinguer des donjons

aériens, masses régulières, entassements scientifiques de blocs carrés et pareils à ces forteresses où la féodalité enfermait ses villes.

A ce tableau succède celui d'un petit Vésuve en éruption, bavant de tous les côtés des laves de plomb liquide qui sont les chutes d'eau des sources naissantes. Puis, au tournant entre les mélèzes, comme un miroir de Vénus égaré sur gazon, un lac miroite.

La route dite « muletière », soit l'espèce de glissade raboteuse et croulante où nos mulets tournent suspendus, circule sous les rocs surplombants et longe le précipice. C'est effrayant, cet escalier de Piranèse où d'heureux lézards chauffent au soleil leurs fins corps de crocodiles, pareils à des agrafes d'émeraude ! Jamais je n'ai vu autant de lézards qu'en Corse, ni d'aussi jolis. Mais, hélas ! qu'ils ont peur de l'homme !

A gauche, baignée dans l'ombre violâtre d'où surgissent quelques aiguilles roses, la scala di Santa-Regina se masse ténébreusement et s'enfouit, pleine de mystères.

A droite, elle flambe.

Les clameurs du Golo tantôt nous quittent et tantôt nous reprennent et rien n'est comparable enfin à l'espèce d'angoisse délicieuse qui nous étreint pendant cette ascension perpendiculaire, plus abrupte cent fois que le chemin du paradis.

DE CORTE A BASTIA

Le plus beau chemin pour aller de Corte à Bastia est le chemin des écoliers, c'est-à-dire le plus long, celui qui passe par la Castagniccia, ou pays de la châtaigne.

Donc, la nuit tombant, et malgré leur fatigue, nos intrépides petits chevaux se remirent en route, et l'escalade commença par une montée terrible; infini et somnifère, ce chemin de Morosaglia ! Entre les montagnes qui le bordent, l'ombre tendait ses voiles de plus en plus opaques, et je ne sais pourquoi il me semblait que notre voiturier n'était pas tranquille. Il marchait, le fouet à la main, à côté de la portière de la voiture, et de temps à autre ses regards anxieux s'enfonçaient dans les ténèbres.

La lune tout à coup s'élança d'un pic comme un obus du mortier, monta silencieusement et éclaira le paysage. Et nous entrâmes dans l'inconcevable !

Des crêtes, des pics, des arêtes, des aiguilles, des blocs, des trous, des massifs d'alpes fantasmagoriques, pareils aux flots pétrifiés d'une mer de planète éteinte, inondés de clarté électrique, apparurent.

Puis tout s'éclipsa, l'astre s'étant masqué.

Et tout reparut encore : le Rotondo bleuâtre, le Spolasca rosâtre, l'Asco jaunâtre, le Cinto blanchâtre, d'autres cimes encore, baignaient dans une rosée de lumière pâle, transparente, et les vallées semblaient des coffrets de pierreries entre-bâillés, où les ombres, nettes et tranchées, formaient les couvercles.

Quel spectacle ! Il s'évanouit.

Et la lune se démasqua plus loin. Et l'inondation de fluide prismatique reprit son niveau entre les rives débordées des monts.

Cet enchantement dura une heure. Une heure cette mascarade de Diane Hécate en coquetterie de bal d'opéra, ce jeu de cache-cache prodigieux, qui réveillait les oiseaux dans leurs nids et ébrouait les chauves-souris sur nos têtes ! S'il y a quelque part, dans l'immensité, un astre de saphir, tels sont ses sites et ses panoramas, et l'imagination n'en rêve point d'autres.

Mais la route tourna et l'assombrissement se fit. Nous pénétrâmes dans un maquis sombre, où les ténèbres étaient d'ébène. Le falot de notre calèche éclairait seul d'une lueur d'abat-jour mobile la rampe de plus en plus rude, dépourvue de parapets et lisérée de précipices que nous gravissions éblouis.

Subitement la voiture reçut une secousse, et l'un de nous, adossé à la capote, sentit un corps qui venait de s'accrocher à l'arrière et avait bondi sur nos malles. Il donna alerte au voiturier. Nous allions être attaqués et dévalisés peut-être comme une simple diligence.

« Ne bougez pas ! cria l'énergique automédon, un

petit homme nerveux et robuste; il n'y a pas de voleurs en Corse ! »

Et en deux enjambées il fut derrière la voiture. Nous entendîmes un dialogue bref, en dialecte corse, suivi de quelques coups de fouet claquants, puis une fuite de bête dans le maquis, et le voiturier revint en secouant la tête :

« Je vous l'avais bien dit, fit-il d'un ton de mépris indéfinissable, c'est un Lucquois ! »

Et il montra sa chambrière.

« Pas d'autre arme pour ces gens-là. Mais les Corses ne volent pas ! »

Et il remonta sur son siège. Une demi-heure après nous entrions dans Morosaglia. Il était neuf heures et demie du soir, et nous crevions de faim et de sommeil.

Morosaglia.

Morosaglia, qu'on appelle aussi Rostino, est quelque chose comme la Mecque de la Corse, car c'est là que son prophète, le père de la Patrie, Pascal Paoli, est né, en avril 1724.

Vaste village, composé de plusieurs hameaux semés sur les versants, cette commune s'épand de tous côtés dans un bois de châtaigniers, mais elle s'arrondit en somme autour de l'église centrale qui domine de sa tourelle carrée, et tel un berger appuyé sur sa houlette, les troupeaux épars de ses maisons grises.

Nous n'y fûmes point ma reçus, non ! nous n'y fûmes point reçus du tout. Car à neuf heures et demie Morosaglia est couchée. Ses habitants ont, paraît-il, vingt raisons pour une de ne pas ouvrir leurs portes après le coucher du soleil, et sur ces vingt raisons il y en a dix-neuf d'excellentes. J'ai pu juger, d'après

quelques récits assez romantiques, ouïs sur les lieux mêmes, que dans cette commune la bonne heure de la vendetta est l'heure nocturne. Quelqu'un frappe, vous tirez la barre, et vlan ! vous vous trouvez avoir deux balles dans la tête. De là vient que les Rostiniens sont couche-tôt.

Un épicier compatissant nous avait donné une lettre de présentation pour un sien parent, hôte habituel de tous les touristes de passage à Morosaglia. A minuit et demi nous étions encore sur la route, cette lettre à la main, ne sachant comment la faire tenir au destinataire, dont la maison hermétiquement close nous opposait le bloc invulnérable de son cube.

Heureusement que le clair de lune était magnifique, cette nuit-là ! Mais quelle faim, Seigneur, et quelle fatigue !

Après diverses tentatives infructueuses à divers marteaux de portes, nous allions nous résigner à dormir dans nos voitures mêmes, lorsque l'idée vint à l'un de nous de rendre visite à la gendarmerie et de nous faire délivrer par elle ce brevet d'honnêtes gens qu'on refusait de nous reconnaître, à cause de l'heure avancée.

La gendarmerie n'était pas chez elle. Nous la découvrîmes dans un gracieux cabaret, où nous lui offrîmes un petit verre. Je dois proclamer qu'elle le refusa, et qu'après inspection minutieuse de nos personnes innocentes et de nos allures éreintées, elle se chargea de nous introduire chez notre hôte.

Nous la suivîmes en la bénissant. Parvenus devant le cube rébarbatif, elle siffla d'une certaine manière, appela par trois fois l'hôte par son petit nom, et la porte béa, enfin.

Certes ! il était bien une heure du matin ; mais vous allez voir ce que c'est que l'hospitalité corse quand elle est rassurée : en un quart d'heure tous les membres de la famille étaient non seulement rhabillés mais endimanchés. Tous les lits étaient refaits à notre intention et garnis de draps blancs, et un souper fabuleux nous était servi dans le salon illuminé de tous ses candélabres.

Jamais je n'ai mangé de pareil appétit !

Jamais je n'ai dormi d'un tel sommeil !

Et la triste Morosaglia se revêt pour moi d'un souvenir enchanté, où la gendarmerie même a des ailes.

Celui des hameaux de la commune où l'on montre et visite encore la maison natale de Pascal Paoli a pour nom la Stretta. Dans quel état d'abandon les Corses la laissent ! Mais son délabrement même la poétise d'une austérité qui a son charme morne.

En somme, c'est la maison d'un vaincu, de l'un de ces vaincus de la liberté qui sont les plus tristes sur la terre. Si j'étais Corse, elle me ferait pleurer, cette ruine, que le temps achève et qui s'émiette dans les vallons. Car celui qui naquit là voulait son pays autonome, et il n'est que français.

Est-ce là ce que veut dire la désolation de l'habitacle solitaire, et faut-il y entendre la voix éloquente des choses dont parlent les philosophes ?

Aussi nue à l'intérieur qu'elle est, à l'extérieur, ravagée, sans un meuble, sans un livre, sans un souvenir, et telle encore que la vit, elle aussi, Gregorovius en 1852, soit n'ayant pas une vitre à ses fenêtres, la maison de Paoli à Morosaglia m'a laissé l'impression d'une tombe abandonnée de nos ci-

metières. Le temps du lierre est le temps de l'oubli.

Du reste le libérateur n'a point laissé de famille. Il ne s'était point marié, et son frère Clément était moine. Ce grand nom de Paoli n'est plus porté en Corse.

Sait-on cependant qu'un romanesque et chaste amour anima le cœur de Pascal, sans nuire à celui qui l'exaltait pour sa patrie ? Il est probable, du reste, qu'il confondait ses deux passions en une seule et les idéalisa l'une en l'autre. La Béatrix de ce Dante guerrier était une nonne, de noble souche corse, qui prit d'ailleurs elle-même une part assez active à la guerre de l'indépendance.

Quant à Clément, le moine, c'est au couvent de Morosaglia (aujourd'hui école Paoli) qu'il faut chercher la trace de cet homme, au moins aussi extraordinaire que son cadet. Clément Paoli, soldat terrible et pieux, rappelle ces évêques grands seigneurs du moyen âge qui se jetaient dans les mêlées, un crucifix d'une main et une masse d'armes de l'autre. On conte que toutes les fois qu'il abattait un ennemi, la pensée de la désolation qu'allait laisser sa mort aux êtres chers lui arrachait un cri compatissant. « Pauvre mère ! » s'écriait-il. Et il lâchait le coup infaillible.

On m'a montré dans le cloître des franciscains la cellule où Clément mourut en 1793, sous la bure du tiers ordre. Je l'ai quittée assez vite, car il me semblait ouïr les lamentations des « pauvres mères ». Il est vrai que je ne suis ni pieux ni moine.

C'est de ce couvent même que le général Pascal Paoli dirigea la fameuse bataille de Ponte-Nuovo, où la Corse perdit son indépendance.

Ponte-Nuovo ne se trouve pas sur la route de la Castagniccia, mais bien sur celle de Bastia, la route des professeurs. Ce village est au bord du Golo, dans une plaine marécageuse, qui paraît avoir été et sera encore, s'il y a lieu, le champ de bataille ordinaire de la Corse. Une citadelle, convertie en gendarmerie, commande le pont (que de ponts !) à cinq arches de la possession duquel dépend le sort des trois villes Ajaccio, Corte, Bastia, et par conséquent la prise de l'île. C'est donc à Ponte-Nuovo que bat le pouls politique de la Corse. Il n'y a rien à en dire davantage.

Les pauvres Corses y furent battus le 9 mai de l'an 1769 par le comte de Vaux, qui les mit en déroute, et de ce jour date le bonheur qu'ils ont de ne plus être Génois. La bataille de Ponte-Nuovo a naturalisé Bonaparte, lequel, sans la défaite de Paoli, n'aurait peut-être jamais été empereur des Français. Il vint au monde, en effet, le 15 août de la même année, soit quatre-vingt-seize jours après la tuerie qui nous le donna, hélas ! pour d'autres tueries plus affreuses encore. « Pauvres mères ! »

A présent, tenons-nous bien, et pas d'étourdissements ! Hurrah ! au grandissime galop, que dis-je, à tour de bras, nous descendons par une rampe en tire-bouchon dans la contrée de l'arbre à pain corse, la célèbre Castagniccia !

Les frondaisons s'épaississent, les faîtes se rapprochent et se nouent en dômes, le jour se tamise, une fraîcheur exquise nous baigne, et de tous côtés des susurrements de sources, des babils de chutes d'eau s'unissent au brouhaha de la forêt et au tumulte doux des branchages.

La première impression que donne la Castagniccia est celle d'un parc impérial et splendide, où les allées sont dessinées par un Le Nôtre, fou de grandeur, et taillées à larges coups de serpe dans une nature vierge. Il y a du Versailles et du Saint-Cloud dans ce jardin en labyrinthe, plein de rocailles et de cascades bruissantes, mais du Versailles reparti à l'état sauvage, du Saint-Cloud reconquis par la solitude, et rendu aux lianes colossales et aux mousses antédiluviennes.

On dit d'ailleurs entre géologues que la Castagniccia est l'Élysée de la botanique : j'ajoute un Élysée où l'on se promène en calèche.

Rien ne peut suggérer une idée de ces châtaigniers justement historiques, puisqu'ils nourrirent seuls pendant plusieurs années les armées sobres et fanatiques de Paoli. Leurs colonnades massives bordent la route d'arcades verdoyantes et profilent à perte de vue les charmilles sans fin, au bout desquelles une cascade luit comme un dressoir d'argenterie.

L'un de nous, étant descendu un instant de voiture pour ramasser quelques châtaignes sous les arbres, poussa de loin un tel cri de surprise que nous courûmes à lui, inquiets. « Venez voir ! » criait-il.

Et nous vîmes. Dans l'intérieur d'un tronc formidable, une chambre entière sculptée à même l'arbre. La table, les deux escabeaux, une petite armoire, tout s'y trouvait. Il y avait la cuiller et la fourchette dans l'armoire, et, sous la table, une paire de sabots !...

Comme les Corses donnent quelquefois en dot des châtaigniers complets à leurs filles, celui-ci devenait

un apport sérieux, et il fut reconnu d'un accord unanime que, si la fille était jolie, le parti était considérable pour un bandit pauvre.

Le premier village où nous fîmes halte est Piedicroce-d'Orezza ou plutôt le couvent qui le commande.

C'est l'un des trois couvents illustres de la Résistance; les deux autres sont celui de Morosaglia et celui d'Alesani. Le couvent de Piedicroce n'offre pas extérieurement un grand intérêt. C'est un édifice carré, long, d'aspect roman, surmonté d'un campanile à quatre entablements et sans flèche. Mais l'intérieur est une ruine d'un aspect rare et singulier, et je n'ai rien vu dans mes voyages qui m'ait autant fait regretter de ne pas être Pieter Neefs, à défaut d'un Pieter de Hooghe. Un effet de clair-obscur sur cet étonnant effondrement de chapelles, d'autels, de colonnes, sculptées, de statues décapitées, d'ornements et de gravats d'art, on aurait le plus beau motif de peinture imaginable. On en a fait une caserne de gendarmerie !

Piedicroce ne diffère des autres villages de l'île que par une propreté indiscutable et toute à son avantage. On ne se heurte pas dans ses rues à ces énormes cochons noirs, d'ailleurs si amusants que l'on est forcé d'enjamber, dans le Niolo, pour passer et suivre son chemin. L'auberge où nous descendîmes est fort bien tenue, convenablement approvisionnée, et nous eûmes le plaisir d'y causer avec un percepteur aimable et lettré, qui charma notre veille par de bonnes histoires de bandits.

Une entre autres, dont les Bellacoscia (qu'on ne gobe guère ici) assument la responsabilité. Un mal-

heureux curé du canton, ayant eu l'imprudence de fulminer en chaire contre ces rois de la montagne, se vit un soir enlevé par les deux frères et traîné de cime en cime jusqu'à la Pintica. Là, il jura de ne plus les « éreinter », et même de faire amende honorable à leur sujet le dimanche suivant devant ses ouailles. Ils le ramenèrent le samedi toujours de cime en cime, à son église, y entendirent le lendemain la messe et la rétractation, prirent une prune à l'eau-de-vie au presbytère et décampèrent. « Si non e vero, bene trovato, caro mio perceptor. »

A trois kilomètres du bourg jaillissent les eaux ferrugineuses et gazeuses d'Orezza, dont la célébrité est européenne, et justement, selon moi. La source est située au fond du vallon, et l'on y descend à pied de même qu'on en remonte. Pas une voiture pour les malades. C'est absurde, car la station thermale y est toute indiquée, dans un paysage magnifique. Il est vrai que les eaux appartiennent à l'État, qui y envoie quelques soldats atteints de fièvres au Tonkin. Les plus épuisés sont sur pied en quinze jours, car la puissance thérapeutique de cette source est quasi miraculeuse. J'en ai bu un verre, dans la vasque rougie de l'établissement, et j'ai eu la sensation immédiate de la Jouvence. C'est de l'orezza que Méphisto a versé à Faust.

Le monde malade viendrait ici de tous les coins de l'univers se retremper et s'activer le sang, si l'accès de la fontaine enchantée était seulement possible, et si on trouvait à se loger dans les environs. Mais l'incurie des intéressés n'est comparable qu'à la résignation fataliste des habitants. « Il faut passer la mer ! » disent-ils. Et ils se contentent d'en consom-

mer eux-mêmes, tant qu'ils peuvent, pour leurs trois sous le litre, de cette eau régénératrice qui les fait vivre cent ans et les remplit de force et d'allégresse.

A Piedipartino, dans l'Orezza, l'armurier à qui j'achetai un stylet corse, m'ayant entendu parler du « vert d'Orezza », marbre fameux, que Charles Garnier a employé pour le nouvel Opéra, et dont on admire des colonnes entières à la Villa-Médicis, s'offrit à nous en procurer.

« Venez », dit-il en prenant un marteau.

A un quart d'heure de là sur la route, il s'arrêta devant des blocs abandonnés et gisants au coin d'un pont, et il en détacha à coups redoublés quelques parcelles. « Voilà! fit-il. C'en est ! »

Et c'en était. Rien de plus précieux que ces jolis granits gris, lardés de pistaches, qui sont aujourd'hui la gloire de ma collection minéralogique. Quand on pense qu'on les trouve en surabondance sur les chemins et qu'il n'y aurait qu'à en prendre ! Quelle maison on aurait avec cela, ô mon Charles Garnier, maison d'émeraude et de malachite ! Si jamais je suis riche !...

C'est en revenant de Piedipartino, chargés de nos premières pierres, que nous passâmes dans un village dont le curé ne disait plus la messe.

Les pauvres paroissiens, endimanchés et leurs livres à la main, étaient rassemblés autour de l'église, mornes, la tête basse, dans le plus profond silence. La cloche n'avait point sonné l'office. Les portes étaient closes. Qu'était-il donc arrivé ?

Oh ! rien. Les gendarmes étaient simplement venus le matin arrêter le curé dans son lit, sous inculpation de vendetta !...

Pour aller rejoindre à Folelli la grande route nationale qui dessert toute la côte orientale de l'île et met en communication Bonifacio et Bastia, on descend de la Castagniccia le long du Fium'Alto par une route si belle et tellement mauvaise, qu'on ne sait s'il faut attribuer à l'admiration ou à la douleur les cris que les voyageurs y poussent.

Or, comme cette voie golgothique est précisément celle par où les malades abordent aux eaux d'Orezza, on comprend que les docteurs hésitent souvent à les y envoyer. Ils ne peuvent y arriver que décarcassés, s'ils y arrivent. On risquerait moins sa vie à descendre à Folelli par le lit même du torrent que par la route « carrossable » — disent les guides — qui le longe. Nous avons croulé pendant vingt-deux kilomètres, parallèlement avec une rivière croassante, qui semblait nous présager sinistrement tous les accidents que l'on rêve, et le tonneau de Régulus est doux comme montagne russe auprès de ce que nous endurâmes aux reins, aux côtes, à la tête, aux genoux et partout, dans la calèche la mieux suspendue de la Corse.

Mais quelle contrée dramatique et superbe que cette Casinca, et quel beau Phlégéton que ce Fium' Alto ! Si jamais je retourne en Corse, je me promets de revoir ces gorges sauvages, abondantes en sites héroïques, et où un peintre d'histoire trouverait cent motifs pour un « débrouillement du chaos » ; — seulement je les parcourrai à pied.

Folelli n'est rien qu'une auberge, mais c'est une excellente auberge, où l'on déjeune comme il faut déjeuner. Je suppose d'ailleurs qu'on y dîne de même.

Le temps nous manqua pour nous en assurer, comme aussi l'attrait du paysage, assez vague à cet embranchement. C'est à Folelli, en effet, que l'on quitte la Corse noire, la Corse incivilisée dont le farouche Fium'Alto jette le suprême appel pittoresque, pour entrer dans une Corse italienne marécageuse et plate.

Nous voici sur cette côte orientale au compte de laquelle on a tant écrit qu'il n'y a vraiment plus rien de nouveau à en dire : une énorme plaine de cent cinquante mille hectares, détrempée par les eaux, torréfiée par le soleil, où règne la malaria, et que les insulaires eux-mêmes ne traversent que le mouchoir à la bouche, au grand galop de leurs chevaux. C'est le royaume de la fièvre.

Ce marais pontin est si malsain que, de l'aveu d'un auteur corse même, un linge blanc, laissé le soir exposé à l'air, est relevé le lendemain matin rouge de rouille.

D'effroyables stagnations morbides formées par l'extravasement des estuaires de torrents ulcèrent ces bords de l'île et contribuent à accréditer les légendes qui la donnent pour inhabitable. Les étangs d'Urbino, de Diane, del Sale, et celui de Biguglia, devant lequel nous allons passer tout à l'heure, ne sont plus, au coucher du soleil, que des foyers de peste paludéenne. Jamais le mistral purificateur ne les évente. Aussi quelle solitude !

Il semble qu'il serait aisé de reconquérir sur la mort cette immense langue de terre corse et d'en tourner la putréfaction féconde à bénéfice pour l'agriculture. La nature indique d'elle-même le remède par les végétations luxuriantes dont elle couvre

ses vases. Les moindres plantes y affectent des développements tropicaux, les herbes sont d'une force et d'une épaisseur incroyables. C'est la flore des colonies.

En certains lieux, déjà sommairement cultivés, on fait par an quatre récoltes de luzerne. En d'autres, le blé devient gros comme celui d'Égypte. Partout l'eucalyptus réussit, prospère et fait forêt en trois années. Ce limon, roulé par le Golo ou le Tavignano, c'est de l'or en barre, et les Romains l'avaient bien deviné qui eurent là, c'est certain, deux comptoirs, Aleria et Mariana, dans ce grenier d'abondance inépuisable.

Ils avaient compris qu'il suffisait d'endiguer et de canaliser les eaux folles des fontes de neige et les débordements printaniers des fleuves de la côte. Est-il donc si difficile de reprendre leurs travaux salutaires et d'en suivre les plans d'après les ruines qui nous en restent encore?

Le desséchement des palus fétides ne se fera que par l'initiative privée, ainsi que tout se fait, et les Corses n'en ont pas. Ils vivent et meurent les yeux fixés sur le gouvernement. Si l'île était anglaise, ainsi que l'avait rêvé désespérément le pauvre Paoli, la côte orientale, canalisée, assainie, coupée de routes et plantée, serait pour John Bull une Mitidja. Elle donnerait des dattes, et l'étang de Diane abriterait des vaisseaux de fort tonnage, avec, autour, une jolie ville maritime.

A la hauteur de Gervione, sur la droite et près de la mer, les touristes en mal de baccalauréat rentré vont généralement visiter les ruines de Mariana, cité romaine fondée par Marius, et dont il ne reste que...

l'emplacement. Ils en reviennent avec des fleurs latines aux lèvres et un peu déçus.

Comme ils ont également fait pèlerinage, un jour avant, aux ruines d'Aleria, autre colonie romaine fondée par Sylla, et dont il ne reste que... le souvenir, ils établissent, au retour, de beaux parallèles entre les fondateurs, et leur conversation est tout à fait instructive.

Notre ami Vincent Bonnaud ne se donne pas tant de mal pour rivaliser avec Fénelon et Montesquieu dans ces exercices littéraires. Il déclare carrément que, pour lui, Marius et Sylla étaient des Corses !

Et comme nous nous récrions timidement contre cette opinion effroyable et d'une partialité révoltante :

« Leur histoire le prouve ! déclare-t-il. Ce n'est qu'une longue vendetta romaine, leur histoire ! Je vous défie de dire non ! Lisez Tite-Live ! »

Et nous voilà collés, car il a raison. L'inimitié de Marius et de Sylla devait faire quelque chose en Corse ! Elle a fait Aleria et Mariana.

Mariana cependant ne pouvait nous laisser froid, à cause de la très jolie église qui s'y est conservée et qu'on appelle la Canonica. C'est une des plus précieuses pièces d'art de la Corse.

Je ne suis pas assez bon architecte pour vous la décrire techniquement, mais la Canonica m'a paru être du onzième siècle et relever du style byzantin. Elle a une triple nef soutenue par des colonnes doriques; mais les chapelles sont gothiques, assurément, et la façade, ornée de chasses et de griffons, est pisane. Voilà. Je ne vous en dirai pas davantage, et pour cause, sur cette cathédrale des marécages.

L'étang de Biguglia est le plus vaste de ces palus insalubres. Il précède de huit kilomètres l'entrée de Bastia, à qui il sert de vivier. Il est probable que dès le temps de la colonisation romaine, ses poissons exquis fournissaient la table de ces gourmets dont parle Juvénal dans sa satire cinquième :

Mulus erit domino quem misit Corsica.

Aujourd'hui ce sont les Bastiais qui les mangent, ces mulets corses de haut goût. Et quand ils manquent au marché, on les remplace par quelque pâté de canard sauvage tué par les chasseurs au milieu des joncs et des lentisques de l'étang.

BASTIA

Si l'on ne savait pas que la Corse a été génoise, on le devinerait rien qu'à voir Bastia.

Bastia, c'est une Gènes en réduction. Même situation sur la mer, même encadrement, même port, mêmes rues et même caractère de ville. Il n'y manque que les palais splendides et outrecuidants de la via Garibaldi et les lions symboliques dévalant sur les escaliers des portiques.

Ces palais sont remplacés, sur la Traverse, rue principale de la ville, et place Saint-Nicolas surtout, par de grandes maisons modernes, haussmanniformes, sans art et sans style, à moins que celui de cette architecture en soit un, le style Napoléon Trois! Le plus pur alignement y préside et l'absence de couleur y règne.

Autour du port seulement, le quartier qui entoure les quais et que l'église de Saint-Jean-Baptiste appelle à la prière, est amusant à parcourir. Il grouille raisonnablement sur les dalles de marbre qui revêtent la chaussée, et sous quelques portes romaines des étalages de fruits, de poissons et de légumes accrochent de la lumière.

C'est là que je vivrais si je devais vivre à Bastia. J'élirais sans doute domicile aux environs du marché aux châtaignes, où il y a de si curieux griffons de bronze et qu'anime le bavardage des commères autour d'une fontaine. L'odeur historique de la vieille cité corse n'est respirable que là, du moins pour des narines ethnographiques.

Quant à la terriblement majestueuse place Saint-Nicolas, où l'on contemple, foudroyé, la statue de Napoléon dont je vous ai parlé plus haut, je ne veux pas m'attirer une vendetta bastiaise, mais, sapristi ! quelle place, et quelle statue ! Il est vrai que, si elle n'était pas si grande, les pieds du Napoléon déborderaient du socle sur la mer ! D'après la conception du brave statuaire, si la postérité s'y fie et y réfère, comme on dit de Charlemagne « l'empereur à la barbe fleurie », on pourra appeler Napoléon « l'empereur aux grands pieds ». Ils durent tenir, s'ils étaient ainsi, tout le pont d'Arcole. Enfin j'ai vu mieux en fait de proportions académiques, je vous en donne ma parole d'honneur !

Pour la place en elle-même, il y souffle un tel vent, le libeccio, qu'on s'y croirait en Avignon. Comment le petit théâtre de bois, baraque informe qui l'orne, y résiste, c'est ce que je n'ai pu comprendre. On doit la lester de tragédies. Cette grange a encore une fois éveillé en moi le souvenir mélancolique du pauvre poète Albert Glatigny, qui y joua du Scribe. Glatigny était « troisième utilité et souffleur » d'une troupe ambulante, et c'est en se rendant de Bastia à Ajaccio qu'il fut pris pour Jud et emprisonné à Bocognano.

Pourquoi ne pas le dire ? Je me suis assis sur un banc devant cette « roulotte » échouée là comme

une épave, et, le dos tourné au Napoléon des pédicures, je me pris à rêver aux dures années et aux gais compagnons d'apprentissage littéraire. L'évocation fut si forte, sur cette place Saint-Nicolas, qu'il me sembla à un certain moment percevoir et reconnaître derrière les planches la voix de Glatigny déclamant la prose douloureuse.

Avez-vous essayé quelquefois de vous rappeler le timbre de la voix des amis qui sont morts? Le souvenir d'une voix, c'est ce qu'il y a de plus irressuscitable. L'expression, la physionomie, l'allure, le geste familier, ces choses-là vous laissent leur caractère; mais la voix? D'autant qu'il n'y a pas deux voix qui se ressemblent. Si la phonation est une science, elle est la plus vague et la plus incertaine de toutes. Peut-être viendra-t-il un temps où, grâce aux découvertes d'Edison, on pourra conserver dans le métal des plaques le timbre vocal des êtres aimés. Et ce sera vraiment le plus doux des miracles, attendu que la voix seule est capable de donner l'impression de la présence. Le portrait peint ou sculpté n'en procure que l'illusion. Quand la voix sera fixée, l'oubli sera vaincu. Le plus isolé mourra entouré du bruit des siens (1).

Mais revenons au port. Il est moins un port qu'une cale, et son goulet est si étroit qu'il doit être fort difficile d'entrée. Lorsque le susdit libeccio pousse le navire, j'imagine, sans m'y connaître énormément, que ce navire enfile ce goulet avec autant d'aisance qu'un fil une aiguille qui remue. Si le capitaine vise mal, tout est à recommencer.

(1) Écrit en 1887.

Le hasard, qui est parfois le meilleur des cicerones, voulut qu'entre plusieurs hôtels, également excellents, nous descendissions à l'hôtel de France, lequel est — révérence parler ! — l'hôtel « républicain » de la ville. Comme nous avions pour chef d'expédition un prince de la famille Bonaparte, ce choix désola les établissements rivaux et scandalisa les groupes politiques.

Dieu sait pourtant s'il avait été involontaire, pas un de nous ne pouvant se douter qu'il y eût manifestation d'opinion active ou réactive à se loger à gauche ou à droite dans la rue de la Traverse ! Mais en Corse on ne badine pas avec ces bêtises-là ! Entre nous, on ferait mieux d'aller travailler.

« Lorsque vous arriverez à Bastia, nous avait dit un voyageur d'expérience, ne quittez pas votre voiture, laissez aller, et regardez à droite et à gauche les portes qui défileront devant vous. Dès que vous verrez sur le seuil de l'une d'elles un homme coiffé du haut de forme et habillé de la flûte des soirées, *vulgo* queue-de-morue, arrêtez-vous et entrez sous cette porte. Elle est la bonne. On y mange des murènes des étangs de Biguglia ! »

Et le voyageur d'expérience avait ajouté :

« Vous ne pouvez pas vous y tromper. Ce haut de forme et cette queue-de-morue sont les seuls qui soient en Corse !... »

Fidèles au programme, nous criâmes donc : Stop ! à notre cocher dès que nous aperçûmes, ainsi qu'il était écrit, le « soyeux » indicateur qui répondait au signalement ; et c'est ainsi que nous devînmes les hôtes du digne M. Staffe !

Le digne M. Staffe était une des curiosités de Bas-

tia. Il y a représenté pendant trente ans le goût du continent et Paris. Il fut le Corse en habit noir ! — Jamais il ne quitta cet habit symbolique, et oncques il ne coiffa autre coiffe que le gibus sublime qu'on lustre et rafraîchit pour cinquante centimes. Inutile d'ajouter, bien entendu, qu'il n'eut foi qu'en la cravate blanche, et que ses souliers furent, jusqu'au dernier jour, vernis.

C'était un grand vieillard sec, allègre, rasé de frais, qui vivait pour et par la correction absolue, sauf qu'il passait sa journée assis dans la rue sur une chaise, devant sa porte, à attendre les voyageurs. Riche, notable et influent, populaire et conseiller municipal, il ne dédaignait pas de servir à table les hôtes de qualité que la Providence lui envoyait, et, le repas fini, il s'asseyait avec eux à la table, faisait monter ses liqueurs de choix et ses cigares, et il leur parlait... de Paris !

Il était de ceux pour qui Paris est le nombril de la terre. Il soupirait en disant : « Le boulevard ». Je n'ai point rencontré de mortel plus sincère dans sa croyance aux viveurs de nuit. Pauvre M. Staffe ! Puisqu'il est parti de ce monde où sont les divines Folies-Bergère, que le bel uniforme démocratique qu'il y porta lui soit là-haut, devant le Juge, une circonstance atténuante ! Il n'en aura pas eu besoin si Dieu met dans les justes balances la bonne tenue de son hôtel de France, la propreté de ses chambres, la douceur de ses lits, la richesse de ses caves, le confort et la politesse et le céleste plat de murènes de la Biguglia aux échalotes ! L'ensemble de ses vertus vaut une assomption en paradis complète, cravate blanche comprise !

On n'aime guère la peinture à Bastia, ni même les peintres. Je n'en veux pour preuve que l'état réellement scandaleux où la municipalité laisse, à l'hôtel de ville, les toiles léguées par le cardinal Fesch. Je vous avoue que je suis sorti outré de ce monument.

Que ces toiles soient toutes bonnes, non certes, et il y en a même d'exécrables, mais qu'on laisse ainsi pourrir sur les murailles une collection dont l'ensemble constitue encore un fonds de renseignements sur la peinture italienne de second ordre, voilà qui arrache au plus calme des imprécations. C'est pire ici qu'à Corte même, et j'ai vu dans le poste de police une dizaine de natures mortes trouées comme un crible par les colichemardes des sergents de ville.

J'avais, du reste, le matin même, été, pour ainsi dire, préparé à ma stupeur indignée du « Musée » de Bastia par un événement significatif. Désireux de profiter du temps frais et lumineux pour rapporter de la ville quelque souvenir coloré, disons franchement une aquarelle, j'étais allé, en compagnie de M. Escard, m'installer au bout du môle avec mon petit attirail d'amateur.

De ce point, en effet, la vue était charmante et formait tableau. Le « maschio » ou donjon quadrilatéral de la vieille citadelle, avec ses hautes murailles d'ocre rouge, sous lesquelles les verdures du jardin public dessinaient leurs allées en terrasses, un joli château d'eau à gradins, les outremers changeants des eaux profondes du port, au fond les montagnes violettes, au premier plan une petite corvette bleu d'ardoise, tout cela sollicitait les pinceaux, et d'un plus habile que votre serviteur.

Je n'étais pas assis sur le pliant depuis dix minutes que le gardien du môle, homme de douane, vint à nous, et ce dialogue s'engagea, morose :

« Qu'est-ce que vous faites là ?

— Vous le voyez, de la peinture.

— Qui êtes-vous ?

— Un peintre apparemment.

— Où est votre livret ? Silence. Si vous êtes peintre, vous devez avoir un livret. Montrez-le.

— Il y a peintres et peintres ! intervint M. Escard.

— Qu'est-ce que ça représente, votre machine ?

— Mais, expliquai-je en rougissant, le donjon, les fortifications et le jardin, du moins autant que possible. Du reste je ne vends pas cher !

— Hum ! » fit le douanier.

Et je vis passer nettement dans ses yeux le soupçon de l'espion prussien !

« Ça y est ! dis-je à M. Escard. Nous allons être lapidés ! »

L'homme du môle esquissa un geste violent.

Et il courut à la Marine. Déjà les galopins du port se groupaient, agités et méfiants, autour de nous, et sur les ponts de bateaux une rumeur menaçante se propageait.

« Vite, dis-je à Escard, allez chercher du renfort. Cette scie de l'espion prussien est toute-puissante sur les masses, et le danger est d'autant plus grand qu'il est plus bête. »

Je poursuivis mon aquarelle pour me donner une contenance, et j'affectai même d'allumer une pipe ; mais je n'étais pas sans inquiétude. Le port était en brouhaha véritable. Le douanier revint avec d'autres douaniers, suivis d'une foule considérable. Ils me

demandèrent mes papiers. Je donnai mon portefeuille, et, sur leur ordre, j'allais plier bagage pour les suivre, lorsqu'un haut de forme populaire terminé par une illustre queue-de-morue apparut, écarta les curieux et me sauva.

C'était l'excellent M. Staffe, avisé par M. Escard.

Il connaissait Paris, lui, le digne hôtelier, il savait ! Il se porta garant, et nous emmena.

Ils en étaient là, à Bastia, en 1887 !

SAINT-FLORENT, ISOLA-ROSSA, L'ALGAJOLA

La route qui unit Bastia à Calvi est, dès le début, fort belle. On la fait à pied, d'abord parce qu'elle monte pendant dix kilomètres, et ensuite parce que les plus délicieuses fleurs, variées et odorantes, la bordent jusqu'au col de Teghime.

Cette première partie du chemin ressemble, à s'y méprendre, à la Corniche, entre Eza et Beaulieu, par exemple. Mêmes arbres, même flore, même culture de vignes, d'amandiers, mêmes jardins en espaliers, et même charme. — Du col, la vue s'étend sur un double panorama, et on y a la mer à droite et à gauche. A l'est, Bastia et l'étang de Biguglia, les îles et la mer toscane ; à l'ouest, le versant des monts, le Nebbio, le golfe de Saint-Florent, et tout là-bas la verte Balagne, cette Touraine corse. On aurait beau monter plus haut, on n'en verrait pas davantage, et pourtant vous n'êtes qu'à cinq cent quarante et un mètres, c'est-à-dire à quelques enjambées de l'équilibre éternel des eaux.

Partout où, dans un paysage, la montagne s'accorde avec la mer, on a la sensation du grandiose

et l'on gémit de ne pas être un oiseau, au lieu d'être né plantigrade. Au col de Teghime, j'avais envie de me lancer à la nage dans l'espace et de gagner Calvi par brasses.

La calèche me reprit à temps, et elle nous descendit à grandes guides jusque dans un vaste vignoble où l'on faisait la vendange. Le lieu s'appelle Barbaggio.

De belles filles brunes, aux yeux de velours, portaient sur la tête de grands paniers carrés remplis de raisins violets et s'en allaient ainsi, pieds nus, par les sentiers. A notre prière, elles nous en offrirent quelques grappes, et si grosses, que, un kilomètre plus loin, nous n'avions pas encore fini de les égrener.

Nous traversons une rivière bordée de lauriers-roses, comme l'Eurotas, et nous voici encore une fois dans un marécage.

Dans ce marécage croupit la jolie ville de Saint-Florent, dont Napoléon rêva de faire un autre Toulon.

S'il avait voulu réaliser ce projet, il lui aurait fallu d'abord, je suppose, dessécher le marais formé par les alluvions de l'Aliso, en canaliser l'inondation et rendre le pays habitable. Quant au golfe de Saint-Florent, il est admirable en effet, et la rade qu'on y construirait n'aurait peut-être pas son égale au monde.

« Ce golfe peut contenir une armée ! » s'écriait l'ingénieur Bellin en 1769. Pour un golfe, contenir une armée c'est le comble de la gloire géographique.

Quant à la ville elle-même, rien à en dire d'inté-

ressant, sinon pour la faculté de médecine. On doit mourir là comme des mouches. Huit cents malariés s'y agitent confusément et ne doivent se reproduire qu'à regret, s'ils aiment les enfants bien portants.

Mme Thomasina-M.-A.-E. Campbell prétend avoir mangé à Saint-Florent des « zerri », poisson fameux, dit-elle, dont je n'ai jamais entendu parler, même dans l'île. En fait de poissons corses, je connais la bécasse de mer, la regina, le scorpio, le prete, le coq de mer, la murène et la bianchetta; mais le « zerri », qu'est-ce ?

Toute cette côte septentrionale de l'île est d'un charme inexprimable.

Elle donne la sensation d'un Orient qui remuerait un peu, pas beaucoup, mais autant qu'un oiseau s'épluchant au soleil et s'étirant l'aile au bout d'un roc.

Nous voici à l'Ile-Rousse.

L'Ile-Rousse (*Isola-Rossa*), ainsi appelée de deux îlots rouges sur lesquels elle avance son port, et où l'on chassait encore la perdrix il y a cent ans, est une ville moderne, construite par Paoli pour embêter Calvi et détourner d'elle le commerce de la Balagne.

Calvi était demeurée en effet fidèle à Gênes, et le patriotisme du général ne pouvait tolérer cette fidélité, qu'il tenait pour une défection à la cause commune de l'indépendance. Pour s'en venger, il ruina Calvi, c'est-à-dire qu'il lui suscita une rivale. L'Ile-Rousse n'a pas un siècle d'existence, et c'est assurément le port le plus actif et le plus vivant de la côte. C'en est aussi le plus original.

Il avait de la poigne, ce Paoli, et du goût.

Trois sites caractéristiques résument fort exacte-

ment les trois physionomies de la ville improvisée. Ici c'est Venise, là un marché Louis XVI, et plus loin une anse délicieuse à la façon des petites criques liguriennes. Si on y joint un mail de province orné d'une fontaine que surmonte un buste du créateur de l'Ile-Rousse, le portrait serait complet en quatre touches.

Je me hâte d'ajouter que les habitants sont des gens charmants, affables et serviables, et que l'hôtel Degiovanni, où nous descendîmes, est supérieurement tenu par une excellente dame, énergique et habile cuisinière, qui soutient, elle aussi, la broche au poing, la lutte héréditaire contre la cité génoise.

C'est à l'Ile-Rousse qu'il faudrait venir vivre si l'on voulait passer l'hiver en Corse ; tout y abonde, tout y est bon, et les pêches s'y font miraculeuses. Notamment pour les homardivores et les langoustophages, l'Ile-Rousse est le paradis. Elle en envoie tous les lundis des bateaux à Nice, sa voisine d'en face qui lui rit dans le miroir de la mer.

A quatre ou cinq kilomètres de l'Ile-Rousse et avant d'arriver à Algajola, on se fait généralement arrêter par les voituriers à un endroit de la route où se trouve l'une des curiosités de l'île de Corse, le monolithe d'Algajola.

C'est une énorme colonne de granit, gisante encore sur son lieu d'extraction, et qu'on laisse là depuis plus d'un demi siècle, faute de pouvoir la transporter plus loin. La mer est à soixante mètres de là cependant, et il semble qu'un ingénieur (il y en a de si habiles!) n'aurait qu'à la pousser sur un radeau. Les frais sans doute seraient considérables, mais le bloc qui forme le soubassement de la colonne Vendôme

est colossal, lui aussi, et il provient de la même carrière. Pourtant il est arrivé à Paris.

Le fût, à la vérité, est effroyable. Il mesure dix-neuf mètres de long sur trois mètres de diamètre. Dressé, il serait imposant et indéboulonnable, celui-là !

Ce qu'il fait là dans l'herbe, on n'en sait rien ! Sa destination première, on l'ignore. On donne pour certain qu'il fut la première idée de la colonne, celle qui rend fier d'être Français quand on la regarde.

Je l'ai donc regardé de mon mieux, et la fierté n'est pas venue. Au contraire, j'ai même senti que je serais plus fier d'être Américain, par exemple, en face de cet abandon, car les Américains ne laisseraient pas trente minutes un pareil spécimen dans l'état où les Français le laissent, et ils le pousseraient, eux, sur le radeau.

L'Ile-Rousse forme une antithèse extraordinaire aux ruines féodales et génoises de l'Algajola sa voisine. Oh ! l'Algajola, cette petite cité morne, dont les remparts crénelés croulent depuis quatre cents ans dans l'huile méditerranéenne, où les maisons toujours éventrées, et comme irréparables, alignent, profilent et croisent des rues de décombres pour un peuple de lézards !

L'Algajola, qui a plus de trous sur l'azur que le soir n'y perce d'étoiles, et qui semble poser éternellement pour quelque Isabey le motif pittoresque d'une ville prise d'assaut, bombardée, incendiée et mise à sac, au moyen âge.

Cette Algajola, elle a été ma vraie découverte personnelle en Corse, celle qui me revient et dont je revendique l'honneur.

Si je pouvais y entraîner une demi-douzaine de peintres, ils en auraient pour dix ans à exploiter son thème décoratif et tous les motifs sur lesquels il se développe. Cette ruine est un enchantement pour des yeux d'artiste. Style, caractère, formes et couleur, tout y est, et la nature même semble avoir inventé des végétations particulières pour en rehausser les fantaisies. J'ai vu là des graminées étranges, des floraisons pendantes, des lichens et des pariétaires inconnus et qui défient le botaniste et ses herbiers. Mais ils défient bien davantage le peintre et ses brosses par la diversité des tons, l'harmonie, la surprise des silhouettes et l'intérêt des jeux de lumière.

Je me suis assuré, par précaution, que l'on pourrait y vivre, malgré la pénurie extrême des pauvres habitants — cent soixante-sept — qui disputent leurs décombres aux oiseaux et aux rats. Car ils ne sont plus que cent soixante-sept dans cette ville autrefois riche et puissante, dont les fortifications attestent la grandeur passée. On y vivrait même fort convenablement, et nous y avons fait un déjeuner charmant, chez une digne femme qui tient un petit cabaret dans la rue principale. Elle mit pour nous ses provisions d'hiver au pillage. Je regrette fort d'avoir perdu son nom. Mais s'il s'installe jamais une station de peintres à l'Algajola, je lui promets de lui en procurer la pratique.

Entre l'Algajola et Calvi on trouve un important village, appelé Lumio, dont la situation est superbe et qui ferait encore la joie des peintres. Il étage sur un versant ses maisons blanches et lumineuses, que domine un vieux donjon démantelé et flanqué de

tours. Des jardins d'orangers le poudrent d'or, et tous les sentiers qui y mènent étalent la gloire orientale des cactus, des agaves et des figuiers de Barbarie en bordures. Ces plantes exotiques y sont énormes.

Lumio est un habitacle de nobles corses, la villégiature de l'aristocratie calvaise. Il a près de mille habitants.

Je ne serai content que lorsque j'aurai attiré dans ce pays merveilleux la colonie d'artistes que j'appelle. Mais je voudrais un Troyon ou un Charles Jacques pour la bergerie monumentale qu'on aperçoit sous Lumio, dans un champ au bord de la mer.

Cette bergerie, qui pourrait abriter douze cents moutons, est une espèce de cloître à portiques, dont les galeries profondes emmagasinent de l'ombre de toute qualité et du clair-obscur à faire pâlir le maître d'Amsterdam. Quel cadre pour un animalier ! Cette bergerie de Lumio est la cathédrale des moutons ! Ils doivent en rêver quand ils paissent !

CALVI ET LA BALAGNE

Calvi est une adorable petite ville, endormie sur son promontoire blanc, que la mer entoure d'un froufrou de soie bleue.

Cette forteresse, à la fois hautaine et coquette, que le soleil irise, ressemble de loin, entre ses deux miroirs de ciel et d'eau, à un gâteau de sucre posé sur un plateau d'argent. On la dirait transparente. Quel magicien habite la citadelle vitreuse, ou quelle fée fait surgir aux yeux enchantés du touriste le mirage de ce château de cristal ? Mais non, le soleil tourne, et rien ne disparaît. Au trot des petits chevaux corses vous sautez quelques ponts de torrents, et vous voilà dans la capitale de la riche Balagne. Calvi n'est pas un rêve, et pourtant il en reste un pour moi. Heureux sont ceux qui vivent au pays où ils auraient voulu naître !

Le mot mélancolique de Théophile Gautier est vrai : « On ne naît pas toujours dans la vraie patrie. » J'aurais dû naître à Calvi, comme Christophe Colomb.

Car Christophe Colomb était Corse.

Pendant l'une des bonnes journées que nous pas-

sâmes dans la ville magique, nos hôtes nous firent monter à la citadelle. Entre les tours du vieux donjon génois, comme dans un pâté sans couvercle, tout le mystère d'une antique cité est enclos. A travers un dédale de rampes, de ruelles, d'escaliers, de passages voûtés, on atteint à une terrasse circulaire, plantée de platanes touffus, d'où l'on domine tout le profil dentelé de la côte, jusqu'au cap Corse. Quelle vue! Le port est en bas, à trois cents mètres, agitant mollement les coques de noix et les bateaux en papier de sa flottile. Et, à droite, la Balagne s'éploie, tapis d'émeraude piqué d'or. C'est là qu'il fait bon s'accouder, s'emplir l'âme de joie, les poumons de brise, les yeux d'étendue colorée et laisser s'égoutter les heures de l'urne penchée du Temps!

Mais après la poésie l'érudition a ses droits, et nous rentrons dans l'intérieur du pâté. Dans une ruelle, pareille à celle de l'Algajola, nos guides nous arrêtent. Ils nous montrent une ruine. C'est plutôt, si j'ose m'exprimer ainsi, une ruine de ruine, car à la vérité il ne reste de ce qu'ils y voient que l'éboulement confus de quelques gravats sans forme architecturale apparente.

« Vous êtes dans la rue du Fil, nous disent avec émotion ces aimables gens, les plus hospitaliers d'une ville qui est le chef-lieu de l'hospitalité corse.

— La rue du Fil?... »

Et je dresse interrogativement la tête. Mais mon savant compagnon de voyage a vite paré au mauvais effet de mon ignorance, car il sait, lui, sa Corse sur le bout du doigt, et comme doit la savoir un petit-fils de Lucien Bonaparte.

« Est-ce là tout ce qui reste de la maison où il est

né ? demande-t-il à nos gracieux cicerones en leur désignant le tas de moellons séculaires.

— Où est né qui ? insistai-je follement.

— Mais Christophe Colomb ! » sourit le prince.

Sans être un puits de science, je ne suis pas pourtant l'ignorant passionné que tout homme a le droit d'être par ces temps de doute historique et de bazardement général des traditions. A Charlemagne, où j'ai fait mes classes, je me rappelle qu'il était usuel et populaire, entre labadens et potaches, de répondre à cette question : « Où est né Christophe Colomb ? » par la facétie ci-dessous :

« Christophe Colomb est né dans un état voisin de la gêne » ; la « gêne » étant prise là pour la ville italienne qui porte ce nom, et où tous les historiens s'accordaient jusqu'à présent à donner le jour à ce grand homme. Mais venir en Corse pour y apprendre que le grand amiral des mers est né rue du Fil, à Calvi, c'était une surprise qui n'était pas dans le programme du voyage.

« Mais alors... repris-je, Christophe Colomb serait donc Français ?

— Il l'est, dit sévèrement un jeune prêtre qui venait de nous rejoindre. Voici sa maison natale, j'en ai les preuves. Suivez-moi. »

C'était à déchirer son diplôme de bachelier ! Nous le suivîmes donc, et il nous donna les preuves. Elles me parurent, comme au prince, indiscutables, Christophe Colomb était Calvais.

Quand on est à Calvi pour quelques jours, il est indispensable de se détourner un peu vers le sud pour aller visiter le bourg de Calenzana, l'un des plus considérables de l'île. Calenzana est un gros

débouché d'huile et de miel. Industrieuse et gaie, la population y dépasse aujourd'hui trois mille âmes.

Elle croîtra encore, car la Balagne est le pays des belles filles corses.

Il est aisé de le pressentir à la quantité d'enfants qui grouillent dans ses rues montueuses et fleuries. Je n'ai vu autant de gosses qu'à Cancale, ville également très prolifique, où l'Amour ne débande pas son arc. A Calenzana, il n'en perd pas une flèche.

Le bourg s'enorgueillit d'un souvenir historique un peu lointain, qui est la défaite des mercenaires allemands de Gênes par Ceccaldi, l'un de ses enfants. Cela se passait en 1332, sous Charles VI, et l'histoire ne nous est pas bien présente; il n'y a guère parmi nous que le prince qui puisse en traiter sans faillir avec les Calenzanais.

Il est vrai qu'il se doit d'être renseigné, le prince Pierre, son père ayant vécu longtemps dans la commune.

Il passe même encore pour en être le bienfaiteur, à cause d'une fontaine publique qu'il donna à la ville. L'eau, en Corse, est un présent sans prix, et on y retrouve sur ce point la grande préoccupation des peuples pastoraux de l'Hellade, qui pour une fontaine rendaient un Théocrite. La source canalisée par le prince Pierre Bonaparte a enrichi les braves Calenzanais, ni plus ni moins. Ils le savent, ils le disent encore, et notre chef d'expédition a pu se rendre compte, à l'enthousiasme qui l'escorta pendant sa visite, de l'importance d'un bienfait assez idyllique en somme. La fontaine était festonnée de fleurs, adornée comme châsse, et il dut en boire un verre à la santé de la Balagne.

Notre hôte à Calenzana fut M. Bonacorsi. Il nous fit l'honneur de revendiquer ce devoir d'hospitalité au nom de l'amitié qui l'avait uni au bienfaiteur de la commune.

M. Bonacorsi est, son nom même l'indique, un passionné de son pays, et il aime la Corse comme l'on aime sa mère bien-aimée. Il voudrait qu'elle devînt riche, libérale, active, et il prêche d'exemple. Son jardin, qui abonde en cédratiers, est une pépinière d'eucalyptus de toutes les essences connues, et il en donne de la graine à qui lui en demande.

J'ai vu dans ce jardin quelque chose qui m'a remué profondément, C'est une grotte en rocaille, enguirlandée de plantes et parée comme un autel permanent de Fête-Dieu. Une source y chante dans une vasque, et un banc, dans l'ombre et le murmure, invite à la rêverie. C'est le tombeau du fils unique de ce digne homme. Il y passe sa vie.

LES CALANCHES

HISTOIRE D'UNE SOUPE A L'OIGNON

Mais, hélas! et comme dit le proverbe, il n'est si charmante compagnie qu'il ne faille quitter, et le lendemain matin, nous partions rejoindre la grande route occidentale.

Elle est nouvelle, et peu de touristes l'ont parcourue avant nous, du moins s'il faut s'en rapporter aux excursionnistes. C'est, sans doute possible, la plus belle de l'île cependant. Elle longe, de Calvi à Bonifacio, tous ces golfes miroitants et porphyriques, que le soleil embrase chaque soir de ses pourpres et auxquels il en laisse. L'enchantement des yeux est continuel, et la succession des tableaux est toujours si majestueuse dans sa variété, que l'émotion vous gagne.

La communion de l'âme humaine avec la nature s'opère par le silence. Le vent seul parle et donne le verbe de l'espace.

Au pont de Fango, près de Galeria, un gros de

cavaliers montés sur ces petits chevaux corses qui sont les fils de l'Aquilon, comme les coursiers numides de Jugurtha, nous barra le passage.

Ils étaient une centaine, armés de tromblons menaçants, et paraissaient, de loin, assez rébarbatifs. Nous mîmes pied à terre, indécis de leurs intentions, et l'idée d'une aventure à la Gil Blas nous traversa la cervelle. Allions-nous donc être obligés d'en découdre pour passer ce pont ? Notre jeune chef allait en tête, fort résolu à faire honneur à la filiation d'un grand-oncle dont la vie militaire avait commencé à « celui » d'Arcole, lorsque, à sa vue, une décharge d'artillerie formidable éclata dans les airs, attestant d'intentions pacifiques, — et même enthousiastes ! Ces Corses expriment tout par coups de fusil, et surtout le plaisir de vous voir.

Les jeunes gens d'Aleria, comme les jeunes filles de Calenzana, étaient venus saluer à leur manière le fils du prince populaire et toujours aimé dans la Balagne. Ils nous escortèrent, en façon de piquet d'honneur, pendant quelques kilomètres, et jusqu'au golfe de la Girolata, dans une apothéose fulminante.

Écarlate, ce fiord ! Il s'entaille dans de gigantesques falaises de corail, de rubis et de grenat, dont aucun coloriste n'oserait imposer la splendeur à la routine ignare des gens de goût.

Toute la côte est telle pourtant, et la gamme des rouges y chante ses harmonies de feu, à peine amorties par les apaisements de l'ombre. Le vert des maquis exalte encore ces tonalités réellement incandescentes.

Le golfe de Porto, plus aveuglant encore, est comme le développement du thème de coloris. C'est

un golfe de Galeria en grand, et traité par un Rubens. Pour jouir de la magnificence de ce paysage, s'en imprégner jusqu'à l'âme, il est bon de s'arrêter une heure au village de Partinello qui domine la baie, et où l'on trouve une bonne petite auberge, fort bien approvisionnée du reste.

Partinello n'est point, à la vérité, un village : c'est un escalier. Les maisons y sont superposées sur une pente glissante ; et si elles n'étaient pas retenues par de grands arbres, elles tomberaient dans la mer, comme les moutons de Panurge.

Nous y avons vu deux jolies tisseuses, installées sur la route même avec leurs métiers rustiques, et qui certainement faisaient leurs toiles des rayons flottants du soleil. Il en voltigeait de tous côtés parmi les airs et jusque dans leurs chevelures embroussaillées.

Au fond de ce golfe extraordinaire, qui sera un jour ou l'autre, je vous le certifie, célèbre et peuplé de riches hôtels et de villas, on traverse un hameau sans importance, du moins par le nombre de ses habitants. Il s'appelle Porto et il a paré la crique de son nom. C'est à Porto que l'on embarque les pins, les mélèzes et tous les géants ligneux que l'État, insatiable bûcheron, abat dans la forêt de Valdoniello. La tour carrée dressée sur un roc flamboyant qui s'avance au milieu des flots, est un spécimen complet de ces fortifications dont les Génois avaient encerclé l'île. Son inutilité naïve et pittoresque donne la note de caractère de cette inoubliable solitude. Elle sert de reposoir aux goélands fatigués.

Entre Porto et Piana, le ruban de route ondule sur les précipices comme une écharpe dénouée au

vent. Les rochers verdoyants, où s'entortillent les lianes odoriférantes, sont piqués de lézards innombrables et tels des pélotons d'aiguilles. De lentes processions d'escarbots traversent la voie, semblables à des défilés de moines en cagoule. La chaleur n'est soutenable qu'à cause de la brise de mer, et tout à coup on entre dans le défilé des Calanches.

Le défilé des Calanches est illustre, et il a toujours passé, non sans raison, pour le chef-d'œuvre de la nature dans l'île. Les guides le préconisent, presque au dam de tous les autres sites, et pas un Anglais ne manquerait de le visiter, car ne l'ayant pas vu, il croirait n'avoir pas vu la Corse.

Il aurait raison. Quoique je leur préfère la scala di Santa-Regina et ses dramatiques déchirures, il n'est pas douteux que les Calanches méritent leur gloire européenne.

C'est l'entassement de Pélion sur Ossa. Une sorte d'éboulement céleste de granits de couleur, de toutes formes, de monolithes ronds, ovales, carrés, oblongs, en dés, en arêtes, en cuvettes, en tibias, en champignons, en gourdes, que sais-je ! une muraille de la Chine sèche et sans ciment, que la lumière crible par tous les trous, les millions de trous où logent des millions de petits sauriens, amis défiants de l'homme.

Le vent de mer use et polit singulièrement les cailloux de cette avalanche immobile. Il lui prête l'apparence d'un amoncellement colossal d'ossements tombés d'une planète voisine, dont les peuples auraient cent coudées. On y distingue des squelettes tout entiers.

Si l'on retrouvait sur la terre le champ de bataille

fabuleux où les Titans attaquèrent Jupiter et roulèrent foudroyés, j'imagine que ce cimetière ressemblerait aux Calanches.

Nous les traversâmes par un splendide coucher de soleil, suivi d'un crépuscule si étrange qu'il semblait être le jour naturel et nécessaire de la nécropole fantastique. Une demi-clarté brune, on eût dit souterraine, vernie encore de lueurs pâlissantes, laquait les contours des rocs. De grands pans d'ombre profilaient, en les élargissant, les formes et les silhouettes burlesques que l'imagination se plaisait à préciser, et toutes les rêveries de la fièvre prenaient corps et se réalisaient, bouffonnes ou terribles, à nos yeux hallucinés.

Et nous arrivâmes à Piana dans l'état de gens qui viennent de voir des fantômes.

Piana est un bourg important, où quatorze cents créatures de Dieu jouissent du bienfait de la vie et des charmes de la civilisation. Je n'y ai rien remarqué qui vaille la peine d'être signalé à l'attention des voyageurs, si ce n'est l'inscription de son église, qui est un modèle de cette littérature scolastico-latine à laquelle s'adonnent les RR. PP. Jésuites, et qui nous a valu les Rapin et les Santeuil :

Munera si quaeris rebusque levamen in arctis,
Ingredere huc matrem corde rogare Dei.

Si tu cherches des bienfaits et un soulagement à tes peines,
Entre ici prier de cœur la mère de Dieu.

Le distique est daté de 1792, et non signé. C'est cela de gagné sur Horace et Virgile.

A la vérité, Piana ne m'a laissé d'autre souvenir

que celui d'une soupe à l'oignon légendaire et à laquelle je ne puis encore songer sans rougir.

Je croyais savoir faire une soupe à l'oignon! Même je m'étais vanté témérairement d'exceller dans la préparation de ce brouet, difficile entre tous, qui est la pierre de touche du cuisinier-né.

Or, depuis que nous déambulions dans l'île de Corse, le manque presque absolu de beurre nous avait cruellement privés du plaisir tout parisien de savourer le potage des noctambules. Notre cher prince en particulier souffrait beaucoup de cette privation, et pour un peu, comme Richard III offrant son royaume pour un cheval, il aurait volontiers crié: « Ma fortune pour une soupe à l'oignon! »

Je résolus de lui en faire la surprise, et, profitant d'une excursion matinale qui l'avait entraîné de nouveau dans ces admirables Calanches, je me mis à battre Piana pour avoir du beurre! Aidé de l'excellent Charles, son valet de chambre, je finis par en découvrir un quart de livre, et, ayant ramassé tous les oignons que je pus trouver dans le bourg, nous revînmes à l'auberge. Le déjeuner était commandé pour onze heures et demie; il en était neuf, j'avais le temps de confectionner un chef-d'œuvre.

Nous voulûmes d'abord, Charles et moi, éplucher les oignons nous-mêmes, car il n'y a point de petits détails pour un tel ensemble. C'étaient des pièces énormes, de véritables oignons d'Égypte, à faire pleurer tous les Hébreux dans le désert, et nos propres larmes coulaient si abondamment, que nous dûmes renoncer à l'exercice. L'aubergiste, ses deux filles et la servante se chargèrent d'achever la besogne préparatoire.

J'avais d'un côté, comme il convient, une casserole sérieuse pleine d'eau bouillante, et de l'autre une poêle à frire sur le fourneau, et, debout, je songeais.

Je songeais à ceci : doit-on frire les oignons avant de les jeter dans l'eau bouillante, ou doit-on les jeter dans l'eau bouillante avant de les frire ?

Charles, consulté, me déclara qu'il n'en savait absolument rien. Interroger les femmes de l'auberge qui nous regardaient avec stupeur, c'était avouer ma faiblesse. Je m'inspirai des circonstances.

Les circonstances étaient que le beurre était rare et que nous n'en avions qu'un quart de livre. Il fallait donc le ménager. Je demandai de l'huile. Et lorsque j'eus l'huile, je précipitai d'une part la moitié des oignons dans la poêle et de l'autre le reste dans la casserole.

Et j'observai.

Au bout d'une demi-heure, les uns étaient trop cuits et les autres pas assez ! Je regardai Charles.

« Si nous en causions avec ces dames ! » me dit-il.

Malheureusement elles ne parlaient que le dialecte corse, et notre double italien mêlé n'arrivait point à le rejoindre. Je pris alors une décision énergique. Je transvasai les oignons à l'eau dans la poêle à l'huile et les oignons à l'huile dans la casserole d'eau bouillante, et je regardai. Ceux qui étaient trop cuits se recroquevillèrent, et ceux qui ne l'étaient pas assez restèrent dans le même état. J'étais pensif.

L'heure avançait. Je risquai donc de tout mêler et de laisser agir la Providence. Les oignons à l'eau et les oignons à l'huile, confondus, furent savamment réunis dans une marmite à pot-au-feu où il restait

de l'excellent bouillon de la veille. Ils parurent s'y trouver bien ensemble. Je salai, je poivrai, et j'allumai une cigarette.

Pendant ce temps, sur mes indications précises, le brave Charles découpait des rondelles de pain, qu'il faisait griller au bout d'un couteau sur le brasier de la cheminée, et les femmes de l'auberge épluchaient, épluchaient toujours d'autres oignons, sans but déterminé.

La cigarette achevée, je goûtai la préparation. Elle était inconcevablement fade. Avisant alors des piments rouges qui pendaient à la poutrelle, j'en ajoutai six à la mixture. Et je goûtai encore. Elle était trop forte. Je réclamai des tomates. On alla m'en chercher au village, et quand elles furent dans la marmite, la soupe prit un beau ton. On eût dit le golfe de Porto lui-même.

Charles avait fini par avoir un peu peur, car il adore son maître, et il me surveillait du coin de l'œil.

« Que penseriez-vous, fis-je pour le tranquilliser, de quelques jus de citron exprimés et d'une poignée de baies de genièvre ? C'est local d'abord, et puis c'est bon ensuite ! »

Et le geste suivit la parole.

« Est-ce que Monsieur mangera de sa soupe ? me répondit-il. Parce que si Monsieur ne devait pas en manger, je crois qu'il serait temps de la tremper. Il n'y a plus de pain à griller, et j'entends les voitures qui reviennent des Calanches. »

Les excursionnistes apparurent en effet à la porte.

« Quelle drôle d'odeur ! dit Vincent Bonnaud.

— Excellente, repartit le prince, on dirait de l'oignon ! »

Charles servit en tremblant la soupe de Piana dans la marmite même. Ce que c'était que cette soupe, il n'y a pas de mots dans le lexique pour en dépeindre l'horreur ! Mais Roland Bonaparte avait compris qu'il s'agissait d'une prévenance amicale, et, avant même que nous eussions attaqué notre assiettée, il en avait repris *trois fois !*

A ce moment la petite servante entra en se tordant de rire. Elle apportait le beurre sur un plat !

J'avais totalement oublié le beurre ! ! !

« Il n'aurait plus manqué que cela, fit alors le prince très grave ; ah ! il n'aurait plus manqué que cela, qu'il y eût du beurre !... »

Nous quittâmes Piana avec une soif inextinguible et décidés à nous arrêter à toutes les fontaines. Cette soupe nous avait embrasé le gosier.

CARGÈSE

Cargèse est une des curiosités de l'île corse. Les ethnographes ne manquent point au devoir physiologique de venir y étudier le résultat de la fusion des races.

Cargèse a été fondée le 14 mars 1676 par Jean Stéphanopoli, Grec du Taygète (aujourd'hui Maïna) et descendant des Comnènes, empereurs de Byzance. Après une lutte sanglante soutenue contre Amurat IV et ses musulmans dans les montagnes du Péloponèse, ce chef de haute lignée et de grand courage résolut de soustraire les Maïnotes, ses compatriotes, aux représailles impitoyables du vainqueur. Il alla demander à la république de Gênes de lui céder un territoire en Corse. Elle lui donna celui qui est compris entre le bourg de Vico et le golfe de Sagone.

C'est là qu'à la tête de douze cents Klephtes, Stéphanopoli s'installa et créa Cargèse. Il en fit bientôt une ville prospère, légiférée par le propre code de Lycurgue. En dix années, la piève était devenue la plus fertile en cultures de toute la Corse. La vigne, le figuier, les céréales et leur commerce

avaient enrichi ces habiles et laborieux agriculteurs, héritiers des principes de Cadmus et de Deucalion. Jalousés par leurs voisins de Vico et du Niolo, les Maïnotes eurent à essuyer plusieurs agressions de leurs compatriotes d'adoption, et, notamment, à l'époque de Paoli, la fidélité bien naturelle qu'ils avaient gardée à Gênes, leur bienfaitrice, ruina à moitié leur colonie. On les brûla, on les pilla, et ils ne durent qu'à M. de Marbeuf de pouvoir reconstruire la ville.

Ils se résignèrent alors à contracter des unions fusionnistes avec les Corses, ce à quoi ils avaient toujours été jusque-là rebelles, et aujourd'hui leur sang hellène est si bien mêlé avec le sang sarrasino cyrnéen, que les ethnographes en sont pour leurs peines.

Ce mélange, d'ailleurs, ne paraît pas leur avoir beaucoup réussi ; car ils ne sont plus que neuf cent trente. Toujours industrieux d'ailleurs, et laborieux, ils continuent à donner aux Corses l'exemple des vertus pastorales, et leur commune est une véritable ferme modèle.

Le golfe de Sagone oppose une antithèse assez violente à celui de Porto. C'est une anse fertile, verdoyante, où la Liscia dépose des vases et des limons gras que les bruyères, les amandiers et même les cerisiers couvrent de leurs feuillages. Il semble que l'on élèverait là à miracle des moutons de pré-salé.

A Sagone, la vue se repose et l'esprit s'apaise. Le golfe est d'ailleurs magnifique, deux fois plus large que le golfe rouge, et on y ferait un port de premier ordre. Il est très sûr. C'est le seul de toute la côte

occidentale où j'aie vu un bateau. Ah ! la vie maritime n'est guère développée en Corse.

Calcatoggio est la dernière station où on laisse souffler les chevaux avant d'arriver à Ajaccio. Le pays a une réputation douteuse au point de vue de l' « aubergerie ». Elle est certainement imméritée, et nous y avons bu, sur l'étrier, d'excellent vin blanc, servi avec beaucoup de bonne grâce et de cordialité par un cabaretier très aimable. On venait de terminer la vendange et tout le village empoisonnait la vinasse.

Mezzavia. — Ajaccio.

SARTÈNE ET BONIFACIO

Et voilà qu'on recommence à monter. L'ascension nous tire à neuf cents mètres, au col de Saint-Georges, d'où la vue est naturellement de premier choix. On découvre d'un coup d'œil la vallée profonde d'Ornano, qu'arrose le Taravo, un beau torrent, aussi sonore que son nom. Qu'est-ce qu'il clame à ces cascades, qui ruissellent parmi les villages blancs ? Et qu'est-ce que les cascades lui répondent ? Le nom de Sampiero, peut-être.

Et voilà qu'on redégringole. On redégringole jusqu'à Olmeto, très intéressante bourgade, dont j'ai encore dans les yeux la physionomie féodale. Olmeto est tapi, c'est le mot, sous des rochers hautains, comme ces panthères de l'Atlas qui dorment en regardant la mer. L'aspect général est sombre, presque rébarbatif, et la vue louche sur la baie de Propriano.

C'est à Olmeto que réside l'antique famille des Galloni d'Istria. Nous ne nous privâmes certes point du plaisir de rendre visite à des personnes de cet ordre, dont la bonté est proverbiale en Corse, et j'ai gardé

précieusement un petit bouquet de fleurettes qui me fut offert, dans la jolie maison à terrasse, par une jeune fille à laquelle mon humble nom de poète n'était pas entièrement inconnu.

Elle me cita, en me l'offrant, certain poème intitulé *Enguerrande*, dont l'action se passe en Corse, une Corse chimérique, il est vrai, et de géographie shakespearienne, mais enfin qu'elle avait lu et dont elle avait retenu ce vers :

Les fleurs de la patrie ont le plus doux parfum.

Son bouquet était de violettes.

On descend à Propriano par une route bordée de tombeaux, comme la via Appia. Ils ont toutes les chances, ces diables de Corses, qui se plaignent toujours ! Ils peuvent garder leurs morts hors des nécropoles communes, où la douleur se banalise. On leur permet de construire des mausolées dans leurs jardins, au bord des chemins, près des fontaines, et toute terre pour eux est terre sainte et bénite. Ils échappent ainsi à la tristesse d'un culte morose, pour lequel le départ de l'âme est tragique, et qui semble se défier trop de la logique de son Dieu.

Oui, j'envie à la Corse ce privilège, et j'aimerais a dormir, moi aussi, lorsque l'heure en sera venue, sur les lieux mêmes où j'ai vécu, aimé et tant travaillé, au bord d'un chemin passager où sonnent des clochettes de mules, que parcourent des couples amoureux, et mon squelette cliquetterait gaiement aux lourds cahots des diligences.

Mais il n'y en a que pour ces satanés Corses !

Propriano.

L'intérêt maritime de la rade de Propriano n'est douteux pour personne, et l'on compte beaucoup, dans l'île, sur le dévelopement futur de ce port.

Outre qu'il est l'abord le plus proche de la station thermale de Baracci — une source presque miraculeuse pour les rhumatisants — qu'on s'efforce de lancer, il est encore l'unique débouché des produits de Sartène et de son riche arrondissement. Déjà un service régulier de paquebots rejoint le port naissant à celui d'Ajaccio, et cela quatre fois par semaine. Le trajet n'est que de trois heures, et c'est une partie de plaisir ravissante, l'excursion en pleine mer, le le long des côtes, qu'il faut se payer là, sous peine d'en garder le regret éternel.

Une troupe de thons en belle humeur bondissait autour de la nef, comme les dauphins de Raphaël dans l'enlèvement de Galatée. Le panorama des golfes déployait les changements à vue de son décor mobile, et la mer jetait, comme des tapis d'Orient, ses vagues miroitantes sur notre passage.

A l'intersection de la route que nous gravissions et du chemin de Sainte-Lucie-de-Tallano — jolie bourgade où se trouve l'unique carrière de granit orbiculaire qui soit au monde — nous rencontrons subitement des dolmens !

Oui, des dolmens, comme en Bretagne ! Ils ne se refusent rien, les Corses. Deux pierres druidiques, superposées en autel, au milieu d'un champ, et que l'on nomme ici « les Stantari ». Ces menhirs, cités par Prosper Mérimée dans son *Voyage archéologique*, sont classés et appartiennent aux monuments historiques. Il en résulte clairement, pour qui sait lire le livre de pierre de la nature, que le culte d'Hercule

gaulois a régné dans l'île et que la superbe vallée du Rizzanese, aujourd'hui vignoble immense et prospère, d'où nous viennent à Paris presque tous les vins dits de Corse, a entendu les chants des vellédas prophétiques.

Sartène, élevée de trois cents mètres au-dessus du niveau de la grande cuve à bouillabaisse, n'est en somme qu'une longue terrasse qui, au lieu de border la mer, borde une vallée en précipice. Du haut de cette terrasse, ses quatre mille huit cents vignerons regardent pousser le raisin, en fumant leurs pipes, comme on regarde d'un casino passer les petits bateaux.

Ils peuvent même se payer ce spectacle en supplément, puisqu'ils ont vue sur la rade de Propriano, qui n'est qu'à treize kilomètres.

Pour la population, la ville est la quatrième de l'île et ne cède à Corte que d'un millier d'âmes. Encore se rattrape-t-elle sur la qualité peut-être, car les Sarténois sont de rudes gaillards, trempés d'acier, au physique, et de feu, au moral. Ils sont les plus passionnés de tous les Corses.

Je ne sais pas sur quoi il est permis de plaisanter à Sartène, mais ce n'est pas sur la politique, fichtre ! ni sur la question du banditisme. Ces deux thèmes sont interdits à la plus inoffensive ironie du philosophe. Si l'on exerçait les sous-préfets avant de les utiliser, c'est à Sartène qu'il faudrait les envoyer pour faire leur apprentissage ; et les jours de fête n'y sont pas les jours d'élection. Miséricorde ! En voilà un, de municipe, où la vie publique est active !

Sur la grande place de l'église, qui ressemble à la plate-forme d'une tour, à l'heure sainte de l'apéritif,

il faut voir les Sarténois se promener par groupes sympathiques et se jeter des regards torves d'un clan à l'autre, pour voir où en est la réconciliation des partis en Corse. Au bout de trois jours, je sentais que je deviendrais enragé rien qu'à traverser cette place de la Discorde.

Elle est bien jolie pourtant, avec sa charmante fontaine publique, qu'animent quelques Nausicaas graves, aux gestes lents, son église, ses cafés à l'italienne et la porte romane qui ouvre là sur la vieille ville. Des balcons ouvragés, enguirlandés de plantes grimpantes, y encadrent des apparitions roses de pimpantes bourgeoises, et parfois des bergers, couverts du « pelone » traditionnel à longs poils de chèvre, la traversent en sifflant des airs de la montagne et nous lancent des regards profonds de sorciers.

L'hôtel où nous prîmes pied est tenu par un chef qui mérite de porter ce nom de César dont tout autre que lui serait écrasé. Il nous traita impérialement et de façon à nous faire regretter que son prénom ne fût pas Lucullus, car il y avait droit aussi, si les noms signifient quelque chose. C'est chez lui que je vis pour la première fois ces nacres splendides, qu'on pêche à foison dans la baie de Porto-Vecchio, dont les coquilles mesurent jusqu'à soixante centimètres et qu'il suffit de prendre à la muraille pour emplir une chambre de pourpre changeante et d'argent miroitant. Une photographie posée, dans son passe-partout, sur la cheminée du salon, avait attiré nos regards et agaçait notre mémoire rebelle. Certainement nous connaissions tous cette tête, mais aucun de nous n'arrrivait à en nommer le propriétaire.

« Ne faites pas attention, sourit M. César, c'est mon gendre Il est dans les lions !

— Dans les lions ! » Et tous de nous écrier à la fois : « Bidel ! »

C'était Bidel en effet, le célèbre dompteur populaire, cher aux titis de la capitale. Quel autre gendre en effet (étions-nous bêtes !) pouvait avoir un homme nommé M. César ? Et voilà ce que c'est que de ne pas réfléchir. Nous adressâmes à notre hôtelier et nos excuses et nos compliments.

Ce qu'il y a de plus curieux à Sartène, c'est la vieille ville. Quoiqu'elle ne date pas de très loin, paraît-il, puisque sa fondation ne remonte qu'au seizième siècle, ce qui, je vous l'avoue, m'étonne : ce quartier donne la sensation la plus franche des choses du moyen âge.

Imaginez un embrouillamini de ruelles entre-croisées, tournantes et zigzagantes, un incroyable labyrinthe de couloirs sombres, s'amorçant les uns dans les autres, et dont l'architecte paraît être un chat travaillant un peloton de fil, des escaliers, des voûtes, des rampes, des passerelles en croix, en losange, en demi-cercle, en trapèze, et larges à peine de deux pieds. Impossible de passer plus d'un à la fois ; et quand on se rencontre, il faut se résigner au saute-mouton, comme les écoliers.

Il ne doit pas faire bon ici d'avoir un ennemi mortel et d'être obligé de sortir. Il est vrai que le rapprochement des murailles est un empêchement sérieux au développement du pugilat. On reçoit tout de suite à l'occiput le contre-coup du sinciput. Et puis, pour séparer les combattants, les femmes ont à leur disposition le moyen facile de les arroser des fenê-

tres sans perdre une goutte des liquides pacificateurs. Un verre suffit d'ailleurs : il remplit tout l'espace aérien et respirable.

Ce vieux Sartène est extrêmement pittoresque. Je pense qu'il ne voit jamais le soleil, à aucune heure de la journée, et que la lune est le seul astre qui l'éclaire. Les enfants y sont assez pâles, et quand la barbe leur pousse, c'est sans doute la barbe de capucin, amie des caves et floraison des salpêtres. J'imagine encore que lorsque, à l'âge voulu, ils courtisent leur voisine, ils n'ont qu'une chaise à mettre dans la rue pour grimper chez cette fiancée. Ainsi dut faire, dans l'antique Vérone, ce Roméo, amant de Juliette, qu'on nous donne pour un grand gymnasiarque.

Et ici une question se pose. A l'époque du roi Théodore, il n'existait point d'autre Sartène que ce vieux Sartène impraticable où l'on ne peut ouvrir son volet sans boucher la rue. Or l'histoire nous dit que les Sarténois portèrent ce roi en triomphe ! Je voudrais bien savoir comment ils s'y prirent, malgré leur enthousiasme. Il n'y a pas de place, vous dis-je, pour un parapluie ouvert, à plus forte raison pour un roi constitutionnel, que diable !

Ce Théodore, roi légendaire de la Corse, étrange aventurier allemand, dont l'aventure ressemble aux abracadabrances historiques du *Tintamarre*, on vous montre ici sa maison royale. Mais comme elle est occupée par des locataires ; il est bien superflu de la visiter, d'autant plus qu'il n'en reste que les murs, et nous nous en dispensâmes.

Elle n'est pas inscrite d'ailleurs, et pour cause, parmi les curiosités de la ville. Les Corses vous savent gré de ne point leur parler de Théodore.

Cette histoire blesse un de leurs sentiments les plus délicats, celui de leur indépendance, dont ils ont toujours le regret au fond du cœur. Ils s'étaient sincèrement donnés à ce baron de Neuhoff, qui débarqua à Aleria le 12 mars 1736 pour les autonomiser et les délivrer de l'oppression génoise. Il eut tout de suite Sartène pour lui, car les esprits brûlants de cette ville sont plus faciles à emballer que ceux des autres montagnards même de l'île. Sartène crut en Théodore la première et la dernière. Aussi lui promit-il de la prendre pour capitale.

Lorsqu'il s'évada de son royaume, sans qu'on ait jamais su pourquoi, Sartène lui resta fidèle et l'attendit. Pouvait-elle deviner, que dis-je ! comprendre le personnage taré, le faiseur de coups, le roi par dettes, que la corruption effrayante du siècle avait jeté dans un pays de pâtres dont le long martyre eût attendri des tyrans d'Asie ? Casanova de Seingalt, Cagliostro ou le mystérieux comte de Saint-Germain seraient débarqués à sa place pour les sauver qu'ils auraient eu foi en eux. Une escapade aussi formidable, un tel coup passait leur philosophie sans scepticisme. Certes ! il n'y a rien de plus lâche que de duper un enfant. La Corse fut cet enfant. Écarquillée, elle crut à Théodore. Elle l'aima pour ses beaux costumes théâtraux, son faste, son apparat, ses vices étalés, pour les joujoux qu'il lui faisait danser devant les yeux. Il la viola et s'enfuit.

Il avait été roi. C'était tout ce qu'il lui fallait pour éblouir ses créanciers. Son crédit y gagna quelque renouvellement illusoire. Perdu de dettes, traqué, étranglé et beau joueur, il finit par se laisser pincer par la police de Londres et mourut à la Tour. Les

pauvres Corses l'attendaient toujours. Ils sont encore mortifiés de leurs illusions.

De Sartène à Bonifacio, il n'y a à signaler que le changement graduel du caractère des paysages et quelques cocassités géologiques par où le vent de mer se révèle sculpteur de grotesques.

C'est d'abord le fantoche gigantesque que l'on appelle l' « homme de Cagne ». Il est à douze cent quinze mètres d'élévation, et on l'aperçoit de tout le Sud de la Corse. Vous dire ce qu'il représente, je n'en sais rien, et cela dépend de l'imagination de ceux qui le distinguent. Cet « homme de Cagne » m'a paru, à moi, un vague bonhomme cagneux. D'autres y percevaient une vieille bûcheronne courbée sous un fagot d'épines. *Ægri somnia*, dit Horace.

Le lion de Roccapina est d'une forme plus nette. L'illusion d'un lion couché sur un pic et surveillant la côte est complète. Mais tromperait-elle un véritable lion ?

Pianottoli. — On fait halte à Pianottoli, où s'embranche la route de Porto-Vecchio par la vallée de Figari. La vallée de Figari, qu'arrose et féconde un torrent, qui devrait s'appeler le Figaro, est la Beauce de la Corse. Elle abonde en céréales et fournit du froment réputé au marché de Marseille. Elle est semée de hameaux pittoresques qui m'ont rappelé la vallée de Chevreuse. C'est à Pianottoli que nous connûmes l'horreur des omelettes à l'huile ! Comme le point est très fréquenté et croît chaque jour en importance, j'espère que dans quelque temps elles y seront au beurre.

Du col d'Arbia, qu'on atteint ensuite, la vue

s'étend sur un large et beau spectacle de nature, qui se développe encore et devient plus large et plus beau du haut de certain couvent situé à droite et dédié à la Sainte Trinité. La fantaisie nous prit d'y monter et d'y suivre un vénérable Père capucin que nous apercevions sur son âne au milieu des cactus et des figuiers d'Inde d'un chemin sinueux. Or, bien nous prit de cette fantaisie.

Le couvent de la Trinité m'a laissé une impression profonde : j'y ai compris pour la première fois les délices de la vie monastique, telle, il est vrai, que la conçoivent les Italiens, c'est-à-dire dans une retraite enchantée, où tout concourt à la pacification de l'âme et au *farniente* mystique des sages.

Un grand jardin de pins, d'oliviers et d'orangers séculaires, aux frondaisons épaisses, aux lignes nobles comme une vision arcadienne du Poussin ; des bancs de marbre blanc, des eaux chantantes qui « ne se taisent ni nuit ni jour » et de larges pelouses de mousse vertes pour jouer aux boules, un cloître souriant et pareil à une ferme, une églisette voluptueuse où la prière sent bon, des nids d'oiseaux dans toutes les fentes de rochers, des lapins sous tous les myrtes, un air chargé d'effluves marins, une vue incomparable sur la plaine blanche et calcinée de Bonifacio, la ville au fond et, plus loin, dans les vapeurs dorées, cette améthyste, la Sardaigne ! Voilà cette Trappe !

Ah ! égrener là le rosaire d'un poème en vingt-quatre chants, ou plutôt n'y rien égrener du tout ; se laisser mollement vivre et mollement mourir, et se draper, comme l'autre en son étendard, dans les pourpres du soleil couchant ! Quel rêve !

Ils le réalisent pourtant, ces heureux coquins de

Capucins, tandis que nous trimons pour élever des familles? Et je pensais... vous permettez? je pensais, dis-je, dans ce maquis pieux, qu'ils étaient des bandits, eux aussi, des bandits de Dieu, oui certes, mais des bandits et que nulle gendarmerie pourtant ne les inquiète.

Bonifacio est la ville la plus originale de la Corse et peut-être de l'Europe méridionale.

Mais elle a été tant de fois décrite et elle change si peu, que je n'arriverais qu'à ressasser ce qu'en ont écrit les voyageurs, tous unanimes dans leurs transports. Il est singulier que leurs récits n'aient déterminé aucun peintre à venir exploiter la mine inépuisable de ses thèmes décoratifs; il y en a pour toutes les palettes. Lorsque ma colonie de l'Algajola sera installée, je l'emmènerai à Bonifacio prendre un air de ballade, et je crains bien que quelques-uns n'y restent.

Bonifacio est ciselé dans un bloc de craie.

C'est un promontoire calcaire que la mer ronge tous les jours par sa base et qui s'avance au-dessus des flots furibonds comme un éperon de navire.

Il est inconcevable que cette presqu'île friable attienne encore à l'île de Corse, et l'un de ces quatre matins on entendra dire qu'elle s'en est détachée et que la ville s'est effondrée dans l'eau. Ce jour-là Sartène deviendra port de mer.

La falaise terrifiante qui supporte, on ne sait par quel miracle, les maisons, d'ailleurs abandonnées par ordre, du quartier de la Citadelle, ouvre sur l'abîme des gueules de cinquante mètres de profondeur, dont les dents sont d'énormes blocs modelés en molaires, et bavant l'écume éternelle.

Il y a une certaine terrasse surplombante où, dans une guérite, claque des dents une sentinelle que je ne voudrais pas être. Le sol tonitrue sous ses pieds, et il vit proprement sur un tremblement de terre continuel. Il vous montre, tout pâle, un escalier taillé au fil à beurre, qui descend dans le gouffre par cent soixante-quatre marches dont je ne vous parle qu'en fermant les yeux, et qui suffirait à me guérir du vice de contrebande, si j'étais contrebandier. Il paraît que c'est par là qu'ils montent leurs cigares ! Je n'en crois pas un mot, s'il faut vous dire toute ma pensée.

J'oppose la même incrédulité à la légende qui veut que, pendant l'épouvantable siège de 1420, où les héroïques Bonifaciens affamés se nourrirent de fromage fait avec du lait de femme, le roi Alphonse d'Aragon ait espéré escalader la ville par cette échelle de pierre ponce suspendue. Ça, jamais ! Je le donne à des singes. C'est un escalier pour colimaçons.

On entre à Bonifacio par une descente assez rapide encaissée entre deux murailles de marne blanche, et l'on débouche tout de suite sur la Marine. Cette Marine est un long bassin, assez semblable à la pièce d'eau des Suisses à Versailles, merveilleusement abrité de tous les vents de la rosace, mais dont l'entrée est trop étroite pour que les vaisseaux de haut tonnage consentent à se risquer dans son goulet. Cet inconvénient sera la fortune de Porto-Vecchio peut-être, car là, la rade est également admirable, mais l'abord est pratique, même pour des bateaux de guerre.

Un petit fortin génois orne le bassin de Bonifacio et découpe sa gentille silhouette au pied de la citadelle. Il m'a paru que la Marine était un grand en-

trepôt de liège, et j'en ai vu des piles notables sur le quai. On y fait aussi, paraît-il, l'importation du bétail. C'est par Bonifacio qu'entrent en Corse les bœufs et les moutons que la Sardaigne lui envoie.

Le port mesure quinze cents mètres. On vient d'y installer une station de torpilleurs.

De la Marine on atteint la ville haute par une large rampe, dallée d'un côté pour les piétons, et macadamisée de l'autre pour les voitures ; on traverse un pont-levis, on passe deux vieilles portes de bon style, et l'on pénètre dans la *palla civitas* de Ptolémée.

Si les statistiques n'affirmaient point que trois mille deux cents habitants peuplent ce château du vent, j'estimerais sa population à cent âmes, car je n'en ai pas rencontré davantage, encore comptai-je ceux que j'ai vu au café prendre l'absinthe, et les militaires de la garnison.

On ne fait pas beaucoup l'enfant dans cette antique cité bonifacienne, sans doute parce que le sol y remue trop. Il y a pourtant de jolies filles.

L'hôtel auquel nous demandâmes l'hospitalité est une maison toute nouvelle qui semble avoir à cœur d'effacer des Guides le renom assez mauvais dont jouissent ici les auberges. Nous y fûmes plus qu'honorablement traités. Bon souper, bon gîte et le reste.

Le « Torrione » est la seule qui subsiste des trois tours qu'on voit dans les armes de la ville. Elle en avait trois, sous le comte Boniface, qui la fonda en 833, ce qui n'est pas d'hier. Ce comte, enchanté d'avoir flanqué une pile navale aux Sarrasins dans les eaux du détroit, commémora sa jubilation en taillant une ville dans la craie du promontoire qui rimait avec sa victoire.

On travaillait ferme, lors de notre passage à Bonifacio, en octobre 1887, aux fortifications nouvelles de la ville, dont on veut faire un petit Gibraltar corse à cause de certaine île italienne située en face et nommée Magdalena, que le brave roi Humbert arme à tour de bras pour prouver ses intentions pacifiques à notre égard. Nous visitâmes les travaux du génie militaire et nous descendîmes dans des tranchées ayant bon air et qui sont de belles tranchées. Le prince, qui s'y connaît, les admira fort.

Pour moi, profane, qui n'entends goutte à l'art des contrescarpes, j'étais remonté sur la terrasse, et je contemplais, dans la transparence de l'air, le splendide panorama des Bouches de Bonifacio. Un aimable citadin, qui nous escortait par la ville, me désigna l'îlot de Lavezzi, écueil granitique, où naufragea *la Sémillante* avec ses douze cents passagers, dont pas un n'échappa à la mort. « Pendant un mois, me disait-il, on ne fut occupé à Bonifacio qu'à recueillir les cadavres de ces infortunés, dans les grottes, sur les bords, jusque dans le port même. On en retrouva plus d'un millier. Ils ont un cimetière à eux tous seuls.

Puis il me montra la Sardaigne, dont on pouvait distinguer avec la lorgnette la première ville blanche sur un fond de montagne sombre.

« Encore un beau pays à visiter pour vous ! Quel dommage qu'il soit impraticable !

— Pourquoi impraticable ?

— A cause du brigandage effréné qui y règne. Ah ! monsieur, on parle de nos bandits corses ! Qu'est-ce auprès des brigands sardes ? Je possède, moi qui vous parle, aux environs de la ville blanche que vous

avez en ce moment dans votre lorgnette, je possède, avec mon frère, une ferme d'assez bon rapport et d'où je tire de l'huile et des céréales. Nous avons été obligés de la fortifier. De deux nuits l'une, à tour de rôle, chacun de nous fait la veillée, le fusil chargé et les chiens lâchés, et le mercredi personne ne dort chez nous, ni maîtres ni serviteurs.

— Le mercredi? Pourquoi le mercredi?

— Le mercredi, au coucher du soleil, les paysans sardes de notre canton se payent une nuit de vol et de pillage, comme les marins se payent une bordée. Ils battent les chemins, dévalisent les passants, saccagent les vergers, et s'en fourrent jusque-là. C'est l'usage. On le sait, et on a le droit de se défendre. Mais le jeudi, dès l'aube, tous ces coquins papelards ont repris leurs outils de travail, et ils ont l'air de petits saints près de la herse ou de la charrue. On les prendrait pour des agriculteurs de Virgile!

— Le mercredi, dis-je, est le jour de Mercure.»

A Bonifacio, les personnes obligeantes vous font généralement visiter trois choses :

La maison Cataeciolo où habita Charles-Quint ;

L'église des Templiers ;

Les grottes marines.

La maison Cataeciolo n'offre d'autre intérêt que sa légende. Elle est située auprès d'un marché couvert, non loin de l'église de Sainte-Marie. On y remarque une inscription en lettres gothiques et les armes de Gênes.

L'église des Templiers, ou Saint-Dominique, est un édifice du treizième siècle, gothique, avec des traces de roman. Son clocher à huit pans et crénelé est fort curieux. Telle est bien l'architecture con-

forme au génie à la fois guerrier et religieux de cet ordre puissant, dont les chevaliers ont laissé une réputation si étrange qu'on ne sait encore que penser de leur rôle dans la chrétienté.

C'est en cette église des Templiers que j'ai vu le plus admirable petit chemin de croix du monde. Quatorze panneaux de bois de trente centimètres, d'une peinture si libre, si délicieusement conduite par touches lumineuses et d'un art de composition tellement saisissant, que s'ils ne sont pas de Watteau je ne sais pas de qui ils peuvent être. On est sûr d'ailleurs que le maître en a exécuté quelques-uns pour son professeur Gillot et qu'il gagna d'abord sa vie avec des tableaux de sainteté. Est-ce un de ses chemins de croix qui est venu échouer à Bonifacio, dans l'église des Templiers ?

Les grottes de Bonifacio sont entre les plus célèbres de l'Europe. Il y en a trois, auxquelles on n'aborde que par mer. Le mauvais temps nous priva du plaisir de les voir, et nous ne trouvâmes point de batelier qui consentît à nous y conduire, tant la vague déferlait sur le promontoire et tant le vent y faisait rage. C'est le seul regret que j'aie laissé en Corse. On trouvera des descriptions magnifiques de ces églises de mer dans les ouvrages relatifs à l'île, et notamment dans Gregorovius, qui y épuise son enthousiasme.

Notre excursion de six semaines en Corse s'est terminée à Porto-Vecchio.

Porto-Vecchio, dont j'ai déjà célébré plus haut les étonnantes nacres et qui s'enrichirait rien qu'en les exploitant, est un bourg de près de trois mille enragés qui ne s'occupent que de politique et ou-

blient de jouir des biens dont la nature les a comblés. Le plus rare de ces biens est un golfe magnifique, disposé pour devenir une rade de premier ordre et une station navale sans égale dans la Méditerranée.

Il est vrai que cela ne dépend pas d'eux et que leurs six mille bras ne suffiraient point, avec la meilleure volonté, à transformer ce fiord désert en une autre Marseille.

Pour le quart d'heure, ils n'y ont que des salines.

Est-ce assez pour un golfe de douze cents mètres de large, où toute une flotte tiendrait à l'aise ?

En attendant, les Vecchiens se contentent de se manger le nez, avant, pendant et après les temps d'élections, au sujet de ce gouvernement qui les délaisse.

Comme ils ont reçu notre petite caravane de façon à lui laisser les meilleurs souvenirs, ceux de la bonne bouche, nous leur souhaitons de tout notre cœur le bon avenir que les ingénieurs leur assurent. Hourra pour Porto-Vecchio, Marseille future de la Corse !

Et maintenant en route pour le bagne parisien, et au « hart labour » de la copie !

LE CAPITAINE FRACASSE

I

JOURS ODÉONIENS

NOTES D'AGENDA QUOTIDIENNES
DU 4 AU 24 DÉCEMBRE 1887

I

C'est ici qu'à sa date chronologique, se place la légendaire aventure de mon adaptation scénique du roman de Théophile Gautier : *Le Capitaine Fracasse.*

Je pourrais — je devrais peut-être — la résumer en quatre lignes : — Commandée le 15 avril 1887, achevée et livrée le 12 décembre de la même année, la pièce ne fut représentée que le 16 octobre 1896, soit au bout de neuf ans, sous la direction agitée : Antoine et Ginisty, dont elle essuya, sans les sécher,

les plâtres. Ce compendium en dirait assez aux initiés de la vie de théâtre, mais j'écris un peu pour les autres, du moins je me l'imagine. Comme en outre dix-sept autres années se seront encore égouttées de l'urne depuis la première sans que ma canonisation ait été proclamée pour cause de martyre avéré sous le consulat de Porel, je n'ai plus à l'espérer vivant, et l'heure me sonne d'en préparer les éléments posthumes.

Dans cette lutte de plus d'un quart de siècle pour un ouvrage qui n'est connu du public que par ses malheurs exemplaires, ma plus grande faute, après celle toutefois d'en avoir accepté la commande, fut de le défendre des ongles et du rostre contre le commandeur. Hélas! qu'on est encore jeune à quarante-deux ans (tel était mon âge) et comme on est injuste tout de même pour de bonnes gens, dociles aux dieux et qui ne font qu'obéir à leur destinée! Oui, mon cher Porel, aujourd'hui je comprends, — vous ne pouviez pas jouer le *Fracasse*, et vous ne le pouviez pas parce que vous le deviez pas, étant comme l'archétype du type uniquement créé et modelé par Zeus pour embêter les auteurs sur la terre. Si vous m'aviez épargné entre cent autres, par préférence, il se serait passé ceci que le dit Zeus, irrité de votre révolte contre votre fonction, vous aurait flanqué sur le Caucase, avec, au foie, le vautour, et, cela, c'eût été trop, l'Odéon est déjà dur aux prédestinés. J'ai donc eu tort de vouloir vous acculer dans l'impasse de la rébellion et de tarir contre vous tant de bouteilles de mon encre de bonne humeur. En vous molestant, je ne combattais que les dieux, qui au bout de vingt-six ans, d'ailleurs, vous vengent encore.

De nos débats retentissants au sujet du *Fracasse*, il n'est resté qu'un mot qui les date. Il est vrai qu'il m'a rendu quasi académisable, tant la philologie populaire lui a fait fête. Le retirer de la langue à présent, comment m'y prendre? Même quand ils en seront à la lettre T et proprement avant : tripe, c'est-à-dire quand nous serons depuis longtemps trépassés l'un ou l'autre, il faudra bien que les Quarante lexicographes en délibèrent sous la coupole. Richelieu les guette. Comme ils ont vocabularisé ces temps derniers : Épatant et ses dérivés, j'ai peu d'espoir qu'ils écartent mon néologisme et voilà notre querelle entrée avec lui dans l'histoire! C'est ainsi — toujours les dieux! — que l'on fait de l'irréparable.

Mais c'en est assez, n'est-ce pas ? Il ne sied qu'à Didon d'induire le *pater Æneas* à renouveler sa douleur et qu'à Virgile d'obtenir qu'on l'écoute. Forcé néanmoins par les règles de l'autobiographie de donner sa place en mes *Souvenirs* à un épisode caractéristique de ma carrière littéraire, il m'a semblé que, sans le narrer à nouveau, je pourrais, sur la foi de mes agendas, restituer l'homme disparu et dont il ne reste plus un atome, qui fut le contemporain de ma disgrâce oubliée. Les documents portent en eux-mêmes leur intérêt auquel le public, ivre de témoignages, paraît s'attacher de plus en plus, quel que soit celui qui les lui apporte. Voici donc, et toutes vives, les « tranches de vie de mon petit mémorial de 1887-1888 ».

Dimanche 4 décembre 1887. — Hier, élection de Sadi Carnot à la présidence de notre douce République. Si, avec un pareil prénom il ne fait rien pour

les poètes, c'est que son parrain s'est f... du peuple. Parions qu'il n'a pas seulement lu *la Salière des poètes* de l'Anacréon persan. Moi non plus du reste. Comment peut-on être Persan? La seule tête aujourd'hui qui s'encadrerait bien dans l'Élysée, c'est Victor Hugo. Donc, personne n'y pense.

— J'ai terminé depuis jeudi déjà le quatrième acte du *Fracasse* et j'en ai avisé Porel le jour même. Point de réponse. Ouvre l'œil, Émile, si toutefois je peux, sans irrespect, me tutoyer après un tel labeur ! Ce soir, à l'Odéon, *Le Légataire universel*. J'ai un faible pour ce charmant Regnard dont Mme C... me demandait l'adresse « pour lui écrire ». Son vers de théâtre est le bon, le doué, celui qui rit tout seul et sonne le cor de chasse aux belles rimes. Émile Perrin ne pouvait pas le sentir, il me le dit à moi-même et j'obtins tout son mépris lorsque je lui répondis que je le préférais au vers de Molière, d'une pâte métrique si lourde et si ponsardement (déjà !) assonnée. — Ça se voit, fit-il. — Merci, saluai-je. — C'est dans son *Voyage en Laponie* que Regnard émet cette proposition ethnologique que les Ostrogoths étaient des Esquimaux en rupture de glace. Acquis, maître !

— Voici un paquet de lettres d'amour, passionnées, déchirantes, sublimes de révolte contre les obstacles sociaux. Je vous les lis en poète, vous fondez en larmes. Je coiffe la barette, je monte au tribunal et je vous les relis en magistrat, votre indignation éclate. Ah ! les misérables ! Antagonisme des lois et des mœurs. Qui nous fera le vrai Code ? Sujet d'article).

Un autre.) Rien de plus logique que les sacrifices humains ou animaux pour apaiser les dieux ? Que font-ils donc eux-mêmes dans la nature, sinon

l'œuvre permanente d'extermination universelle. Que de raison dans les religions sanglantes, mais que d'esprit dans l'anthropophagique !

Lundi 5 décembre. — Lu à nos amis C... le quatrième acte du *Fracasse*. Ils le gobent ou paraissen le gober. Pour les remercier, je les initie à *L'Illusion comique* du vieux Corneille, bouffonnerie shakespearienne, dans laquelle il y a un Matamore à l'italienne sans pair où Gautier a certainement accroché le sien. Étonnante aussi, en 1636, cette apologie du comédien qui termine la pièce :

Le théâtre est un fief dont les rentes sont bonnes.

J'en accepte l'augure.

— Rencontré de Heredia chez Lemerre. Il a eu l'occasion de causer avec Porel qui, me dit-il, est rebelle à la forme versifiée du *Fracasse*. Diable, depuis quand ? — Il prétend que ton vers ne porte pas au théâtre.

— Où donc en a-t-il entendu puisqu'il n'était pas au Théâtre Libre, à la représentation de *La Nuit Bergamasque*, ma seule pièce en vers depuis mes débuts ? — Je ne sais pas, mais revêts ta cuirasse.

Sur les boulevards à la terrasse du Café Riche, j'avise Ranc et Paul Strauss en train de politiquer devant la « verte » démocratique. Ranc m'honore de sa sympathie, présent fort rare, un peu pour mes « Homme Masqué » du *Voltaire*, et surtout pour ma parenté d'alliance avec Théophile Gautier, car il est lui-même gautiériste ardent. Il me raconte que, en Suisse, pendant sa rélégation, quand il y donnait des leçons pour vivre, il ne proposait que du Gautier à l'admiration de ses élèves. Je lui apprends que je

transpose *Le Capitaine Fracasse*, pour la scène.

— Il y a commande, lui dis-je, c'est mon excuse. — De qui la commande ? — Du directeur même du Second Théâtre-Français. — Rane me regarde, baisse le nez dans son absinthe et, après un instant de silence : — Connaissez-vous Castagnary ? — Peu. Pourquoi ? — Parce que vous aurez besoin de lui. — A quel titre ? — C'est le directeur des Beaux-Arts... et de l'Odéon. Et tirant l'une de ses cartes, l'Éminence Grise (c'est son épithète boulevardière) y crayonne quelques mots et me la donne. — Mais que savez-vous donc de cette affaire ? — Rien, prenez toujours. — Et mon inquiétude commence.

— Vingt pas plus loin Paul Lordon, un camarade de la presse, m'aborde allégrement et les mains tendues. — J'allais t'écrire, tu m'économises les trois sous. Je quitte Porel. Il est ravi de tes trois premiers actes. « Des vers charmants, m'a-t-il dit, et de vrais vers de théâtre, du Regnard ! » Je te rapporte ses propres paroles.

— Et enfin, au *Figaro*, où je vais porter à Magnard ma chronique (le canard de l'Élysée), Philippe Gille m'offre son entremise. Il est au mieux avec Porel et dîne avec lui le soir même. Il se charge de tout arranger. — Arranger tout quoi ? — Je croyais que tu savais. Il n'a pas l'intention de jouer la pièce ou, pour mieux dire, il a celle de ne pas la jouer. — Et je rentre sur ces renseignements, la carte de Rane dans ma poche.

Mardi 6 et mercredi 7 — Que faire ? D'abord terminer l'ouvrage. C'est un travail de deux nuits. Plus on fouette la toupie, mieux elle tourne. Allons-y, Muse, comme dit Alfred (de Musset).

Jeudi 8 — J'ai mis le mot *fin* ce matin au cinquième et dernier acte. Me voilà huilé pour la lutte à main plate. Je descends en ville, espérant retrouver Ranc au Café Riche. A son défaut, je m'en vais à Paul Lordon, attablé avec un ami dont le nom m'échappe, mais qu'il me présente comme neveu du peintre Bénédict Masson. Je rédige sous leurs yeux une lettre à Porel où je lui annonce l'achèvement de ma commande. Ils veulent bien contresigner comme témoins la copie que j'en adresse à M. Debry, mon agent aux Auteurs, et j'en jette moi même l'original sous pli recommandé au bureau du Grand Hôtel. Va, petite flèche, dans les nuages !...

Vendredi 9. — Visite du baron Ramond, envoyé par Ziem. Le vieux brave homme de peintre ne se console pas que Théo n'ait pas de statue à Paris. Il voudrait que *le Figaro* saisît l'opinion de cette injustice et il s'inscrit le premier pour une souscription. Je conte à mon visiteur le résultat de la démarche que j'ai faite, il y a quelques années, à ce sujet, auprès de Jules Ferry, alors ministre de l'Instruction Publique. — Voyons, monsieur, voyons, soyez raisonnable, m'objectait Son Excellence, ne demandez pas à la République d'exalter un bonapartiste ! — C'est à le devenir, avait été ma réponse. Que n'avais-je une carte de Ranc, car il y en a qui sont bêtes, en sus, chez Marianne.

Samedi 10. — On crie dans les rues la tentative d'assassinat sur Jules Ferry. L'assassin n'est pas un gautiériste. C'est un peintre en vitraux fanatisé par la presse socialiste. Oh ! la demi-instruction plus périlleuse cent fois que la totale ignorance. Au obscurantisme, style des meetings. Nous voilà menés par

les contremaîtres. La sainte moyenne! Il paraît que c'est elle qui fait les cathédrales! Elle ne fait même pas les Halles.

— Passage Choiseul, Rouquette, le libraire bibliophile lancé par Victorien Sardou, me hèle pour me dire qu'il a acheté à Frinzine l'exemplaire unique, sur parchemin, d'*Enguerrande!* Je lui en offre dix mille francs. Il accepte. — Oui, mais à cinq francs par mois. — Il refuse. — C'était pour le coter, souris-je. Les occasions de s'amuser sont rares.

Lemerre (même passage) attend toujours les illustrations de Willette pour mon recueil de contes, et celles aussi de Caran d'Ache pour le *Livre d'Ariel*, — *la Lyre comique*. Mais où est Caran d'Ache? Là où est Willette, sur des branches dans la tempête. Quel drôle de pistolet, ce Caran d'Ache, qui s'appelle tout uniquement : Poiré, et dont le pseudonyme signifie : crayon, en russe. Je lui ai publié son premier dessin, sous son nom patronymique, dans *la Vie moderne*. C'était Detaille qui l'avait accrédité. Puis Caran alla au Chat Noir, où il aida puissamment à la fortune du cabaretier gentihomme.

Samedi 10 — Porel est muet. Porel est sourd. A moins que la poste ne se refuse à desservir l'Odéon. L'illimité même a des bornes.

II

Dimanche 11 *décembre* (1887). — Le courrier est passé. Rien! Comme le docteur Faust, en vain j'interroge l'espace, la nature et le créateur. Le temps

est noir sur l'Odéon. J'y lance de la télégraphie. Troisième roulement de tambour avant le combat, car je suis décidé à me battre, Gautier étant en cause en somme, autant et plus que moi peut-être.

— Gentille visite de José-Maria de Heredia. Il vient, et de lui-même, par sympathie confraternelle, me demander lecture de mon adaptation, curieux, me dit-il, de savoir comment j'ai pu m'en tirer. Sur les raisons que je lui expose qui m'ont déterminé à adopter la forme rimée, il m'approuve absolument. Le dialogue du livre doit rester descriptif, celui du théâtre est sentimental. La prose du roman de Gautier, si habilement découpée fût-elle, et par un d'Ennery même, n'eût rien rendu à la scène, et la trahison du chef-d'œuvre était double. Le vers seul sauvait tout. — Tu es un bon gendre, me dit Heredia, à présent voyons le poète. — L'excellent Heredia, toujours emballé, est en état lyrique permanent. L'alexandrin le grise. C'est à cela que je rends tout l'honneur de la joie sonore que lui cause la lecture, car il en jette trois cigares éteints et mâchurés. — Tu ne vas pas donner ça, je pense, à l'Odéon ? — Pourquoi donc ? — D'abord parce qu'il n'y a pas dans la troupe les diseurs de tes rimes. Ensuite... — Ensuite ?... — Rien, tiens-toi tranquille, mon petit Berge, laisse-toi faire, et à demain, à moins que je ne trouve pas Claretie chez lui ou au théâtre, et à après-demain alors. — J'ai fait observer à mon vieil ami qu'il allait perdre son temps, vu que non seulement je n'étais pas en bonne odeur chez Molière, mais encore que je me trouvais lié à Porel par la commande. — Porel? Mais malheureux, il ne te jouera pas. Il n'y a, à Paris, que toi

qui l'ignores. Et voilà ce que c'est que d'habiter aux Ternes. Provincial, va !

Brave Heredia, en voilà un qui ne l'est pas, « gendelettre », selon l'orthographe vengeresse de Balzac.

Dix heures du soir. Un télégramme. Il est du commandeur. Enfin ! — « Mais, mon cher Bergerat, « cela peut durer longtemps ainsi. Vous m'annoncez « un manuscrit. Où est le manuscrit ? — Porel. — « P.-S. Je ne le veux que *complet.* »

Ah ! ce Ranc, quel diplomate ! Mais où est sa carte ? J'ai perdu sa carte pour Castagnary. Jusqu'à minuit je tourne et retourne mes vêtements, mes chapeaux et mes bottes. Point de carte de Ranc. Bah ! dormons, ma plume à trois becs me reste, et mon bon droit en qui j'ai confiance (Scribe).

Lundi 12 décembre. — A neuf heures et trente-deux minutes du matin, je sonne à la porte du directeur de l'Odéon, 10, rue de Babylone, retardé des trente-deux minutes par les funérailles de Mme Boucicaut qui se développent autour du Bon Marché et barrent la circulation. Tel est le paysage. J'ai sous le bras la pièce *complète*, recopiée par Pillot, rue Saint-Marc, et calligraphiée pour le théâtre, selon la norme et l'usage. Tel est le document. — Voici, dis-je. — Quoi ? me demanda-t-il. — *Le Capitaine Fracasse*, comédie en cinq actes et sept tableaux, d'après le roman que vous savez. Je vous dérange ? — Pourquoi ? — Parce que vous ne m'invitez pas à m'asseoir. — Je suis très occupé. Je ne vous attendais point. — Excusez-moi. — Mais comment donc !... Et j'ai remporté le rouleau.

Je ne transcrirai point ici la note prise *ab irato* sur

cette entrevue qui, jusqu'au 29 avril 1903, soit pendant seize ans (*Eheu, Postume, labuntur anni !*, allait interrompre nos rapports sublunaires. A la relire dans sa précision phonographique de paroles magiquement dégelées, elle me rajeunit trop, et je n'ai plus l'embouchure du porte-voix. Oui certes, le lustre miroitant de la scène française m'en a fait voir de toutes les couleurs et je n'en laisse à personne, en qualité ni en quantité, pour les souffrances d'amour-propre, et d'autres, que l'artiste de lettres endure, a toujours endurées et endurera sans fin dans « le métier affreux ». Le pis c'est qu'il est ridicule. L'auteur est un comique. Le sympathique, c'est le directeur, c'est lui qui épouse la jeune fille. Encore une fois, jeunes gens, l'erreur est de se défendre. On ne lutte pas contre Denys dans Syracuse. Dans l'aventure symbolique de l'épée pendue au crin de cheval sur la tête de Damoclès, c'est le tyran qui est drôle, il a le bon bout de la farce. Je n'extrairai donc de mon memorandum, à la date du 12 décembre 1887, que quelques mots philosophiques d'un dialogue orageux auquel les cloches du grand enterrement environnant prêtaient leur voix de bronze.

Moi : — Je n'aurais jamais eu l'idée de m'atteler à si dure, ingrate et périlleuse besogne, et la commande est de votre bonnet. Pourquoi ce choix — ou cet accueil ?

Lui : — Je reconnais votre valeur, soit, mais vous n'avez pas encore eu de succès au théâtre, par conséquent vous ne pouvez pas vous attendre à ce que l'on ait pour vous plus d'égards que pour les débutants.

Toute la théorie est là, et elle n'est que là. Elle donne raison à ceux qui, désabusés de la critique et certains de son impuissance, s'en remettent pour leur repos, à l'arrêt sarceyen de la recette. Le caissier du théâtre est le bon juge, étant le truchement de ce public, devant lequel des Corneille, des Racine et des Molière se prosternent en leurs préfaces. Je n'avais pas encore eu de succès, je débutais toujours. Évidemment. Mais alors, mon cher Porel, pourquoi la commande ? Par amitié peut-être ? J'y songe aujourd'hui seulement.

Mais revenons à mes carnets.

J'ai dit que j'étais en crise belliqueuse et les notes qui suivent attestent d'une animosité dont la sincérité est l'excuse. Les adoucir serait mentir non seulement à l'intérêt rétroactif qu'elles peuvent avoir, mais à l'honneur de mon destin de Sisyphe, le lapidé modèle, l'homme le plus gai de son temps, qui jurait quelquefois s'il riait toujours, dit la fable.

Même date. — A onze heures, j'étais aux Beaux-Arts, rue de Valois, chez Castagnary, à qui je faisais, à défaut de celle de Ranc, passer ma carte. Je ne l'avais pas revu depuis le temps de la brasserie des Martyrs, entre 1864 et 1865, où il hantait avec la bande réaliste groupée autour de Gustave Courbet. C'était Castagnary qui, pour railler Jules Vallès de l'indigence de son vocabulaire, lui avait un jour jeté l'apostrophe fameuse : « Toi, hors des cent mots du vocabulaire de Racine, tu ne serais pas fichu d'écrire deux lignes de prose. »

— Il m'a reçu avec une vive cordialité, et sans la moindre pose. — Calmez-vous, me dit-il, allez dé-

jeuner, et laissez-moi faire, j'ai l'Odéon dans mon écharpe. — Et il m'apprend qu'il vient de décorer Rodin pour ses étrennes. A la bonne heure. Aurions-nous un protecteur éclairé chez dame Marianne III ?

Je trouve en rentrant un mot d'Alexandre Dumas. Il m'attend demain matin, à dix heures et demie, chez lui. Que peut-il me vouloir?

Au *Figaro*, Philippe Gille. — Que t'avais-je dit ? Et il me conseille de faire donner Halévy sur Claretie. Jules est Dieu et Ludovic est son prophète. Une pièce en vers comiques, ils n'en ont pas rue Richelieu, tu as des chances. Va voir Halévy. Je cours donc chez Halévy, rue de Douai, et je le trouve au moment où il sortait, avec Degas. Ils m'écoutent tous les deux en marchant, conter le double enterrement du matin, celui de Mme Boucicaut et le mien. Degas me dit qu'il m'envie ma définition de Bouguereau : « le Raphaël du Bon Marché, » qu'il tient de De Nittis. Ça me flatte sans me consoler. Ludovic m'offre de porter mon *Fracasse* « fracassé » à Claretie. — Envoyez-moi le manuscrit, je le lirai la nuit et je le remettrai moi-même jeudi à l'administrateur. — Pourquoi la nuit ? — Parce qu'il ne dort plus, dit Degas, avec un geste de sollicitude.

Mardi 13. — Chez Dumas, à l'heure dite, car il aime l'exactitude. — Qu'est-ce, mon cher maître et ami ? — Voici. On vous embête trop... Ça devient corporatif. Donnez-moi la pièce. Je ne la lirai même pas. Je m'en charge. Rompez publiquement avec Porel d'abord. — Comment ? — Caliban vous le dira. Pour le reste, j'ai un tour au Français et je m'entendrai avec Claretie. Comment va-t-on chez vous ? Avez-vous besoin d'argent ?...

Le voilà, ce Dumas que l'on débine ! J'en suis encore tout retourné. — Il me déclare en outre qu'il se considère comme atteint lui-même par la défection de Porel, attendu que je n'ai commencé mon travail qu'à la suite d'un engagement pris par lui, Porel, avec lui, Dumas, de me monter l'ouvrage cette saison théâtrale, et qu'il le certifiera devant la Commission.

J'avertis donc Halévy par dépêche de cette entrée en scène de Dumas et de sa marche sur Claretie. Il me répond illico que ce sont les dieux qui, en sa personne, interviennent et qu'il prendra la file derrière son illustre confrère.

Mardi 14. — Heredia m'adresse ce matin le billet qu'il a reçu avant de se coucher. Je le transcris pour ne pas le perdre si le vent l'emporte.

« Eh ! je sais bien que le *Fracasse* doit être curieux et savoureux. Mais il était à l'Odéon. J'ai des engagements maintenant pour des années, très sérieusement, et je ne puis pas lire une œuvre que j'aurais l'air ensuite d'avoir jugée, et peut-être comdamnée, alors que seules les raisons administratives m'arrêteraient pour le moment. — Jules Claretie. — 14 décembre. »

« Un lapin blanc, apostille, Heredia, si tu comprends ! » — Je ne gagne pas le lapin blanc.

Je passe chez Dumas lui proposer l'énigme. — Ça ne fait rien, décide-t-il, demandez lecture et rompez avec Porel. — En route donc pour le *Figaro*. En chemin je me heurte à Georges Charpentier, devant Tortoni. Il m'apprend que mon histoire court la ville et la cour et qu'on espère bien que, cette fois, Porel va écoper. Zola assure qu'il devient fou comme Gastibelza. Il a voulu lui retaper *Thérèse Raquin*.

Il a gardé *Renée* six mois sans lui donner signe de vie, puis il est venu lui demander *la Terre*, que Zola lui a refusée net, sans phrases. — A toi Caliban, me jette Zizi. — Lui aussi, alors ?

Et j'entre chez Francis Magnard.

Ah ! nom d'une pipe, en voilà un qui ne l'aime pas, le satrape de l'Odéon ! — C'est votre tour alors ? Vous êtes en noble compagnie, et avec Coppée, c'est tout dire, car l'Académie même y passe. Ce qu'il doit à Coppée, qui est la bonté même et serviable comme le Petit Manteau bleu, on n'ose pas le dire, sa nomination, sa décoration et *Severo Torelli*, une petite fortune, n'est-ce pas ? Aussi vient-il de lui refuser une pièce, naturellement. Ne pensez-vous pas, Caliban, que l'indépendance du cœur est l'état de grâce et la grâce d'état du négoce, sans parler du mensonge, signe de vocation ? On dirait qu'elle leur tient lieu de tout et leur sert même de critérium artistique. Aussi, si vous la voulez, la tête de l'excellent Porel, prenez-la et servez-la-nous dans le plat d'or où vous jonglez avec les gemmes de vos néologismes.

Ma foi, c'était trop tentant. Sur un coin de table de la rédaction, j'ai écrit, en vingt lignes, la lettre de rupture, selon le conseil de Dumas. Elle contient le néologisme demandé par Magnard, une onomatopée assez drôle.

Cette onomatopée c'était : tripatouillage. Relevée et commentée le lendemain par Albert Millaud dans une de ses chroniquettes, elle fleurit aussitôt sur les bouches des hommes. Quant à la lettre, je n'en ai plus le texte, mais les chercheurs qu'elle intéresse la retrouveront à loisir dans le Larousse supplémentaire

qui l'a recueillie à son ordre alphabétique, avec mon portrait, dieu me damne !

III

Jeudi 15 *décembre* (1887). — On vient de m'en raconter une bonne, celle du bateau de fleurs de L... et F... en plein Paris, sur la Seine. L... et F... sont des fumistes éminents qui, ayant remarqué que le Code Moral n'est pas promulgué, profitent de cette lacune de nos institutions. L'été dernier, dans les eaux d'Asnières, ces joyeux mohicans de nos pampas sociales avisent un ravissant bateau de plaisance amarré à la berge et qui paraît abandonné. Ils s'informent. C'est un yacht en effet sans usage, destiné à faire le service de Paris au Havre sur le dos argenté de la Seine serpentueuse. Mais il est mal construit, raté, ne tient pas le courant, enfin il se délabre sur place, délaissé par le propriétaire. L'idée, la grande idée, l'idée chinoise, leur surgit entre les tempes. Ils visitent le yacht. Une installation admirable, un chef-d'œuvre d'ébénisterie, de confort moderne, de décoration artistique. En deux bonds, qui font quatre, les voilà chez le propriétaire qu'ils empaument par leur platine boulevardière. Il leur prête ou leur loue le bateau dont il ne fait rien, et qu'ils amènent place de la Concorde, frégate-école d'un nouveau genre, bain à quatre sous pour la police et bac de Cythère pour les poètes. La date immortelle de la prise de la Bastille sonne, comme d'elle-même, celle de l'inauguration aux invités, triés sur le volet, de la presse

et de la haute cocotterie d'art, foule d'élite des deux sexes appelés à se confondre. Et voici qu'un homme vert se présente à la coupe du ponton d'amour. C'est un inspecteur fluvial. — De quel droit stationnez-vous ? Levez l'ancre et filez ! — Et le petit navire se lance sur le chemin qui marche. Au coin d'un viaduc, un autre homme vert sort des roseaux. — De quel droit naviguez-vous ? — C'est un autre gendarme du fleuve. — Où est votre constat de navigabilité. Amarrez, et plus vite que ça ! — Où sommes-nous ? — Devers Grenelle. — Et toute la fête décanille. — Rien à faire, dit L... à F..., dans ce cochon de pays ! — Quant au bateau de fleurs, sans fleurs, il est retourné au fil de l'eau, au port d'Asnières, s'y est raccroché tout seul à l'anneau, et il y verdoie.

— Visite de Mme M... et de Mlle T..., de Montluçon. Elles m'apportent des nouvelles des deux sœurs, les dernières des cinq, de mon père. Paralysie, première attaque. Hélas, les pauvres vieilles filles toutes seules là-bas, dans leur bicoque du faubourg Saint-Pierre, une ancienne chapelle désaffectée ! Elles voudraient nous voir, moi et les miens, avant de mourir. Nous irons, je le promets. Il paraît qu'elles se font lire mes chroniques du *Figaro* et qu'elles n'y comprennent rien du tout ; elles n'en sont que plus fières de leur neveu Émile.

— Lettre de Castagnary. Il a lavé la tête à son administré.

— Seconde lettre de Castagnary. L'administré récalcitre. Le sous-secrétaire m'attend demain à trois heures pour me communiquer la lettre de récalcitrance. Je ne suis pas fâché de la connaître.

— Visite de Philippe Gille. Il a lu le *Fracasse* sur

le manuscrit d'Halévy. La pièce est très belle, mais trop touffue peut-être. Il dîne ce soir avec Porel, et il se fait fort d'arranger les choses, malgré la lettre parue ce matin au *Figaro*, grâce à elle peut-être ! Au théâtre une brouille est une réclame.

Vendredi 16. — Vu Castagnary à 4 heures. Il me dit qu'il est accablé de plaintes contre l'homme de l'Odéon. Le poil administratif a porté, mais Porel se plaint d'avoir été savonné sans être entendu. — Mettez-nous en présence, lui dis-je. D'ici là je vous enverrai les pièces du litige. — Avec un petit historique. — Entendu.

— Chez Ollendorff, qui me conte que, depuis la semonce reçue, il a vu Porel. Il était morose. Il a demandé à mon éditeur s'il lui donnait tort ou raison ? — Tort, sans hésiter, et sur toute la ligne, a été la réponse.

— Apéritif à l'Américain avec Valdagne et un officier de marine, M. Desplas, lieutenant de vaisseau sur le *Bayard*, à Brest. Il m'offre ses services si mon fils onze ans persiste dans sa vocation d'amiral de France.

Samedi 17 — Je cours d'abord 98, avenue de Villiers. Dumas n'est pas chez lui, il fait répéter *L'Affaire Clémenceau*, comédie tirée par d'Artois de son roman... Alors chez Halévy, car je commence à douter de mon pauvre *Fracasse* et toute la nuit j'ai été hanté par des idées de retouches, faites avec Philippe Gille d'ailleurs. Ludovic trouve la pièce excellente et charmante. Sa principale objection porte sur le nombre de comédiens qu'elle nécessite. Une autre a trait à la rébellion du public contre les comédiens eux-mêmes portés en tant que comédiens à la scène.

— Voyez *Marion Delorme*, me dit-il, un insuccès à toutes les reprises. Il croit enfin irréalisable le tableau de la mort de Matamore dans la neige. Il faudra le couper pour les Français, avec d'autres choses encore. Il attend que Dumas ait, le premier, vu Claretie pour venir à la rescousse.

— Chez le prince Roland, Cours-la-Reine. Il me prête des livres curieux et rares sur la Corse pour mon *Voyage à l'île de Colomba*. Un, entre autres, relatif à un séjour de Lord Byron à Corte, après un naufrage.

— Au *Figaro*. Philippe Gille a dîné, hier soir, avec Porel chez Hecq, chef de bureau à l'Instruction publique. Jamais il n'a voulu croire, me dit-il, que la pièce fût réellement écrite et terminée. Il est convaincu que tu ne lui as porté qu'un rouleau de papier blanc, sauf peut-être l'acte et demi que tu lui as lu, chez toi, l'été dernier, villa Caliban, en Bretagne. Quand je l'ai assuré que je venais de la lire, il m'en a fait donner ma parole d'honneur. — Alors, a-t-il ajouté, dites-lui de ma part que je l'attends dimanche à l'Odéon pour en prendre connaissance. L'ouvrage est à moi ! Va-z-y. — Trop tard. Zola a raison, Porel est loufoque. — Entre Ignotus, qui me demande s'il est vrai que Théophile Gautier ne raturait jamais sa copie ? Comme je lui certifie le fait, il s'en va secouant la tête. Impossible, impossible ! — Brave Ignotissimus.

Sur les boulevards : Paul Arène, Clovis Hugues, Émile Blémont, Willette et le gros Isambert, l'ami de Gambetta, du *Temps*. Ils me font presque une ovation. Le tripatouillé !... le porelivore !... Clovis offre la tournée dans un café du passage Choiseul où il n'y a jamais personne et où on peut gueuler

« comme à la Chambre ». Chacun a « son Porel » à raconter. Tous sont des malmenés de l'Odéon. — Une fois, dit Clovis, je vais lui lire mon *Danton*. A la fin du premier acte, il me remercie, se lève, me serre la main et refuse d'entendre le reste !... — Qu'as-tu fait ? — J'ai repris mon manuscrit et je lui ai crié, en poussant la porte : — Je m'appelle Clovis Hugues, député des Bouches-du-Rhône, et, partout où je suis, quand je dis de mes vers, on m'en redemande !... — Du reste ça ne se passera pas comme ça. Il l'attend au rapport du budget des Beaux-Arts et, là, il le servira au Parlement — et à la France ! — Et tous se déchaînent. Nous devons être ridicules, mais le café est désert, heureusement. Willette rigole et Isambert flagelle son herbe sainte.

Dimanche 18. — Ce matin, chez Alexandre Dumas, à onze heures. Il doute que la Comédie se risque à faire les frais de la pièce, très coûteuse à bien monter. C'est l'obstacle, ce sera le prétexte. Du reste c'est charmant, avec ces rimes étonnantes qui sonnent au bout des vers comme des clochettes d'argent. J'ai eu raison d'adopter la forme versifiée, car il n'y avait pas, à proprement parler, de pièce dans le roman de Gautier. En somme l'essai lui paraît très curieux à tenter aux Français, et il verra Claretie aujourd'hui même.

A propos de romans mis à la scène il me parle de son *Affaire Clémenceau*, adaptée par d'Artois et dont il mène les dernières répétitions au Vaudeville. Tout au théâtre est affaire de tour de main. C'est un métier d'escamoteur. Il y a dans *Clémenceau* un mot qui peut emporter la pièce, s'il est mal présenté ou mal dit. La femme n'a jamais aimé que son mari en

somme, et il vient pour la tuer. Elle est entretenue par un roi quelconque, il l'apprend et veut en finir. — Non, lui crie-t-elle, reste-moi tout de même. Tu me laisseras à ma vie dévergondée, nous divorcerons. Seulement, tu auras les clefs et tu me garderas comme maîtresse. Le malheureux mari, affolé d'amour, finit par consentir au partage affreux qui du moins la lui laisse. — Eh bien, soit, et à ce soir — Oh ! non, ce soir... ce soir... je ne peux pas ! — Si ça passe, dit Dumas, et j'y compte, l'ouvrage est sauvé, et j'en serai bien content pour votre ami Armand d'Artois.

Il me conte encore que le type d'Ida Clémenceau lui a été posé par Mme Pradier dont il me montre le portrait dans sa chambre à coucher et qu'il a acheté à je ne sais plus quelle vente, celle, je crois, de la Guimont. La femme est superbe, avec sa carnation opulente et ses yeux voluptueusement demi-clos. Elle n'avait aucun sentiment de la pudeur moderne et chrétienne. Elle nageait absolument nue dans la Seine et passait sous les trains de bois comme une sirène antique. Il est vrai, fait-il en riant, qu'elle était faite au moule et qu'elle le savait, car tout est là.

— J'amène Willette dîner à la maison pour l'illustration des *Contes* chez Lemerre. Pendant toute la course en fiacre, il est dans un état de véritable angoisse. Il a peur en voiture, dans toutes les voitures, et jamais il ne se livre aux caprices des chevaux, aveuglés par les œillères. Il a ouvert toutes les vitres du fiacre, et il s'accroche des deux mains aux portières. — Ouf, sauvés ! soupire-t-il à l'arrivée.

Lundi 19. — Visite à Charles Lamoureux pour la

partition que A... C... a écrite sur *Enguerrande*. Il en a pris connaissance, il la fera exécuter à son concert, l'un des jeudis qu'il va consacrer aux jeunes. Ah ! s'il avait la subvention de dix mille francs que l'État faisait à Pasdeloup ! En attendant il compte pour le 1er de l'an sur la rosette que Spuller lui a promise le 14 juillet dernier.

— Rue de Valois, aux Beaux-Arts. Roger Marx me dit que Porel a refusé de comparoir devant Castagnary. — Et alors ? — Alors c'est fini.

— Répétition générale de *L'Affaire Clémenceau*. Le pauvre d'Artois a perdu, le matin même, sa sœur qu'il adorait. Qu'est-ce que les succès, et même les fours, auprès de pareilles douleurs ?

Mardi 20. — Journée de copie.

Mercredi 21. — La grande climatérique de la vie humaine, en biologie, c'est la soixante-troisième année. Ce neuvième multiple de 7 nous sonne l'angélus de la vieillesse. Il est sage alors de s'asseoir au seuil de sa maison et de regarder les fumées du village s'enrouler autour des nuées que le crépuscule colore. A l'exception de quelques rares phénomènes d'hypervitalité, la nature ne nous soutient pas plus longtemps et le neuvième multiple est sa bonne mesure. Au delà elle nous épargne seulement, ou, ce qui est plus triste encore, nous oublie. Je n'ai déjà plus que 21 ans à travailler avant de passer aux ganaches. Porel m'y précédera de deux ans. Le voilà, le châtiment.

Jeudi 22. — Claretie m'écrit qu'il me prie d'attendre pour causer du *Fracasse*, qu'il ait terminé ses comptes de fin d'année.

Édouard Lockroy qui est, comme dit Cladel, « Ce-

lui » de l'Instruction publique, me mande au ministère. J'y cours. — Mon cher ami, me dit-il, Porel est surtout un maladroit, mais je ne peux rien sur lui. L'Odéon est une sorte de gouvernement d'Algérie. Il dépend des Colonies. Mais ce que je peux faire, c'est de vous décorer. J'ai une croix, la voulez-vous ? Ce sera pour vos étrennes.

Et ici s'arrêtent mes notes d'agenda sur cette première période de l'histoire du *Fracasse*, dite : le chemin de la croix par ceux qui m'aiment.

II

UNE LETTRE RETROUVÉE

Docile au *sat prata biberunt* du poète, je voulais mettre fin au récit des mésaventures de ce pauvre *Capitaine Fracasse* dont la matagrabolisation n'a pas duré moins de son quart de siècle, puisqu'elle dure encore. Mais il semble écrit dans le grimoire astral de ma destinée que je ne doive jamais échapper au joyeux corbeau, *never more*, qui m'en croasse la légende. C'est ainsi que, de son vieux bec persécuteur, il vient encore de piquer dans ma collection d'autographes, qui est très belle, une lettre dont je n'avais pas le moindre souvenir et qui ne laisse pas d'être intéressante par sa signature d'abord, et ensuite pour le document qu'elle apporte à l'historiographie théâtrale. On y mesurera où s'étend au juste et où se borne la puissance mécénique de la République sur les institutions littéraires transmises par la monarchie, et qui en attendent le retour, du moins ce semble.

Il faut vous dire que, en dépit du « piston » d'Alexandre Dumas, de José-Maria de Heredia et de

Ludovic Halévy, tous trois quarantiformes, *Le Capitaine Fracasse*, lu au comité, le mercredi 19 juin 1889, y avait été refusé presque à l'unanimité. C'est du moins ce qui est établi par une note de l'excellent Monval que je prends au bec de mon corbeau. Sept votants, six boules noires et une rouge. La rouge était certainement d'Edmond Got, vous saurez pourquoi tout à l'heure.

Cette retoquade violente, dont le nom même de Théophile Gautier n'avait pas édulcoré la sentence, ne m'avait pas troublé outre mesure parce que j'en savais la vraie raison, qui était la dépense des frais de la pièce. Mais j'avais encore pour m'en consoler le doux souvenir d'un précédent où se rattachaient mes espérances. En 1886 en effet, le 16 juin, dit Monval, le même comité m'avait blackboulé — sept noires — une comédie intitulée : *La Maison du Bonheur*, que le 17 mai 1888, soit deux ans après, l'identique aréopage me recevait à l'unanimité — sept blanches — sous le titre de : *La Jeune Fille*, sans la reconnaître. Elle s'appela d'ailleurs : *Le Premier Baiser* sur l'affiche. J'avais donc lieu de compter pour le *Fracasse* sur la même palinodie ou si l'on veut, sur ce retour des choses qui, en art comme en tout le reste, est la bonne clef de sapience. J'avais donc avalé mes six boules noires, plus la rouge, mais elles me restaient sur l'estomac tout de même, celle surtout du camarade Jules Claretie, qui, étant de la partie, aurait pu m'en dorer la pilule.

Sur ces entrefaites il advint que Léon Bourgeois prit le sceptre de la rue de Grenelle. Je ne le connaissais point du tout et ne savais de lui que ce qu'en contaient ses labadens de l'Université, soit sa haute

culture et ses goûts d'artiste. Il venait d'ailleurs d'en témoigner en imposant délibérément à la Comédie-Française cette admirable *La Parisienne*, d'Henry Becque, rebutée par elle et reconduite elle aussi à coups de boules d'ébène. Cette intervention ministérielle avait eu dans les Lettres un retentissement considérable. Depuis Louis XIV de molièresque mémoire, c'était la première fois que le pouvoir venait en aide à un écrivain étouffé par l'arbitraire. L'idée me vint de recourir à mon tour à ce trancheur de nœuds gordiens et d'obtenir sous son égide la revision du jugement sommaire et sans phrases dont la raideur même signait l'iniquité. On sait, en effet, que nulle séance à huis clos de conseil vénitien n'est plus comiquement rébarbative que cette réunion de juges sans mandat des Muses, et muets, qui décident à vue de nez de la littérature d'État en France. Mais j'en ai tant dit et tant écrit là-dessus que j'y ai épuisé mon rire et mes peines.

Le ministre me demanda communication de l'ouvrage, dont il connaissait le martyrologe odéonien, et il se fit fort de renouveler pour lui son exploit de *La Parisienne*. Hélas, et cette fois, il jeta vainement son portefeuille dans la balance. Caliban avait trop blagué l'Édit.

CABINET DU MINISTRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES BEAUX-ARTS

« Ragatz, le 11 août 1891.

« MON CHER MAITRE,

« Le temps m'a manqué, matériellement, pour vous écrire avant mon départ de Paris et sans doute con-

naissez-vous déjà depuis plusieurs jours, par M. Claretie, le mauvais résultat de mon entrevue avec lui.

« Je m'en veux deux fois de vous écrire une lettre si tardive et si fâcheuse. Mais toutes mes réflexions, depuis cette entrevue, n'ont pu changer mon sentiment ; nous sommes dans une impasse.

« M. Claretie croit impossible de saisir à nouveau le comité avec la moindre chance favorable. De quelque façon, sous quelque forme que la question soit posée, l'échec est certain. Ce n'est pas par une question de procédure ; ce n'est pas parce que la pièce a été refusée l'an dernier et parce qu'on ne voudrait pas sembler se déjuger ; c'est, m'affirme-t-il, parce qu'au fond, l'opinion des membres du Comité est restée la même et qu'ils ne croient pas au succès.

« Devant cette déclaration très nette et très loyale, je ne pouvais plus insister utilement. Je puis lever des difficultés de forme, dispenser de l'application d'un règlement, insister pour qu'on ne se croie pas tenu par une tradition, mais je ne peux pas me substituer à l'administrateur responsable et aux artistes pour juger au fond l'œuvre elle-même et leur imposer mon opinion.

« Vous le voyez, c'est une impasse, et j'ai dû me borner à recueillir et à retenir cette déclaration très précise de M. Claretie : qu'il reste, plus que jamais, prêt à accueillir de vous une pièce nouvelle et qu'il l'attend.

« Il est tout à fait inutile, mon cher maître, que je vous dise que j'ai personnellement gardé mon sentiment ; que j'ai, dans ce voyage, tenu à lire, une fois de plus *Le Capitaine Fracasse*, et que je crois toujours les aventures de Sigognac et d'Isabelle assez

« romanesques » et assez « dramatiques » pour retenir ceux-là mêmes qui prisent le plus les belles rimes et les beaux couplets.

« Toutes mes opinions là-dessus vous seraient nourriture creuse puisque je n'ai pas droit de vote au comité. Laissez-les donc, mais retenez du moins ces quatre mots très sincères : « Votre caractère et votre talent m'inspirent une sympathie très vive et je voudrais bien trouver une occasion prochaine de prendre ma revanche avec vous. »

« Léon Bourgeois. »

Ce qui me faisait croire que la boule rouge était de la bouteille à billes d'Edmond Got, et je veux le croire encore, c'est qu'à la prière du grand comédien, j'étais allé lui lire un matin la pièce dans son ermitage du hameau de Boulainvilliers, à Auteuil, et qu'il en avait paru si satisfait qu'il m'en avait gardé à déjeuner. Or le cas était prodigieux et peut-être unique dans les fastes du théâtre. Personne n'a jamais pu se vanter sous le soleil, le lustre ou la lune, de s'être assis, même sur une fesse, à la table de l'illustre Giboyer, d'avoir manié son ruoltz et bu du vin de son cellier, sauf le mortel qui écrit ces lignes, et arbore ce privilège. Émile Augier lui-même, à qui pourtant il devait le meilleur de sa gloire, ne prolongeait jamais ses visites matinales au delà de l'heure où l'on mange. Dès qu'il sentait l'odeur de l'omelette dans la villa suburbaine, il prenait son chapeau et sa canne et il filait à l'anglaise. On ne déjeunait pas chez Got.

La vérité est qu'il n'y déjeunait pas lui-même, étant d'une sobriété ascétique et n'accordant aucune importance aux contingences de la réparation de dessous

le nez. Je suis donc obligé de croire que la lecture du *Fracasse* l'avait du moins troublé dans ses habitudes, puisqu'elle fit sortir un amphitryon du cénobite. Il restait un tableau de la pièce à connaître quand la pendule sonna la méridienne, et je me levai, comme Émile Augier, pour prendre congé.

— Où allez-vous donc ?

— Casser une croûte, et vous laisser casser la vôtre.

Got fit deux ou trois fois le tour de son cabinet, feuilleta le manuscrit et héla sa bonne dans l'escalier.

— Qu'est-ce qu'il y a ce matin pour le repas ?

— Comme à l'ordinaire.

— Mettez deux couverts et allez prendre quelque chose, n'importe quoi, chez le charcutier. En attendant, finissons la lecture.

J'ai fait de cruels repas dans ma vie et j'ai connu les balthazars à neuf sous qui sont le triomphe de la philanthropie et le dernier cri de la misère, mais le rond de veau piqué, les six radis sans beurre, la lèche de vieux gruyère, et pour vin, le verre d'eau trempé de trois-six, du menu du doyen, quel souvenir ! J'en ai encore le vertige à l'estomac, et cependant, vous dis-je, je suis le seul homme dont l'histoire pourra dire : Il déjeuna chez Edmond Got.

J'allais omettre de vous conter que pendant cette partie de famine, le contentement extraordinaire dont elle témoignait, s'exprima plus spécialement encore par une requête.

— Fondez-moi en un seul les deux rôles d'Hérode et de Scapin, et lisez au comité sans crainte, je serai là.

Il y était en effet, et c'est pourquoi je jure que la boule rouge était la sienne. Il ne m'infligea qu'une « correction ». Mais quelle drôle d'institution que celle dont je vous parle ! Il paraît que l'Europe nous la jalouse.

III

UNE RÉPÉTITION A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

LE PREMIER BAISER

Était-il donc écrit que ma vie littéraire dût rouler jusqu'au bout sur un quiproquo, et qu'incapable moi-même de faire aucun sacrifice au public, je n'eusse à espérer de lui aucune concession! Peut-être, en effet, faut-il me résigner à cette méprise, dont je tirerais, si j'étais adroit, une physionomie dans les Lettres, ou tout au moins une originalité.

J'avoue que je ne m'en soucie plus. Je descends le revers de la colline, et les belles ardeurs de ma jeunesse sont ralenties par une production considérable. J'ai surabondamment écrit, et je me suis essayé à tous les genres, ainsi que faire se doit quand on est un artiste de lettres honnête. En plusieurs de ces genres il m'a été donné, comme à tout le monde, de connaître ce que la critique actuelle appelle le succès, et j'avoue à ma honte que jamais je ne m'en suis réjoui. Pourquoi ? Voilà ce que je ne sais pas moi-même.

Il est certain que je n'aime ni le succès ni l'argent. A dix-huit ans déjà ces deux biens « modernes » me laissaient froid. J'ai perdu des héritages certains pour ne pas avoir voulu me déranger d'un poème, vécu ou rêvé. J'ai renoncé à exploiter des filons de réussite par dégoût de la monotonie de cette exploitation. Au fond, je crois que je n'aime que le travail, et pour lui seul, là serait ma défaillance artistique, ma paille, puisqu'il est certain que j'en ai une, aux yeux mêmes de ceux qui m'aiment.

Le jour même où cette petite pièce fut reçue à la Comédie-Française, l'excellent Claretie, plus heureux que moi de cette bonne fortune, s'exaltait dans son cabinet à l'idée des « sommes » qu'elle allait me rapporter. — Un acte ici, s'écriait-il, c'est une ferme en Beauce ! — Parbleu ! lui dis-je, j'aimerais mieux en avoir chez vous, des actes, et même ailleurs. — cinq, qui ne me rapporteraient rien du tout, et l'année suivante cinq autres qui m'endetteraient !... Et Claretie secoua la tête, car il ne me croyait pas. C'était cependant la vérité vraie, et toujours je pense de la sorte. Je suis évidemment indécrottable.

Aussi ne me flatté-je point d'être un homme de mon temps, oh ! non, par exemple ! Soit que j'avance ou que je retarde, à votre choix, j'anachronise visiblement. Mais il n'en nuit qu'à moi, et je ne fais de tort à personne par cette anomalie tout à fait isolante.

Elle aura créé cependant un phénomène extrêmement curieux et, ce me semble, unique dans les Lettres françaises, sur lequel je vous demande la permission de m'expliquer un peu. — La diversité des recherches auxquelles je me suis adonné, en artiste honnête, et par horreur de cette illusion sotte

du beau que l'on appelle le succès, a divisé mon entité en plusieurs mandarinats tapageurs par lesquels j'ai dérouté délicieusement le public et la critique. Le piège de ces incarnations renaissantes, et toujours inattendues, aura été la joie de ma vie, et personne n'aura poussé aussi loin que moi la danse ironique des pseudonymes. Ah ! je les ai fait sauter les bésicles de la critique !

Mais ce temps m'amuse par sa bêtise ineffable. Dès que je m'aperçus, à ma grande stupeur, que l'application de la démocratie aux arts libéraux n'était pas une blague et qu'on allait sérieusement en tenter l'essai dans mon pays, je résolus d'extraire quelques pintes de bon sang de cette bévue immense, dont les neuf Muses se tordaient déjà de rire sur le Pinde. Oui, je me promis d'être, à défaut d'un meilleur, celui qui poserait des lapins à cette oie de Suffrage Universel érigé en arbitre des lettres et bombardé procureur de la postérité !

Et je me suis tenu parole. Ayant débuté sous mon nom par le théâtre, vers lequel m'attiraient mes prédilections et mes dons de nature, je m'éclipsai un jour dans la poésie lyrique, et au moment où l'absurde Suffrage Universel allait me presser sur son cœur, je fis le plongeon dans la critique d'art. Une troisième réputation menaçait de m'y naître, et déjà le public préparait sa couronne ; il n'était que temps de filer sur le roman ; j'y filai. Un jour que je dormais, l'obtus succès faillit m'atteindre. Je m'en réveillai chroniqueur.

Le Suffrage Universel n'y voyait que du feu. — Êtes-vous le même ? me demandait-il, en ouvrant ses gros yeux de bœuf aimable. — Mais non, mais non,

répondais-je en riant, ma famille est innombrable! J'ai des cousins dans tous les genres et sur toutes les branches de mon art. Tous des rossignols ! seulement quand on entend l'un, on préfère l'autre. — Et le gros Suffrage me dit : — Ils devraient bien se distinguer par des noms de baptême différents. Je m'y perds, démocratiquement !

L'idée alors me vint de l'embêter par des pseudonymes. Sans disparaître totalement, je pris d'abord la précaution de publier d'un seul coup, presque à la même heure, un poème, un roman, une pièce et de la critique, et cela sous le nom unique de mes cent cousins. Puis, au moment où je lâchais cette charge énorme, je surgis dans un journal sous un pseudonyme cocassement mystérieux. L'effarement du Suffrage Universel devint touchant. — Qu'est-ce que c'est encore que celui-là, et comment savoir ce qu'il vaut puisqu'il ne dit pas son nom ? Ainsi soufflait le cher procureur de la postérité. — Mon pseudonyme dévoilé, j'en pris un autre, puis un autre encore, et puis je reparus au théâtre. Le succès me traquait toujours sans m'atteindre, heureusement ! La lutte a duré près d'un demi-siècle, de telle sorte qu'après avoir fourni une carrière à tuer soixante chevaux et cent hommes, j'ai la joie d'être encore vierge du baiser du Suffrage.

Plaisir à part, je ne crois pas qu'il y ait eu, dans les arts, beaucoup d'individualités de cet acabit protéen, d'abord parce qu'il y faut une bonne humeur inaltérable, et puis, à défaut de fortune, un assez grand courage peut-être ! J'ai passé volontairement ma vie à redébuter. Je n'ai que des ponts d'Arcole.

Le Premier Baiser en fut un.

Ce n'est rien dire de trop que de dire que j'ai eu, pour cette bataille, des ennemis à défrayer une âme de vingt ans. La mitraille a grêlé. Mais je restai maître du pont. Ce fut le moment de filer sur un autre point de combat, et j'y filai. Non, oh! non, Claretie, point de ferme en Beauce! Le gros Suffrage le saurait; il viendrait m'y atteindre, et tout serait fini. Il ne me resterait plus pour rire qu'à vous demander votre voix pour le fauteuil académique.

Le Premier Baiser offre une particularité à l'histoire anecdotique du théâtre français à la fin du dix-neuvième siècle. Quoique la pièce n'ait qu'un acte, elle a été répétée pendant quatre mois ! Quatre mois pour un acte ! Certes ! ce ne fut pas de la faute des interprètes, qui la savaient au bout de huit jours ! mais c'était une nouveauté, et on ne savait quand la donner. Elle gênait les reprises !

Voici comment se passaient ces répétitions. C'est de la sténographie.

UNE RÉPÉTITION

La scène représente celle de la Comédie-Française pendant les répétitions du Premier Baiser *de février à mai 1889. Cette scène est obscure, quoique les cadrans de la Ville et les horloges de ses beffrois sonnent midi trois quarts — pour une heure. Une veilleuse au bout d'un fil se balance dans le sanctuaire... Boîte du souffleur au fond. Plus loin, la guérite des auteurs et du directeur. Perspective lointaine et troublante de salle vide. Courants d'air, craquements sinistres, peut-être de l'institution, certainement du plancher, ombres violâtres, présence invisible de l'Empereur...*

PERSONNAGES

CALIBAN, auteur grotesque et obstiné.

JULES CLARETIE, directeur jeune et romancier.

LÉOTAUD, philosophe souffleur.

LAROCHE, sociétaire crédule et modèle.

LE BARGY, demi-part sondeur et bénévole.

LELOIR, pensionnaire idéal, résigné à son mauvais rôle.

Mlle REICHENBERG, vedette consciente, étoile aux cheveux d'or, toujours en retard.

Mlle PIERSON, sa mère dans la pièce, sa sœur dans la réalité, toujours en avance.

LE SEMAINIER, passant pressé, chevalier de la Légion d'honneur.

LE RÉGISSEUR, personnage absent et regretté.

DIVERS : sociétaires, pensionnaires, lampistes, machinistes, fumistes, coquelins cadets, académiciens, gêneurs et dérangeurs. JEAN AICARD. La pensée de SARCEY. L'exemple de MOLIÈRE, etc., etc.

Costumes du temps : Worth et Belle Jardinière.

SCÈNE I

CALIBAN, *seul.*

(*Il entre, met son binocle, regarde et n'en croit pas ses yeux. Silence, solitude et ténèbres profondes autour de ce personnage.*)

J'avais le temps de prendre mon café ! (*Il sort.*)

SCÈNE II

PERSONNE... puis LÉOTAUD

(*Épaississement des ténèbres. Idem du silence. Les rats rongent en paix l'institution. Bruits vagues d'éternuements impériaux. Entre le souffleur.*)

LÉOTAUD. *Il salue le vide*

Naturellement !... (*Il s'engouffre dans sa boîte.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, JULES CLARETIE

JULES CLARETIE. *Il entre très affairé.*

Commençons ! — (*Il s'assied.*) — Eh bien ? — (*Il s'étonne.*) — Vous êtes là, Léotaud ? — (*Le souffleur passe la tête.*) — Qu'est-ce qu'on attend alors ? — (*Un académicien se montre au fond et fait des signes au directeur.*) — Voilà, cher maître !... (*Jules Claretie sort.*)

SCÈNE IV

LÉOTAUD, PERSONNE, voix de Mlle PIERSON dans la coulisse, puis celle de CALIBAN.

VOIX DE Mlle PIERSON

Quand les canards vont deux par deux !

VOIX DE CALIBAN

C'est qu'ils ont à causer entre eux !... (*Le semainier entre par la droite, traverse la solitude, la constate, au fond l'excuse, et sort par la gauche. Jules*

Claretie serre la main de l'académicien et rentre en scène, distrait visiblement.)

SCÈNE V

LÉOTAUD, JULES CLARETIE, puis LAROCHE, LE BARGY, LELOIR, Mlle PIERSON et CALIBAN

JULES CLARETIE, *seul, s'asseyant.*

Où en est-on?... (*Point de réponse. Il se lève.*) En voilà assez. Je flanque tout le monde à l'amende, et cette fois c'est sérieux. Y a-t-il un règlement ou n'y a-t-il pas un règlement?

LAROCHE, *il entre, suivi des autres.*

Il y en a un. Mais nous sommes tous là!

JULES CLARETIE

Cette pièce n'en finit pas. Voilà trois mois qu'on la répète! L'auteur aurait eu le temps d'en faire une autre.

CALIBAN, *épanoui.*

A votre service!

JULES CLARETIE, *se reprenant vivement.*

Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire!

LE BARGY

Celle-ci est déjà assez difficile. Ce n'est pas du Scribe!

CALIBAN

Merci! (*Il serre la main à Le Bargy.*)

Mlle PIERSON, *avec un rire malicieux.*

Et puis, il tripatouille, l'auteur, il tripatouille !

LELOIR

Trop peut-être.

UNE VOIX *dans la coulisse, terrible.*

Pas assez !

JULES CLARETIE, *à la Voix.*

Qui parle?

CALIBAN, *à Jules Claretie.*

Chut ! c'est peut-être Molière ?

LAROCHE

Allons, en scène.

CALIBAN, *timidement.*

Je ne sais pas si je m'abuse, mais je ne vois pas Mlle Reichenberg.

JULES CLARETIE, *gêné.*

Nous répétons sans elle.

CALIBAN

Comme hier et avant-hier, alors? Du reste, c'est bien plus drôle. La pièce s'éclaircit par cette abstraction du personnage principal. Je regrette seulement de n'avoir pas pris mon café.

JULES CLARETIE, *reprenant son sang-froid.*

Mlle Reichenberg est à Lille. Vous me forcez de

vous le dire devant ses camarades. Voici sa dépêche. (*Il tend un télégramme déplié à Caliban qui le refuse.*)

CALIBAN

Je vous crois sur parole. Vous êtes le directeur, vous devez savoir ! (*Entre Mlle Reichenberg.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, Mlle REICHENBERG

Mlle REICHENBERG. *Elle entre joyeusement.*

Bonjour, mon petit auteur. Comment allez-vous, amour de petit auteur ?

CALIBAN, *lui baisant la main.*

Et vous, chère interprète ? Vous avez eu beau temps à Lille ?

Mlle REICHENBERG

Vous voulez dire à Bordeaux ! C'est demain que je vais à Lille. Je pars même par le train de cinq heures, tout à l'heure ; aussi dépêchons nous de travailler, voulez-vous ?

JULES CLARETIE, *il froisse des papiers.*

C'est cela, dépêchons-nous de travailler.

LE SEMAINIER, *entrant.*

J'ai le devoir et le regret de vous avertir que vous n'avez plus que dix minutes. (*Sataniquement.*) Ce après quoi je fais déblayer la scène pour la reprise de *Maître Guérin.* — (*Le semainier sort.*)

Mlle REICHENBERG, *à Léotaud, bas.*

Souffle-moi bien, toi, animal. Je ne sais plus un mot de mon rôle.

JULES CLARETIE, *à Caliban.*

Ça se comprend, n'est-ce pas ? Au bout de trois mois de répétitions, trois mois pour un acte !...

CALIBAN. *Il se lève, solennel.*

Mes enfants, puisque, selon cet homme décoré qui vient de surgir et de nous apparaître, nous n'avons plus que dix minutes pour travailler ; puisque notre divine Reichenberg ne sait plus un mot de son rôle et puisque, venant de Bordeaux, elle part pour Lille, je crois vous faire plaisir en levant la séance et en vous offrant quelques consommations à l'estaminet du théâtre. Le manque de café m'appesantit le crâne, et je vois d'ici Jean Aicard qui vient causer de son *Lebonnard* avec notre énergique directeur. Donc à demain, s'il en reste et si vous avez le temps, car, quant à moi, je demeure à votre entière disposition et je m'amuse trop ici pour en manquer une. (*Exit.*)

JULES CLARETIE, *tirant sa montre.*

A demain, à la même heure !

Mlle REICHENBERG

Ce Caliban, quel ingrat ! Je viens de refuser, pour lui créer son rôle, un cachet à Lisbonne et deux à Saint-Pétersbourg.

(*Elle sort, suivie de ses camarades. Le silence se rétablit, troublé seulement par un bruit de bottes où*

l'on reconnaît le pas militaire de l'Empereur. La pensée de Sarcey plane dans les ténèbres et l'exemple de Molière envahit la solitude... déblayée.)

SCÈNE VII ET DERNIÈRE

Le cabinet du directeur.

JULES CLARETIE, CALIBAN

JULES CLARETIE, *à Caliban.*

Je crois que nous tenons un succès retentissant ! Et vous ?

Relevé des droits d'auteur perçus pour mon théâtre depuis 1865 jusqu'en 1896 : *id est* : en 31 ans.

9 septembre 1865, reprise en 1894. Comédie-Française.	*Une Amie*, 1 acte en vers. — —	17 repr. 8 »	982 fr. 20 1.149 fr. 80
21 juin 1870, reprise en 1871. Théâtre Cluny.	*Père et Mari*, 3 actes. — —	36 repr. 12 »	358 fr. 20 205 fr. 70
25 juillet 1873. Vaudeville.	*Ange Bosani*, 3 actes, en collaboration avec Armand Silvestre.	28 repr.	356 fr. 20
11 mars 1874. Vaudeville.	*Séparés de corps*, 1 acte.	11 repr.	353 fr. 15
3 février 1883. Odéon.	*Le Nom*, 5 actes.	20 repr.	1.656 fr. 10
12 avril 1883. Bruxelles. Théâtre du Parc.	*Herminie*, 4 actes.	11 repr.	492 fr. 55
6 décembre 1885. Palais-Royal.	*Le Baron de Carabasse*, 3 actes.	21 repr.	1.763 fr. 55
10 décembre 1885. Ambigu.	*Flore de Frileuse*, 3 actes.	1 repr.	100 fr. 30
30 mai 1887. Théâtre Libre.	*La Nuit Bergamasque*, 3 actes en vers.	1 repr.	000 fr. 00
13 juin 1890. Théâtre Libre, reprise St-Pétersbourg.	*Myrane*, 3 actes. — —	1 repr. 3 »	6 fr. 45 200 fr. 25
20 mai 1889. Comédie-Française.	*Le Premier Baiser*, 1 acte.	9 repr.	1.535 fr. 10
10 octobre 1896. Odéon.	*Le Capitaine Fracasse*, 5 actes en vers.	27 repr.	2.000 fr. »
	Au total.		11.160 fr. 15

Soit, par an, sur trente et un ans : **360 francs** ;
Ou encore pour trente-cinq actes, **1 franc 3 centimes** par jour.

TABLE DES MATIÈRES

HENRY BECQUE

HERMINIE

JOURNALISME

LA NUIT BERGAMASQUE

ENGUERRANDE

PAR LES RUES ET LES CAFÉS

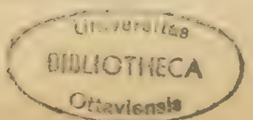
LES DESSOUS DE LA TUNIQUE

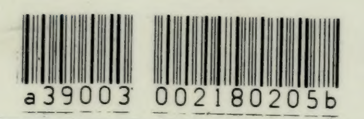
MOLIÈRE ET LE MASQUE DE FER

SIX SEMAINES EN CORSE (1887)
LE TOUR DE L'ILE EN CALÈCHE

LE CAPITAINE FRACASSE

3473. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.




a39003 002180205b

MÉMOIRES — SOUVENIRS — CORRESPONDANCE

CHARLES ALEXANDRE
Souvenirs sur Lamartine.................................. 1 vol.

PAUL ALEXIS
Émile Zola. Notes d'un ami.............................. 1 vol.

THÉODORE DE BANVILLE
Mes souvenirs.. 1 vol.

MARIE BASHKIRTSEFF
Journal.. 2 vol.

ÉMILE BERGERAT
Souvenirs d'un Enfant de Paris.......................... 4 vol.
Théophile Gautier. Biographie, entretiens, souvenirs. 1 vol.

Mme ALPHONSE DAUDET
Souvenirs autour d'un groupe littéraire.............. 1 vol.

LÉON DAUDET
Alphonse Daudet.. 1 vol.

EUGÈNE DELACROIX
Lettres.. 2 vol.

ALIDOR DELZANT
Les Goncourt... 1 vol.

GUSTAVE FLAUBERT
Correspondance... 4 vol.

JULES DE GONCOURT
Lettres.. 1 vol.

E. ET J. DE GONCOURT
Journal. Mémoires de la Vie littéraire.............. 9 vol.

VICTOR HUGO
Choses vues.. 1 vol.

PAUL DE MUSSET
Biographie d'Alfred de Musset........................ 1 vol.

HENRI REGNAULT
Correspondance... 1 vol.

SCHEURER-KESTNER
Souvenirs de Jeunesse.................................... 1 vol.

STENDHAL
Journal.. 1 vol.

LÉON TOLSTOÏ
Correspondance inédite................................... 1 vol.

IVAN TOURGUENEFF
Correspondance (LETTRES A SES AMIS DE FRANCE).......... 1 vol.
Lettres à Madame Viardot................................ 1 vol.

ÉMILE ZOLA
Correspondance... 2 vol.

11896. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.